N° 672 37e Année. Tome CLXXXVIII 15 Juin 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

HECTOR GHILINI

LE SECRET DU Dr VORONOFF

- 8 planches hors-texte -

Le *Secret* du Dr Voronoff est expliqué dans ce livre avec une clarté que rendent absolue les détails fournis sur les nombreux cas de rajeunissement et les huit planches hors-texte de portraits de rajeunis des deux sexes, avant et après la fameuse "greffe" qui recule à l'infini les redoutables échéances de la vieillesse et de la mort.

Un volume in-16. Prix.......................... **12** fr.

Edition originale sur vélin blanc mat. Prix........ **20** fr.

Librairie Académique. — PERRIN et Cie, Éditeurs

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VIe ARR.) R. C. Seine, n° 109.348

Viennent de paraître :

ANDRÉ BELLESSORT

A travers les Pays et les Livres

LE CRÉPUSCULE D'ELSENEUR

Le Crépuscule d'Elseneur — Un grand romancier danois : J.-P. Jacobsen. — La Norvège et Jehan Bojer. — Quand Björnson mourut. — « Le capitaine Worse. » — Une nouvelle de Jonas Lie : « La Grande Aigle ». — Une Sainte suédoise : Sainte Brigitte en Italie. — La Joie de Sienne.

Un volume in-16. Prix.. **10 fr.**

L'édition originale tirée à 500 exemplaires sur papier alfa bouffant anglais numérotés de 26 à 525. Prix.. **12 fr. 50**

Il a été tiré 25 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix.. **45 fr.**

G. K. CHESTERTON

LA NOUVELLE JÉRUSALEM

Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par Jeanne FOURNIER-PARGOIRE

Ce livre est le récit d'un voyage fait à Jérusalem peu après que G. K. Chesterton se fut converti au catholicisme.

Un volume in-16. Prix.. **9 fr.**

Du même Auteur :

LA CLAIRVOYANCE DU PÈRE BROWN. Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par Emile Cammaerts. 4e édition. Un vol. in-16. Prix.................... **9 fr.**

RENÉ BERTAL

LA PASSION DU CURÉ BERNOQUIN

ROMAN

Dans ces pages où l'ironie se mêle à l'émotion, on voit le Calvaire d'un homme qui a voulu espérer quand il semblait n'y avoir plus d'espoir.

Un volume in-16. Prix.. **10 fr.**

CYPRIEN HALGAN

LES NUITS DE JACQUES VEYRAL

ROMAN

Des nuits d'angoisse, des nuits passionnées et troublantes et la résurrection d'un homme.

Un volume in-16. Prix.. **10 fr.**

Il a tiré 10 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil Lafuma. Prix.......... **40 fr.**

Du même Auteur :

LE GOÉLAND PERDU. Roman. Un volume in-16. Prix.................. **9 fr.**

LE TRAGIQUE AMOUR DE Mme DE PRADUN. Un volume in-16. Prix...... **9 fr.**

LÉON DE SAINT-VALERY

TENDANCES D'ART

Les Formes Peintes. Les Impressionnistes. Les Classiques. Les Tourmentés et les Aberrés volontaires.

Un volume in-16. Prix.. **9 fr.**

l et Cie

inédites

SENNEP

L'ŒUVRE
DE CHARLES GUÉRIN

—

La date du 17 mars 1907 est de celles qui restent gravées sur nos tables poétiques.

Ce jour-là, dans une calme cité lorraine, au sein d'une famille patriarcale, parmi les consolations d'une religion héréditaire dont le doute avait parfois secoué en lui les assises sans les ébranler profondément, un homme fermait les yeux au jour du monde. Certaines coïncidences de dates et de chiffres donnaient à sa mort je ne sais quelle portée symbolique qui l'harmonisait à sa vie. C'était le dimanche de la Passion. Il avait 33 ans.

Près de vingt années ont passé...vingt années emplies de deuils, de guerres, des plus formidables bouleversements humains... Et pour nous, la date sonne toujours au calendrier des anniversaires !

C'est que l'homme qui franchissait ce jour-là le sombre passage avait incarné dans sa courte destinée les traits essentiels de cette humaine tragédie dont nous quêtons chez les poètes le reflet glorieux ou émouvant. Tourments de l'esprit et de la chair, affres de l'amour et du doute, déchirements de l'être qui se cherche éperdument dans les dédales d'un monde incompris, et qui ne voudrait pas être seul, et qui voudrait se retenir à quelque chose, et qui connaît l'horreur de tituber dans les ténèbres et de sentir s'écouler tout ce qu'il aime ! Oui, d'un bout à l'autre de

sa brève carrière, il avait porté ce qu'il nommait lui-même :

Le tourment immortel de l'homme, et sa noblesse.

Ce tourment il l'avait confié aux pages brûlantes de ses livres... Et près de s'évanouir dans la mort, sur cette rive qui déjà fuyait sous son pied, il déposait, trésor des jeunes hommes à venir, le poids mortel de son *Cœur Solitaire*...

§

Je n'ai pas dessein de tracer ici une biographie complète de Charles Guérin. Certains l'ont fait déjà, discrètement ; d'autres le feront demain, avec plus d'ampleur. Nous sommes à l'heure intermédiaire où l'une de ces tâches est superflue, l'autre prématurée. Qu'il me suffise de poser quelques jalons (1).

Charles Guérin naquit le 29 décembre 1873 à Lunéville, où devait s'écouler la plus grande partie de sa vie. De solides études, littéraires et philosophiques, formèrent son esprit qui devait recevoir, d'une expérience humaine filtrée par sa sensibilité excessive, une maturité précoce et définitive. Une large aisance lui permit de se consacrer tout entier à son art. Il n'avait pas vingt ans quand paraissait son premier livre et, dès lors, il allait donner, à brefs intervalles, les fruits d'un labeur parfois douloureux, mais acharné et constant.

Des séjours prolongés aux villes de musique et de peinture d'Allemagne, de Hollande, de Belgique, marquèrent sur la formation de son esprit. Il semble que, plus tard, le midi l'attira davantage et qu'on suit, à un moment donné,

(1) Parmi les meilleures études sur Guérin, je citerai celle de Jean Viollis, parue en 1909, au *Mercure de France*, et celle de Fernand Baldenne, parue en 1911 aux *Marches de l'Est* ; l'une plus pittoresque et plus intime, l'autre plus générale et plus critique, telles toutes deux qu'il est presque impossible d'écrire sur Guérin, sans beaucoup leur devoir. Plus récemment, dans un essai sur *l'Inquiétude religieuse et les poètes d'aujourd'hui*, Jacques Nanteuil a étudié Guérin en le plaçant sur ce plan religieux que j'estime moi-même essentiel pour qui veut l'entendre.

dans ses vers, l'influence de nouveaux climats. Mais n'était-ce pas surtout des raisons de santé qui, alors, le conduisaient périodiquement au bord du golfe de Gascogne, sur le littoral méditerranéen et, plus tard encore, dans le cirque de neige des Alpes, à Saint-Moritz où s'écoula le dernier hiver de sa vie ?

Paris ne le vit guère qu'en passant. Il y avait pourtant de nombreux amis, ses livres n'ayant pas tardé à lui valoir non seulement l'affection de ses émules, mais l'attention de quelques-uns de ses illustres aînés. Il fallait compter avec son goût impérieux pour le calme et l'isolement. C'est pourquoi la maison de famille de Lunéville, celle, champêtre, de Vadelaincourt, nids où l'affection des siens l'attendait toujours, demeurèrent, en dépit des voyages, le cadre cher à sa méditation douloureuse que la mort vint interrompre, le 17 mars 1907.

§

Lorsque Guérin commence d'écrire, — *Fleurs de neige*, son premier livre, paraît en 1893, — on est en plein symbolisme et l'on n'y est pas d'hier. Dès 1885, Romantisme et Parnasse ne se survivent guère que par des attardés. Autour du catafalque de Hugo, c'est un peu les funérailles d'une époque qu'on a célébrées. Et, sur cet âge révolu, quel bouillonnement de manifestes et d'œuvres !

La seule année 1887 a vu paraître : les *Palais nomades* de Gustave Kahn, les *Sites* d'Henri de Régnier, les *Gammes* de Stuart Merrill, les *Cygnes* de Vielé-Griffin. Deux ans plus tard, voici les *Cloches dans la nuit* de Retté, les *Serres chaudes* de Maeterlinck. Verlaine est depuis des années déjà le grand aîné qu'on respecte, Mallarmé le maître qu'on écoute. C'est dire que, dès lors, les positions sont prises, les fanions plantés...

Mais une évolution poétique ne s'achève pas si vite. Quand Guérin paraît, Régnier vient à peine de donner *Tel qu'en songe*, Verhaeren les *Apparus dans mes che-*

mins. Les grandes conquêtes sont faites, la bataille continue.

A vrai dire, il ne serait que juste d'ajouter (et toute mon affection pour Guérin ne saurait m'empêcher de le faire) que rien ne distingue plus particulièrement son livre de début de tant d'autres analogues.

Celui qui devait insérer un jour les plus âpres tourments de l'amour et du doute dans la courbe d'une période qui se dépouilla, s'épura sans cesse — jusqu'à tomber dans la sécheresse et la froideur, — ce même poète n'apparaît encore que comme un tendre balbutieur de mélancolies imprécises, de féminines langueurs.

Son maître d'élection — bien plus que Verlaine, leur commun auteur ; bien plus que Mallarmé, auquel il sacrifiera demain, — c'est, pour l'heure, Georges Rodenbach. Oui, c'est chez le poète des *Vies encloses* et du *Carillonneur* qu'il a trouvé les sites où il se complaît. Il va célébrer à son tour la voix des cloches dans la brume, la mélodie grêle des clavecins d'antan et jusqu'à la rengaine des boîtes à musique...

De Rodenbach le jeune poète a la féminité un peu trouble, les mièvreries câlines. De Rodenbach, ce goût de «filer» le thème, de ne l'abandonner qu'au terme de son développement, après lui avoir fait rendre en quelque sorte tout son suc d'images, — goût tout romantique d'ailleurs, et que, malheureusement, il ne perdra jamais tout à fait, sauf aux très hautes heures où son esprit, tel la lampe de sagesse, rayonnera d'un feu voilé, mais pur. De Rodenbach enfin, l'épithète mystique et le néologisme bientôt fané.

Ainsi, dans ces deux livres, — et dans le *Sang des crépuscules* qui les suivra demain, — nous rencontrerons : des vents « algides, » des âmes « exorables », l'hiver « brumal », — et des vergers qui « s'encrépusculent », des chapelles « qu'un chœur d'enfants mélancolise... » Que de vers chantant, en mineur, sur des sonorités déjà connues !

O la langueur douce et terne du crépuscule

Où l'on s'esseule au fond des rêves assoupis...
Et le lied s'alangore et meurt sur le clavier...

Pourtant ces premiers vers de Guérin ne sont pas négligeables, d'abord parce que, venant de lui, ils éclairent, par contraste, l'œuvre future ; ensuite parce qu'ils sont caractéristiques de l'époque où ils naissent, du milieu qui les voit éclore.

La jeune poésie de Guérin est bien, comme celle de son maître, « le miroir du ciel natal ».

Dans l'éphéméride des jours les allégories religieuses reviennent à leur date, avec leurs cortèges et leurs carillons, révélateurs de l'atmosphère où baigne cet esprit si profondément chrétien et qui, abreuvé dès l'enfance aux mystères de la foi, reviendra toujours s'y plonger, avec terreur ou délices, comme à ses sources votives. Les figures qui hantent son esprit sont celles de la divine légende. Il célèbre Madeleine (qu'il appelle *Magdaleine*), *Véronique*, l'*Enfant prodigue*, — images mystiques et graves au milieu desquelles nous nous étonnons de trouver soudain ce sonnet réaliste : *Annaik*.

Déjà aussi, déjà s'éveillent en lui certaines strophes d'un timbre plus mâle, annonciatrices des œuvres futures.

Relisons ce sonnet :

Tout est poussière, tout est triste ; je le sais.
Je sais qu'il faut vivre ; et la vie est éphémère.
Je sais qu'il faut aimer ; et la Femme est amère
Et l'Homme passe et se consume en vains essais.

On ne trouverait peut-être pas dans les trois premiers livres page plus significative que celle-ci. Datée du « Mercredi des cendres 1893 », elle marque une étape de cette espèce de tradition mystico-païenne qui, partie de Baudelaire, se déroule, à travers Verlaine, Rimbaud, Laforgue, Rollinat, — du Parnasse au Symbolisme. Et déjà, en dépit de la grandiloquence un peu désuète de sa finale, elle fixe la tonalité qui sera celle de la poésie de Guérin, cette poésie née des tiraillements de l'esprit et de la chair et qui, telle

la pénitente du jour consacré, incline les roses de sa tête sous la funèbre pluie de cendres...

§

Ces jeunes années de Guérin sont une période de labeur intense et de grandes orgies intellectuelles. Délaissant souvent sa ville natale, il aime les départs rapides suivis de la plongée brusque au cœur d'une ville inconnue. Délices de ces muets rendez-vous ! C'est ainsi qu'il va, de Bruges, chère à son maître, aux vieilles cités allemandes, riches en musées, riches en concerts. Munich et Bayreuth vont fixer quelque temps sa passion violente, et pour ainsi dire physique, pour la musique wagnérienne.

En sacrifiant à ce prestige d'outre-Rhin, Guérin reste encore fidèle aux aspirations de son époque. Nombreux sont alors ceux qui laissent leur imagination s'éployer avec les cygnes de Lohengrin et les chevaux des Walkyries. Ici l'onde retentit du chant de Filles du Rhin... Dans les hauteurs du ciel, le Walhall s'architecture sur la voûte de l'arc-en-ciel... Tout à l'heure, l'épée au poing, Siegfried entrera dans la forêt magique...

Cette griserie le conduit même à rêver, à mi-chemin entre les deux arts qu'il adore, de véritables symphonies poétiques où la phrase, guirlande mouvante, irait se rattacher, de place en place, à des thèmes révélateurs. Fasciné par les grandes architectures sonores du maître de Bayreuth, il jette le plan d'une sorte d'œuvre cyclique... Mais, de ce vaste ensemble, nous n'avons que l'ouverture : le *Sang des crépuscules* (1895).

Guérin, qui demanda cette fois l'avant-dire de son poème à Mallarmé, le fit en outre précéder d'un prélude musical dû à l'Anglais Percy Pitt. C'était traduire sans équivoque cette collaboration des arts dont il était hanté.

Mais la séduction de ces thèmes légendaires était moins forte qu'il ne le croyait lui-même. Le *Sang des crépuscules* se distingue à peine de *Joies grises* et de *Fleurs de neige*.

C'est toujours le même horizon, et c'est la même atmosphère morale.

De ses premières rencontres avec la vie, Guérin est revenu triste, de la tristesse d'un rendez-vous manqué. Le monde lui est apparu comme assombri d'une brume éternelle. Et ses poèmes aux accords voilés, parfois coupés d'un carillon mélancolique, ses poèmes dont le rythme stagne et s'évapore, sont comme une musique de chambre où la plainte s'étouffe et meurt dans une tonalité éteinte et comme volontairement assourdie.

§

Le *Sang des crépuscules* est de 1895, le *Cœur solitaire* de 1898. Trois ans seulement les séparent, mais quelle coupure entre les deux livres !

Je sais bien que le texte que nous avons aujourd'hui sous les yeux n'est pas celui de la première édition, mais celui de l'édition *refondue* de 1904. Le remaniement profond que Guérin fit subir à son œuvre l'éloigne en quelque sorte de son texte primitif pour la rapprocher de nous. Mais, même en tenant compte de ces nuances, il reste que le *Cœur solitaire* marque, avec les livres qui l'ont précédé, un changement qui ressemble parfois à une rupture.

Ce ne sont plus ces tendres enveloppements de brume où l'âme comme à plaisir s'enlinceulait, ces carillons dans la brume, ces cygnes, éternels promeneurs d'un canal solitaire. Et ce ne sont pas davantage ces hiératiques figures en robes longues : passantes automnales d'un parc solitaire ou héros sonneurs d'olifant. Le décor trop apprêté s'envole, les accessoires s'évanouissent. Derrière nous la porte du cénacle se referme et c'est, comme il l'écrit lui-même, « la fenêtre ouverte sur la vie ».

Ami, puisqu'ils sont nés, les livres vieilliront ;
Où nous avons pleuré d'autres hommes riront :
Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie
Le jour où fortement nos mains se sont unies.
Jour égal en douceur à l'arrière-saison ;

Nous écoutions chanter les mésanges des haies.
Les cloches bourdonnaient, les voitures passaient...
Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux.

La poésie n'est plus l'incantation magique qui exigeait je ne sais quel appareil ; la voix d'une Pythie vaticinante qui ne parle et rend ses oracles que penchée sur un gouffre de vapeurs fumantes, haussée sur un trépied fatidique. Elle redevient ce qu'elle n'a su être qu'à de rares intervalles chez nous, toujours guettée qu'elle est par l'éloquence d'une part, par l'allégorie plastique de l'autre : un affleurement passager des sources les plus secrètes de l'être, un jaillissement, et comme une expansion de l'âme.

Plus rien à proprement parler d'exceptionnel ou de rare. Les mots sont les mots de tous les jours. Et le détail n'est poignant que parce qu'il est emprunté, sans transposition vaine, à l'humble réalité.

Guérin paraît, et voici que l'élégie endormie depuis près d'un siècle sous la phraséologie romantique, puis sous l'allégorie symboliste, se ranime et reprend conscience d'elle-même. *Vera incessu patuit dea...*

Tel, aux confins du XVIIIe siècle, Chénier paraît pour s'évanouir sur un soupir harmonieux, tel, sur le déclin du XIXe, Guérin, plus pathétique et plus mâle, élève tout à coup sa voix désolée.

Cette voix, elle se révèle dès les premières pages du *Cœur solitaire*, juste et reconnaissable entre toutes. Emule de Samain et de Jammes, Guérin apporte pourtant quelque chose qui tient moins à la qualité des images qu'à l'inflexion même de sa phrase poétique. Moins ingénu que celui-ci, moins subtil que celui-là, il reste à mon sens le plus émouvant des trois. Et pourquoi? parce que, dans la courbe d'une période toute classique, il sait jeter soudain une incidente familière qui la rend poignante et la grave en nous. Lisons encore quelques vers de l'Elégie à Jammes : nous le verrons, comme à son insu, nous livrer son secret.

Reviendrai-je dormir dans ta chambre d'enfant ?
Reviendrai-je les cils caressés par le vent,
Attendre la première étoile sous l'auvent,
Et respirer dans ton coffret en bois de rose,
Parmi l'amas jauni des vieilles lettres closes,
L'amour qui seul survit dans la cendre des choses ?
Jammes, quand on se met à ta fenêtre, on voit
Des villas et des champs, la montagne et ses neiges ;
Au-dessous c'est la place où ta mère s'assoit.
Demeure harmonieuse, ami, vous reverrai-je ?

Tout serait à citer dans ce poème que nul critique, étudiant Guérin et même l'élégie contemporaine, ne pourra plus oublier.

§.

Le chant lyrique dont le *Cœur solitaire* est le prélude va se poursuivre à travers le *Semeur de cendres* et la plus grande partie de l'*Homme intérieur*. Chargé d'abord des seuls soupirs du cœur, des seuls émois de la jeunesse, bientôt il accueillera en lui les inquiétudes philosophiques ou sociales qui restent la préoccupation de l'homme fait.

Peut-être, dira-t-on que, par là, Guérin n'a fait, régressant sur le symbolisme, que retrouver la forme abandonnée du grand lyrisme romantique. Et certes je n'irai pas prétendre que son œuvre soit une de ces bouées jetées sur une mer inexplorée et qui ouvre la route aux navigateurs. Mais si l'on regarde en arrière, ce n'est pas aux Romantiques qu'il faut s'arrêter. Par delà Hugo, Vigny, Lamartine, Chénier, nous remontons tout naturellement à Ronsard et à son école où brillent tant d'élégiaques douloureux ou subtils, depuis Du Bellay, épanchant la mélodie de ses *Regrets*, jusqu'à Louise Labbé accompagnant sur le « mignard luth » une expansion d'ardeurs amoureuses que bien peu ont atteinte, que nul n'a dépassée. Et l'on voit que l'œuvre nouvelle ne fait que s'inscrire, — c'est à la fois sa mesure et sa gloire, — dans la courbe de notre lyrisme éternel.

Mais il avait la sensibilité d'un homme de notre temps, et les déchirements que son œuvre reflète correspondent au juste à la crise intellectuelle et morale du XIXe siècle finissant. Par là ce *poeta minor* s'est trouvé haussé à un degré où il semblait d'abord que les seules ressources de son talent poétique ne le destinaient pas.

§

Avant de descendre au cœur de l'œuvre, il faut nous demander s'il n'est pas quelque part une source génératrice et qui l'alimente constamment.

Dès l'abord un trait nous a frappés : l'air de tristesse partout répandu.

« Né fier, délicat et très sensible, il avait tout ce qu'il faut pour souffrir; enclin à se reployer sur lui-même... il s'examinait, il se jugeait; il jugeait la vie. Bref il philosophait sur la condition humaine ; rien n'attriste davantage. Pour être à peu près heureux, il faut subir le mal quand il vient, comme un orage, puis penser à autre chose. Ainsi faisaient les artistes de la Renaissance parmi des calamités bien pires que les nôtres... »

Ces lignes, empruntées à l'étude que, dans ses *Essais de critique et d'histoire*, Taine consacre au peintre Gleyre, s'appliqueraient à merveille à Guérin. Encore faut-il remarquer qu'il y avait dans la tristesse du poète quelque chose de plus originel, de plus foncier que dans celle du peintre.

La vie de Gleyre avait été assombrie de tristesses précoces. Orphelin de bonne heure, obligé de se débattre dès l'adolescence au milieu des pires difficultés matérielles, il avait vu cet âge où l'être naît en quelque sorte à la vie sensible baigner dans une incurable atmosphère de deuils et de privations, et plus d'une fois encore, au cours d'une carrière difficile, il devait descendre aux derniers échelons de la misère. Un sort plus indulgent avait fait à Guérin des dons qui paraîtraient à d'autres inestimables. Beau,

riche, entouré de prestige et d'affections, il avait connu cet avantage, si précieux pour l'artiste : pouvoir se donner tout entier à l'art. La poesie, la musique, les voyages, l'amitié, tout comblait, tout enrichissait son cœur et son esprit. On ne saurait alléguer non plus des débuts difficiles ; son succès, restreint sans doute, fut bientôt flatteur.

On nous parlera des deuils précoces et cruellement ressentis. On nous dira l'aventure d'amour traversant sa jeune vie comme un trait de flamme et le laissant à jamais blessé. On nous montrera enfin la maladie menaçante, l'obscur pressentiment d'une fin prématurée étendant une ombre sur son front... Rien de tout cela n'est imaginaire. Mais il suffit d'entendre ceux qui l'ont connu, il suffit de prêter l'oreille aux échos funèbres de ses premiers vers pour comprendre à l'évidence que ce fut là moins l'origine de sa tristesse, que le prétexte à l'épancher. Tout dans sa nature le prédestinait à souffrir.

Peut-être l'hérédité joua-t-elle son rôle. Il était de ces familles hautes et pures où les âmes féminines ont macéré depuis des siècles dans la double religion silencieuse de l'autel et du foyer. Une somme incalculable de peines secrètes, d'amertumes contenues, de douleurs sans confidence, amasse au creux de ces âmes une nappe de tristesse sommeillante... L'œuvre d'un Guérin est peut-être de celles où crève soudain, où s'épanche, un flot de tristesses amoncelées.

Ce que nous allons entendre gémir, se désespérer, gronder parfois, tout au long des trois livres de sa maturité, oui, tout cela, cette lassitude universelle et ce dégoût prématuré, ces affaissements suivis de douloureux réveils, ce doute perpétuel des autres et de soi-même ; puis, traversant le vide d'un cœur désolé, cette inquiétude et ces aspirations désespérées, ce besoin de soutien, de consolation, de continuation, de durée, — ah ! n'en doutez pas, c'est le besoin profond de l'âme humaine, celui pourtant que l'an-

tiquité n'avait connu qu'à peine ou du moins qu'on n'entend monter qu'à son déclin, cette immense aspiration à laquelle a répondu l'éveil chrétien.

Cette aspiration, Anatole France, après Renan, a su l'analyser comme personne. Evocateur poétique de *Leuconoé* ou de Daphné et de Kallista — blancs fantômes de ses *Noces corinthiennes* — il la définit ailleurs en ses traits essentiels quand il nous parle des femmes romaines du Ier siècle :

Ces créatures troublées, inquiètes, lasses de tout, parce que tout leur était facile, se sentaient prises d'un incurable ennui, d'un grand mal de cœur. Leur souffrance était la pire de toutes, le désir dans la fatigue. C'est le mal qui fait les grandes pénitentes...

Leur inquiétude et leur douleur s'accroîtront... jusqu'à l'heure de rémission, alors qu'il leur sera donné de goûter la *douceur des larmes*, *la joie des expiations*, *les délices du martyre*. Horace, en formant sa science des voluptés, a méconnu la plus nécessaire à l'homme, la *volupté des larmes*.

(Anatole France. *Les Femmes d'Horace*.)

Ce mal des époques troubles et ardentes, la religion chrétienne, chez certaines âmes, a pu l'exaspérer sans la guérir. En tout cas, il a suffi qu'il fût pour faire de leurs existences, en dépit des coupes pleines et des guirlandes fleuries, le drame le plus douloureux.

Par là s'explique la place considérable que Guérin donnera dans chacun de ses livres à ce qu'il appelle lui-même : « l'inquiétude de Dieu ». Mais il y a plus : si forte fut en lui l'imprégnation de la foi et des mystères que le monde entier lui en apparaît baigné et qu'il ne peut comprendre la nature et l'amour qu'en les associant, minute par minute, image par image, aux phases essentielles du drame chrétien.

Au fond de toutes ses aspirations et de toutes ses chutes, au fond de tous ses dégoûts et de tous ses remords, et jusque dans les angoisses artistiques qui l'ont fait — lui

artiste habile cependant — se tordre et gémir sur le lit « des maternités douloureuses », — partout, dans sa vie comme dans son œuvre, il y a la hantise du drame du Calvaire, et toute étude de son œuvre resterait obscure qui ne serait poussée à la lueur de ce flambeau.

§

Inquiétude de Dieu, d'abord. — Lui-même, dans le poème liminaire qu'il ajoutera en 1904 à l'édition refondue du *Cœur solitaire*, il avouera quel fut, durant tant de lectures et tant de voyages, le sens obscur de sa recherche :

C'est toi que je sentais, mon Dieu, que j'ai cherché,
Taciturne et pareil au pilote, penché
Sur mon âme oscillante et noire de tristesse...
Et j'ai compris que Dieu dérobe son visage
Au voyageur sans foi dont le rêve insensé
S'épuise à le saisir dans les jeux d'un mirage...
Mais l'homme au cœur vraiment pieux qui te confie
Le soin de sa raison et le cours de sa vie,
Celui-là vit heureux et libre d'épouvante...

Toujours, à tous les stades de sa carrière, il l'a enviée, cette adorable simplicité des humbles, adorateurs muets de l'invisible et du mystère, et, toujours, pour la peindre, il a trouvé ses plus exquises, ses plus « verlainiennes » images.

Laisse la foi paisible avec le soir qui tombe
Grandir en toi comme un pan d'ombre sur le sable ;
Et Dieu te fasse pur et bon, Dieu veuille rendre
L'âme qu'on voit au fond de tes yeux clairs semblable
Au caillou blanc qui luit sous une eau transparente.

Et toujours il a envié, comme terme idéal d'un labeur humain, la simplicité des vieilles femmes des champs ou la charité quotidienne du prêtre de campagne, enguirlandeur des croix rustiques.

Mais cette vision de calme et de simplicité est restée pour lui le port idéal où il savait bien qu'il ne pourrait aborder, et ce qu'il nous a dit jusqu'à la fin, ce sont les doutes, les angoisses, toutes les traverses de la mer :

Ce soir, mon Dieu, je viens pleurer, je viens prier
Et rompre sur ta croix les reins d'un ouvrier
Dont le labeur stérile a négligé ta gloire.
Malheur à moi, car dans les vers que j'ai chantés
La prière se mêle aux cris des voluptés !...
J'ai baisé tes pieds nus comme une chair de femme
Et posé sur ton cœur ouvert un cœur infâme.
L'iniquité fut ma maîtresse...

Que d'aveux de ce genre à chaque page et jusqu'au bout !

N'est-ce pas au terme même de sa carrière qu'il s'écriera :

Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire...

Redoutable affirmation pour un chrétien de sa trempe, mais affirmation bientôt démentie, car, à trois strophes d'intervalle, nous l'entendrons déclarer ne pouvoir continuer à errer ainsi dans le doute et s'apprêter à rentrer définitivement « au sein des dogmes sûrs », chers à son enfance et chers aux siens.

Sans discuter, car ce n'est pas mon rôle, la qualité d'une foi ainsi déchirée et saignante, j'ai voulu simplement marquer la place prépondérante que ces hautes inquiétudes ont gardée en lui à toutes les étapes de son œuvre, à tous les tournants de sa vie.

§

Mais ce n'est pas seulement dans ses aspirations vers Dieu que Guérin nous a montré le sceau dont la religion l'avait marqué dès le départ. Sa conception de l'amour charnel en est profondément empreinte.

Éternel débat de la chair et de l'esprit, duel inapaisable « d'un corps païen et d'un cœur catholique ! » tels qui l'ont senti ne peuvent plus s'en affranchir. Incertains, désaxés, ils restent là, soumis à l'attraction de ces deux pôles dont ils ont tour à tour et parfois tout ensemble le désir et l'horreur, tel un Tannhaüser qui resterait suspendu entre

le regret de Rome et le désir de Vénus, également incapable d'oublier l'un comme de s'affranchir de l'autre et condamné à vivre dans le déchirement sans issue...

L'antinomie tragique, Guérin a bien cru la résoudre dans cet axiome hardi, thème du poème XXXVIII du *Cœur solitaire* :

Ne mêle pas l'esprit aux choses de la chair;
Sache, aux moments secrets où le corps est en fête
Redescendre à l'obscur délire de la bête...

Mais ici encore la hantise était trop forte, et le drame du christianisme — du Jardin d'Éden au Rocher du Golgotha — le hantait trop fort pour ne pas se mêler pour lui aux phases de la lutte, on dirait presque aux spasmes mêmes de la passion.

Ainsi s'expliquent les paroles que, par une transposition grandiose et quasi sacrilège, il met quelque part dans la bouche du Christ. Je vois, dit ce dernier,

Je vois, insoucieux du martyre divin,
L'homme, ivre d'une joie exécrable, s'étendre
Sur Ève qui lui semble un oreiller de fleurs.
Le feu de leurs baisers ravive mes douleurs...
Et quand, faisant d'un sombre effort craquer leurs os,
Le tentateur sur eux resserre ses anneaux,
Son étreinte m'incruste au bois de mon supplice...

Ah! oui, c'est bien là le terme de cette mystique dont nous avons tant de fois déjà surpris la trace. Ce duel du dieu et du fidèle, cette rivalité tragique au sein même de l'étreinte amoureuse, c'est bien celle que déjà, trente ans plus tôt, France nous avait peinte, dans ses *Noces corinthiennes*.

Ces visions tragiques de l'étreinte amoureuse n'ont jamais abandonné Guérin, et presque au terme de sa carrière, dans un de ses derniers poèmes (daté : Lunéville Saint-Moritz, 11 décembre 1905-8 février 1906), il les a ressuscitées en une page où la transposition des images religieuses, pour être moins directe, n'en est pas moins évidente et créatrice d'un tragique grandiose :

L'amour est un sépulcre où l'on se couche à deux.
Aussitôt que la nuit est entière autour d'eux,
Les amants, irrités par un trop long veuvage,
Se saisissent avec une fureur sauvage...

Suit une peinture de l'étreinte, où se résume visiblement ce mélange de mysticisme et de sensualité où la poésie de Guérin puise souvent ses plus sombres beautés :

Au baiser qui s'éteint se rallume un baiser.
A l'étreinte capable un instant d'abuser
Cette faim d'infini que rien ne rassasie,
Succède sans relâche une autre frénésie
Et, toujours aussi loin d'épuiser leur tourment,
Ils se rongent la bouche avec acharnement...

Mais soudain, alerte! Le sépulcre s'ouvre et quelqu'un du dehors crie aux amants tragique : Debout !

C'est l'heure. Votre amour a rempli sa durée.
Maintenant à chacun sa tombe séparée.
Eblouis, éperdus, sur leurs genoux tremblants
Ils se dressent, se voient avec des cheveux blancs,
Et spectres douloureux que la lumière enivre,
Ils comprennent trop tard qu'il aurait fallu vivre.

N'aurait-on pas sujet de dire que ce poème s'achève dans une atmosphère de jugement dernier !

§

L'amour — ou plutôt un amour — devait cependant teinter d'une atmosphère d'idylle cette œuvre sombre.

C'est aux pages du *Semeur de cendres* que nous suivons le mieux les phases de ce roman, tel que chaque vie d'homme en renferme sous ses lames profondes.

D'abord le frisson des premières rencontres :

Je vous vois
Telle qu'abandonnée à mon bras, tendre poids,
Un soir de notre amour, vous marchiez dans les bois...

La vie clémente accorde au couple aimant une heure, — son heure !

Mais le crépuscule envahit la chambre !

Instants funèbres, présages d'autres instants plus amers où l'accalmie heureuse vient se briser dans le déchirement d'une séparation pire que la mort. La place me manque pour citer ce poème XVII du *Semeur de cendres*, où les sanglots meurent en prière :

Recueille-toi, regarde en arrière, revois
Les jours évanouis comme une troupe ailée ;
Revois le lac au pied des monts, les prés, les bois,
Et ma vie à ta vie étroitement mêlée...
Va ! tu seras heureuse et fière, tu vivras
Gravement dans la paix de ton âme affermie.
Et maintenant, toi qui dormais entre mes bras,
Que la grâce de Dieu te garde, mon amie !

Maintenant, tout est consommé. Un fossé plus large chaque jour s'est creusé entre ces destinées qui un instant se mêlèrent. Mais quelquefois encore, autour de l'amie lointaine, la pensée du poète reviendra errer. Elle lui dictera ces vers que tous les critiques ont cités et qu'il faut citer encore parce que rien, dans toute l'œuvre, n'atteint aux degrés d'une émotion plus pure :

J'imagine souvent ta maison ; je t'y vois
Usant dans le devoir une âme encor fervente,
Je reconnais ton bruit de pas ; j'entends ta voix
Tendre et grave donner un ordre à la servante.

Ce soir le jeune avril te gagne à sa douceur.
Tu te souviens, l'amour envahit ta mémoire ;
Et sentant tes genoux faiblir avec ton cœur,
Tu cesses de plier ton linge dans l'armoire.

§

Mysticisme et sensualité : ce sont les traits qui devaient déterminer d'abord toute sa vision du monde.

Au cimetière, près d'une église de campagne, il voit les vieilles femmes des champs venir et prier sur le tertre

Des moissonneurs dorés qui jadis les aimaient.

C'est l'automne et le crépuscule ; et le poète regarde, écoute, respire :

L'enclos silencieux sent la mort ; des colombes
Y viennent becqueter la terre autour des tombes...
Et le vent sur le mur effeuille encor des roses.

Tournons quelques pages et ces mêmes roses, — nées de la mort et qui vont s'y confondre, ces roses qui s'effeuillaient sur les pauvres tombes du cimetière rustique, — nous allons les voir s'effeuiller, au creux de l'alcôve, sur les corps nus des amants :

Tout à l'heure, au moment des étreintes farouches,
Où les jeunes amants embrassés font entre eux
Comme la souple vigne et l'orme vigoureux,
Des roses, sous le souffle aride de nos bouches,
Tombèrent d'un bouquet voisin de notre lit.
Tu palpitas ; le creux de tes seins s'en remplit,
Et, parmi cette chute exquise de pétales
Qui veloutaient le jeu de nos forces brutales...
Tu crias de plaisir en haletant, maîtresse.

Ainsi, aux minutes les plus diverses et devant les spectacles les plus différents, c'est toujours la même sensibilité, âcre et puissante, et savourée jusqu'aux pleurs.

Nous n'aurons garde d'oublier « ce goût des larmes » qui sourd et s'épanche de chaque page de Guérin.

Les heures de l'amour sont pour lui des *Mélancolies passionnées*. Il écrit :

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes...

Ou bien :

La force du désir gonfle ta gorge en fleur,
Un sanglot fait mourir tes caresses plus lentes...

Mais pour saisir au vif les sources de sa sensibilité profonde, il faut relire ce poème qui porta d'abord le titre d'*Éros funèbre* et qui forme aujourd'hui la première partie du *Semeur de cendres*.

Le poète décrit une nuit d'insomnie où il consola sa détresse par l'évocation de la bien-aimée absente. La nuit passe. Soudain la dernière étoile s'efface au ciel. C'est l'aube, puis l'aurore. Tout rit, tout chante, tout s'éclaire :

La fraîcheur de la vie entre par la croisée.
Je l'aspire, j'en bois sur tes cils la rosée...
Et voici qu'unissant leurs rêves *nos deux âmes*
A travers la rumeur grandissante du jour
Pleurent dans l'infini silence de l'amour.

C'est assez dire que, pour lui, il n'est volupté profonde que celle qui s'abreuve à la source des larmes, ces larmes qu'il a mis parfois comme une « délectation morose » à savourer.

§

Pourtant il y aurait erreur à croire que Guérin n'ait pas cherché ailleurs les thèmes de son inspiration. S'il reste le peintre subtil des déchirements amoureux, il a connu pourtant des débats plus profonds, et l'on note chez lui un élargissement de l'idéal humain qui, à mesure qu'il avançait dans la vie, donnait une portée plus vaste à son œuvre.

Naguère ayant cherché l'ivresse parmi le tumulte et les coupes de l'orgie, il n'avait pas tardé à se détourner de ces fêtes, plein de colère et de dégoût. Écoutez cette strophe qui répond en écho aux immortels *Crépuscules* de Baudelaire.

O fins de nuits, départs lugubres des tavernes,
Quand le vent fait tinter les vitres des lanternes !
Un train siffle, la neige est noire dans les rues,
Et les arbres plaintifs croisent leurs ombres nues
Le long des murs où le poète, enfant divin,
Titube pesamment de tristesse et de vin.

L'évasion, il la chercha souvent dans le voyage. De ses tête-à-tête avec l'océan il rapportait de grandes visions panthéistes, toutes sonores du bruit des vagues, toutes parfumées d'iode et de sel :

A l'heure où l'orient d'étoiles se diapre,
Sur les rochers marins que l'écume fleurit
Seul et riant d'orgueil sous l'assaut du vent âpre,
J'ai goûté la suprême ivresse de l'esprit.

Mon cœur gonflé battait avec le cœur du monde,
Mes veines charriaient le sel de l'Océan...

Ainsi, au contact des grandes forces naturelles, face à face avec les éléments, il sentait s'amplifier le rythme de son souffle et la force de ses desseins.

Contemple tous les soirs le soleil qui se couche :
Rien n'agrandit les yeux et l'âme, rien n'est beau
Comme cette heure ardente, héroïque et farouche,
Où le jour dans la mer renverse son flambeau.

Hélas! ces grands élans ne l'ont pas arraché à lui-même, ces vastes aspirations n'ont pas étouffé la tristesse qui habitait en lui.

La trompe aux rauques sons qu'un pâtre morne embouche
Rassemble les troupeaux épars sur les prés ras.
Toi, devant le soleil soucieux qui se couche,
Songe à tous les soleils qui ne renaîtront pas.

Ramené au cercle de ses méditations solitaires, il est descendu plus avant au creux du gouffre intérieur ; il a connu les longs colloques avec « l'ange du doute et de l'inquiétude »; il s'est senti parfois

l'âme plus sèche
Qu'une route en décembre où la bise a soufflé.

Et replié sur lui-même, dans l'ombre où nulle étoile ne luisait plus, il a connu — ah ! jusqu'au halètement, jusqu'à la brûlure ! — le tenaillement de la douleur, le doute de soi, cette stérilité de l'âme allant jusqu'à tarir les sources où s'alimentait son génie :

Souffrir, je ne sais plus souffrir, j'ai trop pensé !

Là aussi, dans cette torture intellectuelle, mal chronique de notre âge, nous trouvons le secret de la désolation qui suinte de ses livres et parfois de chacun de ses vers, — litanies funèbres qu'il a dites sur lui-même, sur son esprit incapable d'accueillir encore la bonne simplicité des jardiniers et des servantes, sur son cœur, son cœur d'enfant douloureux, parfois étouffé par son esprit... Ah! l'expiation

suprême de ne pouvoir même plus s'abandonner à cette douleur, de ne pouvoir même plus imiter l'animal qu'emplit sa souffrance et qui l'exhale dans un grand cri !

§

Le tourment de la gloire aussi le déchira.

Parfois, à mesurer l'intensité de son émotion et la sincérité de ses cris, un espoir lui venait. Si jamais, songeait-il,

Un poète a soufflé son âme dans les mots,
C'est l'homme dont ce livre accueillit la pensée.

Espoir trop ambitieux, hélas ! et qui se heurte à la réalité :

La mémoire de l'homme est une pierre dure
Et le poète y rompt son esprit et son cœur...

C'est ainsi que brûlé par l'appétit de la gloire et désespérant de l'atteindre, dès le *Semeur de cendres* il formulait ce vœu, — ce vœu plus tragique maintenant que le sort y a fait réponse :

Plutôt qu'un médiocre honneur, accordez-moi,
Dieu juste, de mourir jeune encore et l'âme ivre
De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre.

§

L'âge d'homme était venu. Sa jeunesse, il l'avait laissée là-bas,

clouée à la croix amoureuse
Avec un poids mortel de roses sur le front.

Parfois de généreux desseins germaient en lui :

Forger, lutter, brandir l'épée ou le marteau,
Partager aux errants des routes son manteau...
Entrer comme un rayon d'azur dans les taudis...

S'il n'a pas réalisé en effet ce rêve formé sur le déclin d'une nuit d'avril, il n'en éprouvait pas moins, dans les dernières années de sa vie, une sympathie croissante pour les formes variées de l'activité humaine. Les travaux des

champs, l'humble et belle activité paysanne avaient en lui un spectateur attentif, un peintre inspiré. C'est ainsi qu'il a composé cette série d'images, toutes modernes et déjà classiques par la pureté du trait, qu'on trouve en feuilletant l'*Homme intérieur* : le Forgeron (poème XVI), la Lavandière (XVII), le Potier (XVIII), La Porteuse d'eau (XXI), les Cueilleuses de cerises (XXII).

Mais ce n'était là que les intermèdes d'une activité spirituelle toujours tournée vers la méditation intérieure et en qui grandissait le goût des choses de l'au-delà. Oui, ces tableaux, c'étaient encore des « fenêtres sur la vie », et son instinct le ramenait impérieusement vers le caveau muré de sa chambre d'étude. Alors il souhaitait le silence, la paix, les ténèbres ; alors « plein de cendre et de blasphème », il s'écriait, crispant les poings :

Ah ! ce goût affreux de la vie
Et que dormir serait meilleur
Dans la terre où le caillou crie
Sous la bèche du fossoyeur !

Ainsi, comme d'instinct, il se préparait à l'irrévocable.

La mort ! Si Guérin ne l'a pas célébrée en un poème précis, s'il ne lui a pas adressé, tel Jules Tellier, une grande apostrophe pathétique, on peut dire que, toujours présente à sa pensée, elle le dirigeait pas à pas et que toute l'œuvre y trouve son aboutissement naturel, — telle une allée de charmilles tendue vers un tombeau.

§

Il me reste à parler de son art.

L'apparition du *Cœur solitaire* (1898) sonne, dans la vie de Guérin, l'heure où il a trouvé, sur le clavier poétique, l'octave qui correspond au juste à sa sensibilité. Mais il s'en faut de beaucoup que ce livre ait marqué une étape aussi décisive dans l'acquisition de son métier.

Comme s'il fallait ajouter un dernier trait au tableau de

ses scrupules et de ses déchirements, Guérin devait nous offrir le spectacle d'un artiste en lutte perpétuelle avec son art, connaissant à son tour les « affres du style » ou plutôt cette lutte de l'homme contre la matière dont le corps-à-corps biblique de Jacob avec l'ange reste le symbole inégalé.

Nous l'avons vu, à ses débuts littéraires, recueillir l'héritage de Verlaine filtré par Rodenbach et les symbolistes. L'influence qui domine ses trois premiers livres traîne encore çà et là dans la première version du *Cœur solitaire*. (Elle a même survécu en quelques images terriblement désuètes, telles :

Octobre met l'anneau d'or rouge au doigt de l'an.)

Mais, à peine ce livre était-il paru que Guérin allait être travaillé d'influences qui, pour venir d'un pôle opposé, ne se révélaient pas moins impérieuses. La rencontre de José-Maria de Heredia (joignant à son prestige de poète celui de grand lettré et d'éditeur de Chénier) aura sur le jeune poète une influence qu'on s'expliquerait mal si l'on ne songeait qu'elle venait à son heure et répondait à certaines aspirations nouvelles de cette âme profondément tourmentée et toujours en quête de perfection.

Il n'était pas le seul d'ailleurs à évoluer dans ce sens. Pour ne prendre que l'exemple de deux de ses « plus notoires contemporains », Henri de Régnier, que nous laissions à *Tel qu'en songe* (1892), va publier ses *Médailles d'argile* (1900), et Jean Moréas, parti des *Syrtes* (1884) et des *Cantilènes* (1886), donne en 1899 les deux premiers livres des *Stances*. Cette évolution coïncide chez Guérin avec l'orientation même de sa vie. De même qu'à l'attrait des pays de brume et de mystère où ses jeunes années se complurent succède l'attrait des pays de soleil et de joie, de même à l'influence de Rodenbach et de Mallarmé succède celle d'un art nouveau rattaché, à travers le Romantisme et le Parnasse, à Chénier et Racine. Cette antithèse est si nette,

cette opposition si tranchée qu'on pourrait sans arbitraire, sans faciles images, dire que toute l'œuvre de Guérin oscille autour d'un double pôle — pôle septentrional, pôle méditerranéen.

Mais, comme tout ce qui le touchait, cette évolution ne devait pas s'accomplir sans trouble et sans combat.

Alors que Régnier et Moréas ajoutaient sans heurt à leurs œuvres anciennes des œuvres d'une inspiration et d'une poétique différentes, Guérin, lui, hanté par un nouvel idéal, portait la serpe et le sécateur parmi les libres végétations d'hier, et sans craindre de faire saigner les Nymphes captives sous l'écorce, il imposait à ces frondaisons les rigueurs d'une taille sévère. Conduit par un scrupule à peu près inconnu de l'histoire poétique, il reprenait le *Cœur solitaire* et, page par page, parfois vers par vers, il le récrivait.

Ces aspirations nouvelles vers un art sobre et dépouillé n'étaient que le début d'une crise de scrupule littéraire qui allait s'ajouter à la double crise intellectuelle et passionnelle qu'il connaissait déjà. Une fois de plus chaque conquête n'était pour lui que prétexte à de nouveaux déchirements.

L'œuvre devait se ressentir de ce trouble.

Si la discipline classique lui fut un instant favorable, si elle lui imposa une tenue et surtout un resserrement qui manquaient parfois aux effusions trop abondantes de ses débuts, elle ne tarda pas à le refroidir et à le glacer, et il est permis de se demander si elle ne menaçait pas de le tarir, comme il l'écrivait lui-même en des vers qui ne portent que trop bien le reflet de ce processus mortel :

Je chéris toujours la beauté,
Bien qu'aux mots stricts je la resserre ;
Plus soumise à ma volonté,
Mon œuvre n'est pas moins sincère.

Mais, quelquefois, au contact dur
De mes strophes trop ordonnées,
Je souffre d'un regret obscur
Pour l'art de mes autres années.

(*L'Homme intérieur.*)

O musique de l'Elégie à Jammes et des *Mélancolies passionnées* !

En dépit de ces résultats, l'effort passionné de Guérin vers une perfection plus pure a quelque chose de tragique et de beau qui reste dans le style de sa vie.

On dirait d'ailleurs que, par une sorte de fatalité, chez nous les poètes de la qualité la plus rare sont aussi ceux-là qui doivent buter sur la forme rebelle, — tel Vigny, tel Baudelaire.

Au poète de l'*Homme intérieur* on serait encore tenté d'appliquer ce que Taine, dans son essai sur Gleyre, disait du peintre.

Comme son caractère, son talent se composait de délicatesse et de réflexion. Il n'avait pas cette conception abondante et prompte qui, par un large jet, déverse soudain sur la toile un peuple de figures. Comme une source très haute et très pure, sa pensée coulait goutte à goutte et il fallait attendre longtemps pour que le vase dans lequel il recueillait la belle et bonne eau fût enfin rempli.

Les termes de comparaison entre le poète et le peintre ne manqueraient pas. Gleyre, trop oublié aujourd'hui, a laissé, en dehors de quelques grandes pages d'histoire, quelques figures d'un style très pur, d'un charme émouvant. Artiste de transition, impressionné tour à tour par Ingres et Delacroix, il fut profondément travaillé par le conflit éternel « poésie et vérité ». Jusqu'à quel degré doit-on transformer le modèle vivant et comment le refondre sans détruire son être intime ? Tel est le problème qu'il agita toujours. N'est-ce pas aussi celui qui remplit les dernières années de Guérin et se traduit dans l'élaboration scrupuleuse — parfois à l'excès ! — de l'*Homme intérieur* et des *Derniers vers* ?

Ce qu'il faut retenir, c'est que là pas plus qu'ailleurs Guérin n'a connu la satisfaction de l'effort accompli, la joie de la cime atteinte. Jusqu'à son dernier jour, il subit la torture du « poème en train ». Enfermé de longues heures dans sa chambre, silencieusement, il luttait, en une sorte de corps-à-corps avec la matière, qu'il a résumé dans une page de ses *Derniers vers*, — étrange et magnifique morceau qui rajeunit, — sans une allusion qui date, sans un détail *de musée*, — l'antique légende de Pygmalion.

Tu n'étais qu'une argile inerte, je t'ai prise,
J'ai pétri de mes pleurs ce tas de terre grise
Et je l'ai modelé de mes embrassements...
... Or voilà qu'à présent, vivante de mon âme,
Forte de ma pensée et chaude de ma flamme,
Un orgueil oublieux t'emporte ! Tu te crois
Mon égale et prétends mettre de front nos droits.
... Ne sais-tu pas combien l'air docile te sied ?
Ton visage paraît moins beau quand tu me braves.
Comment, toi qui devrais adorer tes entraves
Et plier ton destin aux ordres de mon cœur,
Oses-tu te lever contre ton créateur ?

(*Derniers vers*)

§

D'aucuns reprocheront à Guérin d'avoir subi tour à tour, et parfois avec une force égale, l'influence des maîtres les plus différents. Mais, s'il oscilla du tendre poète des béguinages flamands à l'héritier modeste, mais authentique, de Sophocle et des Muses athéniennes, ce fut pour retrouver, affiné par des siècles de culture chrétienne, le moule de l'élégie.

Là, dans la forme sans raideur, sans archaïsme, qui atteint au classique, non par le placage et l'imitation, mais par la sincérité de l'élan et la pureté du trait, il écrivit quelques pages qui comptent parmi les plus pures qui soient nées dans notre langue depuis Chénier. Songez à la lettre XLIII de l'*Homme intérieur*. Je ne crains même pas de dire que, dans l'élégie amoureuse, il l'emporte parfois sur son aîné. Sans sortir de son dernier livre, les poèmes

L à LIII décrivent des tourments amoureux que le chantre heureux de Fanny n'a guère soupçonnés.

A la différence de certains poètes incapables de s'élever au style sans un lourd appareil d'archaïsme et d'allégories, c'est dans ses poèmes d'allure résolument moderne que Guérin s'est révélé le plus proche des grands modèles. Ainsi nul mieux que lui ne réalisait le fameux adage :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Par là on peut dire que son évolution fut heureuse et que sa leçon ne doit pas être perdue.

Pourtant nous l'avons vu : au terme de son effort, un scrupule venait le déchirer. « N'ai-je pas trahi ma pensée à l'enfermer dans un moule trop rigide ? » se demandait-il parfois et non sans raison. Tout Guérin, l'éternel inquiet, est dans cette interrogation. Il était de ceux qui, par les routes humaines, ont pour sort de « chercher en gémissant ».

§

La qualité humaine de son inspiration se révéla de bonne heure et se montra, sauf à de rares minutes, supérieure à son art. Voilà pourquoi les critiques trop strictement littéraires ont pu faire le tour de son œuvre sans la pénétrer. On nous a parlé de ses maîtres, et c'est bien ; on nous a décrit la courbe de sa pensée poétique, exposé la genèse de ses poèmes : c'est bien encore. Mais qui nous a dit que, de tous ces maîtres, aucun ne lui apporta la révélation de sa vraie nature poétique, qu'aucun ne tira de lui cette vibration déchirante qui, dès le *Cœur solitaire*, donne à ses vers un accent personnel ?

Que sa poétique fût parfois contestable, qu'il subît tour à tour des attractions violentes et contradictoires : il n'en reste pas moins qu'il eut son heure, et qui fut grande.

C'est qu'un instant, au cœur de son âge, il exprima des tourments qui le dépassaient et qui, roulant ses vers comme

une tornade, l'emportèrent à des hauteurs inconnues de ses émules, insoupçonnées peut-être de lui-même.

Thucydide nous rapporte que Périclès, appelé à prononcer l'éloge funèbre des jeunes guerriers tombés pour la grandeur d'Athènes, revendiquait pour eux « le droit de n'être jugés que sur leur fin ».

Je revendique pour Guérin le droit d'être jugé sur les instants de sa brève saison humaine où, recevant de front le choc de la vie, il rendit à ce heurt une vibration déchirante et qui doit retentir au cœur des hommes.

HENRY DÉRIEUX.

NOTES SUR L'ANGLETERRE[1]

—

Les périodes les plus intéressantes, et, cependant, les moins connues de la vie de Paul Verlaine, sont celles que le poète passa en Angleterre. A plusieurs reprises, on le sait, l'illustre écrivain traversa la Manche, mais il ne se fixa guère que deux fois sur la terre anglaise, la première, en 1872, en compagnie de Rimbaud « l'enfant-poète », la seconde, seul, en 1875, après le drame de Bruxelles et la détention dans la maison cellulaire de Mons. Verlaine nous a laissé de ces deux séjours, et principalement du dernier, un récit abondant et savoureux qui mériterait de prendre place à la suite de ses autres écrits autobiographiques : *Mes Hôpitaux, Mes Prisons,* et les *Confessions.*

Nous ne possédons, malheureusement, de ce récit — sauf de courts fragments originaux, — qu'un texte traduit anonymement et publié en anglais dans *The Fortnightly Review,* en juillet 1894, sous ce titre : Notes *on England, Myself as a French Master.* C'est la translation — si l'on veut — aussi exacte qu'on a pu l'établir, que nous donnons ci-après. Nous ne nous dissimulons pas la difficulté de l'entreprise et nous savons qu'on ne manquera pas de nous faire grief de publier cette traduction d'une traduction, la prose d'un écrivain risquant beaucoup à être soumise à une telle épreuve. En fait, il ne faut voir en ces pages qu'un document, et non un morceau de littérature.

Il serait vain, d'ailleurs, de répéter, après quelques autres qui connurent cet écrit et qui, comme M. G.-Jean Aubry, le louèrent et s'en servirent utilement, que rien de ce qui touche à la vie de l'auteur des *Romances sans paroles* ne peut nous laisser indifférent.

(1) Le texte anglais est intitulé : *Notes on England, myself as a French Master,* ce qui peut se traduire ainsi : *Notes sur l'Angleterre lorsque je fus professeur de français,* par Paul Verlaine.

Ceci établi, on put croire qu'en raison de l'absence du texte texte français original, ces pages avaient été écrites directement en anglais, Verlaine ayant une connaissance suffisante de en anglais, Verlaine ayant une connaissance suffisante de cette langue. Le hasard, fort heureusement, nous détrompa, en mettant sous nos yeux deux courts fragments autographes ayant appartenu à un manuscrit primitif. Ces deux fragments, formés, l'un des premiers paragraphes, et l'autre, des derniers, ont paru tous deux dans le Supplément du *Figaro*, le 7 janvier 1923 et le 29 mars 1924. Nous n'avions pas à les reproduire ici, bien que leur texte présente d'assez nombreuses variantes qui modifient les mots sans altérer le sens général du récit.

Disons-le pour conclure, indépendamment de sa rareté, qui lui confère la valeur de l'inédit, le caractère biographique de ce document nous eût incité à le reproduire. On trouve là réunis, en effet, sous la trame d'événements racontés d'une manière humoristique, tous les contrastes qui caractérisent la destinée de l'auteur et aussi son génie. Ces pages comptent, certainement, parmi les meilleures qu'il ait écrites en prose. Elles tiennent lieu d'un nouveau chapitre des *Confessions*. Dans le récit familier de l'écrivain, ce n'est pas seulement l'accent qui nous séduit, point davantage l'expression du génie qui se renouvelle, mais l'influence qu'on observe déjà dans les *Romances sans paroles*, cette influence dont le poète gardera l'empreinte, et qu'il aura dû à l'hospitalité de la terre anglaise.

AD. B.

Un samedi soir, en 1872, je m'embarquai à Ostende pour Douvres, avec Arthur Rimbaud, le grand enfant-poète, comme compagnon. Durant les sept ou huit heures d'une traversée plutôt mauvaise (c'était la première pour tous les deux), nous fîmes l'épreuve de notre excellent pied marin, et cela en dépit d'une déplorable exhibition de mal de mer chez la plupart des autres voyageurs. Il faisait nuit lorsque nous débarquâmes, et nous résolûmes de coucher à Douvres. Le lendemain matin, nous errions à travers la ville; le soleil brillait au-dessus de nos têtes. Douvres est une médiocre cité, avec d'admirables falaises si blanches qu'elles ont laissé leur nom

à l'Angleterre (Albion). Vers huit heures, éprouvant le besoin de déjeuner, nous descendîmes du haut des falaises à la recherche d'un restaurant. Bien qu'ils fussent en nombre, aucun d'eux n'était ouvert, et ce fût grâce à la rencontre d'un Français, interprète de profession, que nous pûmes, non sans difficulté, obtenir, dans l'un d'eux, quelques œufs et du thé, en nous donnant comme voyageurs *bona fide*. Ce fut là mon initiation au dimanche anglais, lequel, après tout, n'est pas si terrible qu'on se l'imagine.

J'ai entrepris de donner ce récit de ma première apparition dans le Royaume-Uni, en manière de courte préface au présent article touchant ma carrière de professeur en Angleterre. Je demande en toute humilité, et comme préambule, qu'on me permette d'ajouter que mon premier séjour à Londres fut d'un genre frivole (pour ne pas user d'une expression plus forte), et que j'y perdis, très probablement, cet esprit sérieux dont je me suis depuis lors si rarement écarté.

Après trois années orageuses et douloureuses que je passai alors sur le continent,

Car le malheur est bien un trésor qu'on déterre (1),

sentant le besoin, ou plutôt le désir d'un travail calme et régulier, hors de toute littérature, et sans qu'aucune nécessité pécuniaire me contraignît à cette résolution, je me déterminai à retourner en Angleterre, seul cette fois ,et avec des intentions hautement « respectables » (2).

Dès que j'eus mis le pied à Londres (et ceci devait prendre une sérieuse importance dans ma vie), j'allai à une agence pour « Professeurs et Précepteurs ». Je désirais un emploi « au pair » : c'est-à-dire que j'enseignerais

(1) Ecrit en 1875. (Cf. *Amour*, 1888.)

(2) Ce paragraphe, ainsi que les deux précédents, soit tout le texte débutant par ces mots : « *Un samedi soir en* 1872, etc... » a paru d'après une version quelque peu différente empruntée à un autographe de l'auteur, dans le Supplément du *Figaro* du 7 janvier 1923. Il en est de même du morceau final, p. 556 : « *J'ai beaucoup insisté sur mon séjour*, etc... » qui figure dans la même publication, le 29 mai 1924.

le français, le dessin et les langues mortes, en échange de la pension et du blanchissage. J'attendis une semaine environ, le cœur plein d'un vague regret de la liberté que j'étais sur le point d'aliéner, et, après ce temps, je reçus un avis de l'agence, m'informant qu'un directeur d'école du Lincolnshire acceptait de m'engager comme professeur de français et de dessin dans un village du nom de Stickney, près Boston. Le lendemain, j'empaquetai mes effets, et je partis de la gare de King's Cross pour Sibsey, la station la plus proche de Stickney, où le domestique et le cabriolet du directeur devaient m'attendre. Pendant le trajet que je fis, j'admirai pour la première fois (car jusque-là je n'avais guère habité que dans le triste Londres d'hiver), le charmant spectacle automnal des environs, au nord de la métropole. Les Londoniens n'étaient pas encore affligés de l'*Alexandra Palace*, dont la construction était à peine commencée à cette époque. Remarquant combien la campagne autour de Petersborough apparaissait de plus en plus agréable, je goûtais également le paysage des environs de Boston, dont le charme compensait l'excessive platitude.

A Sibsey, je trouvai un gamin d'une douzaine d'années, à la figure joufflue, et un cabriolet, attelé d'un poney, dans lequel un porteur et le jeune garçon déposèrent mes bagages. Un claquement de fouet et nous partîmes.

Le crépuscule tombait. Les dernières lueurs du jour répandaient leur éclat sur un paysage exquis, dans la douceur des pâturages et des arbres, — ces arbres anglais aux branches capricieusement tordues et entremêlées, *intricated* — si l'on veut me permettre ce barbarisme, — et qui sont, comme le dit quelque part la Bible, ceux qui portent les meilleurs fruits. Les deux côtés de la route, bordée de belles haies vives, étaient pour ainsi dire semés de gras moutons et de poulains agiles, vacant en liberté. Je fis une esquisse de cette scène dans les vers de mon livre *Sagesse* :

L'échelonnement des haies
Moutonne à l'infini, mer
Claire dans le brouillard clair
Qui sent bon les jeunes baies.

Des arbres et des moulins
Sont légers sur le vert tendre
Où vient s'ébattre et s'étendre
L'agilité des poulains.

Dans ce vague d'un Dimanche
Voici se jouer aussi
De grandes brebis aussi
Douces que leur laine blanche.

Tout à l'heure déferlait
L'onde roulée en volutes
De cloches comme des flûtes
Dans le ciel comme du lait (3).

A mi-chemin — ou à peu près, — de notre voyage, nous fûmes obligés de nous arrêter à une sorte de tourniquet et de payer un droit de péage qui n'existe plus. Bref, le poney ayant gentiment trotté une nouvelle demi-heure, — comment diable appelait-on ce poney? sur ma parole, je ne m'en souviens guère, bien que, par la suite, nous devînmes de grands amis, — le jeune garçon stoppa et me dit : « Voici l'école, monsieur. » Et nous nous trouvâmes — le cabriolet, le poney, le groom et votre humble serviteur — devant une porte-cochère. Celle-ci s'ouvrit sur une cour (vraisemblablement la cour de récréation), sous la poussée d'un homme d'une trentaine d'année, au visage barré d'une forte moustache et encadré d'énormes favoris. Je pus à peine distinguer, dans la nuit, mon hôte qui, à ma vue, souleva son chapeau de feutre et m'accueillit par ces mots : *Welcome, moussou* (Soyez le bienvenu, moussou). Je répondis dès que je fus descendu : *Exuse me, I have got plenty of dust* (Excusez-moi, je suis couvert de poussière).

A cet anglais douteux, il repartit en un français plus

(3) Cf. *Sagesse*, édition de 1880, III, XIII.

douteux encore : Veux-tu laver? — *Yes,* dis-je, avec un semblant de correction dont je ne manquais pas de m'enorgueillir.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers la cuisine, où je me lavai les mains; après quoi, mon hôte me conduisit au parloir. Là, nous trouvâmes sa femme tout en pleurs, penchée sur un berceau dans lequel se trouvait une fillette quasi agonisante.

J'en fus naturellement touché; mais comme j'étais à peine capable de m'exprimer dans un anglais rudimentaire, que la dame ne connaissait d'ailleurs pas un traître mot de français et son mari pas beaucoup plus, je pus seulement traduire par des gestes de cordiale sympathie — telle une bénédiction de l'étranger — le souhait fervent que l'enfant serait sauvé.

Ma pantomime fut parfaitement comprise, et, au milieu des pleurs que nous versâmes en commun, je sentis ma main serrée avec une chaleur qui me convainquit de la sincérité de l'accueil.

La glace était rompue.

De ce jour, mes hôtes eurent un ami, au lieu d'un assistant, et moi j'en comptai deux en retour.

Je m'éveillai le lendemain matin, de très bonne heure selon ma coutume, et j'allai faire un tour dans le jardin où je rencontrai un vénérable gentleman à barbe blanche, qui parlait le français correctement. C'étais, je le sus par la suite, un vicaire de la paroisse, chanoine de Lincoln, au surplus, magistrat du comté, personnage aimable, plein de bonhomie, dont j'eus l'occasion de reconnaître, par la suite, la réelle charité. On l'appelait (il est mort maintenant) le chanoine Coltman. Il avait beaucoup voyagé. Sa bonté et son zèle étaient infinis; il exerçait un efficace et sincère amour pour les pauvres et les pécheurs — et j'entends ce mot pécheurs, non dans le sens que lui prêtent les sectaires, mais dans sa plus large signification. Qu'ajouterai-je de plus, sur ce sym-

pathique vieillard, lorsque j'aurai dit qu'il était fort cultivé et qu'il avait été l'ami, et je crois bien, le contemporain à Eton, et à Oxford, ou à Cambridge, de lord Tennyson ? J'aurai d'ailleurs l'occasion de rappeler sa mémoire.

A la fin de l'agréable et instructive conversation que nous eûmes, et au cours de laquelle nous avions abordé toute sorte de sujets : littérature, arts, voire même théologie, je rentrai à la maison, ou plutôt au cottage. C'était littéralement un cottage et, aussi bizarre qu'il parût à mes yeux de Français, un coquet cottage anglais, avec son gracieux toit de chaume, ses étroites fenêtres à guillotine, et ses nombreux degrés distribués çà et là, aux divers côtés de l'habitation, par deux ou par trois, de la cuisine au parloir et du parloir à la nursery. Il y avait un tapis de couleur claire dans toute la maison.

Le maître de céans apparut, circulant en pantoufles sur un sol feutré, que couvraient également d'épaisses toisons amortissant les pas, allant et venant au milieu de meubles d'acajou, d'un style moins lourd et exhalant une odeur plus subtile que chez nous. Les chaises et les fauteuils étaient ornés de vraies dentelles, du moins j'aimais à le croire, quoiqu'ils ne fussent, peut-être, que de la simple imitation.

Mr William Andrews, c'était le nom de l'hôte, s'avança pour me saluer, excusant sa femme de ne point paraître au « breakfast », à cause de la maladie de sa fille. Cette dernière allait mieux, cependant, ce que je fus sincèrement heureux d'apprendre. Le petit déjeuner fut vite achevé et quand la dernière tartine de pain beurré eut disparu, Mr Andrews me conduisit à l'école. Je fus charmé de l'établissement proprement dit. Comme construction, le bâtiment était de style gothique, mais assez délabré et tout entier crépi de plâtre grossier, avec la charpente extérieure peinte en rouge foncé. Les fenêtres, de

bon style anglais du XVe siècle, avaient des carreaux en forme de losanges réunis par un treillis de plomb.

La cour de récréation était assez semblable aux cours de nos écoles. Derrière cette maison et le cottage, se trouvait ce que nous appellerions un clos, et ce qu'on dénomme, en Angleterre, un *green* ou un *bowling-green*, dénomination que nos ancêtres ont convertie en *boulingrin*. Il était entouré de haies, ainsi que le sait quiconque a vu la terre anglaise (en réalité la Grande-Normandie, plutôt que la Grande-Bretagne des géographes), et entouré à un degré presque surnaturel, pour un lecteur de Shakespeare, par des peupliers féeriques.

Pour plaire au propriétaire et aussi pour me divertir, nous visitâmes chaque lieu et chaque chose minutieusement : la cuisine, le parloir qui servait aussi de salle à manger, etc., sans oublier l'écurie de Taffy (voilà, je me souviens maintenant du nom du poney), la basse-cour, voire même le logis fait de planches, et en plein air, de Lady Pig, une gigantesque truie noire, avec son étable pour dormir et l'abriter du mauvais temps, puis d'autres communs, etc...

Enfin, comme il était huit heures, nous entrâmes dans la salle d'étude. Après avoir ordonné le silence, ce qui fut obtenu, non sans peine, par un jeune homme d'environ seize ans, un élève destiné à devenir maître à son tour, Mr Andrews lut à haute voix les prières.

Elle étaient en anglais et correspondaient exactement à notre vieux *Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium*, que les enfants écoutèrent et auxquelles ils répondirent très décemment, sinon avec dévotion, les filles et les garçons se tenant devant leur banc, selon leur sexe et la place qui leur était assignée.

Je fus ensuite présenté.

« Monsieur Verlaine, qui est bachelier ès Art de l'Université de Paris, veut bien consentir à m'aider dans l'enseignement de la langue française et de l'art du dessin.

Il sait l'anglais aussi bien qu'un Anglais, et certainement mieux que vous tous réunis, mais naturellement, il ne peut pas le prononcer... tout à fait bien. Je suis convaincu que vous respecterez et aimerez ce gentleman. Mais si quelqu'un de vous profitait de son accent étranger pour lui témoigner la moindre marque d'irrespect, je ne perdrais pas de temps... pour corriger la faute. »

Je commençai alors par mes leçons de dessin. J'avais demandé cet arrangement, afin de pouvoir connaître mes élèves, saisir leur prononciation et m'accoutumer promptement à ma nouvelle profession, tandis qu'entre temps, je me préparerais à donner d'efficaces leçons particulières, suffisamment rémunératrices.

Oh! les extraordinaires nez, oreilles, etc., produits par ma première leçon de dessin! Les enfants, dans tout ce qui concerne la reproduction graphique des objets, ont une manière de voir qui leur est propre, exactement comme les races sauvages. Pour eux, comme pour ces dernières, la statuaire polychrome, du chef-d'œuvre classique à la plus grossière caricature, demeure le seul art, la musique exceptée, ou plus encore le bruit. Le dessin leur apparaît comme l'amusement d'une heure; et jamais ils n'observent consciencieusement la forme, la dimension ni même l'agencement des objets dans les reproductions en gravure, au fusain, à l'encre ou au crayon, qui leur servent de modèle. Si un objet se trouve placé sur la gauche, ils le transportent à droite, et *vice versa*. Un sourcil est transformé en une brosse ondulante, les cils en minces piquets, une bouche en zigzag tortueux, un nez devient une ligne brisée horizontale, et ainsi de suite, sans compter beaucoup d'autres choses non moins extraordinaires. Leur sens de la ligne et de l'ornementation ne s'éveille pas, si jamais il s'éveille, avant la douzième année. Mes élèves n'étaient pas là-dessus différents des autres enfants. Leurs hachures, par exemple, ressemblaient à un inextricable réseau de lignes disproportion-

nées : l'estampe, qu'ils mouillaient continuellement de leur langue, produisait des barbouillages ou des trous dans le papier; le fusain était principalement employé à souiller leur figure et à les salir eux-mêmes d'une manière effroyable; et ils grignotaient la mie de pain destinée à effacer les incorrections. Tout d'abord je fus irrité de voir que mes conseils étaient mal compris. Je pris ensuite le parti de rire de ces choses, et formai même, de ces témoignages d'art enfantin anglais, une intéressante collection dans son genre, que j'ai longtemps conservée.

A onze heures, — Dieu merci! — la classe fut terminée. Un court moment de récréation suivit, puis les enfants retournèrent chez eux pour revenir dans l'après-midi, de deux à quatre heures. Je rentrai alors dans la maison, où je trouvai Mme Andrews qui me serra la main avec effusion. Cette chère personne me dit que sa petite fille allait un peu mieux, et, déjà, elle semblait pleine d'espoir. Alors la cloche du déjeuner sonna.

A Londres et dans les grandes villes, le repas de midi, qui formait ici le principal repas, est le moins important de tous; il est appelé *lunch*. Nous nous lavâmes les mains et prîmes place à table avec quatre nouveaux convives, à peu près inconnus de moi. Il y avait là le jeune moniteur que j'avais déjà vu, deux demi-pensionnaires d'une douzaine d'années, enfin le jeune George Andrews, le fils de la maison, un gros petit garçon de trois ans environ, fort bruyant, souvent grondé, mais très choyé. La prière fut dite par l'un des pensionnaires. Le Benedicite anglais n'est pas accompagné du signe de croix; cependant il ne peut manquer de toucher un catholique pratiquant, tel que j'étais alors, hélas! Ensuite le *roast beef* apparut : pas une de ces viandes rougeâtres qui nous sont servies en France, même dans nos meilleurs restaurants, mais un rôti bien coupé, délicatement strillé de gras et de maigre, répandant une succulente odeur. Ni sauce, ni jus. Des pommes de terre cuites à l'eau accompagnaient cette

substantielle nourriture, brûlantes à travers leurs pelures. Elles étaient servies sur une assiette à gauche, et remplaçaient le pain qui faisait complètement défaut. Il est juste de dire que ce dernier, qu'on mange ici avec de la confiture, apparut sous forme d'un pudding parfumé au zest de citron : une exquise douceur. Ce pudding étalait sa blanche rotondité au lieu et place de dessert qu'il remplaçait de manière avantageuse. Il est bon de dire, à ce propos, que le pudding (étymologie : boudin), n'est pas le plat qu'on s'imagine chez nous. On donne ce nom, en Angleterre, à une pâte molle, faite de mie de pain, mêlée de moelle de bœuf et de mélasse, et agrémentée de raisin sec et d'écorce de citron, comme il est dit ci-dessus; le tout est placé dans un moule et cuit pendant quelques heures dans un récipient d'eau bouillante.

Après ce repas, la prière fut redite avec le même cérémonial que précédemment, le corps incliné et les mains jointes au bord de la table. Suivirent alors quelques instants de loisirs, avant que l'étude recommençât.

Mr Andrews et moi en profitâmes pour engager la conversation. En dépit de notre commune difficulté à comprendre l'un et l'autre les paroles de chacun, nous parvînmes à nous faire entendre, et ce dernier me confia ses plans d'avenir. Il désirait, me dit-il, passer un examen, et, s'il y réussissait, se flattait d'obtenir un appréciable avancement. A cet effet, il me proposa un échange de leçons, s'offrant de me perfectionner en anglais, alors que je l'aiderais dans l'étude du grec et du latin. J'acceptai la proposition avec plaisir et nous commençâmes à travailler le jour suivant. Ainsi, pendant que je m'initiais aux classiques anglais, de Marlow à Addison, et de Fielding à Macauley, et que je parcourais un certain nombre de vieux livres d'un intérêt purement philologique, il étudiait Salluste, Virgile, Tacite et Perse. Son assistance avait fait de moi un passable élève, ou plutôt

un lecteur d'anglais, et j'ose croire que mes leçons lui furent profitables dans la suite.

La moitié de la journée s'était écoulée. Une seconde classe de dessin, d'un niveau plus élevé, m'attendait dans l'après-midi. La campagne fut le principal objet de la leçon, et j'eus plus de satisfaction, sinon plus d'agrément, vous le comprendrez, à instruire ces nouveaux élèves que leurs jeunes condisciples.

Peu de jours après, je commençai mon cours de français, un travail ingrat, certes, mais non dépourvu d'attraits lorsqu'on a affaire, et c'était mon cas, à de jeunes mais intelligentes cervelles. Par la suite, je donnai des leçons particulières, dans le voisinage, à un jeune homme qui préparait l'Ecole militaire de Wolwich, puis au vicaire de Sibsey, homme jeune encore, calme, instruit, très orthodoxe dans son anglicanisme, et qui vivait en toute dignité, avec ses enfants et ses livres.

Une année s'écoula de la sorte, paisible, agréable, pleine d'animation même, car la joie était revenue dans la maison. On eût dit que l'étranger avait effectivement apporté une sorte de félicité avec lui, car après la première semaine, miss Lily (c'était le nom de l'enfant de Mme Andrews), fut complètement hors de danger. Et c'était, maintenant, un joli bébé rose, toujours riant et babillant.

Ma mère vint me voir au printemps, et quoiqu'elle ne sût pas un seul mot de la langue du pays, elle se plut infiniment, sans qu'aucun souci jamais lui pesât, excepté celui qui lui vint d'être privée de pain au dîner et au souper et d'être contrainte perpétuellement au roast beef, bifteack, côtelettes, ragoût écossais et autres plats qui constituaient le menu de chacun des repas, sans parler de certain mets servi là et que je cherchai en vain à obtenir pendant mes autres séjours en Angleterre. Il était fait d'un copieux morceau de porc salé, coupé en tranches, entre lesquelles était adroitement pressé un

hachis de je ne sais plus quelles herbes. Cela s'appelait *stuffed chine* (épaule farcie) et c'était en réalité un vrai régal.

Je dînais de temps en temps avec l'excellent chanoine Coltman, le digne vicaire dont j'ai parlé. Il avait souvent avec ma mère des entretiens, et tous deux s'entendaient merveilleusement. Le dimanche, nous nous rendions à l'église avec les Andrews. Ma mère lisait la messe du jour dans son paroissien catholique romain, et sa piété sincère faisait l'édification du clergyman tolérant. J'aime ces services qui sont si simples et auxquels participe toute l'assistance, bien qu'ils gardent un caractère cérémonieux. Et quoi de plus profondément émouvant que cette musique de Hændel! Le chanoine Coltman est mort depuis quelques années; mais je suis convaincu que s'il est un Dieu, et un Dieu catholique, il n'a pas manqué de l'appeler parmi ses élus. Sa charité était inépuisable et l'égale de ses autres vertus.

Notre société habituelle se composait encore de quelques autres associés : le docteur Maxwell, un aimable compagnon, quelque peu libre-penseur, un honorable tailleur, dont la mère habitait la maison, et qui chantait au chœur de la paroisse, non sans se livrer, dès qu'il ouvrait la bouche, aux plus singulières grimaces, puis son épouse, une mignonne femme, accompagnée de deux jolis garçonnets, enfin le Révérend Mr Scratton, notre voisin éloigné (il habitait à un mille de Stickney), primitivement vicaire du chanoine Coltman, petit homme charmant, s'exprimant à peine en français, et quelques autres qu'il serait superflu de mentionner ici.

J'ai dit que je m'étais fait, et ma mère aussi, un ami de Taffy (on sait qu'il s'agit ici du poney). Que de morceaux de sucre nous lui donnâmes! Je serais, certes, ingrat si j'oubliais après cela de mentionner Néron, un gros caniche de bon naturel, extrêmement gras, et qui m'aimait à ce point que, rendant visite deux années plus

tard à Mr Andrews, il me reconnut sur la route de Sibsey à Stickney, et courut me lécher les mains et le visage, exprimant par ses aboiements la même idée que ces vers du divin Racine :

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle!

Il y avait encore un amusant petit chat noir qui m'avait pris en grande affection. Mais tout passe, et ce délicieux séjour devait prendre fin, pour des raisons que je me rappelle assez vaguement. Les Andrews et moi nous dûmes nous séparer. Nous en étions également attristés et je partis presque en larmes, non sans avoir serré chaudement la main de ces excellentes gens et embrassé les enfants, en particulier Lily, que j'appelais à demi sérieusement mon petit miracle.

Ma mère et moi passâmes ensuite quelques mois à Boston. C'est une vieille ville qui possède une superbe église dont la tour rappelle l'une de celles de la cathédrale de Rouen; elle s'enorgueillit encore d'une blanche statue de M. Ingram, le fondateur de l'*Illustrated London News*, érigée en bonne place parmi les vieilles pierres tombales, dans l'antique cimetière entourant l'église. Nous habitions dans une rue nommée Main Ridge, chez des gens qui possédaient une grotte faite de cailloux, d'écailles d'huîtres, de coquillages, etc., laquelle me rappelait, en caricature, ces vers des *Fêtes Galantes* :

> Chaque coquillage incrusté
> Dans la grotte où nous nous aimâmes
> A sa particularité...

A l'intérieur était suspendus des armes, des casaques et différents objets de curiosité, mais la principale attraction, la perle du musée, c'était le squelette parfaitement conservé d'une belle baleine, qui emplissait toute la longueur et presque la hauteur et la largeur de la grotte.

Ce cétacé avait une histoire assez semblable à celle

de la fameuse sardine qui, un jour, obstrua le port de Marseille. Pendant une période de mauvais temps, il s'était échoué à l'embouchure de la rivière qui traverse la ville.

Chaque dimanche, nous entendions la messe dans une chapelle située au bord du canal. Cette messe était célébrée par les soins du Révérend Père Sabela, un Allemand du grand-duché de Nassau, fixé en Angleterre et vivant assez parcimonieusement avec son frère et sa sœur. La sœur a disparu de ma mémoire, mais le frère, ordonné prêtre depuis, fut mon élève pendant quelque temps. Ce dernier était un grand garçon, ridiculement barbu, qui avait servi à Sedan, dans l'artillerie allemande, et qui se montra presque confus de la découverte que j'en fis en voyant sa photographie sous l'uniforme, dans l'album de son frère. Voici, d'ailleurs, comment nous organisions nos leçons. Il avait coutume de venir à notre maison trois ou quatre fois par semaine, entre quatre heures et demie et cinq heures. Après avoir pris le thé, nous nous mettions au travail, parlant l'un et l'autre anglais, car j'étais aussi ignorant de sa langue qu'il l'était de la mienne. Un citadin de Boston eût pris beaucoup d'agrément à ces leçons données à un Allemand par un Français, dans un langage que nous comprenions tous deux, mais que nous prononcions également mal, avec un accent particulier et du professeur et de l'élève.

A l'extérieur, la chapelle était une longue et basse construction en briques, avec un simple petit clocher ouvert, pourvu de sa cloche. Elle contenait des places pour deux cents personnes environ; un autel élevé, de forme gothique, une statuette de la Vierge et de saint Joseph, qui paraissaient venir tout droit de Nuremberg, et, de gauche à droite, un chemin de croix en bas-relief, peint par le frère du Révérend Père Sabela : c'était là tout l'ameublement de l'église, hormis les fonds baptismaux et la chaire, des plus simples. Chaque chose, chaque objet, était

brillant et joli. Il y avait un chœur d'amateurs qui, à la grand'messe, se surpassaient, chantant des airs sacrés de Mozart, de Haydn et autres illustres maîtres, enfin exécutant une musique dépassant de beaucoup l'habituelle musique d'église. La congrégation était composée d'Irlandais, d'étrangers, et de deux ou trois vieilles familles anglaises. Le Révérend Père Sabela prêchait avec un fort accent tudesque, mais très correctement et non sans émouvoir son assistance. Comme il parlait un peu le français, ma mère et moi allions souvent lui rendre visite, car il était fort agréable et, quoiqu'il fût encore jeune, narrait un nombre incalculable d'anecdotes. Il connaissait le chanoine Coltman, et la tolérance de ce dernier était si grande, qu'il souscrivit une fois une grosse somme, disproportionnée à son revenu, pour la décoration de l'église de Boston. Faisant face à la chapelle, de l'autre côté du canal, se dressait un de ces grands moulins blancs qui sont presque inconnus chez nous. Durant les services, selon la position du soleil, l'ombre de ses ailes, tombant sur l'édifice, enveloppait tendrement l'autel et le prêtre officiant.

J'ai beaucoup insisté sur mon séjour en Lincolnshire. Je parlerai beaucoup plus sobrement de mes visites en Hampshire. Ma première fut pour Bournemouth où, engagé après Pâques de l'année suivante, je fus pendant six mois professeur de français et de langues mortes chez un ancien pasteur converti au catholicisme, M. Remington, dans son petit, mais très *select* pensionnat de Saint-Aloysius (Saint-Louis de Gonzague). La maison, en forme de châlet, donnait assez loin sur la mer pour n'y voir que l'horizon extrême, les moutons à peine perceptibles, les voiles en étincelles des barques de pêcheurs et la fumée rouge des paquebots sur le point de disparaître ou disparus... La ville est ce qu'on appelle outre-Manche *a watering-place*, une ville d'eau, jolie, calme, sans aucun négoce, une plage sans port, avec, seulement, une jetée

pour la forme, entourée de bois charmants, où le sapin domine. Je conduisais tous les jours mes élèves sur la plage et je me baignais avec eux. Ils étaient peu nombreux, une douzaine à peu près, en moyenne, quelques Irlandais, de vrais diables! Nous allions tous les dimanches aux offices catholiques, dans une exquise petite église attenant à une coquette jésuitière, un peu à l'extrémité nord de la ville. Un luxe de bon goût, plutôt emprunté à l'art religieux de Munich, de bonne musique, et des Pères, toute érudition, toute piété, toute tolérance aussi. Deux d'entre eux étaient d'anciens pasteurs; l'un d'eux, le Père Anderson, neveu du cardinal Manning. J'ai de là vu, du haut de la falaise, couverte d'ajoncs, des lieues et des lieues de mer et j'ai fait des vers dans ce genre :

La mer est plus belle
Que les cathédrales,
Nourrice fidèle,
Berceuse de râles,
La mer sur qui prie
La Vierge Marie! (4)

J'ai fait aussi tout un petit poème intitulé : *Bournemouth (Amour)*, qu'on veut bien trouver bon... Trop long, toutefois, pour citer.

Lymington où je fus employé en dernier lieu, en 1879, est une toute petite ville en plein bois, quel bois joli!... avec une très ancienne église dédiée à Saint-Thomas à Becket. Ce romanesque édifice se distingue par une tour gothique extraordinairement haute, toute de lierre revêtue, au milieu d'un de ces cimetières vieux, pleins de pierres tombales levées... et lavées de pluie. Un *green*, non loin de là, où les enfants jouent au foot ball, etc. On sortait tous les jours une heure ou deux en promenade dans un bois à proximité, où l'on rencontrait un pensionnat de

(4) *Sagesse*, III, XV.

jeunes filles conduit par une institutrice française. C'était très romantique. Peu d'autres distractions.

Chapelle catholique. Prêtre irlandais très sportsman, ami de Mr Murdoch, mon *patron*, maire du bourg de Lymington, un Ecossais très alerte, très causeur et très fumeur. Une trentaine de gamins, dont deux ou trois grands et deux jeunes gens français, l'un de Paris, l'autre de Quillebœuf. On causait jusqu'à des heures non indues, en fumant ces gros cigares si bons, mais si chers.

La sœur de Mr Murdoch, une demoiselle âgée, était une presbytérienne très stricte, mais bon enfant parfois.

Je n'y restai seulement que trois mois, rappelé à Paris par la santé de ma mère qui me donnait de trop légitimes inquiétudes. Ainsi finit brusquement ce que j'ai dénommé un peu pompeusement ma « carrière de professeur », en Angleterre où je devais revenir longtemps après, par deux fois, et sur lesquelles je me propose d'écrire encore quelques notes.

PAUL VERLAINE.

Traduit de l'anglais par JEAN-MARC VAN BEVER.

RYTHME DE LA VIE PRÉSENTE

—

TRAMWAYS

Les tramways vont vers la forêt.

L'hiver, lorsque les routes grises
Où le pied du passant s'enlise
Sont molles de boue et de pluie,
On dirait
— Cahotant sous le ciel de suie —
Qu'ils partent vers un pôle encerclé de banquises.
Ils sortent de la ville aux pavés reluisants
Où se reflète l'or des lettres électriques :
Et, chemineux aux pas pesants,
Se perdent, par delà les octrois faméliques,
Vers les arbres de l'horizon.
Après avoir frôlé les dernières maisons,
Ils vont loin — ô si loin! — des clartés de la ville,
De sa chaleur, et de ses bruits.
Ils se dispersent dans la nuit...
Et, quand même, toujours, ils reviennent dociles
De ces pays lointains et proches à la fois,
Plus boueux, plus lourds, et plus froids,
— Mais, du passage bref au travers d'une allée,
Rapportant quand même, parfois,
Une feuille d'or mat à leurs vitres collée...

— Mais, quand le printemps reparaît,
Les tramways vont vers la forêt
Comme s'ils éprouvaient la jeunesse des choses.
Le ciel des avrils bleus et roses
Se reflète aux carreaux qui redeviennent clairs;
La cloche du wattman se mêle aux bruits de l'air

Qui, tous, s'emplissent de la douceur de renaître.
Et, bientôt, les voici lentement apparaître :
Les tramways rapportent du bois
L'odeur ressuscitée et pure des jacinthes;
Ils sont chargés de tous les parfums, à la fois
Amers et doux comme l'absinthe;
Parmi le gros tumulte épais des carrefours
Ils sont, soudain, un peu de clairière dorée;
Les jeunes gens dont le cœur frais rêve d'amour
Les devinent vibrants de chansons enivrées;
Leurs rails — étincelant aux courbes — sont le fil
D'or qui joint la cité au monde nostalgique;
Ils invitent au beau voyage sans péril,
Aux crépuscules bleus sous des arbres magiques;
Et, dans la salle obscure où je suis enfermé,
Prisonnier d'un labeur qui me défend d'aimer,
Ils apportent, parmi leur marche cahotée
L'âme immense de la forêt ressuscitée...

—

TÉLÉPHONE

Je t'avais dit, en te quittant :

« Pour enchanter ma solitude monotone
Et nous réunir un instant
Malgré tant d'espace et de temps,
Appelle-moi dimanche soir au téléphone... »

Et puis, nos lèvres désunies,
J'ai repris le train noir qui, déchirant la nuit,
Par delà les forêts, la campagne, le fleuve,
Me ramène au pays d'ennui
Au fond de la province éternellement veuve.

Et mes jours ont recommencé
Dans un labeur triste, à passer
L'un après l'un, et tous les mêmes.

Mais, ce matin, quand l'aube blême

A réveillé la voix des cloches dans les tours,
Je me suis souvenu de ta belle promesse :

Et mon cœur, soudain, s'est senti moins lourd
D'affronter le jour des tristesses.
— Car, ces dimanches de province, dans l'hiver,
Sont chargés d'une angoisse infinie, et qui blesse :
Et qui ne les a pas soufferts
Ne saurait exprimer les vieux chagrins qui pleurent
A chaque battement inflexible de l'heure.

Aujourd'hui, j'ai vécu seulement dans l'espoir
D'une minute merveilleuse.
Le crépuscule vient enfin. Voici le soir
Qui grandit pour mon âme heureuse.

Brusquement, l'appel bref que je hais si souvent
Déchire l'ombre et le silence :
Le timbre dur devient un signal émouvant,

Puis le cher miracle commence.
C'est ta voix, si lointaine et voilée — et pourtant
Si proche! — c'est ta voix tendre et belle... Je tremble
De ce mystère né de quelques fils flottants
Et dont, magiquement, le pouvoir nous assemble.
Pour resserrer encor l'invisible lien
Je t'évoque en fermant les yeux, et je m'enfièvre,
Et je sens ton visage aimé contre le mien,
Car la voix, c'est déjà les lèvres...
Je colle au métal froid ma bouche qui répond,
J'aspire ton odeur éparse dans la chambre,
Cette chaleureuse odeur d'ambre
Qui monte de ta nuque et de tes bras levés,

Et je suis ivre de ta présence et je vais...
Hélas! un brusque déclic brise
L'image féerique et tout le rêve ardent.
Paris impérieux d'un seul coup t'a reprise!
Et j'écoute en vain — cependant

Qu'à nouveau, s'accoudant à ma table, âpre et sombre,
La solitude reconquiert sa royauté,
Et, triomphant du téléphone déserté,
Me regarde pleurer dans l'ombre...

JACQUES FESCHOTTE.

UN ESSAI DE COLONISATION ARCTIQUE

MIKKELSEN ET LES ESQUIMAUX

I. — Les Esquimaux du Groenland et la colonisation danoise

Je vais parler aux lecteurs du *Mercure* d'une colonie qui vient d'être fondée sur la côte orientale du Groenland, au soixante-dixième degré de latitude nord.

Bien que, de tous les animaux vertébrés, l'homme soit celui qui s'adapte le mieux aux latitudes les plus diverses, il n'est pas commun qu'il aille chercher une nouvelle patrie sous les cieux polaires, sur une étroite lisière de rochers entre d'immenses glaciers terrestres et une mer gelée ou couverte de glaces flottantes.

La nouvelle colonie du Groenland ne saurait passer pour une terre de gros profits ou d'accaparement des matières premières. Ce qui déjà la rend très originale.

De plus, l'effort de colonisation, dirigé par des gens de race blanche, se fait en faveur des indigènes. Cela non plus n'est pas très commun et pourrait servir d'exemple.

Les dirigeants de la colonisation sont des Danois. Les colons sont des Esquimaux, seule race au monde qui puisse goûter la joie de vivre sous ces âpres latitudes. Ces Esquimaux ont consenti librement à quitter leurs terrains de pêche et de chasse pour remonter vers le nord. Ils s'acclimateront certainement. Car, sur la côte opposée du Groenland, à l'ouest, leurs semblables vivent et prospèrent bien plus au nord encore, jusqu'au soixante-treizième degré.

Cette race des Esquimaux, la plus étendue dans l'es-

pace, sinon la plus nombreuse, des peuplades arctiques, est éparpillée sur la lisière boréale de l'Amérique du Nord et au Groenland, de la pointe Barrow au fjord d'Angmagsalik. Elle va conquérir, ou plutôt reconquérir, un nouveau domaine, celui que lui ouvre l'explorateur danois Mikkelsen.

Les sociétés civilisées ont appris à connaître les Esquimaux par la littérature des voyages arctiques. Ces voyages ont mis les peuplades du nord en rapport avec des hommes plus civilisés que les baleiniers et les chasseurs de phoques, seuls hommes de race blanche qu'elles eussent vus depuis longtemps. Nous connaissons bien le physique, les habitudes, les occupations et les genres de vie des Esquimaux. Nous les savons perfectibles. Ceux de la côte occidentale du Groenland ont été assez transformés par la civilisation de l'Europe pour qu'il soit impossible de les traiter de sauvages. Cependant, sur bien des points, les tendances sociales et les mœurs des Esquimaux sont encore voilées de mystère. Si les fonctionnaires danois du Groenland ont établi des rapports réguliers avec eux, les explorateurs qui les ont fréquentés diffèrent d'avis sur leur compte. Les uns exaltent leur douceur, les autres leur reprochent des traits de férocité. Les uns vantent leurs vertus familiales, les autres les montrent sacrifiant froidement les faibles et les gens incapables d'être utiles à la tribu. Pour les uns, on peut tout attendre de leur aide; pour les autres, leur voisinage peut devenir dangereux pour les explorateurs arctiques en détresse. Le sort lamentable de l'expédition Franklin, incomplètement expliqué, et quelques crimes atroces commis à l'intérieur des tribus ont parfois servi d'arguments à des réquisitoires contre les Esquimaux.

Il paraît cependant que l'ensemble des témoignages est plutôt en faveur de ce peuple enfant, naïf, généralement confiant et content de tout, qui trouve moyen, dans les plus dures conditions de vie qu'il soit possible d'imaginer,

de conserver une gaîté exubérante. Le découvreur du pôle Nord, le commodore Peary, est certainement un des hommes de race blanche qui ont le plus vécu au milieu des Esquimaux. Il ne tarit pas d'éloges sur leur compte. Il les montre fidèles, sincères, serviables. Il les regarde comme les indispensables auxiliaires de l'homme blanc sur les terres arctiques.

Il est vrai que Peary n'a vu que les Groenlandais civilisés. Peut-être eût-il parlé autrement s'il avait vu les Esquimaux de l'Amérique boréale et de la terre de Baffin. Au point de vue de la race et du genre de vie, ces indigènes sont partout les mêmes. Il se peut qu'il en soit autrement au point de vue culturel et moral.

Nous sommes familiarisés maintenant avec ces êtres de petite taille, au tissu adipeux développé, à la large face mongoloïde, aux yeux noirs et bridés, aux pommettes saillantes, aux cheveux durs et luisants. Nous les connaissons marins très hardis, chasseurs et pêcheurs très adroits des animaux de mer, le tout par nécessité, car les produits de la mer sont à peu près les seuls soutiens de leur existence. Nous savons qu'ils parcourent rapidement de grandes étendues de mer houleuse sur ces sortes de périssoires pour un seul homme, insubmersibles, mais très chavirables, qu'on appelle les *kayaks*. Nous les voyons faisant voyager leurs familles de golfe en golfe et d'île en île sur de lourds canots de charge, les *oumyaks*. Nous savons qu'à terre ils construisent rapidement et avec adresse des huttes de neige, les *iglous*, dont leur malpropreté, qui n'est contestée par personne, fait tout de suite des sentines infâmes. Peu de gens du monde civilisé ont eu le courage de passer dans un *iglou* une nuit entière, comme le fit le missionnaire Petitot, — cet homme étrange qui a cru retrouver le *Jardin des racines grecques* dans la langue des indigènes de l'Alaska.

Mais les Esquimaux du Groenland occidental, s'ils ont toujours des *kayaks* et des *oumyaks*, ne vivent plus dans

l'*iglou* : ils vivent dans des maisons, au moins jusqu'à Upernivik, au soixante-douzième degré de latitude, et ceux que le capitaine Mikkelsen établit sur la côte orientale vivront dans des maisons aussi.

Il y aura, à la fin de ce siècle, mille ans que les Esquimaux ont vu pour la première fois des hommes de race blanche.

C'était en l'an 983. L'Islandais Eric le Rouge avait été condamné pour meurtre à un exil de trois ans. Un exil au delà des mers ne lui faisait pas peur, pas plus qu'aux Northmen, ses ancêtres ou ses cousins. Il tourna sa proue à l'ouest, dans la mer inconnue, masquée de brouillards et semée de glaces flottantes, qu'on appelle aujourd'hui le détroit de Danemark. Il arriva bientôt en vue d'une haute terre de montagnes, de neige et de glaciers : car il n'y a guère que trois cents milles de l'Islande au Groenland. Empêché de débarquer par la banquise côtière, il cingla au sud en suivant le littoral, doubla la pointe méridionale, remonta la côte ouest et trouva enfin, dans les glaces, une trouée qui lui permit de prendre terre au fonds des fjords. C'était un pays agréable et verdoyant; au moins il parut tel à Eric, qui venait de la sauvage Islande du nord; aussi lui donna-t-il le nom de Terre Verte (Groenland). Bien mieux, il s'y fixa et fit venir d'autres Islandais. La colonie prospéra rapidement sur les pâturages du fond des fjords. Elle atteignit son plus grand développement vers 1200, époque où l'on comptait au Groenland 16 églises et 280 fermes. Il y avait un évêché à Gardar. La colonie tirait ses principales ressources de l'élevage du mouton, de la pêche dans les fjords et de la chasse à la baleine.

Il ne paraît pas que les Esquimaux se soient opposés à l'établissement des colons islandais. Au début, et pendant plusieurs siècles, il n'y avait aucune opposition d'intérêts entre les colons et les indigènes. Ceux-ci ne vivaient pas au fond des fjords, mais à l'ouvert de la mer

arctique où ils chassaient les phoques, les morses et les oiseaux de mer. Les colons tiraient leurs moyens d'existence des pâturages ou de la pêche dans les fjords intérieurs. On ne se coudoyait pas, on ne luttait donc pas, mais aussi il n'y avait aucun rapport culturel entre les colons et les indigènes, et les Esquimaux demeuraient païens. Comment et pourquoi les choses changèrent-elles? On ne le sait pas bien. Il y a lieu de supposer qu'un moment vint où les colons trouvèrent que, sous ces âpres climats, l'exploitation de la mer rapportait bien plus que l'élevage ou la culture. Ils entrèrent donc en concurrence avec les Esquimaux dans les zones où ceux-ci chassaient. Les Esquimaux défendirent leurs terrains de chasse à leur manière. Il y eut des rixes, des conflits, des meurtres, et finalement les indigènes eurent le dessus. La colonie de Gardar périt au quinzième siècle. C'est en 1410 que le dernier navire du Groenland arriva en Norvège, qui était alors la métropole de l'Islande et de la Terre Verte. Près de deux siècles de silence suivirent.

Lorsqu'en 1585 l'Anglais John Davis, sur l'initiative du roi de Danemark, remonta le long de la côte sud-ouest du Groenland à la recherche de la colonie disparue, il ne trouva plus rien de l'antique évêché de Gardar, sauf des ruines informes que les Esquimaux utilisaient parfois pour leurs huttes. On ne fit à cette époque aucune tentative nouvelle d'établissement à terre. Mais les baleiniers d'Angleterre et de Hollande arrivèrent; ceux de Danemark se joignirent bientôt à eux. Ils trafiquèrent avec les indigènes. Ils troquaient les peaux d'animaux à fourrure contre les marchandises d'Europe. Cela se faisait le plus souvent sans bagarre, mais non sans démoralisation croissante pour les indigènes. Ceux-ci prirent l'habitude du tabac et de l'eau-de-vie. Les mœurs brutales des marins d'Europe n'étaient pas faites pour améliorer les mœurs primitives des Esquimaux. Le Groenland, bien que possession nominale du Danemark, était une

sorte de *no man's land* où se firent bien des injustices et des barbaries demeurées impunies et inconnues.

Les choses changèrent à partir de 1721. Le pasteur danois Hans Egede, désireux d'évangéliser le Groenland, obtint un navire d'un groupe de marchands de Bergen. Ces marchands pensaient naturellement à leurs profits, tandis que le pasteur voulait conquérir des âmes. Le bateau *Haabet* (*L'espoir*) arriva à Godthaab où fut établie la première colonie, d'où les Frères Moraves, appelés au Groenland par Hans Egede, essaimèrent peu à peu sur toute la côte occidentale. Ces Frères, disciples lointains des martyrs de Constance, Jean Huss et Jérôme de Prague, firent connaître aux Esquimaux du Groenland la civilisation chrétienne; ils les disciplinèrent et les moralisèrent. Ce ne fut pas sans peine. Les Esquimaux du XVIII[e] siècle, pourris par le contact des baleiniers, se montrèrent récalcitrants. Les baleiniers eux-mêmes, qui regardaient le Groenland comme une chasse gardée, firent grise mine aux colonisateurs et leur suscitèrent toutes sortes de difficultés. Le gouvernement danois intervint maladroitement : il eut d'abord l'idée saugrenue de faire du Groenland une colonie militaire et un lieu de déportation. Il arriva ce qui devait arriver : les soldats se mutinèrent et les forçats périrent. En 1734, le Danemark renonça à cette expérience, mais il fit du Groenland une colonie à monopole, ce que le pays est encore aujourd'hui.

Sous ce régime, le commerce groenlandais a été assez languissant. Peut-être n'eût-il été guère plus actif sous le régime de la porte ouverte : les éléments de trafic sont trop peu nombreux. Mais l'expérience tentée par le Danemark a certainement réussi au point de vue du bien-être et de l'état social et moral des Esquimaux-Groenlandais. Ceux-ci sont réellement civilisés et fixés; leur nombre ne diminue pas. Sur toute la côte occidentale, du district de Julianehaab jusqu'au soixante-treizième degré de latitude, on compte 62 groupes d'habitations répartis en 12

districts, avec 15.000 habitants environ. Chaque district a son médecin. Chaque groupe d'habitations a un prêtre, un instituteur et une sorte de boutique semblable au *general store* des colonies anglo-saxonnes, où l'on concentre les marchandises d'Europe indispensables à la vie civilisée.

Telle a été l'œuvre de la colonisation danoise et des Frères Moraves, depuis le temps de l'apôtre Hans Egede. Cette œuvre a été grande et admirable. Elle a sûrement donné au peuple arctique une douceur de mœurs qu'il n'avait pas avant. En a-t-elle fait un peuple de saints? Ce serait beaucoup trop dire. Il est même possible que leurs qualités nouvelles aient fait perdre aux Esquimaux quelques-unes de leurs qualités anciennes. On leur a donné la douceur et la régularité des mœurs, on leur a donné aussi le désir du gain, licite ou non. Pour ceux qui comparent les Esquimaux christianisés aux Esquimaux demeurés païens, la comparaison n'est pas toujours à l'avantage des premiers.

Dans l'expédition canadienne de la baie d'Hudson, en 1897, Wakeham rencontra une tribu d'Esquimaux païens à l'île Akpatok (baie d'Ungava, détroit d'Hudson); ces indigènes étaient venus là pour chasser l'ours blanc; ils y avaient été envoyés par l'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson de Fort Chimo, au Labrador.

Ils furent assez honnêtes, raconte Wakeham, pour refuser de nous vendre leurs peaux d'ours, car ils nous dirent qu'elles appartenaient à la Compagnie de la baie d'Hudson. Nous leur dîmes que nous connaissions l'agent, M. Matthewson, et que nous régulariserions les choses avec lui. Ils nous offrirent alors de nous donner leurs peaux, à condition que nous les portions d'abord à M. Matthewson et que nous nous arrangions pour le paiement avec lui, pour qu'il puisse les créditer de leur valeur. Comme nous savions que la Compagnie de la baie d'Hudson ne consentirait pas à nous vendre des peaux, nous ne pûmes donner suite à cet arrangement. Ces gens étaient des Esquimaux païens. Je mentionne sim-

plement ce fait pour donner une idée de leur stricte honnêteté. Elle est bien supérieure à la pratique courante des chrétiens de race blanche qui vivent plus au sud.

II. — La côte orientale et le Scoresby Sound

Jusqu'ici l'effort colonisateur et civilisateur du Danemark s'est porté uniquement sur la côte occidentale du Groenland. La côte orientale, celle qu'Eric le Rouge avait vue la première, est demeurée tout à fait en dehors. Cette côte, habitée autrefois par les Esquimaux, est déserte depuis de nombreuses années : un seul établissement d'indigènes subsiste encore, celui d'Angmagsalik, au soixante-cinquième degré. Au nord, plus rien. D'autre part, tout ce littoral paraît d'un accès bien plus difficile que celui de l'ouest : la frange de glace côtière est plus épaisse, les ouvertures sont plus rares, la débâcle d'été dure moins longtemps; le détroit de Danemark porte sans cesse vers le sud des icebergs et des morceaux de banquises; les explorateurs ont eu toutes les peines du monde à reconnaître les côtes est et nord-est, dont l'extrémité boréale est demeurée, jusqu'à l'expédition de Mylius Erichsen (1906-1908), la dernière inconnue du pourtour groenlandais.

L'attention du Danemark se porta de ce côté lorsque les Norvégiens prétendirent, en 1923, que leurs intérêts économiques étaient affectés par l'extension du monopole à la côte orientale du Groenland, où les pinnipèdes abondent sur la côte et les cétacés au large. Par une convention conclue entre le Danemark et la Norvège, le Groenland oriental devient accessible à l'entreprise privée. Mais le Danemark résolut d'affirmer, par un établissement permanent, ses droits sur cette côte. C'est alors que l'explorateur Ejnar Mikkelsen eut l'idée de transplanter des Esquimaux d'Angmagsalik au Scoresby Sound, au soixante-dixième degré de latitude.

Malgré cette latitude élevée, il était certain que le Sco-

resby Soud n'était pas inhabitable. Car il avait été habité, et très récemment, et sept ou huit degrés de littoral avec lui, par des tribus d'Esquimaux aujourd'hui éteintes.

Il y a eu sur cette côte, au milieu du siècle dernier, une terrible tragédie, dont les causes précises resteront toujours inconnues.

Lorsque Scoresby, les explorateurs qui le suivirent et les baleiniers de la même époque firent la reconnaissance de la côte orientale du Groenland, au début du dix-neuvième siècle, ils y trouvèrent de place en place, jusqu'aux mêmes latitudes extrêmes que sur la côte opposée, de petits groupes d'indigènes qui menaient la vie nomade des Esquimaux non civilisés ; ils se montraient aux explorateurs à peu près tels que ceux de la côte ouest s'étaient montrés autrefois à Eric le Rouge et à John Davis.

Ces groupes ont tous disparu, sauf celui d'Angmagsalik; ils ont tous été exterminés par un mal inconnu, sans qu'il fût possible de les secourir, sans qu'un seul survécût pour porter la nouvelle du désastre.

Lorsque le voyageur danois Amdrup explora les parages du soixante-sixième degré, en 1899, il fut terrifié par un spectacle lugubre : celui d'une colonie d'Esquimaux tout entière frappée de mort, avec ses chiens; Amdrup trouva les cadavres gelés et momifiés par le climat arctique. Sur de nombreux autres points, il en fut de même. Les cadavres ont fini par disparaître, dévorés par les ours; mais des traces d'établissements humains demeurent. En 1924, les compagnons de Mikkelsen trouvèrent au Scoresby Sound des vestiges d'habitations anciennes, des huttes effondrées, des tombes derrière les huttes, des fosses à poisson, des pièges à renards, des cendres de tentes, et, un peu partout, des squelettes humains ou des débris de squelettes. Cette lisière orientale du Groenland est l'ossuaire d'une race éteinte.

Pourquoi cette catastrophe? Résulta-t-elle de condi-

tions de vie trop difficiles et d'un climat trop rigoureux? On eût pu le croire. Mais il n'en est rien. Les conditions de vie, sur cette côte orientale, sont très suffisantes pour l'adaptation des peuples arctiques. Sans doute, en raison des glaces plus nombreuses, la côte est d'un accès plus malaisé pour les navires européens. Les Esquimaux, eux, ne sont pas gênés pour si peu.

Le Scoresby Sound, malgré sa latitude élevée, n'est pas l'affreux désert de glaces et de rochers qu'on pourrait imaginer. Enfoui sous la neige pendant huit ou neuf mois, il jouit, pendant le reste de l'année, de toutes les splendeurs de la hâtive floraison et de l'été de l'extrême nord. Dans les replis abrités du fjord, le monde végétal offre le spectacle d'épanouissements inattendus. Ces épanouissements ne sont pas aussi admirables que ceux de l'Alten Fjord, en Norvège, situé à la même latitude; car le Scoresby Sound ne reçoit pas, comme la Norvège, les effluves tièdes des courants aériens de l'Atlantique; donc, point d'arbres, tandis qu'il y en a à Alten. En revanche, une végétation abondante d'arbustes et de plantes diverses : le bouleau nain, le saule arctique, la bruyère, le pavot groenlandais, la renoncule des glaces, des graminées. Cela fait des prairies émaillées de fleurs où paissent des bœufs musqués, à peu près disparus dans le reste du Groenland. Les fleurs sont butinées par des abeilles et des papillons. Les moustiques abondent, forme indéfiniment multipliée de la vie animale, dont on se passerait bien. Des ours blancs et des morses sur la glace. Des vols d'oies, de canards et d'eiders. Tous ces animaux parurent peu farouches aux compagnons de Mikkelsen, comme il arrive toujours dans les parages désertés par l'homme. Les oursons et les renards étaient même assez familiers pour s'apprivoiser aisément.

L'abondance des eaux douces, et la découverte de ressources inattendues comme des affleurements de houille, des sources d'eaux chaudes, et des myrtilles et d'autres

petits fruits arrivant à maturité grâce à l'insolation continue de l'été arctique, tout cela contribue à l'habitabilité des terres étagées autour des nombreux replis du Scoresby Sound. Seule, l'embâcle glaciaire de neuf mois est un grand inconvénient. Les communications avec le monde extérieur ne sont possibles que pendant trois mois d'été, tandis que sur la côte occidentale du Groenland, elles durent au moins le double de ce temps.

C'est sur les bords du Scoresby Sound, au fond de la baie Rosenwinge, que Mikkelsen a établi sa colonie d'Esquimaux.

III. — L'œuvre du capitaine Mikkelsen

Le capitaine Ejnar Mikkelsen est connu depuis très longtemps comme un audacieux explorateur; mais jusqu'ici il n'avait pas eu à faire de colonisation, car presque toujours il avait voyagé ou cherché à voyager hors du monde de l'homme. Dès l'âge de seize ans, il eût voulu accompagner le Suédois Andrée qui partait en ballon pour le pôle Nord. Un incident fortuit arrêta Mikkelsen et le fit échapper à la catastrophe d'Andrée. Plus tard, en 1907-1908, il partit au nord de l'Alaska, à la recherche d'une terre supposée dans ces régions inconnues que voudrait aujourd'hui survoler le dirigeable d'Amundsen. Les compagnons de Mikkelsen l'abandonnèrent pour chercher fortune aux mines d'or du Klondike, et Mikkelsen revint seul à travers l'immense terre glacée et déserte de l'Alaska septentrional. Enfin, de 1909 à 1912, il explora le nord-est du Groenland, sur les traces de Mylius Erichsen et de ses compagnons.

Les Esquimaux Groenlandais intéressaient depuis longtemps Mikkelsen; il connaissait le groupement d'Angmagsalik; il savait le sort funèbre des familles disparues au nord d'Angmagsalik; lorsque la Norvège fit valoir ses prétentions, l'explorateur danois jugea que le moment

était venu de reconstituer le peuplement des Esquimaux sur les terres où ils avaient autrefois vécu : il choisit dans ce but le Scoresby Sound.

Mikkelsen quitta Copenhague, le 10 juillet 1924, sur le trois-mâts mixte le *Groenland*, monté par un équipage de 22 hommes et approvisionné pour seize mois; de plus, il portait ce qui était nécessaire à une dizaine de familles groenlandaises pour une période de trois à quatre ans. On arriva sans encombre au Scoresby Sound; mais, dans le fjord même, par suite du choc d'un glaçon, le gouvernail fut brisé et perdu; il était impossible de le remplacer, ce qui faillit entraîner, au retour, la perte de l'expédition. Mikkelsen prit possession du pays au nom des Groenlandais danois, construisit au fond de la baie Rosenwinge la maison du futur gouverneur, détermina la position de trois centres d'habitation, laissa six hommes de son équipage pour hiverner et continuer les travaux, et repartit pour le Danemark en septembre, avant que la banquise fermât l'entrée du fjord. Le bateau mit neuf jours à sortir des glaces, puis traversa l'Atlantique nord sans gouvernail, en subissant de furieux coups de vent qui le mirent en perdition plus d'une fois. Il aborda à Molde, en Norvège, d'où il fut remorqué jusqu'au Danemark.

Les six hommes demeurés au Scoresby Sound y passèrent l'hiver, puis le printemps et l'été de 1925, en construisant les habitations, en disposant les choses nécessaires à la colonie future et en étudiant le pays. Un événement douloureux assombrit leur séjour : l'un d'eux, le géologue Bjerring Petersen, tomba malade à Noël, probablement de la forme moderne du scorbut, languit pendant six mois et s'éteignit le 2 juillet. Il était seul à connaître l'alphabet Morse et seul à pouvoir interpréter les signaux que leur faisait, par télégraphie sans fil, le poste de l'île Jan Mayen. De plus, l'appareil récepteur

du Scoresby Sound était avarié. Les cinq survivants étaient isolés du monde.

Heureusement, notre explorateur Jean Charcot se trouvait alors avec son vaillant navire, le *Pourquoi pas?* à l'île Jan Mayen. Il entendit parler des solitaires du Scoresby Sound et résolut incontinent de leur porter secours. Le 1er août, après avoir traversé les glaces sur une épaisseur de 110 milles, Charcot arrivait au Scoresby Sound. Il apprit la mort de Petersen et trouva les survivants un peu déprimés, mais non découragés. Le *Pourquoi Pas?* offrit tous les secours utiles et rétablit les communications par télégraphie sans fil; il eût rapatrié les Danois si ceux-ci y avaient consenti. Mais ils aimèrent mieux attendre le retour de leurs compatriotes, qui devaient revenir sous peu au Scoresby Sound avec les nouveaux colons esquimaux.

En effet, le 2 septembre, Mikkelsen, sur le bateau *Gustav Holm*, arrivait au Scoresby Sound en amenant d'Angmagsalik 90 colons esquimaux, hommes, femmes et enfants, qui devaient occuper les maisons construites par les Danois et commencer au Scoresby Sound leur nouvelle existence, sous la direction de leur gouverneur Johan Petersen. La naissance de la colonie nouvelle eut lieu dans la joie. Les Esquimaux, très gais de leur naturel, furent ravis de trouver dans la résidence qui leur était préparée toutes les ressources nécessaires à leur idéal de confort, et dans le pays environnant une chasse et une pêche abondantes. Tout de suite ils s'organisèrent et se mirent à l'œuvre. Lorsque les Danois les quittèrent, le nouveau groupement esquimau était aussi acclimaté au Scoresby Sound que s'il y avait toujours vécu. On peut être certain qu'il n'y est nullement question de grève générale.

Ainsi a débuté l'œuvre d'humanité et de civilisation dont s'est chargé le capitaine Ejnar Mikkelsen. Sans doute, cette œuvre porte sur un petit groupe d'hommes; sans doute aussi, ces hommes ne sont pas de notre race

et ne connaissent point les raffinements de notre civilisation; enfin, ce n'est qu'une toute petite lueur de vie sociale perdue au fond des ténèbres et du froid terrible de l'extrême nord. Tout cela ne rend pas l'œuvre moins émouvante et moins attachante, bien au contraire. Rien de si intéressant que les efforts faits pour maintenir, pour restaurer et pour étendre la vie humaine aux extrêmes limites de notre monde habitable, qu'il s'agisse de l'extrême nord, de l'extrême sud, des établissements en haute montagne ou en forêt équatoriale, des petites îles perdues dans l'infini des mers, ou, comme dans le cas présent, d'une étroite lisière de terres gelées neuf mois sur douze, entre une énorme carapace glacée et une mer de banquises et d'icebergs.

CAMILLE VALLAUX.

L'ÉTRANGÈRE ET JEAN GIGOUX

Nous ne reviendrons pas sur des faits connus, — les relations de l'Etrangère avec Jean Gigoux avant la fin horrible de Balzac, — où l'on a projeté une lumière assez vive, et qui maintenant sont définitivement acquis d'après les témoignages réunis de Victor Hugo, de Jean Gigoux, de Lovenjoul et d'autres encore (1), témoignages désintéressés auxquels on oppose piteusement celui d'un Bibicoff...

Ces dernières années, plusieurs personnes, attachées à la mémoire de Mme Hanska, pensèrent la réhabiliter. Un dévot du grand homme osa risquer son apologie, quitte à brûler un peu moins d'encens sur l'autel de Balzac lui-même. Précédemment, il faut le reconnaître, M. Marcel Bouteron était enclin à l'indulgence.

> Balzac, disait-il, quitta du jour au lendemain son piédestal pour l'offrir avec empressement à son adoratrice de la veille, qui s'y établit, despotique. Soyons indulgents à la comtesse Hanska : Balzac l'a aimée. Mais passons vite. (*Le Culte de Balzac. Les Amis d'Edouard*, n° 64.)

Les voies étant préparées, le passage fut vite frayé qui nous menait à une apologie insensée.

A quelques jours d'intervalle, un hasard galant voulut que fussent données au public des *Lettres inédites de Mme Hanska de Balzac au comte Adam Rzewuski*, son frère, lettres publiées par Mme la princesse Radziwill, nièce de Mme Hanska. Nous avons signalé ailleurs les erreurs de date, pour ne pas dire plus, qui émaillaient

(1) Voir *Eve de Balzac*, par Charles Léger, Lecaplain et Cie, éd.

cette correspondance. Dans l'Introduction, il est dit qu'aucun « désaccord cruel » ne s'est élevé entre les deux époux dès le premier moment de leur mariage, comme le veut la légende...

En réalité... l'affection de ma tante pour son mari fut sincère, profonde, dura tout autant que sa propre existence...

Mme Radziwill accorde « qu'il y eut vraiment quelques tiraillements entre eux, dus à la différence de leur éducation et de leur milieu ». Ce serait tout. Mais comme des doutes subsistaient chez les balzaciens, il fut décidé qu'on soutiendrait *mordicus* que tout ce qui avait été raconté jusqu'ici de défavorable à Mme Hanska était faux. On a pris le temps de la réflexion. Sachez que :

Toute l'histoire de Mme de Balzac est à refaire... Ayant été élevée par ma tante dans la petite maison de la rue Fortunée, plus tard rue Balzac, si pleine des souvenirs de ma tante, je peux parler de cette dernière avec plus d'autorité, je crois, que toute autre personne.

« Toute la prétendue histoire de son mariage secret ou liaison avec Gigoux » est mensongère. Et c'est si vrai que la famille Rzewuski, très rigoriste, aurait brisé avec Mme de Balzac, « si elle avait cru qu'il y avait quoi que ce soit d'illicite » dans les rapports de Gigoux avec Eve de Balzac. Remarquons toutefois que la tolérance de la famille s'exerça de longs mois; de novembre 1847 au 15 février 1848, et de septembre 1848 jusqu'au mariage, tandis que Balzac était sous le toit de sa maîtresse, dans le château de Wierzchownia, en Ukraine.

Oublions le passé, il ne s'agit plus de la veuve d'Hanski, mais de Mme de Balzac. Eh bien :

Il y a une chose que personne n'a fait remarquer ou ressortir, c'est qu'au moment de la mort de M. de Balzac, ma tante était dans une condition physique qui ne lui aurait permis aucune fugue amoureuse, même si elle en avait eu l'idée. Un embonpoint précoce en avait fait une espèce de monstre, et avait détruit toute la radieuse beauté d'autrefois.

Il lui fallait l'aide de deux personnes pour se lever de son fauteuil, et je ne puis me figurer comment, dans de semblables conditions, un voyage à Cythère eût pu devenir possible (2).

D'après les contemporains, l'Étrangère était encore belle, en 1850. « Telle quelle », dira plus tard Barbey d'Aurevilly, « elle valait la peine de toutes les folies ».
Il en fit le portrait suivant :

Elle était d'une beauté imposante et noble, un peu massive, un peu empâtée. Mais elle savait conserver dans l'embonpoint un charme très vif, que pimentait un accent étranger délicieux, et des allures sensuelles fort impressionnantes. Elle avait d'admirables épaules, les plus beaux bras du monde, un teint d'un éclat irradiant. Ses yeux très noirs, légèrement troubles, inquiétants; sa bouche épaisse et très rouge, sa lourde chevelure, encadrant, de boucles à l'anglaise, un front d'un dessin infiniment pur, la mollesse serpentine de ses mouvements, lui donnaient, à la fois, un air d'abandon et de dignité, une expression hautaine et lascive, dont la saveur était prenante et rare...

Gigoux la trouve fort à son goût, et Champfleury, dans le même temps, rapporte qu'elle est « courte et grosse ». Nul ne fit jamais allusion à cet embonpoint monstrueux, gênant pour Cupidon, dont on fait un étalage immodeste aujourd'hui seulement; pas même sa fille, Mme Mniszech; ni Spœlberch de Lovenjoul, pourtant bien renseigné et disert. L'explication a incontestablement le mérite d'être imprévue; aussi suggère-t-elle cette remarque, très logique, au balzacien M. de Gerlache :

Mme de Balzac liée, du vivant même de Balzac, avec Gigoux, par une intimité d'esprit si étroite qu'elle a pu prêter à des commentaires venimeux, mais demeurée toute platonique, toute intellectuelle?

M. de Gerlache croit avoir enfin trouvé la solution du

(2) *Autour de Balzac*, p. P. de Gerlache. *La Revue générale*, Bruxelles, numéro du 15 mars 1926. Cette étude contient la lettre de Mme *Radziwill* dont nous donnons des extraits.

problème. Il le dit, et le souhaite pour l'honneur de l'Etrangère.

Mme Honoré de Balzac, très éprise de littérature, comme on sait, n'a jamais eu d'opinion éclairée sur la peinture ou la sculpture. Elle a admiré Gigoux, elle désira d'être portraiturée par lui, ceci est indiscutable. Mais cette femme, cette muse qui inspira le grand Balzac, avait-elle un jugement littéraire très sûr, une réelle aptitude à discerner entre les œuvres de l'esprit?

Pour éclairer l'opinion sur les relations dites intellectuelles d'Eve et de Gigoux, versons au dossier des notes complémentaires sur le peintre et des documents de sa main, encore inédits sous cette forme, dont un biographe renseigné ne saurait négliger l'importance.

Nous avons esquissé naguère un rapide portrait de Jean Gigoux, sur le vif, d'après la tradition orale, interrogeant les anciens amis et les nombreuses connaissances de l'artiste. Voyons les textes, auxquels nous apporterons loyalement notre contribution personnelle.

Un an après la mort de Gigoux, en 1895, son compatriote bisontin, A. Estignard, lui consacrait un livre sympathique (*Jean Gigoux, sa vie, ses œuvres, ses collections*, in-8 de 134 p., Besançon, 1895). Estignard écrivait qu'à l'âge de quinze ans, Jean Gigoux « négligeait chaque jour davantage la profession de son père pour suivre les cours de dessin de la ville ». Il est donc établi que Gigoux n'a pas poussé très loin ses études scolaires. Le père, maréchal-ferrant, croyait que la fantaisie de son fils ne serait d'aucune conséquence. Le jeune homme est tenace et n'en fait qu'à sa tête : il s'échappe de la forge paternelle, gagne Paris où Nodier, la providence des jeunes littérateurs ou artistes de Franche-Comté, le recommande chaleureusement aux éditeurs en vogue. Il exécute des lithographies, des dessins, et, par un labeur opiniâtre, excelle bientôt dans de petites choses charmantes, et surtout dans des portraits de contemporains

dont quelques-uns sont parvenus à la célébrité. Il peint aussi des scènes d'histoire qui plaisent au public et à ses confrères, puisqu'en 1835 son tableau, *La Mort de Léonard de Vinci,* mis à la place d'honneur, dans le Salon carré, au Louvre, où se tient l'exposition de peinture, lui vaut la première médaille, et la plus flatteuse considération. Cette grande machine mélodramatique, *La Mort de Léonard de Vinci,* lance son auteur qui, la même année, travaille aux illustrations du *Gil Blas.*

Sa réputation grandissait. Il exploite une sorte de petite usine à graver; il s'y montre, au naturel, désagréable, dur, violent, grossier dans les rapports journaliers avec ses tâcherons parmi lesquels figurait Français qui ne perdit jamais le souvenir de ce patron âpre au gain.

En dehors de *l'Artiste,* il approvisionne bien d'autres publications, collabore à des albums : *Les Patriotes polonais,* etc... « Il se croit un personnage important », écrit son ami Charles Weiss, le bibliothécaire de la ville de Besançon, qui le jugeait pertinemment (*Journal,* 30 juin 1835). Ce dernier note encore ceci, le 10 octobre 1836 :

Jouffroy [le philosophe] m'a dit très sérieusement qu'il était étonné que notre Académie [provinciale] n'eût pas même songé à s'associer Gigoux, l'un des plus grands peintres coloristes de l'époque actuelle. Je lui ai répondu que, malgré mon estime pour Gigoux, nous ne le recevions pas, parce qu'il était trop ridicule...

Gigoux connaît tout le monde, à Paris. Il a commencé tôt de réunir des œuvres disparates; toiles, gravures, dessins. Sa collection s'accroît sans cesse et le met en évidence, car la chance l'a favorisé. Enfin, tout en continuant inlassablement de produire, de se répandre, il atteint un âge vénérable, et lègue une grande partie de sa collection à la ville de Besançon qui, on l'espère, l'exposera complètement un jour.

Sur le tard, il prend l'aspect bonhomme. On remar-

que, dans le quartier de l'Etoile, aux Champs-Elysées, ce vieillard, — au type gaulois, ses longues moustaches blanches, ses cheveux blancs abondants, — coiffé d'un petit chapeau de feutre gris et accompagné, dans sa promenade matinale quotidienne, d'un chien épagneul roux, de caractère très batailleur.

Gigoux reçoit, chaque dimanche après-midi, dans son hôtel, 17, rue Chateaubriand, et lorsque les visiteurs, qui ont pris possession des divans et des fauteuils rassemblés en cercle, causent ou discutent, il fait sa partie de dominos avec ses partenaires habituels, Oudet et Marquiset.

« Il était peu parleur », nous dit A. Estignard qui le connaissait; « il n'avait ni l'élégance de l'homme du monde, ni la distinction de manières, et il s'en inquiétait fort peu; son enfance s'était passée dans un milieu où ces qualités ne s'acquièrent pas ; aussi est-il demeuré... un peu fruste. »

C'en est assez, sans doute, sur l'homme, sans que nous croyions nécessaire d'insister pour *illustrer* la thèse, nouvelle, de « l'intimité d'esprit toute platonique, toute intellectuelle » entre Eve de Balzac et Jean Gigoux.

Ne lâchons pas cependant notre Gigoux. Lorsqu'il fut sur le point de faire paraître ses *Causeries sur les artistes de mon temps*, chez Calmann-Lévy, des articles élogieux furent publiés sur le vieux peintre qui s'improvisait écrivain à quatre-vingts ans. Cet « ami de toutes les notabilités du siècle » promettait, avant de s'éteindre, de conter ses souvenirs, tous ses souvenirs. Qu'allait-on apprendre, grands dieux! On chuchotait dans les milieux parisiens qui s'occupaient d'art et de littérature; on s'entretenait sur la vie galante de l'artiste, on parlait notamment de sa vieille liaison, qui remontait jusqu'au milieu du siècle, avec Mme Honoré de Balzac, morte depuis. On éprouva quelque déception, parce qu'il était promis davantage aux amateurs de potins. N'avait-on pas laissé entendre que l'auteur ne farderait rien?

Son livre, tel qu'il nous fut présenté, reste tout de même intéressant. Avant d'être remis à l'imprimeur, hâtons-nous de dire qu'il a été copieusement expurgé, corrigé, revisé par quelqu'un d'averti; travail indispensable. Nous devons, pour donner un aperçu de sa manière, nous contenter, momentanément, de la copie textuelle d'un certain nombre de feuillets manuscrits destinés au volume à paraître. Ce sont des souvenirs sur Théodore Rousseau, sur Courbet, qu'on a bien voulu nous communiquer, et qui donneront la valeur estimative du style et de l'orthographe de l'ami *intellectuel* de Mme de Balzac. Nous transcrivons :

J'avais vers 1841-1842 un Eleve qui s'appellait (*sic*) Martin. Le petit Martin comme l'appelait Les Eleves ses camarades d'atelier, il habitait rue Taitbout au 5me Etage, et Rousseau Téodore Rousseau avait son atelier sur le même carré, le petit Martin était souvent chez Rousseau, et y passait ses dimanches autant qu'il pouvait.

Rousseau dans ce moment-là cherchait à abandonner la manière de Rémond, chez lequel il avait commencé, il fallait a tout prix sortir de la. Les valeurs des tons entr'eux le préoccupaient à tel point qu'il s'efforçait pour prêter attention à la conversation, dont il etait le plus souvent distrait, il avait bien de la peine a y parvenir, il a fait des chefs-d'œuvres ? et il méritait bien d'en faire ? (3) avec cette attention soutenue de toute sa vie, le monde n'a jamais eu de prise sur lui, l'univers pour lui était un horizon, un arbre, un terrain, et puis son atelier. il vint une premiere fois me voir, accompagné du petit Martin, il me parla beaucoup sur le dessin, et comment il trouvait des ressources dans les plans pour arrêter son dessin et en fixer la forme, car il ne laissait rien au hasard. J'allais le voir, le lendemain, comme nous en étions convenus, il travaillait un grand paysage, en hauteur, des vaches descendait (*sic*), sur un terrain en contrebas. Ce paysage était tout noir. Malgré ce noir si peu mesuré, son tableau s'imposait. J'étais décidément dans l'atelier d'un vraie (*sic*) peintre, en y retournant quelque temps après, il y avait sur des chevalets, trois ou 4 paysages, tres achevés

(3) Les points d'interrogation sont de Gigoux.

tout entier en grisaille, les moindres plans étaient travaillés avec un soin minutieu (*sic*), il comptait, il me dit, les glaces, avec un peu de couleur. Je pu voir qu'il avait ajouté beaucoup à sa manière, il n'avait pas touché au tableau noir des vaches qui étaient toujours à la même place. A la fin de l'automne, comme il revenait de Fontainebleau, il me fit voir, ce qu'il avait rapporté. J'en étais ébloui, il peignait avec la liberté d'alure qu'on lui connaît. Je me souviens de plusieurs couchers de soleil, qui étaient peints avec une telle Energie, qu'on en oubliait la toile, un autre, qui avait beaucoup de feuilles très épaisses et comme il voyait le plaisir que celà me faisait à regarder (lui-même en était content aussi) il me dit tout bas il faut qu'on entende chanter les oiseaux.

Le Petit Martin avait son bagage aussi (car ils étaient devenus les deux frères Siamois). J'ai pris pour moi, comme je venais de faire pour Rousseau une Etude où la couleur et la vie éclatent, avec tant de force, une telle vigueur qu'ils se sont dépassés. le petit Martin n'a pas vécu plus 5 ou six mois encore, et puis il s'est éteint, un mal de poitrine qu'il avait apporté en venant au monde l'a enlevé à la peinture, et à ses amis. (Rousseau ne s'en est jamais consolé) il a peint jusqu'à la veille de sa mort. J'ai conservé ses 3 tableaux, la mort ne lui a pas laissé le temps d'achever le dernier, l'ami Rousseau me l'a toujours demandé pour me l'achever mais comme dit Molière [ou La Fontaine], *à différer le temps se passe*. Combien je le regrette apprésent. Le Petit Martin était une de ses aimables natures qui apparaissent un instant parmi nous et puis leurs œuvres si rares, sont confondues, avec celles des forts, qui ont de l'analogie, avec le leur. Le Petit Martin est mort avant d'avoir tiré la conscrip[tion] toutefois Le Petit Martin ne sera pas oublié, Je réunirai ce que J'ai pu recueillir de lui et le donnerai au musée de Besançon.

Je reviendrai sur l'ui et sur Rousseau. Je dois parler aussi d'un autre qui est resté longtemps dans mon atelier. C'est lui dont Courbet disait : C'est moi et Petit Péron, que nous peignons le mieux de tout Paris. Courbet n'attendait pas les Eloges il commençait à se faire sa Part; il avait une nature de géant, un tempérament que rien ne pouvait ébranler, avec celà des goûts très simples et la probité la plus entière mais la vanité a haté sa fin. Homer a bien rendu ces natures-là dans ses 2 Ajax.

J'en échapperai malgré les Dieux. il n'en a pas plus échap-

pé qu'eux, il est mort, ses forfanteries l'ont tué. Courbet vint donc un jour me prier de voir un tableau qu'il était entrain d'achever, car voyez-vous M' je suis au fait de tout ce que vous dites à vos Elèves, je sais bien vos principes c'est B..... qui vient passer ses soirées avec nous, et qui nous dit tout, mais aprésent qu'il n'a plus rien à nous dire, et qu'il rabâche. Je l'ai fiché à la porte, et je me suis dit Je vais trouver le maître et me voilà. (*Mot illisible*) et aussi un beau jour vous en ferez avec moi autant qu'avec B..... Oh! non Monsieur, et il a tenu parole. Peu des miens ont dépassé par leurs bons rapports ceux que Courbet a eu pour moi.

Je le suivi à son atelier et Péron était avec nous. Nous voilà devant le tableau, une syrinxe quelconque, grandeur un peu plus petit que nature elle était nue comme dans la fable et au milieu des roseaux son Dieu Pan un chapeau sur la tête et un habit à queue de morue flottait au vent il avait peint tout cela avec des vessies de couleur apeine écrasées. Mais votre tableau ne sèchera jamais. Oh! Monsieur. C'est crépi dans la pâte.

La syntaxe de Gigoux, dans son commerce épistolaire, va de pair avec celle de l'auteur des *Causeries sur les artistes de mon temps*. Alors? puisque ce ne sont point les qualités de son esprit, ni la distinction de sa personne qui attiraient à lui des sympathies, voire l'amour, il faut bien admettre que la sensualité d'Eve, sur le retour, l'emportait sur toute autre considération.

Certes Balzac « était gras de toutes les manières », selon le mot de Mme B....e, grand'mère d'une de nos amies. Il était inélégant, peu soigné dans sa mise, habituellement, mais son intelligence admirable, son imagination, son esprit d'analyse exprimés dans l'immense *Comédie humaine,* son intellectualisme enfin auraient pu rendre plus difficile sur le choix d'un ami une comtesse Rzewuska.

Elle se méprit sur le caractère du romancier réaliste Champfleury, autre amant, qu'elle qualifia de noble (1),

(1) Un exemplaire du *La Fontaine,* imprimé et préfacé par Balzac, en 1826, fut remis à Champfleury, avec cet envoi : « Donné à M. Champfleury comme un témoignage de sympathie pour son beau talent littéraire,

alors que de son vivant, en 1870, il lui applique le surnom de Mme Paradis — une goujaterie — dans l'*Avocat trouble-ménage*.

Les sévérités de l'Etrangère s'affirmèrent hautaines à l'égard d'écrivains honorables qui glorifiaient la mémoire de son infortuné mari dont le génie littéraire était alors très discuté. Auguste Vitu, dans *le Messager de l'Assemblée*, du 24 juin 1851, faisait paraître, en feuilleton, un premier article, qui annonçait une suite sur Honoré de Balzac. Cet article excellent eut l'heur de déplaire à la veuve, laquelle, par l'entremise de Dutacq, demanda immédiatement la suspension de l'étude. *Le Messager de l'Assemblée* et son collaborateur s'inclinèrent.

Jules Simon, sur les instances de la librairie Hachette, avait écrit un *Avertissement* ou préface, d'ailleurs anonyme, pour servir d'introduction à une réimpression d'*Eugénie Grandet* (Bibliothèque des chemins de fer, 1853). Mme de Balzac goûta si peu cette préface, où il n'y avait rien à reprendre, qu'elle la fit enlever de tous les exemplaires.

Plus tard, en 1861, elle s'en prenait à la librairie Garnier, à propos de la sixième édition des *Contes drôlatiques*.

Mme de Balzac, mal renseignée peut-être, avait à cœur de faire respecter l'œuvre entier du grand homme, en interdisant ce qu'elle supposait être une profanation. C'est possible. Mais comment expliquer son essai d'adaptation du roman inachevé *Les Paysans* ? Champfleury se récusa, malgré de pressantes sollicitations. Elle ne doutait pas, au fond, de la réussite, ayant « vécu trop longtemps rivée » à la table d'Honoré « pour n'avoir pas acquis quelque chose de son *faire*; comme j'ai le plan dans ma tête, cette besogne se fait tant bien que mal ». — C'est qu'elle avait passé un traité avec le journal *Le*

et d'affectueux (*sic*) estime pour son noble caractère par la veuve de l'éditeur. »

Pays et s'était engagée à remettre les Paysans à une date fixée.

Pour consolider l'édifice des *Paysans,* l'Etrangère employa « de pauvres petits grains de sable et de graviers », mais une partie de ces graviers, fâcheusement conservée, enraya des années durant l'édition complète des œuvres de Balzac. Le doux Charles Monselet ouvertement s'en fit l'écho dans une *Lettre à Madame de Balzac,* publié par le *Figaro* du 6 novembre 1862. Il disait son étonnement et son chagrin... douze ans après la mort du grand historien des mœurs de la Restauration et du règne de Louis-Philippe.

Et depuis ces douze ans, la France attend encore une édition complète de ses œuvres... Je parle des œuvres imprimées... ayant date d'homme, signées de son nom et de son génie.

La fin de cette lettre — sous ses réserves — empreinte de la plus exquise politesse n'est pas négligeable.

Si la femme supérieure qui a exercé une si grande influence sur sa destinée n'était jamais descendue des hauteurs où vint la chercher la dédicace de *Séraphita,* je me serais probablement abstenu de la mettre en cause dans mon étonnement; mais comme vous avez souvent daigné, madame, intervenir personnellement dans les traités de librairie et de journaux, et qu'au dire des intéressés vous avez toujours su y apporter un haut sentiment de la valeur de votre époux, c'était d'abord vers vous que devait aller mon humble interrogation... Ai-je besoin d'ajouter, madame, qu'il serait tout aussi pieux de publier ces volumes que de faire terminer ses romans, même par des plumes amies et exercées ?

M[me] de Balzac était entourée de bien mauvais conseillers, si tant est qu'elle les écouta... Jean Gigoux eut le bon sens de ne jamais se mêler de ces histoires, et pour cause. La collection de tableaux laissée par Balzac l'intéressait davantage. Nous ne pouvons signaler, en fait de cession, que le portrait posthume de Balzac, envoyé

au Musée de Besançon, l'année suivant la mort de l'*Ange d'amour*, en 1883.

Balzac mort, en effigie, à Besançon où jadis il était passé joyeux et plein d'espoir, quelle chose émouvante pour tous ceux qui connaissent sa vie héroïque, son éternel combat avec le malheur, son adoration pour l'Etrangère, le drame de ses derniers moments.

CHARLES LÉGER.

LES DONS PATRIOTIQUES ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

—

A lire le *Bulletin de l'Assemblée nationale constituante*, le *Journal de Paris*, le *Mercure de France*, ainsi que les soixante et onze numéros rétroactifs et complémentaires du *Moniteur Universel*, on a l'illusion, parfois, de lire les journaux de notre temps.

Il y est question de dettes intérieures et de dettes extérieures alourdissant un budget mal équilibré et que déséquilibre chaque jour l'instabilité de la livre. On y parle d'inflation, de Caisse d'Escompte, de Banque nationale, de plafond qu'on crève. On s'y plaint des emprunts qui se suivent et qui ne rendent point; on y fonde de grands espoirs sur cette contribution civique du quart qui, après avoir tant promis, devait donner si peu. Et puis, l'on y fait appel à la générosité publique, en exaltant les offrandes, en provoquant les dons patriotiques.

Mil sept cent quatre vingt-neuf — mil neuf cent vingt-six. Cent trente-sept ans ont passé et le mal dont souffrait Panurge, que baptisa Rabelais, mal dont pâtissent les peuples aussi bien que les individus, se manifeste à plus d'un siècle de distance par les mêmes symptômes, provoque les mêmes réactions.

Lorsque, en la séance du vendredi 17 juin 1791, le député Lecouteulx proposa à l'Assemblée nationale de donner décharge aux trésoriers des dons patriotiques, il déclara :

Nous ne pouvons terminer ce rapport sans vous rappeler le patriotisme des dames parisiennes, femmes et filles d'ar-

tistes, qui se présentèrent à votre séance du sept septembre 1789.

L'offrande qu'elles vinrent faire alors détermina, par leur exemple, le généreux mouvement qui a valu à la Patrie les dons dont nous venons de vous donner le compte.

Ce sont elles en effet qui donnèrent l'élan.

Ayant constaté le délabrement des finances, après avoir entendu le rapport de Necker, après avoir discuté ses projets d'emprunt et placé, le 27 août, les créanciers de l'Etat *sous la sauvegarde et l'honneur de la loyauté française,* les députés de l'Assemblée nationale s'occupèrent de politique. Ils se mirent à la Constitution.

Ils en étaient à la question du *Veto,* lorsque, en la séance du lundi 7 septembre, le Président dut interrompre un grand discours du comte de Virieu pour demander audience en faveur de citoyennes venant offrir leurs bijoux à la Patrie.

Elles étaient vingt : Mmes Fragonard, David, Vernet la jeune, Gérard et Vien, femmes ou filles des grands peintres. Avec elles, Mmes Moitte, présidente de la députation, de la Grènée, Suvée, Berruer, Duvivier, Belle, Desmarteaux, Beauvarlet, Vassé de Bonrecueil, Pithoud, de Viefville, Hotemps, Vestier la mère et la fille. A ces artistes moins connues, s'était jointe Mme Cornecerf, négociante.

Le Président, évêque et galant homme — c'était Mgr de Luzerne, député de Langres — fit observer que la politesse exigeait qu'elles fussent reçues dans l'enceinte. Un huissier les introduisit, leur donna la main et leur présenta des sièges. Elles étaient toutes vêtues de robes blanches *sans parures, sans faste, mais ornées de cette belle simplicité qui caractérise la vertu* — constate le chroniqueur parlementaire du temps.

M. Bouche, avocat, député d'Aix, qui les accompagnait, prit la parole en leur nom. Après avoir rappelé le semblable sacrifice que firent de leurs bijoux les Romaines au Sénat, il souligna le caractère sacré des engagements

contractés envers les créanciers de l'Etat et déclara enfin :

Puisse cet exemple être suivi des citoyennes dont les fortunes sont supérieures aux nôtres! Il le sera, messeigneurs, si vous daignez établir dès à présent une caisse nationale pour recevoir tous les bijoux et toutes les sommes dont le fonds sera destiné à l'acquittement de la dette publique...

Au grand public, la démarche pouvait paraître spontanée, mais le Discours a quelque caractère officiel. N'était-ce point là façon adroite et théâtrale, tout à fait dans le goût du jour, de lancer la contribution volontaire dont la nécessité s'imposait après l'échec de deux emprunts?

Ce qu'un ministre, ce que des députés ne pouvaient demander eux-mêmes, vingt femmes pouvaient le faire avec des chances de succès. La plus jeune de toutes porta sur le bureau de l'Assemblée une cassette renfermant leur offrande. Ainsi se trouvait consacré le premier *autel de la Patrie.*

Officieusement ouverte ce jour-là, la souscription nationale fut close le 18 avril 1791.

Si elle ne donna point tout ce que l'on espérait — dans les cas désespérés, on attend toujours le miracle, — les dons patriotiques affluèrent cependant jusqu'au printemps de 1790. Alors ils se ralentirent. L'état des recettes arrêté au 7 mars 1790 porte 4 millions trois cent dix mille neuf cent quatre-vingt-quinze livres. Plus d'un an après, le 18 avril 1791, il ne montait qu'à 5 millions 614 mille 526 livres. La moyenne mensuelle fut pour l'hiver 1789-1790 de 718.500 livres; pour l'année 1790-1791, elle tomba à 108.000. L'élan avait été vif, mais il dura peu.

Il fallut s'organiser.

Le 19 septembre, l'Assemblée décida qu'elle ferait imprimer toutes les semaines un extrait du registre des

dons patriotiques et qu'il serait nommé trois membres de l'Assemblée, trésoriers de ces dons.

Ces *trésoriers patriotiques* furent MM. l'Evêque de Clermont, La Borde de Méréville et de Virieu. Monseigneur l'Evêque de Clermont ayant refusé cette charge, M. de Bonnegens fut désigné pour le remplacer.

Le six octobre, ces trésoriers recevaient de l'Assemblée pouvoir de faire rentrer dans les caisses toutes les sommes souscrites, de faire vendre les offrandes en nature et de faire porter les vaisselles à la Monnaie.

En mars, la question se posa de l'emploi des sommes ainsi perçues. M. Dupont, député de Bigorre, parla d'une *caisse d'amortissement*, et il fut décidé que les fonds de la caisse patriotique seraient appliqués « au paiement des arrérages de rentes au-dessous de cinquante livres possédées par des personnes qui paient moins de six livres de capitation ». Ainsi fut fait. Même les arrérages furent payés jusqu'au maximum de trois cents livres de rentes.

Les femmes-artistes de la première heure firent école. Les enfants et les jeunes filles donnèrent ce qu'ils avaient : leurs bijoux et leurs petites économies.

Le onze septembre, M. Bouche offrait de la part de deux jeunes demoiselles des diamants, une paire de bracelets en or, un cœur avec une émeraude et un louis d'or.

Le quinze, M[lle] Lucile Arthur suppliait l'Assemblée de recevoir l'hommage d'un dé d'or et de deux louis. « Elle prie qu'on ne le refuse pas, parce que cela lui ferait trop de peine. »

M[lle] Destagnols offre sa montre. Ces sacrifices enfantins sont touchants. Les petits donateurs, après l'enthousiasme du début, restent les seuls admis à la barre de l'Assemblée. Le six février, une délégation de jeunes écoliers y est conduite par un maître de pension. « Ils

offrent sur l'autel de la Patrie le quart de l'argent de leurs menus plaisirs. »

Les agriculteurs, les commerçants, les écrivains abandonnent les produits de leur art.

M. du Sausay, habitant de Chartres, fait annoncer par M. Pétion qu'il a fait venir à Versailles trente-six quintaux de blé pour y être vendus et le prix en être versé à la caisse des sacrifices nationaux. Un citoyen d'Arras, chef de l'Ecole vétérinaire, envoie quatre médailles d'or, prix de ses succès académiques, avec cent-vingt exemplaires d'un ouvrage sur les prairies artificielles.

M. de Beaupoil-Saint-Hilaire offre une forêt qu'il possède en Périgord et dont le bois lui paraît propre à la construction des navires. M. Bourziat de Créol, avocat et propriétaire de vignes, offre quatre feuillettes de vin de Beaune et une de Pommard. La demoiselle Scott de Godefroy, maîtresse de langue anglaise, offre d'apprendre gratuitement l'anglais à soixante demoiselles, une par district.

Un Espagnol, âgé de soixante-et-onze ans, fait, pour prouver son patriotisme, une offrande sur le mode patriarcal. Chacun des membres de sa famille y participera.

Donneront :

Les père et mère : Mathieu Deschamps, une tendresse; Angélique de Béla, un cœur droit.

Les enfants : Joseph-Antoine Deschamps, une conque de blé; Cécile de Mendélibar, une conque de maïs; Joseph-Xavier Deschamps, une oie; Maître Vincent Deschamps, deux poules.

Les Petits-fils : Manuel-André Deschamps, deux pots de confitures; Gasparite Deschamps, une paire de pigeons.

Le Petit-fils maternel : Eusèbe Yzaguane, une douzaine d'œufs.

Les Domestiques : Jean Lhopital, une jatte de lait; Cathalin de Luart, une paire de poires; Michel Inchonnalde, un panier de fleurs.

C'est évangélique et ça se chante sur l'air d'un vieux noël.

Moins évangélique est le don de la femme du monde écrivant :

Messeigneurs, j'ai un cœur pour aimer, j'ai amassé quelque chose en aimant, j'en fais entre vos mains hommage à la Patrie. Puisse mon exemple être imité par mes compagnes de tous les rangs...

Femme du monde, dit le *Moniteur*, mais alors de quelle fraction du monde?

Artistes, enfants et même femmes du monde, ce n'étaient là que de petites gens. Les bourgeois donnèrent leurs boucles d'argent et les grands seigneurs leur vaisselle plate.

Comme quelques vieux curés d'aujourd'hui, les bourgeois du temps portaient des souliers à boucles d'argent. Il fut de mode à ce moment de les sacrifier sur l'autel de la Patrie. Le vingt novembre, une députation d'Issoudun fut admise à la barre. Au nom de la ville, elle offrit à la Patrie 115 marcs d'argent que les citoyens de la commune offraient pour le salut public. Cet acte de générosité excita parmi les députés le plus grand enthousiasme. Alors M. Bailly proposa de décréter que tous les députés donneraient leurs boucles et, enlevant les siennes, il donna, le premier, l'exemple de cette générosité patriotique. Quelques jours plus tard, le 5 septembre, M. le marquis de Villette, président du Club national, offrait à l'Assemblée les boucles des membres de cette société.

C'était une tradition à la Cour de France, lorsque le trésor royal était vide, que le Roi envoyât sa vaisselle à la Monnaie pour être fondue et transformée en numéraire. Louis XVI ne manqua point à la coutume. Vers le vingt septembre, il fit le sacrifice de toute sa vaisselle. Quelques députés, protestant au nom du caractère artistique de cette argenterie, parlaient de ne point l'accepter.

Dans ce moment, dit un député du Berry, lorsque la nation est rassemblée, souffrira-t-elle que le roi se prive d'une superbe argenterie, le chef-d'œuvre de l'art, ouvrages des artistes les plus célèbres et qui font l'admiration des princes étrangers ?

A ces considérations artistiques, un autre député répondit par des considérations historiques :

Dans des temps de malheur, les princes n'ont-ils pas fait les plus grands sacrifices? Turenne fait hacher son argenterie et paie les troupes du Roi. Le célèbre Dunois a trouvé un jour Charles VII et Agnès Sorel n'ayant pour dîner qu'une queue de mouton et qu'un poulet; certainement le Roi ne faisait pas un si chétif repas dans une vaisselle plate. Les rois et les grands, en renonçant au faste qui contraste avec les malheurs du temps, se sont couverts de gloire ; aussi l'histoire ne doit-elle pas oublier que Louis XVI a suivi l'exemple d'un de ses ancêtres et d'un héros dont la mémoire est immortelle.

Malgré cela, le Président de Clermont-Tonnerre fut délégué auprès du Roi pour le supplier de conserver sa vaisselle. Louis XVI n'en voulut rien faire et déclara :

Je suis fort touché des sentiments que l'Assemblée me témoigne; vous l'en assurerez de ma part; mais je n'en persiste pas moins dans ma disposition, que la rareté du numéraire rend convenable. Ni la Reine ni moi, n'attachons aucune importance à ce sacrifice.

Quelques jours après, le 24 septembre, un anonyme versait pour 40.000 livres de vaisselle; le 29, le père Eusèbe, prieur de la Charité de Charenton, offrait un ostensoir de 36.000 livres, plusieurs chasses d'argent, une croix d'argent et un grand nombre d'écuelles du même métal. Le 24 octobre, MM. de Saint-Victor, chanoines réguliers de l'abbaye de ce nom, déposèrent leurs vaisselles sur le bureau du Président; le même jour une confrérie parisienne offrait une vierge d'argent de 1072 livres. Jusqu'au 7 mars 1790, l'ensemble de ces dons monta à la somme de 357.299 livres, plus un grand nombre d'ob-

jets qu'on n'aurait pas pu fondre sans une perte considérable et qui furent réservés pour la vente.

Telles furent les offrandes individuelles auxquelles il faut ajouter les pensions abandonnées ne donnant aucune recette et présentant seulement une cessation de paiement pour le Trésor public, — les arrérages de pensions auxquels renoncèrent les ayants-droit, — les remises de créances sur le gouvernement ou d'effets sur le trésor royal, — les abandons d'offices de judicature dont le total s'élevait, au 7 mars 1790, à 258.359 livres.

§

Les collectivités voulurent collaborer aussi à l'assainissement de la situation financière.

Les villes d'abord, dont le gouvernement encourageait le geste généreux. Bordeaux donna 18.467 livres; Beauvais, 188 marcs d'argent, le chapitre de cette ville avait à lui seul donné 120 marcs; Saint-Etienne, 110.085 livres; Montpellier, 44.754 livres 18 sous, un diamant et une bague d'or; Châtillon, 14.000 livres; Bourg-en-Bresse, 226 marcs d'argent; Saint-Maixent, 2.524 livres; Louviers, 2.625 livres. Des cités étrangères participèrent à ce mouvement : Neuchâtel fournit 24.000 livres et Genève 900.000 livres.

Les officiers tinrent à porter les offrandes patriotiques de leurs régiments. Il serait trop long de citer ici le résultat des quêtes faites parmi les militaires. Il sera plus court et plus intéressant de signaler l'effort des diverses corporations.

Les marchandes-bouquetières de Paris demandèrent « qu'il leur soit permis d'établir une caisse de laquelle elles versent dans la caisse patriotique, ce sera le denier de la veuve qui profitera au centuple ».

Les maîtres chandeliers de Paris choisirent le député Guillotin, depuis lors devenu célèbre, pour apporter leur offrande de 5.735 livres 6 sous.

Les aubergistes et cabaretiers de Rouen envoyèrent, par l'intermédiaire du député Thouret, la somme ronde de 10.000 livres.

Les membres de l'ancienne communauté des maîtres à danser admis à la barre offrirent à la nation la chapelle de Saint-Julien-des-Ménestriers avec les meubles et immeubles en dépendant.

Ayant ainsi fait, les collectivités et les individus crurent avoir fait beaucoup. Mais pour que le sacrifice servît à quelque chose, il aurait fallu faire mille fois plus encore.

Le compte des dons patriotiques fut arrêté à la date du 18 avril 1791. Non pas que les citoyens aient cessé tout d'un coup d'être enthousiastes et généreux. Un peu plus tard, il fut de mode de verser les sommes nécessaires à l'entretien d'un ou de plusieurs soldats. Après le 10 août, des souscriptions furent ouvertes au bénéfice des veuves et orphelins dont les maris et les pères avaient trouvé la mort en l'invasion des Tuileries. Enfin, on recueillit des fonds en prévision d'une descente en Angleterre.

Mais ces offrandes ne se proposaient plus, comme la contribution volontaire de 1789 ou celle de 1926, d'amortir la dette publique. Elles sortent donc du cadre de cette étude.

Les commissaires de l'Assemblée, « en dons réels d'objets », trouvèrent à la clôture des comptes la somme de 5 millions 614 mille 520 livres, 6 sols, 4 deniers.

Déduction faite de non-valeurs diverses, objets douteux, objets mauvais, objets annulés, objets affectés à la contribution patriotique obligatoire, il restait environ 4 millions 654 mille 117 livres, dont 2 millions 194 mille 696 en argent frais et 2 millions 459 mille 421 en objets bons à recouvrer.

De l'argent frais, 1 million 870 mille livres furent consacrées à l'amortissement de la dette. Cinquante-huit

mille livres en frais divers. Restait en argent liquide, au 18 avril, 266 mille 540 livres, 15 sols, 10 deniers, plus 3.135 livres de dons non enregistrés qui furent versés à la « caisse de l'extraordinaire », correspondant à peu près à ce que nous appelons caisse d'amortissement.

Les deux millions d'objets bons à recouvrer furent réservés. Cependant, la dette, qui s'élevait aux premiers jours de la Révolution à quatre milliards deux cent soixante-deux millions, restait sensiblement la même.

PIERRE LÉON-GAUTHIER.

LE ROI THÉODORE[1]

ROMAN CORSE

—

VIII

La Vierge de bronze et le flacon de cristal

Mandée auprès de Sa Majesté, la jeune fille se rendit à l'audience en atours de deuil. Le roi, sans se lever, répondit d'un signe de tête à sa hautaine révérence.

— Mademoiselle, prononça-t-il, je ne veux plus voir en vous la belle insensible que j'ai la faiblesse d'aimer. Ce n'est pas votre amant qui vous parle, mais votre roi. L'onction sainte qu'il a reçue lui donne le droit de réclamer des comptes à ses sujets. Etes-vous prête à me rendre les vôtres?

— Sire, votre servante vous écoute.

— M'expliquerez-vous pourquoi, hier, vous vous êtes emparée, comme d'une relique, du mouchoir qui cachait le visage d'un traître, fusillé par mon ordre?

— Vous ai-je demandé grâce pour Luccioni?

— Assurément non...

— C'est donc que je reconnaissais toute l'horreur de son crime et que je trouvais juste son châtiment.

— Votre action n'en est que plus étrange, plus affligeante aussi pour moi...

Vannina, restée debout devant Neuhof, s'appuya au dossier d'un fauteuil. Elle était pâle et pitoyable. Sa faiblesse versa au cœur de l'homme un émoi secrètement relevé de satisfaction.

— Mon enfant, dit-il, asseyez-vous et parlez-moi comme à votre confesseur.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 669, 670 et 671.

Elle s'abattit sur la bergère et s'y tint obliquement, les jambes repliées, les coudes sur l'accotoir, la tête dans ses mains. Des sanglots la secouaient.

— Ah! gémit-elle, comment vous dire? Là-haut, dans mon petit oratoire, il y a une Vierge de bronze que mon père emportait partout avec lui. Depuis que je suis seule au monde, jamais elle ne m'a quittée. C'est à ses pieds que j'ai placé le mouchoir...

— Mais pourquoi? Au nom du Ciel, pourquoi?

— Oui, c'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre... Pourtant, si j'étais, malgré moi, complice du crime, ne devrais-je pas en partager l'expiation? Luccioni...

— Vous n'allez pas prétendre que vous l'avez poussé à me trahir?

— Luccioni, personne ne connaît son secret. Moi, j'ai honte de vous confier le mien.

Avec adresse et patience, avec une tendresse paternelle dont il se fût jugé incapable une heure auparavant, Théodore obtint l'aveu.

Le gouverneur de Porto-Vecchio s'était pris, comme tant d'autres, au charme de Vannina. A la fois passionné et calculateur, cet homme à bonnes fortunes, mis en présence d'un beau parti, avait tiré à boulets rouges, visant le mariage.

Elle encouragea, par jeu, les premières avances et se défendit mal d'admirer la violence, l'habileté de l'attaque. Leurs tâches, durant quelques jours, les séparèrent, puis les réunirent à nouveau. Aux heures sérieuses, Mlle d'Ornano ne souffrait pas que la galanterie tentât de la soustraire à ses devoirs ou de détourner des leurs ceux qui travaillaient avec elle.

Luccioni observa la consigne, quitte à renouveler ses assauts dès qu'un instant de loisir lui en donnait occasion. Il ne tarda guère à devenir importun, irritable, maussade. Il finit par se montrer si odieux, se targuant d'atteindre quand il le voudrait aux plus hautes charges du royaume

et la pressant de ne point méconnaître des mérites comme les siens, qu'elle commit l'imprudence de lui parler de Neuhof : elle n'avait pas mis à l'épreuve la flatteuse fidélité du roi pour s'éberluer aux hâbleries d'un tyranneau de bourgade.

Il répliqua, blême de fureur, qu'il se faisait fort de la réduire bientôt et qu'elle serait bien avisée en se hâtant, car il possédait plus d'un moyen de se défendre contre l'aventurier qui prétendait barrer sa route : un Corse pouvait trouver autant de gloire à servir sa patrie sous les lois de la Sérénissime qu'à la livrer aux caprices d'un baron westphalien; lui, Luccioni, saurait, s'il le fallait, se faire donner pour femme, par le doge lui-même, Vannina d'Ornano, humiliée et repentante.

Elle avait pris ces paroles pour une absurde rodomontade et raillé sans merci le dépit amoureux du gouverneur. Il s'était empressé de la fortifier dans cette opinion en mettant, lui aussi, sur le compte d'un égarement du cœur les menaces dont il entreprit aussitôt, par des protestations de fidélité au trône et de haine pour la République, d'effacer le désastreux effet.

Comme il s'obstinait encore à lui crier sa passion, elle avait prévenu Ruffino. C'est sur le conseil du capitaine que, prétextant une affaire de service, elle était partie pour Venzolasca, escortée par quelques hommes sûrs. La veille de son départ, une discussion haineuse avait mis aux prises les deux hommes; elle en ignorait le sujet.

Arrivée à ce point de son récit, la jeune fille traversa une nouvelle crise de larmes.

Neuhof, penché sur elle, lui caressait doucement les cheveux.

Dans ce geste de père, dans le regard apitoyé du consolateur, elle crut percevoir soudain la féroce convoitise du mâle. Protégeant son visage de ses bras comme un enfant qui craint les coups, elle s'enfuit et courut se réfugier, haletante, dans un coin de la pièce. Il fallut,

pour la rassurer, que le roi s'éloignât d'elle, revînt s'asseoir à sa table et la suppliât de prendre un siège de l'autre côté de ce rempart.

Quand elle se fut calmée, Théodore renouvela ses questions :

— Vous me disiez, Vannina, que Luccioni et Ruffino s'étaient pris de querelle. Vous ne savez rien, absolument rien, sur les causes de leur dissentiment?

— Rien, Sire, je vous le jure!

— Mais le reste, tout ce que vous venez de m'apprendre, vous le connaissiez depuis longtemps. Pourquoi me l'avez-vous caché jusqu'à ce jour? Si Ruffino n'était pas venu me dévoiler la trahison, je serais peut-être aux mains de nos ennemis!

— Il m'avait prié de ne rien dire, sauf si Luccioni se présentait à la Cour avant lui.

— Et vous lui avez obéi sans en demander davantage? Vous êtes plus docile à ses ordres qu'à mes vœux.

— Non, mais j'ai confiance en lui. Sachant qu'il surveillait le gouverneur et que rien n'échapperait à sa vigilance, j'étais cependant persuadée que Luccioni ne songeait pas, n'avait jamais songé à nous trahir. Tous les jours, je m'attendais à recevoir de Porto-Vecchio un message avouant la vanité de nos alarmes. Quand Ruffino arriva ici, rien dans ses propos ne pouvait me faire pressentir qu'il avait découvert le crime, qu'il vous en apportait la preuve, qu'il en préparait le châtiment...

— Tout cela ne me dit pas pourquoi vous prétendez être complice, ni pourquoi vous honorez, comme celle d'un saint, la mémoire de ce forban...

— Ah! Sire, ce n'est pas son souvenir qui fait couler mes pleurs et qui remplit mes prières. C'est ma propre honte que je maudis, c'est d'elle que je demande à Dieu et à la Vierge de me délivrer! Si je n'étais pas une misérable femme, un vase d'impureté tendu par le Démon à

l'ignoble soif des hommes, Luccioni serait encore vivant, fidèle à son pays, dévoué à son roi.

Neuhof poussa un soupir de commisération. Puis ses mains réunies s'appliquèrent sur son visage pour masquer le sourire qui, malgré lui, s'y inscrivait.

Quand il fut bien certain que ses traits avaient repris leur coutumière gravité :

— Rassurez-vous, ma fille, dit-il enfin. Nous avons la preuve que cet homme nous trahissait depuis longtemps. N'accusez donc pas de son forfait la beauté que le Ciel vous donna.

— Si je ne l'avais pas repoussé, il serait peut-être rentré dans le devoir.

— Vous regrettez donc de vous être défendue?

Dressée debout par un sursaut de colère, Vannina reprit d'une voix sifflante:

— Ne comprendrez-vous donc jamais que votre sexe me fait horreur, que j'en arrive à me haïr moi-même, à cause de ces traits empoisonnés dont je suis, pour tous vos semblables, la cible douloureuse? De tous les mâles que j'ai connus, un seul, Ruffino, n'a jamais essayé — ni d'un mot, ni d'un geste, ni d'un regard — de m'incliner à cette faiblesse obscène que vous appelez l'Amour. Je ne me pardonne pas d'offrir à tous les autres, sans vous excepter, Sire, une continuelle occasion de péché.

— Vous ai-je demandé de me sacrifier votre honneur? Serait-ce offenser Dieu que de vous tendre une couronne?

— Il s'agit bien de cela! Je voudrais n'être à vos yeux qu'un soldat parmi les autres. Si je ne puis pas servir ma patrie comme un homme, ne vaut-il pas mieux me cacher au fond d'un cloître, prier pour le salut de la Corse et mortifier par la pénitence cette beauté funeste, pourvoyeuse du crime et de la mort?

— Je vous le répète : Luccioni, pour se vendre à Gênes, n'avait pas attendu de vous rencontrer. Les documents que nous avons saisis le prouvent, Ruffino en est témoin.

— Puisse-t-il dire vrai ! Je donnerais dix ans de ma vie pour chasser mon remords, pour acquérir la certitude que je n'ai pas nui à notre cause... Mais je suis coupable, je le sens. Si ce n'est pour moi seule que celui-là commit sa félonie, d'autres, demain, à cause de moi, deviendront criminels, puisque ma vue suffit à égarer des malheureux.

— Quelle étrange folie vous inspire? Vous ne montriez pas tant d'inquiétude, naguère, quand les Doria et les Mari venaient vous faire leur cour!

— Là-bas, je vivais chez l'ennemi. Que m'importaient les misères de ces gens! D'ailleurs, ils n'en mouraient pas. Et moi, je n'avais pas encore fait la guerre! Ici, c'est dans nos rangs que le Malin choisit ses victimes et qu'il se sert de moi pour les frapper! Et la prophétie, l'oubliez-vous? Et le sang?

— Celui qui coule pour la libération de ce royaume n'aura pas été répandu en vain.

Peu à peu, le désespoir de la jeune fille s'apaisait. Deux ou trois fois encore, elle parla de se réfugier dans un couvent, d'oublier sous le voile noir des Carmélites l'atroce vision qui la hantait. Théodore finit par la convaincre que sa place restait à l'armée : elle n'allait pas déserter, elle aussi, un poste d'honneur qu'elle avait si ardemment désiré, une mission que la Providence lui destinait!

Vannina promit de partir immédiatement pour rejoindre au delà des Monts son cousin Luc d'Ornano.

Quand elle se fut retirée, le roi prit, dans un coffret dont il gardait toujours la clef, un petit flacon de cristal. Il le contempla longuement, s'attardant à faire jouer la lumière du jour sur une liqueur de nuance orangée, moirée de reflets bleus. Puis, en hochant la tête, il le plaça délicatement dans la poche de son habit, réclama son chapeau et sa canne, déclara qu'il s'allait promener

et défendit que, sous aucun prétexte, on vînt troubler sa méditation.

Il se dirigea du côté de Vescovato, gravit d'un pas vif l'étroit sentier qui serpentait au flanc d'une colline plantée d'oliviers vigoureux, monta, plus haut encore, à travers bois et vergers, jusqu'en un lieu qu'il avait élu à plusieurs reprises déjà pour servir d'asile à sa rêverie.

C'était, dans une vaste châtaigneraie, une clairière bien abritée des vents, au-dessus d'un ravin dont l'échancrure laissait voir, vers le nord, la plaine, l'étang de Biguglia et la mer de Toscane. Sous les branches, des cris d'oiseaux et des battements d'aile animaient seuls l'air immobile.

Théodore, légèrement échauffé par la course, étendit son manteau sur le sol bien sec et s'allongea. Il eût souhaité de s'endormir. Sa pensée ne lui en accorda pas licence. Elle le ramenait invinciblement aux entretiens qu'il avait eus avec Ruffino, puis avec Vannina, touchant le crime et le châtiment de Luccioni.

Bien qu'il eût, à la jeune fille, affirmé le contraire, il ne tenait aucunement pour assurée l'absence de tout lien entre la déconvenue du bellâtre et sa résolution de passer à l'ennemi. Sans doute, l'enquête de Ruffino, la lettre de Luccioni lui-même, les papiers trouvés sur ses émissaires établissaient que, plusieurs semaines avant d'avoir vu Vannina, le gouverneur de Porto-Vecchio entretenait avec celui de Bastia des intelligences secrètes. Mais rien ne prouvait qu'il n'eût pas cherché, par ces manœuvres, à pénétrer les desseins de l'adversaire, voire à le mettre en confiance pour le mieux berner par la suite : l'acte irréparable — celui qui avait, aux Génois, donné la ville et promis la personne même du souverain — ne s'était accompli qu'après l'échec de tous les moyens mis en œuvre pour conquérir Mlle d'Ornano.

La politique de Luccioni infligeait au royaume de Corse un dommage considérable, dont la punition du

traître ne suffisait pas à suspendre les effets. Neuhof, cependant, découvrit sans peine une idée consolante : vivant, son rival ne lui avait fait courir, en amour, que des risques infimes; mort, il devenait à tout jamais inoffensif.

D'autres dangers pouvaient surgir. Que signifiait cette querelle dont la jeune fille avait parlé? Ruffino en voulait-il à Luccioni de servir Gênes ou de courtiser Vannina? Quels mobiles avaient poussé l'ancien frère lai à épier, à démasquer, à dénoncer le gouverneur félon? Passion du bien public ou jalousie d'amant? Ruffino aimait-il Vannina? Elle affirmait que non et son accent semblait sincère. Mais qu'en savait-elle? Quant à lui, décidément, il jouait bien : patient, imperturbable, jamais en défaut. Partisan dévoué? Ennemi redoutable? On aurait du mal à lui arracher son secret. Il convenait de le surveiller et, au premier indice fâcheux, de le supprimer discrètement.

Tout en songeant ainsi, Théodore avait retiré de sa poche le flacon de cristal. L'élevant au-dessus de sa tête, il fit de nouveau briller à la lumière la liqueur d'or rouge où couraient des frissons d'azur.

Du fond de sa vie morte, il vit s'avancer vers lui le vieux Juif d'Amsterdam qui lui avait fait ce présent. L'assaut des souvenirs s'élança : les leçons du maître, les mystères l'un après l'autre dévoilés, les menaces de l'Initiateur adjurant son disciple de renoncer avant qu'il fût trop tard, s'il ne se sentait pas le cœur assez ferme pour franchir le seuil défendu par les Sphinx.

Devenu adepte, M. de Neuhof s'était souvent montré oublieux ou sceptique. En cet instant, il éprouvait à la fois toute la passion de connaître, toutes les angoisses, toutes les transes du néophyte; il subissait la même fièvre que durant les derniers entretiens avant la grande épreuve, le même vertige que dans la nuit où avait ré-

sonné, après l'accomplissement de tous les rites, l'annonce prophétique : « Tu seras Roi ! »

... L'initiation s'achève. Les formules les plus redoutables ont été prononcées. La voix s'est tue, qui vient d'évoquer le Grand Arcane du Verbe, la Dyade Androgynique, l'Adam Céleste tel qu'il était avant sa chute, quand l'Etre Universel n'avait pas encore passé de l'Unité au Nombre, de l'Absolu au Relatif, de l'Infini à l'Espace et de l'Eternité au Temps.

Sorti peu à peu de l'extase où les avaient plongés les paroles de Nathan Rosenroth, les frères se sont dispersés sans un mot, laissant l'Initié seul, à genoux, devant l'Initiateur.

Dans le silence de la salle obscure, le baron perçoit des sons étouffés. Il relève le front : c'est Nathan qui parle.

Au bout de son bras maigre, marqué par les soins du bourreau d'un bracelet de chair brûlée, le Juif tient un flacon de cristal, rempli d'un liquide dont l'étrange lueur illumine les ténèbres et ternit les flammèches fumeuses du chandelier à sept branches.

— Frère, murmure-t-il, je t'ai révélé ce que je sais de tes terrestres destinées, parce que je te crois capable désormais de négliger les choses d'en bas pour méditer sur celles d'En Haut. Dès ce jour, il t'appartient d'épeler la lettre, puis de pénétrer le sens caché du Livre dont j'ai brisé pour toi les sceaux. Ton devoir est de rompre les entraves de la matière, de reconquérir l'Eden zodiacal dont tu n'aurais jamais dû tomber et de rentrer enfin dans l'Ineffable Unité, hors de laquelle tu n'es rien. Mais je ne considère pas avec indifférence les entreprises qui te sont dévolues dans le monde de la matière : leur réussite importe au règne de l'Esprit.

Lentement, les lèvres sinueuses se rapprochent et

s'écartent, s'infléchissent et se tendent, parmi la broussaille argentée de la barbe.

Les yeux fixés sur le flacon, le Juif, d'une voix monotone et sourde, poursuit :

— Lorsque tu auras acquis toutes les perfections qui te manquent — ce sera sans doute au déclin de ta vie, — tu voudras connaître l'avenir, le tien et celui des êtres qui te sont chers. J'entends l'avenir humain, car, l'autre, tu ne l'ignores plus. Je veux dire que tu souhaiteras un jour, pour mieux employer les dernières années de ton existence présente, de savoir ce qu'elles te réservent. Cet élixir t'en donnera les moyens. Mais prends garde! On n'y goûte qu'une fois et sa vertu s'épuise en un instant. Si tu n'attends pas, pour le boire, d'avoir atteint sur l'échelle de la sagesse le plus haut échelon où puisse parvenir un mage, malheur à toi! Les révélations qu'il apporte aux impatients tuent les âmes débiles et meurtrissent les plus fortes. C'est un don redoutable que tu vas recevoir de ma main!

» Sois prudent, frère, je t'en conjure. Pour te garder de toute erreur, écoute ce qui m'advint. Il y a près d'un demi-siècle, un sage qui vivait parmi les hommes depuis peut-être trois cents ans, et qui, je pense, mène aujourd'hui encore, sous d'autres cieux, une vie sublimée par le jeûne, l'étude et la méditation, m'appela auprès de lui pour me donner, non pas l'élixir, mais la formule dont je me sers pour le préparer. J'étais déjà fort avancé dans les sciences magiques. Mais une liqueur de cette qualité ne s'obtient pas, tu le devines, aussi facilement que les grossières mixtures des apothicaires. En dépit de tout mon savoir, il me fallut plusieurs années pour arriver au résultat que mon maître m'avait à l'avance minutieusement décrit. Quand parurent les signes annoncés, j'oubliai toutes les recommandations de mon Père en l'Esprit : dans un accès de folle témérité, je portai le breuvage à mes lèvres, sans me demander si l'heure de la Lumière avait sonné pour moi!

» Mon châtiment fut terrible et je n'ai pas fini de souffrir : depuis trente-neuf ans, je connais le jour de ma mort, je *sais* que mon corps périra dans le feu, sur un bûcher allumé par l'ignorance et la méchanceté des humains !

La face de Nathan Rosenroth se creuse de sillons douloureux, ses sourcils se hérissent, remontent en pointe vers le sommet du front et dessinent, au-dessus des yeux aux pupilles dilatées, le fatidique triangle d'Iaveh. Des larmes roulent sur les rides de son visage. Sa poitrine décharnée s'emplit d'air et se soulève dans un effort haletant pour rejeter le poids de l'angoisse qui l'écrase. Il chancelle, il va tomber : non, sa volonté s'avère la plus forte. C'est d'une voix affermie, d'une âme pacifiée qu'il termine son discours :

— Ce mortel secret, j'ai appris à le supporter. La certitude d'une mort infâme ne m'effraie plus. Je ne te dirai pas quels travaux j'ai dû entreprendre, quelles sueurs d'agonie j'ai endurées pour accepter l'arrêt inéluctable. Seul, peut-être, Celui que mes ancêtres juifs ont crucifié soutint de tels combats. Si tu veux te les épargner à coup sûr, ne touche pas au philtre aussi longtemps que l'âge, l'étude, la vertu, l'extase chaque jour plus profonde, n'auront pas aboli en toi toutes les infirmités de la chair...

Dans la clairière, un merle siffla. Un petit lièvre gris bondit hors du fourré. Théodore détacha son regard du flacon qu'il serrait toujours entre ses doigts et, à travers les branches, aperçut de nouveau le ciel bleu.

Il n'était plus à Amsterdam, dans l'arrière-salle de *l'Ancre d'or*, mais en Corse, sous un châtaignier, quelque part entre Venzolasca et Vescovato.

Prisonnière d'un réseau d'inquiétudes et de doutes, sa pensée s'évertuait à en rompre les fils. La peur lui soufflait que tenter l'épreuve serait pure folie. Pourtant, l'é-

lixir ne pouvait pas infirmer les promesses concordantes des astres, des nombres et des tarots. Alors, pourquoi craindre la vision d'un avenir que tout annonçait glorieux? Que risquait-il à oser? Il était roi, que diable!

Aux conseils de hardiesse obstinément répétés par l'envie de savoir, la terreur de Neuhof opposait, plus encore que les paroles du Juif, l'image du bûcher.

Un craquement dans le feuillage le fit frissonner et claquer des dents : il crut entendre grésiller les fagots touchés par la torche du bourreau. Il lui sembla que la fumée, déjà, piquait ses yeux et emplissait sa gorge. Ses membres se rétractèrent comme s'ils sentaient monter vers eux l'haleine de la flamme.

Le flacon de cristal roula sur le sol.

Il le ramassa et le mit dans sa poche. Décidément, non, il n'osait pas. Une voix, tout au fond de lui, murmura : « Lâche! » il répondit tout haut : « Nathan avait raison : l'heure de la Lumière n'a pas encore sonné ».

Sa montre le prévint que le moment de rentrer approchait, s'il voulait saluer à son départ Mlle d'Ornano.

La marche calmant peu à peu ses esprits, de rassurantes objections se présentèrent. Rosenroth n'était-il pas un charlatan, dont le hasard seul avait réalisé certaines prédictions? Ou bien un fou, capable de se livrer aux gens de justice en s'accusant des crimes les plus abominables plutôt que de s'avouer mauvais prophète? Son élixir, à l'usage, se révélerait peut-être aussi anodin qu'une liqueur de myrte ou de cédrat.

De nouveau, la tentation se fit entendre : « Bois, et tu seras fixé ». Le bon sens des ancêtres marchands du Liégeois se fût contenté de répliquer : « A quoi bon? Rien ne presse ». L'ancien page de la duchesse d'Orléans crut devoir traduire cette instinctive prudence en maximes d'une philosophie désinvolte : « Gardons nos illusions le plus longtemps possible... Mieux vaut façonner l'avenir

de ses mains que de l'attendre d'un oracle, même apparenté à la dive Bouteille de Bacbuc. »

Il atteignit Venzolasca juste à temps pour présenter ses hommages et faire ses recommandations à Vannina.

Les chevaux de l'escorte étaient déjà sellés.

Ruffino vint prendre les ordres.

— J'ai encore besoin de vous, dit Théodore. M[lle] d'Ornano m'excusera de vous garder.

Sur les deux visages qu'il épiait, pas un muscle ne tressaillit.

Sa Majesté, chapeau bas, vit d'un œil paisible la troupe s'engager, au petit trot, dans la direction du Sud.

IX

Cécile de Champigny

Vers la fin mai, le roi reçut de ses amis toscans un important courrier.

Ils lui communiquaient, entre autres, l'édit placardé le 9 du même mois sur tous les murs de la cité ligurienne. C'était une imposante affiche, sommée de l'écu de Gênes, avec la croix et la couronne ducale soutenues par deux griffons. Elle portait la signature du doge Giuseppe Maria.

Ce document chargeait de toutes les friponneries le « personnage fameux, vêtu à l'asiatique », dont les naturels de la Corse et leurs perfides conseillers rêvaient de faire le chef de leur rébellion. Neuhof s'y voyait traité d' « anonyme inconnu », de vagabond, d'astrologue et de kabbaliste; d'escroc, changeant sans cesse de nom et de pays, dévalisant partout ses dupes et néanmoins toujours à court d'argent. « Séducteur des peuples, perturbateur de la tranquilité publique, coupable de haute trahison », il s'entourait de coquins comme lui et ne craignait pas d'avoir commerce avec des mahométans. Ni ce brigand ni ses complices n'échapperaient aux rigueurs de la loi.

En lisant tout cela, Théodore rendit à ses ennemis la justice de reconnaître que leur police était assez bien renseignée sur son compte.

Les menaces de la Sérénissime ne l'effrayèrent point. Les commentaires que ses agents de Livourne joignaient à leur envoi eussent suffi à le garder en belle humeur. Toute l'Europe trouvait l'édit fort plaisant; les Génois eux-mêmes s'avisaient que, pour dompter la révolte dans l'île, d'autres moyens seraient plus efficaces. Le *Consiglietto* avait tenu dix séances pour se mettre d'accord sur le texte. Au Sénat, jusqu'au dernier moment, des voix s'étaient élevées pour nier qu'il fût opportun. Ne fallait-il pas voir là une preuve que la République, profondément divisée dans l'appréciation de ses intérêts les plus évidents, demeurerait incapable d'agir avec quelque vigueur?

En Corse, les chances de la monarchie augmentaient. Gênes n'avait pas encore utilisé le crime de Luccioni pour envoyer des troupes à Porto-Vecchio. On continuait à investir Bastia, où les citadins, menacés de famine, sans espérance de récolte — car tout le plat pays était aux mains des royalistes, — hésitaient entre la fuite par petits groupes et l'émeute générale, qui eût contraint le gouverneur à capituler. De diverses provinces, arrivaient des rapports enthousiastes sur les progrès du recrutement dans les armées royales.

Tandis que, devant son « palais », Théodore, en pensant à toutes ces bonnes nouvelles, se frottait les mains et méditait la réponse qu'il allait faire au manifeste du doge, un villageois, au pas d'une mule qui boitait de fatigue, parut sur la place. Apercevant le roi, il mit pied à terre et courut au devant de Sa Majesté.

Il lui apportait le salut d'une gracieuse étrangère qui, débarquée trois jours auparavant sur la plage d'Aleria, était arrivée la veille à Cervione, d'où elle l'avait dépêché en avant-garde à Venzolasca.

Le maraud conta que cette dame, par le truchement d'une camériste napolitaine, se plaignait fort du mauvais état des chemins et de la pauvreté des gîtes. Très dépitée, de prime abord, de n'avoir pas trouvé un carrosse qui l'attendît, elle s'était résignée, non sans gémir, à user avec sa suivante des mules qu'on leur offrait et à se séparer de son bagage, abandonné aux soins d'un laquais. A Cervione, elle ne cessait de répéter aux bonnes gens qu'il fallait qu'elle fût bien dévouée à leur prince et à leur patrie pour risquer de telles aventures.

Reconnaissant à ces traits Cécile de Champigny, Neuhof coupa court au bavardage :

— Ne t'a-t-elle pas donné une lettre?

— Si fait, dit le paysan.

Sa précipitation la lui avait fait oublier dans la poche à fers de sa selle. Comme il se hâtait de l'aller chercher, la bête, qui broutait à quelque distance, crut qu'il la voulait enfourcher, prit peur et, clopin-clopant, se sauva. L'ayant rattrapée avec peine, car, si elle traînait la jambe, lui était gros et de souffle court, il la ramena tout doucement et finit, après bien des recherches, par mettre la main sur le billet.

Théodore éprouvait un tel contentement que cette scène ridicule l'amusa au lieu de l'irriter. Il bailla deux écus au drôle et lut sans désemparer l'épître de la présidente, griffonnée au crayon chez le curé de Cervione.

Cécile se lamentait sur les péripéties de son voyage, l'aspect désolé du pays, l'incivilité des natifs, la barbarie de leur cuisine; son valet l'avait heureusement rejointe, muni de quelques hardes dont elle se pourrait accommoder en attendant le reste; enfin, elle comptait que l'air de la Corse et les cajoleries du roi lui feraient oublier ses déboires.

L'élève de Nathan Rosenroth rejeta aussitôt les enseignements de son maître : les surnaturelles propriétés de la continence ne balancèrent pas un instant dans son

âme l'attrait des plaisirs qu'il goûtait par avance, à la pensée de pouvoir, dans quelques heures, pécher contre cette vertu.

Il donna l'ordre de préparer pour Mme de Champigny les chambres qu'avait occupées Mlle d'Ornano. Prudemment, il s'abstint de révéler, même au fidèle Costa, que la Française était sa maîtresse.

Quelques-uns des chefs s'étonnaient parfois de ne point voir paraître les secours qu'il leur promettait. En leur annonçant avec pompe la visite d'une personne de qualité, il ne manqua pas de dire qu'elle lui était envoyée par le Roi Très-Chrétien, désireux de venir en aide aux patriotes : M. de Chauvelin, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, avait conseillé à son auguste maître de se servir en l'occurence, non d'un ambassadeur ordinaire, mais d'une femme adroite, qui prendrait langue secrètement avec la Cour de Corse et informerait celle de France de tout ce qu'il convenait de faire pour consommer la ruine de la République.

Après avoir prononcé l'éloge de son grand ami, si justement nommé le Bien-Aimé, Neuhof, à la tête d'un parti de cavaliers, s'en fut à la rencontre de la dame, qu'il ramena au soir tombant.

Au souper, dans une ample robe de soie ivoirine, rayée de bleu et semée de petits bouquets merveilleusement brodés, la présidente de Champigny impressionna fort les convives. Costa, qui prisait au-dessus de tout la grâce hautaine de Mlle d'Ornano, reconnut néanmoins que l'étrangère, avec sa beauté un peu grasse, ses yeux rieurs, son nez aux ailes fortes, ses cheveux bien poudrés, ses seins majestueux, ses gestes vifs et l'étourdissante sonorité de ses propos, paraissait en vérité fort piquante et pleine d'esprit.

Aucun des courtisans n'entendait le français : l'ambassadrice de France savait à peine quelques mots d'italien, qu'elle plaçait d'ailleurs avec beaucoup d'art. Seul capa-

ble d'apprécier les ressources de sa conversation, Théodore ne s'en faisait pas faute. Le chancelier, qui lisait sur les traits d'un monarque adoré les marques du plus parfait ravissement, n'en demanda pas davantage pour attribuer à la visiteuse d'exceptionnels mérites.

Parmi les Corses, personne ne songeait à s'étonner que les épouses des dignitaires présents n'eussent pas été jugées dignes d'assister à cette fête. Tous s'accordèrent à dire, tant le bonheur du roi les gagnait de proche en proche, que jamais la Cour, depuis sa fondation, n'avait connu de repas si joyeux.

Cécile s'étant retirée de bonne heure, sous prétexte d'une fatigue dont sa belle mine ne décelait aucune trace, Sa Majesté congédia l'assemblée et gagna ses appartements. Ils n'étaient séparés de ceux de la présidente que par une antichambre dallée, où Vannina, quand elle logeait au palais, plaçait chaque nuit deux hommes à elle. Mme de Champigny s'abstint d'y installer son unique serviteur : elle n'avait aucune envie de se verrouiller contre M. de Neuhof.

Le fidèle Ali fut désigné pour garder la porte, mais à seule fin de défendre des indiscrets les amours de son maître.

Lorsque tout dans la maison fut silence et sommeil, Théodore, sur la pointe des pieds, traversa le vestibule. Son cœur battait comme au temps de sa quinzième année, certain soir où, petit page de la duchesse d'Orléans, distingué par une des chambrières de Madame, il s'était glissé pour la première fois dans le lit d'une fille.

Sa beauté l'attendait, en déshabillé galant, dans le fauteuil qu'il avait fait enlever pour Mlle d'Ornano à la maison épiscopale de Cervione.

Elle se montra charmante, aussi fine, aussi enjouée qu'autrefois. Elle sut doser encore plus adroitement la tendresse et le libertinage.

Impatient de la reconquérir, il fondit brusquement sur sa proie.

— Ah! Sire, murmura Cécile, on ne résiste pas à Votre Majesté.

Le roi se garda de répondre, mais l'amant se fit entendre sans mot dire.

Mme de Champigny soupira :

— Tu seras toujours le même grand fou, mon bon Toto!

Par l'effet d'une trop longue abstinence, Théodore, — il l'a confessé plus tard, — éprouva une soif si dévorante et mit tant de hâte à se rafraîchir, qu'il ne songea point à partager avec sa compagne la coupe des voluptés. Bien qu'elle jugeât le procédé peu courtois, la présidente, au lieu de s'en plaindre, multiplia les attentions : sans doute espérait-elle donner à l'ingrat quelque remords de l'avoir offensée. Pourvu qu'il lui offrît une prompte revanche, elle se sentait prête à tous les pardons.

Ce fut générosité inutile.

Plus la belle se dévouait, plus le pauvre homme, à la fois humilié et furieux, sentait vaciller sa flamme au vent d'un irréparable désastre.

Lucidement, il cherchait à discerner les raisons de cette carence. Il n'en apercevait aucune d'avouable. Soit qu'il lui fût venu un scrupule tardif à l'idée de tromper Vannina sous le toit même où elle avait reçu son hospitalité, soit qu'il se repentît déjà d'avoir transgressé le sixième commandement et manqué aux préceptes de la Kabbale, ou, plus simplement, que la nature lui eût tendu un piège dont le poids des ans l'empêchait de se dépêtrer, rien ne put, ce soir-là, lui faire trouver dans le carquois d'Eros une flèche de rechange.

Cécile prit le parti d'en rire. Sa gaîté aggrava la déconfiture de Toto.

— C'est l'émotion de vous retrouver, balbutia-t-il en

rougissant comme un écolier. Que ce sentiment soit au moins mon excuse...

— Il se peut, Sire, répliqua-t-elle avec une soudaine gravité, qu'une longue absence et les soucis de la politique aient métamorphosé le Neuhof que je connaissais. Si nous remettions à demain l'étude de ce problème?

En rentrant chez lui, il grommela :

— Quelle déception! Elle a grossi et se permet plus de tétons qu'il n'en faut. Les femmes fortes, il est vrai, ne m'ont jamais réussi!

Le lendemain, qui était un dimanche, tous deux, à la messe, édifièrent les fidèles par leur recueillement.

Après une promenade aux batteries qui continuaient à bombarder le fort de San Pellegrino, Mme de Champigny suivit le roi dans son cabinet où, sans effleurer de la moindre allusion les incidents de la veille, elle le pria de la renseigner sur les affaires du royaume.

— Que diable ont-elle toutes, se dit-il, à se vouloir mêler du gouvernement des Etats?

Il lui parut néanmoins qu'une personne aussi spirituelle lui serait d'un grand secours pour répondre au factum du doge.

Ce document, qu'il lui lisait, traduisait et commentait phrase par phrase, excita la verve de la présidente. Elle se piquait d'avoir des lettres et voulut sur le champ se mettre à l'ouvrage. A eux deux, ils confectionnèrent, en français, un manifeste assez plaisant, mi-emphatique mi-burlesque et tout entrelardé de citations latines. Costa, sous la surveillance de Sa Majesté, le mit en italien.

Le travail achevé, Théodore connut qu'il avait tiré de la République une vengeance grandiose. Il se félicita de l'aide apportée par Cécile : à lui seul — sa conscience en devait convenir, — il n'eût pas si exactement décoché certains traits de fine médisance dont l'univers allait s'amuser aux dépens de ses ennemis.

Cela commençait sur un ton paterne : las d'errer par

le monde, le baron de Neuhof a résolu de prendre sa retraite dans l'île de Corse et de s'y bâtir une modeste maison des champs; il se fait un devoir, en bon voisin, d'annoncer ce projet à Leurs Seigneuries, pour Leur éviter d'être induites en erreur par les rapports mensongers de ces bas espions qui Leur servent de lieutenants.

Puis, élevant la voix, le monarque répliquait point par point.

Lui, perturbateur de la paix publique? Il apporte la justice à un pays ensanglanté par des siècles de souffrances, dont Gênes seule porte la faute. Coupable de haute trahison? C'est envers ses amis que l'on peut commettre un tel crime : le moyen, je vous prie, de trahir un peuple que le genre humain vomit avec dégoût? Il ferait beau voir que l'on eût des obligations aux Génois! Lèse-Majesté? Où est-elle, cette majesté, dans une nation dont le chef, bourgeois élu par des bourgeois, solde dans sa boutique les marchandises qu'il reçoit d'Angleterre?

Avec une insolence croissante, il poursuivait : « Vous m'accusez d'avoir des dettes. C'est vrai. Mais ne vous mettez pas en peine pour mes créanciers : avec les biens des tyrans, il me sera facile de régler leurs mémoires. Vous me traitez d'anonyme. Ma maison, pourtant, est meilleure que toutes les vôtres ensemble. David et Tamerlan, qui furent de grands rois, étaient d'une naissance bien inférieure à la mienne. Je n'ai pas d'argent, dites-vous, et peu de munitions? Mes humbles ressources ont suffi à racheter la liberté d'un royaume. Ministre du Saint-Siège, dont mes sujets furent toujours les fidèles enfants, c'est en Dieu que je mets mon espoir. Il fera de moi comme de Moïse le libérateur et le guide de ses élus ».

Pour terminer, le roi de Corse, condamné par le Sénat de la Sérénissime au châtiment des traîtres, condamnait à son tour, en vertu des pouvoirs qu'il tenait du Tout-

Puissant et de ses peuples unanimes, cet aréopage de ruffians odieux. Il déclarait enfin les Génois bannis à tout jamais de l'île et débiteurs du Trésor royal pour tous les revenus qu'ils avaient tirés jusqu'à ce jour de leurs effroyables rapines.

— Voilà qui va fort bien, dit Cécile. Pour rendre votre règne prospère, mieux vaudraient cependant quelques bons lingots. Et nous aurons beau proclamer que l'ennemi vous doit des millions, nos belles phrases ne rempliront pas vos coffres!

Théodore avoua que les finances publiques lui causaient bien quelque souci et que sa cassette particulière commençait à s'épuiser.

Xavier de Matra, désirant mériter le titre de marquis que Sa Majesté avait daigné lui conférer, essayait d'attendrir certains curés de campagne qui passaient pour avoir du bien; ses efforts n'obtenaient, hélas! qu'un succès médiocre. Quant aux vaisseaux étrangers, les patriotes n'y croyaient plus guère. Lorsque le roi, du haut d'une colline, fouillait de sa longue-vue l'horizon marin, où nulle voile ne se montrait jamais, des sourires d'incrédulité naissaient sur certains visages. Lui-même tantôt se cramponnait à une foi chancelante, tantôt se reprochait de perdre son temps à des simagrées.

Il pensa que la belle Française, si prompte autrefois aux libéralités, ne refuserait pas ses écus à la Couronne. Avec autant de tact que de franchise, il s'empressa d'en exprimer l'espoir.

La réponse, mêlée de colère et de mépris, lui tomba sur l'échine comme grêle dans un champ :

— Ce n'est pas assez de m'avoir préparé un guet-apens, parmi vos sauvages, dans un pays où mon carrosse, si je l'avais emmené, ne ferait pas un tour de roue? Je devrais encore vous donner de l'argent? Ma foi, Monsieur, vous êtes un plaisant drôle!

— Ma bonne amie, votre Versailles n'est pas sorti de terre en un jour.

— Vous eussiez dû attendre, pour m'inviter à vous rendre visite, d'avoir au moins posé les fondations du vôtre !

— Vous étiez moins exigeante, Cécile, au temps de nos premières rencontres.

— Il pouvait m'être agréable d'obliger un amant qui savait s'en montrer digne et remplissait ses devoirs avec zèle. Avouez que, sous ce rapport, je n'ai plus guère sujet de me louer de vos soins...

L'entretien menaçait de tourner fort mal. Pour conjurer la catastrophe, Théodore, avec un rire bonasse, joua la satisfaction de celui qui vient de réussir un bon tour :

— C'est tout juste, Madame, ce que je souhaitais de vous entendre dire. On ne saurait de meilleure grâce tomber dans le panneau. Vous vous étiez juré de me cacher à jamais le déplaisir que vous causa mon infortune d'hier. Il m'a suffi de vous parler d'argent pour vous contraindre à m'avouer votre dépit. Vous ne deviez pas, sur le moment, feindre d'accepter mes excuses, puisque vous me gardiez une si noire rancune...

— Vous n'allez pas, Monsieur, vous vanter de votre défaite.

— Non, mais je prétends, ce soir, vous vaincre comme vous aimez à l'être.

— C'est un défi?

— C'en est un et je lis dans vos yeux que vous y répondrez comme il faut.

— Et ce discours matois, que vous me fîtes pour m'inciter à vous ouvrir ma bourse? Vous aviez, en France, d'autres façons, plus hardies et plus joyeuses!

— Je m'amusais, mon amie. A vivre parmi ces rustres, j'ai peut-être perdu l'art des nuances. Sans doute me suis-je mal exprimé. Je vous sais trop prudente pour

vous croire capable de vendre vos terres afin d'en apporter le prix à un bâtisseur de royaumes. Et puis, en matière de finances, le roi de Corse n'a pas à prendre conseil d'un jeune seigneur westphalien.

— En amour, le jeune seigneur n'était pas sans mérites...

— Patience! vous ne tarderez pas, ma très chère belle, à vous convaincre que Théodore I[er] vaut bien le baron de Neuhof.

Ils se quittèrent tout à fait réconciliés.

Après avoir présidé un conseil des ministres dont les délibérations furent très longues, Sa Majesté retourna auprès de M[me] de Champigny. Il avait un air martial et décidé.

— Madame, dit-il d'une voix forte, je dois renoncer aux plaisirs que je me proposais de vous faire partager. Comme dans les tragédies de votre Corneille, il faut que mon devoir l'emporte sur mon amour. Les provinces du Nebbio et de Balagne m'appellent.

— J'arrive à peine et vous parlez de partir...

— Mon absence, je l'espère du moins, sera courte. Vous pensez bien que, si je m'en pouvais dispenser, l'idée ne me viendrait pas de m'éloigner de vous.

— Ce voyage est-il bien nécessaire?

— N'en doutez pas, Cécile. Un de mes conseillers, le marquis de Matra, m'adjurait tantôt d'y renoncer, sous prétexte que les chemins sont peu sûrs et que, dans les lieux où je prétends me rendre, mes ennemis entretiennent d'innombrables espions.

— Que n'écoutez-vous ce brave homme!

— Ce serait lâcheté. Arrighi me réclame à Corte, Fabiani en Balagne. Ils sont, chacun dans son domaine, mes plus habiles zélateurs : à négliger leurs avis, je risquerais ma couronne. Il est temps que je me montre à mes peuples, que j'apprenne à connaître mon royaume.

Les dangers de l'entreprise ne peuvent que fortifier ma résolution.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout cela?

— Vous restez une incomparable amie, dont le dévouement trouvera sa récompense. Encore une fois, je ne serai pas longtemps loin de vous. J'ai confié la charge de vice-roi au seigneur Costa, qui, vous le savez, éprouve à votre égard une admiration sans bornes. Il prendra soin de vous. Les ordres que je lui laisse vous assurent d'être traitée en reine par tous mes sujets. Dans quelques jours, je reviendrai effeuiller sous vos pas une moisson de lauriers.

Théodore avait prononcé avec tant de noblesse ces dernières paroles, soulignées par un regard si impérieusement dominateur que la belle sentit s'affoler dans sa poitrine généreuse le rythme de son cœur. Sa main, quand il y appuya les lèvres, tremblait comme l'oiseau fasciné par un serpent.

Au crépuscule, sous un ciel rose, glorieusement empanaché de nuages violets, M[me] de Champigny, à la droite du vice-roi, assista au départ des troupes.

Les chevaux de l'escorte royale s'ébrouaient. Les fifres sifflaient, les tambours battaient aux champs. L'infanterie, formée en colonnes, s'immobilisait. Les yeux fixés sur leur souverain, les officiers attendaient, pour le répéter à leurs hommes, le signal du départ.

Neuhof, déjà en selle, cuirassé d'or et drapé d'écarlate, salua de l'épée, puis, d'un geste, désigna l'Orient qui sombrait dans la nuit.

Toute l'armée s'ébranla.

Alors, la présidente, aussi légèrement que le permettaient le poids de son beau corps et la hauteur de ses talons, se mit à courir derrière Sa Majesté. Elle réussit à toucher l'encolure du cheval, que le roi s'empressa d'arrêter.

Essoufflée et rougissante, elle minauda :

— Je ne puis vous laisser partir sans vous remettre un gage de mes tendres sentiments. Acceptez ce viatique...

Il lui baisa la main, se redressa sur ses étriers, attendit qu'elle eût regagné sa place auprès de Costa et partit au galop.

Ses cavaliers le suivirent. Le terrain les obligea bientôt à reprendre le pas.

Ruffino, qui venait le premier derrière Théodore, le vit soupeser une bourse de cuir vert, ornée d'une rose rouge, et la glisser tranquillement dans une de ses fontes.

X

Contrariétés

L'armée royale, sur les conseils de Fabiani, se proposait d'occuper la Balagne, bon pays d'oliviers et de vignes.

Elle traversa d'abord la province du Nebbio et prit ses quartiers à Montemaggiore, dans le dessein d'assiéger les petites villes de Calenzana et d'Algajola, dont la chute devait amener celle de Calvi, considérée par les Génois comme leur meilleure place, tant pour la force de ses remparts que pour la fidélité de ses habitants.

Avant de se mettre en route, Neuhof avait assigné des tâches à chacun de ses lieutenants.

Au vice-roi incombait la charge de poursuivre l'attaque de San Pellegrino et d'installer au couvent de Tavagna une Monnaie, dont la direction serait confiée au seigneur Gaffori, expert en la matière.

Arrighi remplaçait Paoli à la tête des troupes qui investissaient Bastia. Comme il ne disposait ni de beaucoup d'hommes ni d'un matériel efficace, on ne lui demandait que de contenir dans la future capitale du royaume une garnison rendue inoffensive par le mépris que lui ins-

piraient ses chefs : le peuple affamé ne tarderait pas à imposer au gouverneur l'abandon de toute résistance.

Dans l'Au-delà des Monts, Luc d'Ornano et sa cousine devaient continuer leur guerre de partisans contre les forces ennemies d'Ajaccio et de Bonifacio. Ils tenteraient de lever, autour de Sartène, de nouveaux contingents et de reprendre Porto-Vecchio avant que la République y ait envoyé des renforts.

Giafferi et Paoli reçurent mission d'entreprendre eux aussi de grandes tournées de recrutement.

Du camp de Montemaggiore, Théodore se tenait en relations constantes avec le fidèle Costa, ainsi qu'avec chacun des généraux.

Des courriers et des espions choisis par lui sillonnaient tout le pays.

Plusieurs périrent égorgés, car Gênes, incapable de transporter en Corse des soldats, y avait lâché, pour défendre sa gloire, quelques centaines de voleurs et d'assassins libérés des galères. Les patriotes appelaient ces brigands *Vittoli*, en souvenir du traître Vittolo qui, près de deux siècles auparavant, sur l'ordre du Sénat et pour le prix de cent cinquante écus, poignarda l'ancêtre de Vannina, l'héroïque Sampiero, dont il était l'écuyer. Quand on parvenait à prendre vif un de ces démons, on le pendait à quelque branche, non sans lui avoir enlevé à la pointe du couteau les yeux et les génitoires, que l'on suspendait à son cou dans un petit sac à châtaignes.

D'aucuns, sur le point de tomber entre les mains des Corses, échappaient au supplice en se détruisant eux-mêmes par le fer ou le poison. Le sort des malchanceux n'arrêtait pas les exploits des autres. Quels que fussent les risques d'une lutte sans merci, tous préféraient la liberté aux chaînes du forçat.

La terreur qu'ils inspiraient retenait au logis, surtout dans les hameaux et les habitations isolées, beaucoup

d'hommes dont le roi eût tiré bon parti, mais qui restaient chez eux pour défendre leurs femmes, leurs petits et leurs biens.

Le libre exercice du meurtre et du viol excitait l'audace des *Vittoli* et consolidait en eux l'espoir de trouver dans chaque nouveau crime un plaisir plus aigu.

La Sérénissime s'entendait à nourrir leur fureur. Celui qui apportait à ses magistrats la preuve irréfutable qu'il avait tué un rebelle recevait une prime de vingt écus. La capture des dépêches échangées entre Théodore et ses partisans était récompensée selon l'intérêt du message.

Un soir, à la tombée de la nuit, Ruffino, en rentrant de la chasse, abattit d'une décharge de chevrotines un *Vittolo* qui essayait de gagner Algajola. Il rapporta au camp la besace du misérable : elle contenait deux têtes coupées et des lettres adressées par le vice-roi à Sa Majesté, à qui les plis, maculés de sang, furent présentés avec leurs sceaux intacts.

Costa y racontait naïvement le chagrin qu'il éprouvait à être séparé de son auguste maître et s'apitoyait sur l'infortune de Mme de Champigny, qui devait s'ennuyer à mourir, bien que chacun s'ingéniât à lui être agréable. Il ne parlait qu'en passant de ses propres misères. Ayant donné quatre sequins de sa poche pour la solde des troupes, il souhaitait que le comte Gaffori, retenu dans son village par une attaque de malaria, vienne bientôt organiser l'hôtel de la Monnaie ; dès que la frappe aurait commencé, il deviendrait facile de payer les soldats, d'en augmenter le nombre, de s'approvisionner en vivres et munitions.

Le 8 juin, une immense espérance avait soulevé le peuple des pièves orientales : les guetteurs de la côte signalaient au large deux frégates et trois corvettes naviguant de conserve. Que ces navires fussent anglais, espagnols ou français, les gens accourus sur la grève

s'en inquiétaient peu : ils ne pensaient qu'au secours si longtemps attendu. Les bâtiments, hélas! étaient passés toutes voiles dehors, sans même saluer la terre.

Neuhof répondit en recommandant au vice-roi d'entretenir ses sujets dans une croyance qui soutenait leur courage et que l'avenir se chargerait de justifier. Pour guider les escadres amies qui ne tarderaient pas à paraître, il ordonna de hisser sur la tour de Paduella, près de San Pellegrino, des pavillons dont il prescrivit en détail les couleurs et les figures héraldiques.

Un billet de Cécile accompagnait le message de Costa.

« Faut-il que je vous aime, s'écriait-elle, pour accepter de vivre parmi de si dégoûtants animaux! Sauf le seigneur vice-roi, qui est ridicule, mais touchant à force de politesse, vos marquis et vos comtes ont moins d'usage que mon valet. L'envie me prend parfois d'offrir tout ce que je possède à quelque pêcheur, s'il veut me ramener en France. Mais je crois plutôt que je vous irai joindre à votre camp, quels que doivent être les incommodités et les périls de ce voyage. Mandez-moi, je vous prie, où, quand et comment ce furieux besoin de vous voir et de parler enfin à un homme d'Europe se pourrait satisfaire avec le moins d'inconvénients. »

Théodore s'empressa d'écrire à la présidente que la guerre et la politique lui défendaient pour l'instant de céder aux sollicitations de l'amour. Il ne manquerait pas, à la première occasion, d'appeler à lui sa tendre maîtresse. En attendant, il ne pouvait que lui répéter : « Patience et confiance ».

Il ne mentait pas. La vie des camps le détournait des pensées voluptueuses. Les randonnées dans la montagne et le maquis, sous le soleil de juin, à travers une région où la vie humaine s'attestait uniquement par des traces de rapines et de combats — champs ravagés, forêts incendiées, maisons croulantes, villageois abrutis par la misère et par la peur, — lui avaient rendu, avec sa ru-

desse native, l'honnêteté d'un paladin redresseur de torts. Plus que jamais, il croyait à sa mission : libérer un peuple de héros, instaurer sur la terre le règne de la justice.

Faute de loisirs à consacrer aux calculs d'astrologie et de Kabbale, sa pensée revenait, pour y trouver des encouragements, aux conclusions — qu'elle tenait pour acquises — de ses recherches antérieures. La victoire finale n'était pas douteuse. Le roi de Corse ne se sentait même plus effleuré par un furtif désir de fortifier cette certitude en buvant l'élixir de Nathan Rosenroth. Il était assuré désormais de poursuivre son œuvre sans faiblir.

Chaste comme au temps de sa première enfance, l'imagination du hobereau westphalien osait à peine entrevoir, au terme de tant de travaux rudes, non les savantes caresses de Cécile, mais le bonheur de mettre un genou en terre devant Vannina d'Ornano et de lui dire, comme un chevalier d'autrefois à sa dame : « Je vous apporte tout ce que vous chérissez au monde : la liberté de votre patrie. Vous avez daigné me faire entendre que ce présent vous rendrait agréable l'homme qui pourrait vous l'offrir. Veuillez l'accepter de mes mains. Qu'il vous rende heureuse et je connaîtrai le bonheur ».

Le choc des contrariétés les plus décevantes n'arrivait pas à émousser le métal de sa foi retrouvée. Il aimait sincèrement son peuple. Ni les interminables démêlés de certains chefs, ni les dénonciations des uns contre les autres, ni la mollesse ou l'incapacité du plus grand nombre ne prévalaient contre ce sentiment.

Les mauvaises nouvelles ne le troublaient en rien.

Il apprit sans émoi un échec de ses armes sous les murs de Saint-Florent. Pourquoi se lamenter, puisque, d'après le rapport d'Arrighi, l'ardeur des patriotes se maintenait inaltérable? Le siège de San Pellegrino traînait en lon-

gueur; Costa manquait de munitions pour en finir. A ses respectueuses doléances, Neuhof fit répondre que le vice-roi devait ménager ses boulets et attendre de nouveaux ordres : son heure viendrait.

Sa Majesté se préparait à diriger en personne l'attaque de Calenzana.

Ses troupes avaient occupé par surprise la colline dominant le bourg. A leurs pieds s'éparpillaient en pente douce, au milieu de riches cultures, les maisons et les ouvrages fortifiés que l'ennemi venait à peine de mettre en état de défense.

A environ trois lieues dans l'Ouest, on pouvait voir, solidement plantée sur sa falaise, la citadelle de Calvi; la ville, allongée sous cette masse, mirait dans l'eau bleue de son golfe l'ocre jaune de ses murailles. Aux premières heures du matin, la cité et le château, que le soleil faisait surgir d'une vapeur légère, figuraient aux yeux de Théodore un grand sphinx de marbre doré qui semblait régner sur la mer. Son destin était devant lui : quand il pourrait flatter de la main l'échine du beau monstre immobile, l'univers ligué contre lui ne parviendrait plus à le déposséder.

Mais il fallait, avant Calvi, enlever Calenzana, dont le territoire, un des plus prospères de la Balagne, livrerait à la Couronne le Secco et ses moulins à huile, l'Argentella et ses mines de plomb argentifère.

Un assaut vigoureux permit aux patriotes d'arriver aux portes du bourg, dans le cimetière des Allemands, où reposent, depuis le 2 février 1732, plus de cinq cents lansquenets, loués par l'Empereur à la République et conduits au massacre par Camille Doria.

Neuhof et ses compagnons westphaliens savent que des hommes de leur pays sont tombés, il y a quatre ans, pour conserver à Gênes cette terre qui s'engraisse de leurs cadavres. C'est un fait. Ils l'acceptent comme tel, n'ayant ni le loisir ni l'envie de méditer ou de s'émou-

voir. N'ont-ils pas toujours traité en ennemis les mercenaires bavarois et rhénans dont les rapaces marchands ligures se servent, aujourd'hui encore, contre le roi de Corse? Les morts méritent-ils plus de considération que les vivants? Théodore Ier ne se doit qu'à ses braves sujets, pour qui le *Campo Santo dei Tedeschi* représente une victoire, à laquelle beaucoup se souviennent d'avoir participé.

Les meilleurs tireurs de l'armée, protégés, qui par une pierre tombale, qui par un pan de mur, qui par le tronc d'un cyprès, canardent les défenseurs de la place. Eprouvés par leur feu, les Génois se replient sur la maison forte qui défend l'entrée de Calenzana. Pour défoncer ce bastion, deux pièces de campagne sont amenées dans le cimetière.

Quelques boulets bien placés creusent des lézardes dans l'ouvrage bombardé. Avec un peu d'adresse et de sang-froid, on ouvrira, de crevasse en crevasse, une brèche suffisante pour la ruée finale. L'ennemi paraît manquer de canon, sa mousqueterie est inoffensive. On lui fera vivement son affaire.

Mais les artilleurs royaux s'aperçoivent que leurs munitions s'épuisent.

Un capitaine détache deux sous-officiers à la recherche des approvisionnements de réserve, chargés sur des mulets et confiés à la garde d'une escouade balanaise. Tout ce convoi est posté sous le couvert d'un petit bois de pins, en bordure de la garrigue, à trois cents toises sur la gauche; son chef a reçu l'ordre de se tenir prêt à servir les pièces dès qu'il les entendra tirer. Qu'il arrive, c'est le moment! Pourquoi ces faquins n'ont-ils encore envoyé personne au commandant de la batterie? Sont-ils donc sourds? Les pointeurs s'impatientent.

Voici les deux sergents qui reviennent. Ils crient et gesticulent. Que se passe-t-il? Dans le boqueteau, ils

n'ont retrouvé ni hommes, ni bêtes, ni poudre, ni boulets. Tout a disparu.

On interroge un petit pâtre, rencontré sur les lieux. Il raconte que le chef des Balanais, voyant sur quelle cible s'exerçaient les canonniers, a poussé des clameurs de rage en jurant comme un païen : « Malheur ! ils tirent sur ma maison. Se figurent-ils, morbleu ! que je vais les aider à me ruiner? » Les autres lui ont demandé ce qu'il avait. Alors, toujours sacrant, le bonhomme a répondu que la bicoque appartenait à son oncle, meunier à Calenzana, riche et sans enfants. « C'est mon héritage, hurlait-il, c'est le pain de mes vieux jours qu'ils sont en train de me voler ! » Il est parti, avec tous ses mulets, vers Muro. Ses camarades l'ont suivi.

L'infanterie a cessé le feu, laissant aux artilleurs le soin de lui ouvrir le chemin de la victoire. Ces chasseurs de mouflon du Nebbio, dont le tir a nettoyé le cimetière et forcé l'ennemi à se réfugier dans la maison forte, ne sont pas gens à gaspiller leurs balles en tirant sur des murs. En attendant que le canon ait achevé sa besogne, ils éprouvent, en vue de l'assaut, le tranchant de leurs coutelas et la pointe de leurs stylets.

Un bavard leur apprend la fuite des muletiers de Balagne. Ils se mettent à grogner : si les gens du pays refusent de faire le moindre effort pour délivrer leur propre sol, ils seraient bien sots, eux, les montagnards, de se faire tuer pour ces *coglioni* !

Le chef de la piève de Calacuccia s'écrie avec indignation :

— Les Balanais ne sont pas même capables de garder une heure la poudre et les boulets du Roi ! Pendant que nous restons ici pour les servir, croyez-vous qu'ils soient allés défendre nos femmes et nos enfants contre les *Vittoli* ? Laissons-les débrouiller eux-mêmes leurs affaires ! Occupons-nous des nôtres !

Les hommes du Nebbio ne s'attardent pas à en ouïr davantage : ils abandonnent leur poste et entraînent avec eux d'autres contingents. Une sortie des Génois augmente le désordre. Théodore et ses officiers, surpris par cette rapide succession d'événements imprévus, ne peuvent que rallier en arrière leurs troupes et les ramener au camp de Montemaggiore. L'attaque de Calenzana est manquée, l'armée affaiblie par les désertions.

Malgré cet insuccès, d'autant plus déplorable qu'il survenait à l'instant même où ses armes allaient obtenir un avantage décisif, le roi gardait toute sa confiance. Deux jours lui suffirent pour restaurer la discipline et relever les courages abattus. Ses familiers s'étonnaient de son calme. Ils eurent beau l'observer, aucun d'eux ne découvrit en lui le plus léger indice de ces soudaines et terribles colères qui, en d'autres moments, avaient suivi des déceptions analogues. Avec une implacable douceur, sans un cri, sans un reproche, sans punir un seul de ses soldats, il rendit à chacun la volonté et la certitude de vaincre. Tous se sentirent exaltés par le sentiment d'obéir à un chef.

Lui, cependant, recevait tous les jours d'inquiétants messages. Il sut les tenir cachés. Son entourage ne connut que plus tard les épreuves qu'il endurait.

Le 15 juin, Costa lui envoya un exprès pour le supplier de revenir. A Orneto, Venzolasca et autres lieux, tout allait de mal en pis. Non seulement on n'était pas en état de lever des compagnies nouvelles, mais les anciennes se débandaient. La zizanie, gagnant de proche en proche, envahissait les terroirs les plus sûrs. De méchantes gens prétendaient que l'Etranger se préparait à fuir avec tout l'argent qu'il avait soutiré à ses pauvres sujets. « Jamais, disaient-ils, nous ne parviendrons à chasser les Génois ». Seul avec seize hommes fidèles, le vice-roi ne pouvait ni fermer la bouche aux médisants ni garantir la sûreté de la noble dame confiée à sa garde.

Ah! si Sa Majesté se hâtait de ramener ses troupes sur la côte orientale, on accomplirait de grandes choses! Chaque jour, des déserteurs, des Allemands surtout, s'échappaient de San Pellegrino et se rendaient aux patriotes que Giafferi avait réussi à maintenir autour du fort. Malheureusement, ils arrivaient sans armes. A les entendre, les officiers ennemis vivaient dans la consternation, certains d'être abandonnés, voire massacrés par leurs gens, dès qu'une barque, apportant aux Corses du renfort, montrerait à l'horizon ses voiles.

Costa, en attendant, tombait de mécompte en déboire.

La monnaie de Tavagna, organisée à grand'peine par Gaffori, n'arrivait pas à frapper, d'après le modèle prescrit par Théodore, les écus d'argent dont la face devait porter, avec la chaîne à trois anneaux, une tête de Maure couronnée, tandis qu'au revers la Vierge, auréolée de cinq étoiles, se tiendrait debout sur le croissant de la lune. On réussit, après bien des échecs, à fabriquer du billon, des pièces de cinq et de deux sols, en cuivre. Les ouvriers qui les avaient faites refusèrent de les recevoir en paiement. Les soldats n'en voulaient pas non plus. On vit un jour toute une compagnie se précipiter au-devant du vice-roi et réclamer du bon argent. Ces sauvages hurlaient avec une telle férocité que Mme de Champigny pensa mourir de peur. Costa et ses seize gardes eurent fort à faire pour les désarmer.

Peu après, leur dévouement prévint encore la désertion concertée de plusieurs corps de troupes, mais le pauvre homme laissa dans ce sauvetage deux cent vingt-quatre livres de ses deniers. Il écrivit au roi qu'il avait sué la sueur de la mort : il ne lui restait rien.

Dans le même temps, sous les murs d'Algajola, les royalistes éprouvèrent quelque ennui d'une affaire qu'ils eussent regardée comme négligeable, n'était le profit moral qu'en tira l'ennemi. Un Génois, moins apeuré ou mieux renseigné que les autres, le capitaine Bembo,

brusquement, jeta trois cent cinquante hommes contre une tranchée que tenaient des recrues. Il s'en empara sans effusion de sang, car, lorsqu'il y fut, les jeunes défenseurs de Sa Majesté s'étaient égaillés bien loin dans le maquis. Des vétérans, à coups de crosse, les ramenèrent sur les lieux, mais Bembo avait eu tout loisir d'y relever cinq fusils, un pistolet, un tambour, une corne servant de trompette, une marmite de *pollenta* et deux outres de vin. Il y trouva aussi un canon de six livres, qu'il fit sauter, après quoi, paisiblement, tout son monde regagna la ville, lui bon dernier. Les Corses revinrent dans leurs lignes juste à temps pour voir se refermer la porte. Les gens d'Algajola envoyèrent à Bastia leurs trophées et reçurent du gouverneur, avec une lettre de félicitations, l'ordre de faire chanter un *Te Deum* dans leur église.

En apprenant ce fait d'armes, la capitale tressaillit. Les indifférents sortirent de leur torpeur et jurèrent qu'ils n'avaient jamais cessé de croire à la fortune de Gênes. Les amis des rebelles se taisaient. Les magistrats de la République relevèrent la tête.

Et toujours les mauvaises nouvelles affluaient au quartier-général de Neuhof.

C'était au tour d'Arrighi de manquer de munitions. Gaffori gémissait sur la stupidité et la paresse des ouvriers de la Monnaie. Costa se lamentait. Dans les pièves d'Ampugnani et de Rostino, la révolte était maintenant déchaînée, grâce sans doute à une nouvelle trahison de Paoli, lequel, dans ses lettres, ne craignait pas de se prétendre au désespoir parce que, malgré ses efforts, le recrutement ne progressait pas, les hommes refusant de partir tant qu'ils n'auraient pas rentré leurs moissons. Xavier de Matra, dont Théodore avait récompensé d'un titre la fidélité jusqu'alors exemplaire, s'oubliait au point d'écouter avec des sourires les calomniateurs de Sa Majesté.

Sans l'angoisse, de jour en jour plus douloureuse, que lui infligeaient l'éloignement et le silence de Mlle d'Ornano, ce Prince magnanime eût aisément triomphé de toutes les disgrâces qui s'acharnaient sur lui.

N'entendant plus parler de Vannina depuis plusieurs semaines, il se persuada qu'elle l'abandonnait. Elle avait deviné toutes les bassesses dont il s'accusait. Après lui avoir refusé son amour, elle lui reprenait son amitié et son estime. Demain, elle le démasquerait devant tous, le proclamerait indigne de servir la liberté. Il devrait fuir sous les huées du peuple. Et ce serait bien fait! N'avait-il pas trahi la petite-fille de Sampiero pour cette ridicule Champigny, dont les lettres odieuses venaient à chaque instant lui rappeler sa faute? Tout ce qui lui arrivait était punition du Ciel.

Aux repas, qu'il prenait seul depuis quelques jours, servi alternativement par Ali et par Mohammed, il ne mangeait presque plus et buvait sec. Dès qu'il ne se sentait plus observé par ses officiers, un air de lassitude marquait son visage d'une sorte de flétrissure. Ses yeux regardaient sans voir et, par moments, exprimaient une détresse indicible. A plusieurs reprises, ses Barbaresques le trouvèrent tremblant, comme un homme qui se croit menacé par le poison ou le poignard.

Un matin, il répondit par des cris de terreur au salut de Quilico, entré dans sa chambre pour le réveiller à l'heure habituelle.

Toute la journée, il délira. Le lendemain, tantôt prostré sur son lit, tantôt se démenant ainsi qu'un furieux, il ne reconnut aucun de ses familiers. Parfois, il semblait prier, ou bien il gémissait doucement, et soudain se mettait à blasphémer avec rage. Il chantait de vieux chants allemands, puis, en italien, il injuriait le Pape. On le crut possédé. Son aumônier en tomba malade de peur.

Le quatrième jour, Ruffino fit venir un autre prêtre,

qui exorcisa Théodore. Les oraisons et l'eau bénite parurent décupler la violence de ses égarements : les démons luttaient avec une telle énergie pour n'être pas expulsés de leur proie que cinq hommes robustes ne suffisaient pas à la maîtriser. Le malheureux monarque, l'écume aux lèvres, virait et glissait entre les mains de ses gens, se contractait, se détendait, avec des soubresauts énormes, comme un poisson sorti de l'eau et qui ne veut pas mourir. Quand l'exorciste se fut retiré, suivi de ses acolytes, il s'abattit sur le sol et ne bougea plus. On entendait sortir de sa poitrine un halètement régulier, pareil à celui d'un soufflet de forge.

Les serviteurs corses, épuisés par l'effort qu'ils venaient de fournir, croyaient assister à une agonie. Frappés de stupeur, ils attendaient que l'ordre d'un chef leur permît de quitter le moribond. Pendant qu'ils s'interrogeaient des yeux, les deux Maures, éloignés à la demande du prêtre, rentrèrent dans la chambre, étendirent Théodore sur son lit et renvoyèrent les autres domestiques.

La veille, Mohammed avait tenté en vain de faire avaler à son maître un remède tunisien. Renouvelant son essai, il lui introduisit dans la bouche, à l'aide d'un entonnoir, quelques gouttes d'un breuvage de couleur brunâtre. Aussitôt, la respiration du roi se ralentit et devint moins sifflante.

Un quart d'heure après, il ronflait paisiblement.

Pendant que ses esclaves veillaient à son chevet, le chapelain de la Cour eut le courage, bien que toujours souffrant et mal remis de ses alarmes, de se lever, de réunir les principaux dignitaires et de les exhorter à joindre leurs supplications aux siennes pour obtenir à Sa Majesté la grâce d'une bonne mort. On pria, puis on alla aux nouvelles. Quilico répondit en mettant un doigt sur sa bouche et ne laissa entrer personne.

Au matin, l'aumônier retourna au palais, avec le via-

tique et les saintes huiles. Neuhof le reçut debout, botté et cuirassé. En un discours où sa superbe retrouvée se tempérait d'humilité chrétienne, il remercia l'Eglise de l'avoir sauvé : les mérites des clercs, la piété des fidèles l'avaient arraché aux griffes des esprits infernaux. Il ne l'oublierait pas. Pour l'instant, il demandait le privilège d'assister, au milieu de ses sujets, à une messe d'actions de grâce, après quoi, fort de l'aide divine, il parlerait au peuple et à l'armée.

Les autorités ecclésiastiques se mirent promptement en devoir de lui donner satisfaction.

Déjà, le bruit de sa guérison miraculeuse se propageait à travers tout le camp. Chacun en faisait hommage à la vertu des exorcismes.

Il y eut chez certains chefs de brusques revirements, que personne ne sembla remarquer. Les voix qui avaient semé pendant la crise des paroles de doute, de découragement, de blâme ou de révolte, s'élevaient avec plus d'ampleur que les autres pour célébrer le prodige. Il s'en était fallu de peu que l'épreuve ne détruisît le trône. Elle s'achevait en triomphe. La nation revenait à son roi, comme une secte un instant dispersée par la persécution se regroupe autour du prophète vainqueur.

Seuls, Ali et Mohammed ne marquèrent pas plus de surprise à savoir leur maître guéri qu'ils n'avaient manifesté de trouble en présence de ses convulsions les plus effroyables. Tandis que les explosions d'une joie religieuse secouaient l'âme de la multitude, tous deux continuaient à promener en silence leur éternel sourire.

Après l'office, chanté dans la vieille église pisane de Montemaggiore, la harangue de Théodore vint exalter encore l'enthousiasme populaire.

Durant son sommeil, Dieu lui avait dicté le plan qui devait sauver le royaume et confondre ses ennemis. Laissant en Balagne le général Fabiani et ses troupes, il allait marcher sur Corte. Cette forteresse imprenable,

qui toujours avait servi d'asile aux patriotes opprimés, deviendrait l'acropole de la Corse. Agrippé au cœur du pays, sûr de trouver en cas d'échec un abri contre lequel se briseraient tous les assauts des Génois, le roi pourrait aisément, de Corte, veiller sur l'île entière, diriger les opérations en cours dans toutes les provinces, se porter sans retard partout où sa présence serait nécessaire, organiser l'Etat, fortifier l'armée, étendre de proche en proche ses conquêtes.

Neuhof se rappelait la ville, entrevue de loin, au soleil couchant, par un soir orageux, lorsque, parti de Venzolasca, il cheminait à travers le Nebbio. L'idée lui était venue alors de faire un crochet pour s'y arrêter. On l'en avait dissuadé en lui certifiant que le seigneur Arrighi, patron incontesté de toute la région, tiendrait à honneur de l'y recevoir en grande pompe dès que ses armes auraient pacifié la Balagne et jeté à la mer la garnison de Calvi. Bien qu'il n'eût pas encore remporté la victoire attendue, il jugeait sage de se rendre à Corte et de s'y établir fermement, afin de se ménager une base et un appui que personne n'oserait lui disputer. « C'est par là, se disait-il, que j'aurais dû commencer. »

Revoyant par l'esprit, au centre d'un vaste cirque de montagnes, l'énorme amas de roches grises, aux pentes vertigineuses, aux formes déchiquetées, sommé de tours et de remparts, comme un blason d'une couronne murale, il avait hâte de sentir sous ses pieds cette pierre indestructible.

Le 30 juin, il arriva en vue de la ville. Giappiconi et ses hommes l'avaient abandonné au pont de Rosiccio. L'effet du miracle commençait à faiblir. Si de nouvelles défections se produisaient, le roi était perdu. Il en convint dans un message attristé qu'il envoya secrètement à Costa pour réclamer de l'aide. « La nation, déclarait-il, se sera donné le honteux renom d'avoir froidement assassiné son père. »

Ruffino, chargé de reconnaître les dispositions des habitants de Corte, rapporta qu'ils prétendaient ignorer où se trouvait le comte Arrighi. D'aucuns le croyaient toujours occupé aux sièges de Saint-Florent et de Bastia. Certains de ses clients le disaient las de guerroyer sans espoir et semblaient attendre à bref délai son retour parmi eux. Ni les uns ni les autres ne montraient d'empressement à recevoir Sa Majesté sans l'aveu préalable de celui qu'ils regardaient comme leur vrai chef. On pouvait risquer un coup d'audace, pénétrer dans la ville, rallier les indécis, intimider les poltrons, prévenir par une action rapide tout essai de résistance, mais la faiblesse du contingent royal, depuis le départ de Giappiconi, rendait l'entreprise bien téméraire. L'ancien frère lai conseillait donc de regagner la Balagne.

Après quarante-huit heures de tergiversations inquiètes, passées en rase campagne, avec une poignée de fidèles, Théodore fut rejoint à son bivouac par quatre cavaliers. C'était le seigneur Gaffori, directeur de la Monnaie, accompagné d'un serviteur, et Mme de Champigny, avec son laquais provençal.

A force de s'ennuyer, Cécile était devenue follement intrépide. Sa bravoure piqua celle de Neuhof. Elle apportait une lettre du vice-roi, qui, malgré les difficulté et les périls auxquels il ne cessait de se heurter, s'activait à diriger sur Corte tous les hommes disponibles.

Gaffori conduisit la troupe au couvent des Franciscains, bâti sur une hauteur qui domine la rive droite du Tavignano. Le père gardien, son ami d'enfance, fit bon accueil à tout le monde et prêta ses novices, ainsi que les domestiques de la communauté, pour arrondir l'effectif du détachement.

Réconforté par un bon repas, gagné par l'entrain de sa belle amie, Théodore, se voyant à la tête de cent gaillards bien armés, résolut de soumettre à son obéissance le repaire d'Arrighi.

La présidente eût souhaité d'y entrer à cheval, auprès du roi, comme la Pucelle dans Reims. Il la persuada de rester à l'hôtellerie du couvent. Il espérait que tout se passerait de façon décente; dès qu'elle verrait flotter son étendard au faîte de la citadelle, elle pourrait se préparer à le venir retrouver en ville, mais elle ne devait pas quitter les bons pères avant l'arrivée de l'escorte qu'il lui déléguerait.

Commodément assise à la terrasse du réfectoire, elle suivit des yeux le cortège, qui, dévalant sur le chemin muletier, traversait en diagonale un grand carré de vigne, puis abordait le pont en dos d'âne dont l'arche unique enjambe la rivière.

Au pas d'un cheval noir, Neuhof en manteau écarlate, précédait la colonne. Derrière lui venaient Gaffori, Ruffino et une dizaine de cavaliers. L'infanterie fermait la marche.

A l'instant où le roi et les siens commençaient à remonter vers la ville, un groupe en sortait, descendant à leur rencontre. Il s'arrêta bientôt et se disposa sur deux lignes, l'arme au pied, face aux arrivants. Quelques hommes se détachèrent. Ruffino, dont la vue était perçante, reconnut de loin Arrighi.

On ne tarda pas à être renseigné sur les intentions du comte.

Instruit des échecs subis en Balagne par les royalistes et du mal mystérieux dont souffrait Théodore, mais ignorant le prodige de la guérison, il avait fait jurer à ses clients de ne pas laisser pénétrer dans leurs murs un possédé du Diable. Il venait signifier l'arrêt. Le curé-doyen de Corte s'était joint à lui pour appuyer de son autorité le serment de ses ouailles.

Sa Majesté vit dans cette présence un moyen d'arranger l'affaire en douceur : le chapelain de la Cour et le supérieur des Franciscains se chargeraient de rassurer leur vénérable confrère.

S'ils n'eurent aucune peine à lui remontrer son erreur, Arrighi s'obstina dans la sienne.

Il fallait en découdre.

Neuhof, parlant à chacun leur langue, donna des ordres brefs à ses Maures et à ses Westphaliens. Puis, respectueusement, il pria les ecclésiastiques de s'éloigner pour éviter à leur saintes personnes les injures et les périls auxquels pourrait les exposer l'insolence du comte.

Le chef rebelle et ses compagnons, sommés d'obéir au roi, se replièrent vivement sur le gros de leurs troupes.

De son observatoire, Mme de Champigny avait cru assister à quelqu'une de ces démonstrations dont le spectacle commençait à lui être familier. Les premiers coups de feu lui laissèrent toute sa quiétude, car elle connaissait la passion des Corses pour ce genre de musique. Elle fut cruellement détrompée : des hommes tombèrent, les deux partis se déployaient en tirailleurs, Théodore et ses compagnons s'élançaient au galop à l'extrême droite de leur infanterie.

Sans plus attendre, Cécile tomba en pâmoison.

XI

Mars et Vénus

Reçu à coups de fusil, Neuhof accepta la bataille, qu'il n'avait pas cherchée.

Il n'eut point à s'en repentir.

Arrighi n'y était guère mieux préparé que lui-même. Trop sûr de réussir, abusé par des flagorneurs qui encourageaient son envie de relever la couronne et d'en ceindre son propre front, il acceptait d'eux l'image d'un adversaire abandonné du Très-Haut et promis, en attendant les flammes éternelles, aux pires déchéances humaines. Le croyant incapable de se défendre, il n'avait pris contre lui aucune précaution.

Ses soldats ne l'emportaient sur ceux du roi ni en

nombre ni en qualité. Les premières décharges de mousqueterie en mirent une dizaine hors de combat.

Il dut abandonner ses blessés pour se rapprocher de la ville, où il envoya demander du renfort. La partie s'annonçant indécise, les bourgeois se dérobèrent. Ils espéraient gagner du temps et voir venir. Pendant qu'ils délibéraient, les cavaliers de Théodore, parvenus au faubourg des Pannetiers, y incendiaient quelques masures. Le souffle du norois fit voler vers Corte des flammèches qui mirent le feu à la maison d'un notable. Pour arrêter le fléau, il fallut appeler à la chaîne toute la population.

Arrighi, serré de près par les assaillants, réussit à s'enfermer dans la place. On ne l'en eût sans doute jamais délogé, si une compagnie, levée par Costa et commandée par Giafferi, n'était venue doubler à point nommé l'effectif des forces royales.

La clémence d'Auguste parut néanmoins plus expédiente à Sa Majesté qu'une fureur imitée d'Attila. Il enjoignit au curé de se rendre, sous bonne garde, au pied des remparts et d'y débiter un prône dont il lui fournit l'argument. Le prêtre y déploya une ardeur si persuasive que les gens de Corte acceptèrent d'ouvrir leurs portes à ceux du roi. Celui-ci s'engageait en retour à relâcher ses prisonniers, à oublier les offenses reçues, à respecter les personnes et les biens.

A peine passée la poterne, ses hommes coururent combattre l'incendie. Ils finirent par s'en rendre maîtres, mais, dans le quartier nord, trente-six maisons avaient brûlé. Durant les pourparlers, Arrighi s'était enfui dans la montagne.

Théodore s'installa dans sa propre demeure, épargnée par les flammes, et y fit préparer, du côté du midi, pour qu'elle ne fût pas incommodée par la fumée âcre qui sortait encore des décombres, les appartements de Cécile.

Victorieux et sûr d'être désormais invincible, il sou-

haitait d'offrir sur l'heure à la présidente la revanche amoureuse qu'il lui devait. Elle se sentait si fatiguée, si tremblante encore au souvenir des dangers courus par son héros, qu'elle préféra différer l'épreuve. Neuhof n'insista point.

Sa modération fut récompensée. La partie remise se joua dans la nuit suivante et les deux amants y trouvèrent, dit-on, un égal plaisir. Tout Corte observa, le lendemain, que la Française comblait le roi d'œillades reconnaissantes.

Acceptant avec satisfaction ces témoignages de tendresse, il jugea le moment venu de convier Mlle d'Ornano à rejoindre la Cour : les attentions prodiguées à la personne du souverain par une femme dont raffolaient Aix et Paris produiraient sur l'humeur de la vierge corse l'effet d'un salutaire exemple.

L'arrivée de quelques chefs, qui venaient rendre hommage, accrut encore le contentement du Prince. Parmi eux se trouvait Paoli avec ses principaux clients.

Théodore, à sa vue, oublia la haine qu'il lui portait, pour admirer la souplesse et la promptitude du bonhomme. Alors qu'Arrighi, pour n'avoir pas reconnu d'assez près le cours des événements, se faisait chasser de son fief par celui qu'il pensait y abattre, l'autre, averti avec une merveilleuse rapidité, volait, sans perdre un instant, au secours du vainqueur. Une telle adresse à se retourner méritait d'être prise en considération, d'autant que le médecin, ayant dompté comme par magie la rébellion de Rostino et de toute la Castaniccia, annonçait que, leurs moissons finies, les guerriers de cette province brûlaient de se remettre en campagne. On allait pouvoir presser le siège de Bastia.

Costa réclamait Neuhof dans les piéves de l'Est. Fabiani l'adjurait de retourner en Balagne. Giafferi lui conseillait de passer dans l'Au-Delà des monts, où Luc d'Ornano et sa cousine Vannina continuaient à guerroyer

sans informer la Cour de leurs actes et de leurs desseins.

La prudence du monarque l'engageait à rester à Corte, vraie capitale de son royaume, poste central d'où rayonneraient, sous sa seule direction, les mouvements de ses généraux. Il serait toujours temps d'en sortir si quelque événement d'importance rendait la chose avantageuse.

Mme de Champigny tint un autre langage. Ce rocher nu, hérissant ses arêtes au milieu d'un plateau brûlé, ce phare terrestre, tour à tour cuit par le soleil et battu par la foudre, n'offrait pas à ses hôtes, en plein été, un séjour bien agréable. Elle y étouffait et réclamait un air moins lourd. Puisque la place défiait toutes les entreprises de l'ennemi, une faible garnison, sous les ordres d'un officier fidèle, suffirait à y faire respecter les droits de la Couronne.

Cécile, décidément, s'ennuyait en Corse. Un instant distraite par le plaisir de retrouver un homme d'esprit, puis émue par les événements qui précédèrent et suivirent la victoire du roi sur Arrighi, elle s'aperçut bientôt que son amant, gavé de politique, ne serait plus désormais pour elle, malgré de brillantes mais fugitives flambées, que l'ombre du baron de Neuhof.

Elle formait le projet de se rapprocher de la côte. Sans descendre jusqu'aux basses terres, où la fièvre estivale guette ceux qui s'y attardent, elle espérait amener Théodore à fixer sa résidence dans quelque frais village enfoui sous les châtaigniers et dominant de haut la mer. Là, elle se tiendrait informée des passages de navires et, à la première occasion, découvrirait d'impérieuses raisons de regagner la France. Lui, sans doute, commencerait par s'emporter. Elle lui proposerait alors de partir avec elle, offrant de lui assurer pour l'avenir le concours des plus hauts personnages de l'Etat : bien que ladre, le cardinal de Fleury, protecteur du défunt président, ne savait rien refuser à la veuve de son cher Champigny. Neuhof finirait bien par se laisser convaincre, heureux, au fond,

d'abandonner quelque temps à eux-mêmes ses barbares sujets.

Pour exécuter la première partie de ce plan, Cécile trouva en Paoli un allié inattendu.

Il vantait sa province natale, la Castaniccia, où l'été tempère ses ardeurs dans les vallées ombreuses et sur le flanc des coteaux caressés par la brise. Avec insistance, il célébra certain couvent de Franciscains, près d'Ampugnani, bien plus beau que celui de Corte : jardins fleuris, fontaines d'eaux vives, demeure vraiment royale, dont les salles voûtées restaient toujours fraîches.

Théodore ne demandait pas mieux que de s'y rendre. Il jura cependant à Mme de Champigny qu'il le faisait pour elle. Aux autres, il expliqua son choix par des considérations militaires : aller au-devant de Costa, être plus près de la mer d'où il espérait toujours voir arriver des secours, se rendre compte par lui-même de ce qui s'était passé dans les pièves rebelles, heureusement ramenées à l'obéissance par le seigneur Paoli, encourager enfin de sa présence les troupes qui assiégeaient Bastia. Des ordres furent donnés pour qu'un service d'estafettes, qui s'améliorait de jour en jour, assurât sa liaison avec tous les chefs.

Ruffino partit pour Sartène, où devait se trouver Mlle d'Ornano, avec mission de l'inviter à rejoindre la Cour : le roi ne renonçait pas à l'idée de mettre les deux femmes en présence. Il prescrivit à Costa de prendre au couvent des Franciscains toutes dispositions utiles en vue du séjour qu'il se proposait d'y faire

En arrivant à Ampugnani, Cécile ne put s'empêcher d'admirer la grâce du site et la belle ordonnance des bâtiments. Paoli n'avait pas exagéré. Une attention toucha le cœur de Sa Majesté : on avait fait peindre par un artiste habile, au fronton des portes et sur de grandes oriflammes, les armes du royaume ainsi que celles du souverain. Des écussons entourés de fleurs

reproduisaient le T de la signature royale, lettre que Neuhof traçait toujours comme un 8 très incliné, de sorte que les initiés le pouvaient prendre pour le signe qui, en Kabbale, représente l'infini.

A l'intérieur du monastère, des tentures de soie de diverses couleurs égayaient les murs blanchis à la chaux. Dans la chambre de Théodore, comme dans celle de la présidente, les lits s'ornaient aussi de rideaux de soie à grands ramages.

Le vice-roi, après avoir reçu les arrivants sous le porche, les guidait à travers leur nouveau palais, souriant d'aise à voir leurs mines de joyeuse surprise. Il n'eût pas avoué pour un empire que ces travaux d'aménagement lui coûtaient le prix d'un beau champ de vigne, vendu avec perte à l'avare Paoli, qui le convoitait depuis longtemps. Le brave Costa s'estimait payé de toutes ses peines par l'accolade publique dont l'honora son maître.

L'installation terminée, Sa Majesté manda auprès d'Elle Mme de Champigny pour lui adresser d'amicales remontrances sur les périls auxquels — sans malice, bien sûr — elle exposait la monarchie par un comportement trop tendre et trop familier envers la personne du monarque.

A Corte déjà, certains sourires, certains airs entendus lui avaient fait craindre que les citadins n'eussent tenu sur eux des propos indécents.

— Je m'abstins de vous en parler, ma bonne amie, car je ne voulais pas, en ces jours de victoire, éteindre dans vos yeux la flamme de joie que j'y voyais briller. Il faudra, désormais, que nous soyons très prudents. Songez donc! le pays, il y a quelques jours encore, était soulevé contre moi : n'y donnons aucune prise à la médisance! Gardons-nous surtout d'offrir aux bons religieux qui nous hébergent une occasion de scandale!

Si vive que fût son impatience, Cécile n'en laissa rien paraître.

Le langage timoré du roi la blessait d'autant plus profondément qu'elle sentait mollir davantage, même dans la sécurité et la solitude, le zèle de l'amoureux. Il trouvait mille prétextes pour se dérober aux occasions de la rencontrer seule : sa peur du qu'en dira-t-on n'était que le masque de sa froideur.

Feignant d'être dupe, Mme de Champigny écoutait avec une attention déférente. Lorsque Toto, rendu téméraire par sa docilité, se mit à passer la mesure, elle se contenta de hausser un peu les épaules, qu'elle avait rondes et pleines. Mais son parti était bien pris : elle obligerait Neuhof à la suivre en France. L'espoir d'être reçu par Fleury et Chauvelin l'entraînerait jusqu'à Paris, où il ne tarderait pas à oublier son royaume de sauvages.

Vers la mi-juillet, un événement qui mit en deuil toute la Cour fit palpiter d'une joie secrète le cœur de la sensible présidente. Le général Simon Fabiani avait été assassiné. Cécile espéra que cette mort servirait ses desseins.

Le récit du crime, en effet, troubla fort Sa Majesté.

Les meurtriers étaient des parents de Luccioni. Or, après l'exécution du traître, sa famille avait elle-même recouru aux bons offices de Fabiani pour faire connaître au roi qu'elle s'inclinait devant un juste châtiment, renonçait à toute idée de vengeance et promettait de rester fidèle à son serment. Théodore se souvenait d'avoir récompensé par plusieurs titres de comte et de baron l'hypocrite soumission de ces misérables.

Fabiani avait été frappé de plusieurs balles, au passage d'une rivière, par des hommes embusqués dans les ruines d'un moulin.

Paralysés d'effroi, les parents et amis qui l'escortaient laissèrent prendre du champ aux assassins. Quand ils voulurent se mettre à leur poursuite, le général, qui gardait toute sa connaissance, les supplia de ne pas l'abandonner : il craignait que des *vittoli* ne vinssent lui couper la tête pour la porter à Bastia. On le ramena sur une ci-

vière improvisée jusqu'au village de Stazzona, où une jeune mère lui fit boire le lait de ses mamelles. Les insulaires affirment que ce remède a souvent sauvé des moribonds. Il ne soulagea pas le blessé, qui mourut après vingt-quatre heures d'agonie.

Cependant, les criminels, dont on savait les noms, couraient à Bastia et recevaient le prix du sang. Les Génois célébrèrent leur forfait comme une action d'éclat et s'enhardirent jusqu'à effectuer une sortie : elle dispersa facilement les faibles forces que Théodore avait laissées en observation devant la ville. Gênes put un instant se vanter d'avoir contraint ses adversaires à lever le siège. En réalité, depuis la désertion de Paoli, Bastia n'avait jamais été serrée de près.

Plus que les conséquences du facile succès remporté par l'ennemi, le roi redoutait, la présidente escomptait le découragement de la Balagne, privée de son chef le plus populaire.

Ils se trompaient l'un et l'autre : le Ciel prit le parti de la Corse.

Un prêtre patriote, le chanoine Orticoni, écrivit, imprima, distribua aux Balanais un *Testament de Simon Fabiani.* Cette homélie enflammée eut un immense retentissement. Elle fit se relever le front des combattants et rougir de leur lâcheté ceux que la peur ou l'indifférence avaient jusqu'alors tenus à l'écart de la lutte. De nouveau, les recrues affluèrent.

Vers le même temps, un autre prêtre, Grégoire Salvini, avisa Théodore que, « grâce à Dieu, à la très sainte Vierge de la Visitation et aux âmes du Purgatoire », il avait débarqué sain et sauf à l'Ile Rousse, malgré la rencontre en mer d'un bâtiment génois. Il apportait de Livourne vingt-deux barils de poudre, dix-sept sacs de balles, des fusils et quelques lettres adressées à Sa Majesté par des marchands juifs d'Amsterdam. Le roi parut prendre plaisir à la lecture de ce courrier.

Ses armes connurent une fortune nouvelle.

Devant l'Ile Rousse, des partisans groupés par Salvini s'étaient fortifiés dans une de ces tours cylindriques et crénelées comme les Génois en ont construit plusieurs centaines sur tout le littoral de la Corse. Deux galères de la République amenèrent dans ces parages quatre cents soldats qui, sous le commandement du colonel Marchelli, devaient par surprise s'emparer de la position. Les patriotes s'étant portés vivement à leur rencontre, ils se débandèrent. Les officiers s'étaient enfuis dès le début de l'action. Les hommes se jetèrent à l'eau pour regagner leurs navires, mouillés à quelques encablures du rivage. Beaucoup, qui ne savaient pas nager, se noyèrent; d'autres furent tués et cent trente faits prisonniers. Une chaloupe, envoyée au secours des fuyards s'échoua; les Corses en capturèrent l'équipage, ainsi que tout l'armement.

Neuhof, à la nouvelle de cette victoire, fit sommer le gouverneur de Bastia de lui renvoyer ses prisonniers corses, faute de quoi les cent trente Génois pris à l'Ile Rousse seraient arquebusés.

On apprit bientôt que, dans le Sud, Luc d'Ornano avait attiré l'ennemi dans une embuscade, qui coûtait trois cents morts à la Sérénissime et terrorisait la garnison d'Ajaccio. En le mandant à Théodore par un billet fort affectueux, Vannina lui donnait rendez-vous à Sartène pour les premiers jours de septembre.

Le roi exultait.

Mme de Champigny éprouvait un dépit croissant. Son amant la négligeait. Le pays où elle était venue s'enterrer lui paraissait de jour en jour plus désolé. Tous les personnages de la Cour lui inspiraient maintenant une invincible antipathie. Bien qu'elle bougeât le moins possible, la chaleur l'incommodait. Elle devenait nerveuse, irritable. L'ennui la rongeait. N'était-ce pas la saison où d'habitude elle se reposait, après les fatigues

de Paris et de Versailles, dans le château picard qu'elle tenait du défunt président? Comme il eût fait bon y passer l'été, dans la fraîcheur et le calme, parmi des amis spirituels, au lieu de respirer, sous un ciel de feu, des relents de sueur et de poudre! Et quand les pluies d'automne reverdiraient les pelouses, quand les premières feuilles rousses auraient flambé dans les arbres du parc et les premiers feux dans la cheminée du salon, ce serait le retour, en chaise de poste, à petites journées, vers Paris d'abord, puis vers l'hôtel d'Aix-en-Provence...

Comment avait-elle pu renoncer à tout cela pour rejoindre, dans une île inhospitalière, cet Allemand bizarre qui s'entêtait à vouloir régner, envers et contre tout, sur des hordes d'assasins? N'aurait-elle pas dû voir, dès les premiers jours, que l'entreprise était absurde, et désiller les yeux de Neuhof?

Maintenant que le sort faisait semblant de lui sourire, il refuserait d'entendre raison. Cécile le connaissait trop pour essayer de le convaincre. Oubliant qu'elle avait cru elle-même, de tout son cœur, au succès de l'aventure, elle demeurait persuadée que rien de bon n'en pouvait désormais sortir et que le roi périrait tôt ou tard sous les coups de ses sujets. Elle ne tenait aucunement à courir pareil risque. A mesure que le séjour de la Corse lui devenait plus odieux, elle s'affermissait dans la conviction qu'il n'existait plus rien de commun entre le jeune roué qu'elle avait honoré autrefois d'un aimable abandon et le *condottiere* vieillissant à qui elle devait à cette heure une vie si dépourvue de charme. A quoi bon solliciter un homme qu'elle n'avait plus aucune raison de chérir et qui, d'ailleurs, ne l'écouterait pas? Mieux valait ne point le mettre en défiance et, le plus tôt possible, s'évader.

Afin d'exploiter à fond les avantages obtenus, le roi se multipliait. Infatigable, il parcourait en tous sens le pays. Il érigea certains districts en marquisats, prononça

en divers lieux des discours applaudis, créa de nouveaux barons, dont les fils aînés furent « chevaliers de la Clé d'Or ». Costa, devenu comte en reconnaissance de sa fidélité, fut chargé d'aller déterrer à Cervione les lingots de Mlle d'Ornano. Comme la Monnaie de Tavagna n'arrivait toujours pas à frapper convenablement des pièces de cuivre et d'argent, Sa Majesté, au lieu de lui remettre son or, le fit répartir, à l'état brut, entre les plus zélés de ses recruteurs.

Ces présents stimulèrent l'énergie des braves. A Bastia, la nouvelle en arriva déformée et grossie. On y racontait que, tous les jours, Théodore recevait des munitions, qu'un certain Balanais, nommé Salvetti, lui avait apporté de Rome huit mille piastres d'or et que, parmi ses troupes, circulaient des sequins turcs. Les Génois, de nouveau consternés, s'attendaient à voir des vaisseaux du Grand Seigneur arriver au secours des rebelles.

Après une tournée dans la montagne, le roi décida de se reposer quelques jours à Ampugnani.

La bonne marche des affaires publiques lui permettait un peu de loisir. Le contentement qu'il en ressentait l'inclinait à cultiver les agréments de l'amour.

Il ne s'étonnait pas outre mesure que Vannina, au lieu de le venir rejoindre comme il l'en avait fait prier par Ruffino, lui demandât de se rendre lui-même dans l'Au-Delà des Monts. N'était-il pas naturel qu'elle tînt à lui montrer sur place l'œuvre accomplie là-bas? Pour lui, le voyage de Sartène serait l'occasion de connaître enfin les provinces méridionales de son royaume, d'y propager le rayonnement de sa gloire.

La lettre que lui avait adressée, après un long silence, Mlle d'Ornano contenait des expressions de dévouement, de confiance amicale, de sollicitude presque caressante, dont la nouveauté le toucha. L'Amazone s'apprivoisait. A l'heure, désormais proche, où la liberté corse aurait

définitivement triomphé. Vannina s'avouerait vaincue — et heureuse de l'être — par l'artisan de la victoire.

En attendant, la présidente, bien que Neuhof n'eût plus pour elle autant de goût qu'autrefois, pouvait offrir, entre deux batailles, un divertissement opportun.

De retour à Ampugnani, Théodore s'enquit d'elle auprès du vice-roi.

— Sire, répondit Costa, Mme de Champigny est partie avant-hier pour Cervione, où elle m'a dit que Votre Majesté lui avait donné rendez-vous.

— A Cervione? Mais vous saviez fort bien que je n'y devais point aller!

— C'est pourquoi je lui adressai de respectueuses objections. Elle se montra si sûre de son fait que je renonçai à la contrarier. Je crus que Votre Majesté avait, en cours de route, modifié Ses dispositions sans juger utile de m'en aviser.

Le roi s'était toujours attaché à dérouter les soupçons de ses sujets sur la nature des relations qu'il entretenait avec Cécile. Quand il leur parlait d'elle, c'était uniquement comme d'une ambassadrice secrète envoyée en Corse par la Cour de France. Il s'abstint donc, même en présence du seul Costa, de laisser paraître le moindre signe de contrariété. Une question, cependant, lui vint aux lèvres :

— Comment se fait-il que Mme de Champigny, ne m'ayant point trouvé à Cervione, ne soit pas encore revenue?

— En effet, approuva le vice-roi, Sa Seigneurie devrait être de retour. Sans doute ne va-t-elle plus tarder...

A cet instant, Mohammed remit à son maître une lettre que venait d'apporter un homme d'Aleria. Théodore reconnut l'écriture de la présidente :

« Cher et illustre Ami, écrivait-elle, lorsque vous recevrez ce billet, je ferai voile vers Toulon, à bord de la frégate *Iris*, commandée par M. le chevalier de la Rey-

nière. Vous possédez assez d'esprit pour expliquer mon départ à vos courtisans d'une façon qui les puisse contenter. Je ne me mets pas en peine de cela.

« Quant à vous, Sire, vous aviez à choisir entre Mars et Vénus. Vous l'avez fait. Le Dieu des combats vous exauce. Ne trouvez pas mauvais que la Déesse des jeux et des plaisirs se détourne de vous. Décidément, vous la serviez trop mal. Je vous le dis en son nom, me souvenant d'un temps où elle nous dispensait à tous deux ses faveurs. Vous n'en voulez plus, je n'y renonce pas encore. Le mieux était donc de nous séparer.

« Ne doutant pas du choix de votre cœur, je bénis le hasard qui poussa l'*Iris* vers les rivages de votre royaume, pendant que vous en gravissiez les montagnes sans plus vous soucier de moi que si je n'eusse pas existé. Je quitte sans remords un héros victorieux à qui ma tendresse devenait importune, mais si je puis, à la Cour, vous rendre quelque service, n'oubliez pas que je demeure, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante

« Champigny. »

Maîtrisant sa colère, Neuhof eut la présence d'esprit de dire à Costa, sur le ton le plus naturel :

— Cette lettre explique tout. M de Chauvelin, ministre de Sa Majesté Très-Chrétienne, qui nous a donné déjà tant de marques de son intérêt, désire être promptement renseigné sur l'état de nos affaires. Un navire français est venu dans ce but se mettre aux ordres de la présidente. Elle s'attendait, depuis quelque temps, à être rappelée et m'en avait prévenu. L'impatience de son gouvernement ayant brusqué son départ, notre excellente amie s'excuse de n'avoir pu prendre congé de moi.

— Espérons, dit Costa, que l'éloquence de Mme de Champigny et les succès de nos armes décideront enfin le roi de France à nous venir en aide.

La version de Théodore fut acceptée de tous. Il se féli-

cita de la précaution qu'il avait prise de faire adresser par ses agents de France et de Toscane, à Cécile aussi bien qu'à lui-même, de volumineux paquets, qu'il déclarait provenir de divers souverains attentifs à lui prouver leur amitié. Cet artifice aida fort à propos les Corses à croire tout ce qu'il leur contait.

Quant au roi, sa confiance demeurait entière. Son amour-propre irrité le poussait à mépriser la frivole conduite de la présidente : après lui avoir sottement reproché une apparence de froideur, commandée par la raison d'Etat, elle s'enfuyait à l'instant même où il se préparait à la combler d'amour ! Il regrettait seulement qu'elle fût trop bornée pour comprendre tout ce qu'elle venait de perdre. Mais un jour luirait peut-être où, rendue plus sage par les années et les désillusions, elle mesurerait toute l'ampleur de sa bévue. Ce serait sa revanche à lui !

Déjà, il en trouvait une dans ses récents avantages militaires, dans la perspective de nouvelles victoires, dans les sentiments affectueux que lui marquait la dernière lettre de Vannina. Il se persuada vite que le départ de Cécile ne lui causait aucune peine. Elle n'avait jamais été pour lui qu'une maîtresse provisoire. Une seule chose, au fond, le contrariait : l'audace qu'elle avait eue de se donner congé à elle-même au lieu d'attendre la décision royale.

Vingt jours encore séparaient Théodore de la date fixée par M[lle] d'Ornano pour leur rencontre à Sartène. Il résolut néanmoins de s'acheminer sans hâte vers l'Au-Delà des Monts.

Aucun dignitaire ne devait l'accompagner, sauf Costa, qui avait résigné la charge de vice-roi pour reprendre celle de grand chancelier. Comme un bon chien, tour à tour flatté et rudoyé, ne cesse point de vénérer son maître, ainsi Sebastiano s'inclinait respectueusement devant les caprices du sien. De son côté, Neuhof, tenant en suspicion

la plupart des autres chefs, finissait par ne plus se fier qu'à ce brave homme.

Passant à Orezza, il voulut faire une visite de condoléances à la veuve du général Fabiani, retirée dans ce village. Il y insista d'autant plus que son compagnon, sans aligner de raisons bien plausibles, avait tenté de l'en détourner.

Dans une maison d'assez bonne apparence, on les introduisit auprès d'une femme aux yeux hébétés, aux mains tremblantes, tout engoncée de voiles noirs. Elle parut ne rien entendre aux paroles compatissantes du monarque. Ses réponses, bégayées, incohérentes, suaient l'angoisse. Les mouvements qu'elle fit pour ajuster son *mezzaro* découvrirent un visage labouré de meurtrissures et, autour du cou, une guimpe dont la blancheur n'était plus que souvenir.

Le roi, qui avait connu jeune et avenante l'épouse de son lieutenant, n'arrivait pas à s'expliquer que la douleur l'eût vieillie et flétrie de la sorte. Il crut qu'elle avait perdu la raison et le dit, en sortant, à Costa.

— Non, Sire, répondit le grand chancelier. Cette malheureuse n'est pas folle, mais victime des mœurs barbares qui règnent encore dans nos campagnes. Je suis ami des lumières autant que patriote...

— Je le sais, mon ami.

— Et j'aurais voulu épargner à Votre Majesté cet affligeant spectacle. Car, si vous nous avez vu enterrer décemment nos morts sur le champ de bataille, jamais encore vous n'aviez pénétré dans une demeure corse frappée comme celle-ci. Puissent vos justes lois mettre fin à ces horreurs, léguées à notre peuple par les siècles païens et tolérées par un clergé ignorant, que des gens comme Paoli encouragent à protéger la superstition...

Et Costa se mit à décrire, avec l'indignation d'un réformateur, les rites funéraires en usage dans son pays. Il consentait — difficilement — à excuser les cadeaux dé-

posés sur le lit, les compliments adressés au défunt, les lamentations des pleureuses. Mais que les parents et les voisins se réunissent pour interpeller le cadavre et le faire sauter dans une couverture, il ne pouvait pas s'y résoudre! Il exécrait surtout ces aubades atroces que les mégères donnent à la veuve :

— Elles envahissent sa chambre en criant : « Il faut que tu te souviennes du jour où tu as perdu un si brave et si honnête homme! » et la décoiffent, la soufflettent, lui arrachent les cheveux, lui griffent le visage. Vous avez vu, Sire, sur la femme d'un héros, l'effet de ce traitement : on dirait que les outrages qu'elle a subis furent proportionnés aux mérites du général. Pendant un an, la pauvre devra garder même chemise, même coiffe, mêmes draps à son lit!

Ces propos chagrinèrent Théodore. Il reconnut que Mme de Champigny n'était pas sans excuse de fuir un pays où de telles coutumes se peuvent perpétuer. Et Vannina d'Ornano? Ne devait-elle pas souffrir mortellement, dans sa fierté de femme ou dans son orgueil d'insulaire, lorsque des exemples pareils s'offraient à ses regards? L'aversion qu'elle témoignait au mariage s'expliquait peut-être par la crainte des mêmes supplices. Hélas! le roi lui-même ne se sentait guère le pouvoir d'adoucir, selon le vœu de Costa, les mœurs de ses sujets.

Les incidents du voyage lui procurèrent d'opportunes distractions. Il fallait marcher, se montrer partout, réveiller des ardeurs assoupies, discourir, supplier, menacer, promettre à chacun une paix victorieuse et prompte. Pour visiter bourgs et hameaux, la troupe cheminait en tous sens, revenait parfois sur ses pas, traversait des forêts, franchissait des cols, puis redescendait sur la côte.

Un matin, pendant une halte, Neuhof, fatigué par la chaleur, s'éloigna, comme il lui arrivait de le faire, pour s'isoler et rêver à loisir. Il avait emporté, avec un ouvrage de Kabbale, l'élixir de Nathan Rosenroth. Certaines

lectures lui procuraient une sorte d'ébriété métaphysique, par quoi il oubliait les soucis et les travaux quotidiens. Quand il ne trouvait pas dans les traités des maîtres la béatitude espérée, une tentation le reprenait de goûter à la liqueur magique : renonçant alors à scruter en vain les énigmes dernières, il n'aspirait plus qu'à renverser la muraille de marbre noir qui lui dérobait toujours la vue de son propre avenir.

Ce jour-là, cependant, il négligea d'ouvrir son livre et laissa dans sa poche le flacon de cristal. Il s'était couché à plat ventre sous les basses branches d'un arbousier. Peu sensible d'habitude aux attraits d'une nature inculte, il ne put se défendre ni de voir, ni d'écouter, ni d'ouvrir au vent ses narines.

A sa droite s'allongeait à l'infini la lisière d'une pinède, procession de colonnes blanches, supportant des dais de sombre verdure, dont les dômes frémissaient légèrement dans le ciel, ainsi que des parasols sur une foule prête à se mettre en marche. A sa gauche, des chênes-lièges dressaient sous le bronze de leurs feuillages des muscles rouges d'écorchés. Devant lui, dévalant au soleil vers un golfe bleu à peine ourlé d'écume, la toison rousse du maquis s'échevelait jusqu'à la mer, piquée de buissons d'un vert vif et brillant, comme si quelque Cyclope l'eût enserrée dans une résille d'émeraudes

La musique de l'air dans la ramée s'accordait à celle d'un ruisseau chantant parmi les pierres.

Des souffles frais montaient du large, contrariés soudain par une haleine brûlante. La gueule qui s'ouvrait, au-dessus des chênes-lièges, dans une paroi de roc chauffée à blanc, semblait répandre des effluves de fièvre. Des senteurs de miel, de résine et de poivre flottaient sur la bruyère.

En les respirant, le roi s'attristait d'être seul, s'apitoyait sur l'abandon où le réduisaient la fuite de Cécile et l'éloignement de Vannina. Une vague mélancolie, un

désir sans objet — mais lourd et violent comme le parfum de la saison — s'insinuaient peu à peu dans sa chair. Son orgueil se cabrait au souvenir des affronts que lui avaient infligés, jusque sur les marches de son trône, Mme de Champigny et Mlle d'Ornano. Il évoqua, en guise d'antidote, les bonnes fortunes de jadis. Ce qui sortit de sa recherche, ce fut l'effroi de la déchéance : le spectre de la vieillesse parut, annonciateur de lendemains pires encore.

Contre ce fantôme, Neuhof s'insurgea. Haineusement, il convoitait une femme, des femmes, la première venue, toutes celles qui la suivraient. Il brûlait d'assouvir à la fois sa rancœur et sa luxure. Si, à cet instant, le Tentateur lui avait présenté, toutes nues, les plus belles filles du royaume, il aurait souhaité, nouveau Néron, qu'elles n'eussent qu'un sexe et qu'une vie, afin de pouvoir, d'un seul coup, se venger d'elles toutes par le viol et l'égorgement.

Aucun démon ne surgit à son appel. Mais, de la pinède, il vit arriver vers lui une jeune paysanne, décoiffée, rieuse, et qui chantait. Elle s'approchait à petits pas, sans soupçonner qu'un homme l'épiait. Il put apprécier à son aise la grâce de la démarche, la souplesse du torse, la fermeté d'une gorge à la fois fine et drue.

Comme la chanteuse avançait toujours, les yeux baissés, en frappant d'une baguette les tiges des hautes herbes, Théodore se leva. Elle rencontra son regard lourdement appuyé sur elle, se rejeta en arrière, par un instinctif mouvement de surprise, puis, reconnaissant à son manteau rouge le roi de Corse, s'arrêta, rose de plaisir, sourit et s'inclina dans une révérence naïve.

Lui, en ce même instant, sentit la pourpre lui monter au front. Un voile de vergogne recouvrit les images lubriques et sanglantes qui hantaient son cerveau. Il eut peur, une peur atroce, de laisser transparaître les visions que sa conscience venait de répudier, une peur démente

d'en discerner le reflet dans les yeux clairs de la fillette et de voir se flétrir parmi cette pourriture le beau sourire puéril.

Cependant, la sauvageonne le fixe timidement. Apaisé par le respect dévotieux qu'elle a mis à le saluer, il domine sa honte et son angoisse. Un compliment banal, de souverain à pauvresse, dissipe la gêne qui pesait sur eux. Le roi lui a parlé : elle est heureuse et ne cherche pas à s'en cacher. Il lui parle encore. A chaque mot, le visage de l'enfant s'illumine davantage. Cette rencontre, n'est-ce pas un rêve qui se réalise? Sans doute, elle imaginait un prince plus jeune. Celui-ci a bien quarante ans. Mais quel bel homme et quels beaux habits!

Comment un si haut personnage peut-il être à ce point familier, paternel? A y regarder de plus près, il y a dans ses gestes, dans l'interrogation de ses prunelles, quelque chose de tendre, de fiévreux, d'un peu fou, qu'elle n'a jamais observé ni chez son père ni chez aucun des garçons du pays. Et comme il cause bien! Comme il sait vous mettre en confiance!

Après l'avoir traitée en petite fille, voici qu'il a l'air de la prendre pour une vraie dame! Tantôt grave, tantôt joyeux, il ne dit que des choses aimables.

En le considérant avec admiration, elle se rappelle son amoureux, qui, la veille, l'a sottement disputée. Qu'il est bête, ce Paolo, têtu, sournois, querelleur, jaloux, toujours à se plaindre que les parents de sa promise le trouvent trop chétif, ou trop pauvre, ou trop niais pour lui donner leur fille! Ils ont bien raison, les vieux! Comment a-t-elle pu supporter si longtemps un coquebin de cette sorte? Le roi, lui, ne s'y est pas trompé. Il ferait bon rester toujours assise auprès de lui, à l'écouter : c'est si beau, ce qu'il raconte, et si vrai.

Certes, Théodore est sincère. Comme au temps de la jeunesse, il s'étourdit au bruit de ses paroles. Il se grise à en suivre, de minute en minute, l'effet victorieux.

Toutes les femmes de la terre sont abolies par l'humble villageoise qui lui a rendu sa foi en lui-même. Il en demeure si éperdu de reconnaissance que, pour elle, il braverait le ciel et l'enfer.

Savoureuse comme un fruit sauvage, aussi fraîche qu'une fleur du maquis, n'est-elle pas le plus magnifique présent que le royaume de Corse puisse offrir à son roi? Quelle douceur de la sentir s'abandonner, si simplement, si naïvement!

Neuhof en vient à se demander ce qu'il a fait pour mériter pareille récompense. La réponse, aussitôt, flamboie, éblouissante ainsi qu'un phare : toute idée de faute, toute odeur de péché est bannie. En elle, en lui, autour d'eux, il n'y a qu'innocence. N'en faut-il pas conclure qu'Elie-Artiste, génie recteur des Rose-Croix, a prévu et ordonné ce qui va s'accomplir? L'adepte n'en saurait douter : l'ivresse heureuse et claire qui dissout les brouillards de son âme la plus secrète ressemble étrangement à cette quatrième extase, tenue par Platon lui-même pour la plus sublime de toutes, à cette « fureur d'amour » dans laquelle l'esprit de l'homme s'identifie à la nature divine.

Théodore contemple le corps charmant allongé près du sien. Par instants, la jeune fille, avec des mots confus, essaie de dire son bonheur. Sa conscience, à elle aussi, se dilue, dans un abîme de délices. Mais ses yeux, tout à coup, changent de couleur, ses pupilles tressaillent, ses paupières s'ouvrent et se referment. On pourrait croire qu'elle sort d'un sommeil traversé de songes. La voici debout. Que dit-elle? — Il faut qu'elle parte : on l'attend au village. — Elle veut s'en aller? — Hélas! puisqu'il le faut! Oui, oui, elle jure de venir ce soir retrouver « son bon et beau Seigneur ». Oui, elle l'aime, elle lui appartient, pour toujours!

Déjà elle fuit vers la pinède, se retournant presque à

chaque pas pour lui sourire et lui envoyer des baisers.

Il ne lui a pas même demandé son nom. Qu'importe, puisqu'elle a promis de revenir et d'être à lui? Son nom? Il le saura par les tarots. Il le sait déjà : elle s'appelle Jeunesse, c'est-à-dire Victoire!

Au presbytère, où il logeait, le roi, en rentrant de promenade, trouva une lettre de Mlle d'Ornano.

Elle venait seulement d'apprendre l'assassinat du général Fabiani. Cette affreuse nouvelle réveillait son remords : n'était-ce point pour venger la mort du traître Luccioni que l'on avait répandu le sang du brave Balanais? Vannina connaissait assez les gens de sa race pour prévoir une longue chaîne de crimes dont elle se tenait pour complice, n'ayant pas su empêcher le forfait initial : la trahison de Porto Vecchio. L'idée du cloître la reprenait. Elle en avait parlé au marquis Ruffino, qui lui conseillait d'écrire à Sa Majesté et d'attendre patiemment son arrivée de Sartène. « Viendrez-vous bientôt, grand ami? J'ai besoin de vous voir et de vous entendre, afin de connaître la volonté de Dieu. Pour l'heure, je ne puis que prier et continuer à combattre les ennemis du royaume. »

Théodore lut en souriant cette missive, se frotta les mains, puis s'en fut souper de grand appétit avec Costa et le curé, qu'il éblouit de sa faconde. Il discourait avec un esprit endiablé, mais ne pensait qu'à sa bergère : d'une minute à l'autre, Mohammed, qu'il avait chargé de veiller à tout, pouvait lui apporter le message convenu.

Les trois convives prenaient tranquillement leur café en grignotant des amandes vertes lorsque des cris éclatèrent à quelques pas de la cure. On distinguait des hurlements aigus comme ceux d'un enfant que l'on bat, des voix d'hommes qui glapissaient des injures et, par instants, les sons rauques du parler tunisien. A tout cela se mêlaient des bruits de lutte. Le vacarme se prolon-

geant, Neuhof pria le grand-chancelier d'aller voir ce qui se passait.

Costa se leva pour exécuter l'ordre.

Comme il allait ouvrir la porte, elle céda, sous une poussée brutale et deux corps enchevêtrés roulèrent sur le carreau de la salle. C'était Mohammed, aux prises avec un des gardes du roi.

Pendant que les deux compagnons de Théodore, ayant réussi à séparer les combattants, maintenaient et admonestaient le soldat corse, le Maure eut le temps d'expliquer en arabe à son maître qu'il avait surpris ce maraud en train de rouer de coups la belle jeune fille dont Sa Majesté attendait la visite.

Neuhof bondit vers le drôle.

— Comment! rugit-il, tu as osé...

L'autre, avec une paisible insolence, lui coupa la parole :

— C'est ma sœur.

Repoussant, d'un double mouvement des épaules, le prêtre et le grand-chancelier, il ajouta :

— Crois-tu, vieux porc, parce que tu es habillé de rouge, que je te permettrai de la salir?

Le roi, suffoqué, saisit sa canne à bec de corbin. Plus prompt, l'homme avait empoigné un escabeau et, à deux mains, le balançait au-dessus de sa tête. Le monarque sauva la sienne en s'effondrant sous une lourde table de chêne, qui résista au choc du projectile.

Dans le tintamarre de la vaisselle brisée, un flambeau s'éteignit. Un autre, heureusement, fixé au manteau de la cheminée, gardait sa flamme. Elle permit au Barbaresque de voir le Corse qui chancelait comme un chasseur maladroit ébranlé par le recul de son fusil, et de le saisir, par derrière, à bras-le-corps.

Tirant de ses chausses un bout de corde, il essaya de ficeler son adversaire.

Théodore cria bravo et, l'index pointé vers une grosse

solive qui émergeait de la muraille, commanda d'y pendre le coupable. Avec de l'aide, Mohammed y fût peut-être parvenu, mais le curé se récusa et le bon Sebastiano n'était décidément pas de taille à se rendre utile.

Sa Majesté ne pouvait pourtant pas opérer Elle-même. Elle ouvrit la fenêtre et se pencha pour appeler du renfort. Les hommes de garde avaient abandonné leur poste. Le fidèle Ali ne parut point.

Ce fut au rebelle qu'un secours arriva. Plusieurs villageois envahirent la pièce. En un clin d'œil, ils délivrèrent leur camarade. Ils eussent fait un mauvais parti au roi, qui leur avait bravement tenu tête, si Costa et quelques serviteurs, enfin attirés par le tumulte, ne s'étaient interposés avec énergie.

Avant de vider les lieux, les intrus lâchèrent encore quelques phrases malsonnantes à l'adresse de ce *Tedesco*, assez stupide pour se figurer que les filles corses ont été créées à seule fin de divertir les cochons de son espèce.

Le frère de la belle ricana :

— Dis-toi bien, surtout, que je lui ai flanqué une fière raclée !

Un autre — c'était Paolo, le fiancé — surenchérit :

— Pour sûr, alors, et qui lui ôtera l'envie de recommencer !

Il envoya quelques tapes d'affection sur les omoplates de son futur beau-frère et, goguenard, tira la moralité de l'aventure :

— En somme, c'est tout gain pour moi : la petite garce ne me manquera plus de respect. Quant à tes parents, ça va les décider à ne pas faire traîner les choses !

Tandis que le garde des sceaux, assisté par un groupe de partisans fidèles, refoulait peu à peu les malandrins, les suivait jusque devant l'église, les adjurait de rentrer chez eux et obtenait enfin qu'ils y consentissent, le curé avait donné asile dans sa propre chambre à M. de Neuhof.

Brisé par l'émotion, tremblant de rage et d'impuissance, Théodore entendait comme un lointain bourdonnement les consolations de l'ecclésiastique :

— Votre Majesté l'a échappé belle! Il est vrai qu'Elle fut imprudente : nos gens ne plaisantent pas sur l'honneur féminin. Dieu soit loué, ces butors sont partis! Pas de danger qu'ils reviennent, je m'en porte garant. Je leur ai fait comprendre...

Le roi ne répondait rien, respirait avec peine et se massait le front d'une main molle.

— Croyez, continua le prêtre, que je ne cherche pas à excuser la grossièreté de leurs manières. Une telle impudence mériterait d'être châtiée! Mais si je vous disais, Sire, que, dans les pièves du Cap, où je suis né, nos seigneurs punissent des galères tout homme qui, de force, embrasse une fille sage? Leur sévérité se retourne d'ailleurs sur la personne du sexe lorsque, pour le même motif, elle les occupe plus de deux fois : à la troisième, c'est elle qu'ils condamnent à deux heures de pilori, car ils considèrent à bon droit que la mâtine a dû y mettre malice...

Sa mission de pacificateur achevée, Costa était revenu. Il confirma le fait et, d'une voix geignarde :

— Sire, prononça-t-il, nous avons, à grand'peine, sauvé votre auguste personne. Le trône, hélas! n'en est pas moins éclaboussé! Si dur qu'en soit l'aveu, je ne vois aucun moyen de venger ce sacrilège.

Tristement, le curé approuvait de la tête.

— Enfin, gémit le grand chancelier, j'ai pu au moins calmer les plus fortes têtes. Mais quelle épreuve! Je vous avais pourtant mis en garde... Comprenez ma douleur : moi qui chaque soir, depuis six mois, consigne respectueusement dans mon journal les actes et les paroles d'un Prince vénéré, me voilà devant une page que ma conscience m'interdit d'écrire!

Il parlait en fixant le plancher. Un hoquet du roi lui

fit relever le front et interrompre son discours. Théodore ne tremblait plus, mais ses yeux roulaient dans leurs orbites. Sur sa face exsangue, une sueur suintait. Il bégaya quelques mots inintelligibles et finit par trouver la force d'appeler :

— Ali! Mohammed !

Les deux Maures le transportèrent chez lui, condamnèrent sa porte à tout le monde et le soignèrent à leur façon.

La crise de déchaîna, aussi violente que celle qu'il avait subie à Montemaggiore, avant la marche sur Corte. Combattue dès les premiers symptômes, elle dura moins longtemps. Personne, hors ses esclaves, n'ayant approché le malade, il ne fut question ni de diableries ni d'exorcismes.

RENÉ DE WECK.

(A suivre)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Le neveu de Rameau, par Denis Diderot, suivi d'autres œuvres du même auteur, présentées par André Billy, Payot. — *Polichinelle, comte de Paonfier*, parodie inédite du *Glorieux* de Destouches (1732), suivi des *Champs-Elysées* de MM. de Caumont et Destouches, publiés par Gustave L. van Roosbroeck et Antony Constans ; Edouard Champion, — *Pages casanoviennes*, publiées sous la direction de Joseph Pollio et Raoul Vèze ; I, *Le Messager de Thalie*, onze feuilletons inédits de critique dramatique, par Jacques Casanova ; II et III, *Correspondance inédite de Jacques Casanova* (1760-1772), Jean Fort. — Albert Chérel : *André-Michel Ramsay*, Perrin. — Dauphin Meunier : *Autour de Mirabeau*, Payot. — Paul Courteault : *La Révolution et les théâtres à Bordeaux*, Perrin.

Les publications de textes continuent à nous parvenir si nombreuses que nous ne pouvons les signaler toutes. Un choix s'impose parmi elles qui nous est indiqué par leur intérêt, l'importance des commentaires les accompagnant ou l'attrait des inédits qu'elles nous apportent.

M. André Billy, à l'instant où l'on annonce à grand fracas la prochaine apparition de biographies de Diderot confiées à certains frères ignorantins, a cru devoir nous offrir une nouvelle édition du **Neveu de Rameau**, suivi du *Supplément du Voyage de Bougainville*, des *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, de l'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale*, et d'une glose *Sur les Femmes*. Il lui a paru que le public, lisant ces textes admirables, apprendrait bien mieux à estimer un grand esprit et un magnifique écrivain qu'en parcourant les fadaises d'essayistes sans culture. Nous lui donnons entièrement raison. Au surplus le *Neveu de Rameau* et les pièces sus-indiquées ne se trouvent-ils guère plus dans le commerce, et faut-il les chercher dans les *Œuvres complètes*.

M. André Billy a écrit une Introduction pleine de finesse, de grâce et de spontanéité à ces œuvres où la fantaisie, la gaieté, la satire, sont traitées d'un style ferme et souple, pittoresque et co-

loré, si vivant encore que, sans ses rappels de faits et de personnages d'autrefois, on le daterait volontiers de notre époque. Il nous évoque en croquis successifs les images essentielles de la vie de Diderot, si fantasque et si pleine. L'homme s'agite ainsi devant nous, non point le philosophe, le remueur d'idées, le créateur, mais cet être pétulant, bavard, passionné, généreux, que l'on voit passer du grenier de Mme Champion à l'Hôtel d'Holbach et de cet hôtel au palais de la grande Catherine de Russie.

Les textes publiés par M. André Billy, dans cette collection *Prose et Vers* qui nous semble élaborée avec beaucoup de soin, sont présentés avec toutes les séductions d'une typographie intelligente qui, par ses vignettes, ses bandeaux, ses hors-textes, nous restitue le charme léger du temps où ils furent écrits.

MM. Gustave L. van Roosbroeck et Antony Coustans ne se sont point préoccupés d'esthétique typographique en publiant **Polichinelle, comte de Paonfier** et les **Champs-Elysées**. Ils ont simplement voulu mettre à notre disposition, avec le premier de ces petits ouvrages, une parodie fort ingénieuse du *Glorieux* de Destouches que Favart, débutant dans la carrière des lettres, fit représenter, en collaboration avec Gargillières, le 14 mars 1732, au théâtre des Marionnettes de la Foire Saint-Germain ; avec le second, un divertissement de Destouches joué au cours de la neuvième nuit de Sceaux devant la duchesse du Maine. De ces piécettes, ni l'une ni l'autre n'avaient été recueillies dans les œuvres complètes de Favart et de Destouches, et la première était même restée inédite. Elles n'enrichissent guère ces deux auteurs, malgré leur agrément. Elles constituent néanmoins des documents littéraires auxquels leurs éditeurs ajoutent, sur les circonstances de leur composition, des renseignements intéressants.

Les **Pages casanoviennes** publiées par MM. Joseph Pollio et Raoul Vèze offrent une plus grande importance. Ces volumes, dont on nous promet une série fort imposante, affectent la forme de recueils terminés par un *Intermédiaire des Casanovistes*, qui n'en sera pas la partie la moins curieuse.

MM. Pollio et Vèze se proposent d'y donner tout ce que leur savante investigation leur permettra de recueillir d'inédit ou de rarissime des productions de leur héros de prédilection. Ils ajouteront à ces pièces précieuses des études dont l'originalité ou les

documents nouveaux leur paraîtront dignes de voir le jour. Du moins, cela ressort il des premiers tomes en notre possession.

Ainsi donnent-ils, pour la première fois, le texte du **Messager de Thalie**, journal rédigé en 1780 à Venise par Jacques Casanova, associé d'un certain Bottari, et patronnant les représentations d'une troupe de comédiens français recrutée à Florence, parmi lesquels brillait une énigmatique demoiselle nommée Clairmonde. Ce journal, inconnu jusqu'à l'heure présente, est composé de 11 numéros dont un en langue italienne. Il est conservé, en exemplaire unique, à la bibliothèque de la Fondation Quérini Stampalia, à Venise. C'est un journal-programme. Chaque numéro débute par quelques pages de critique dramatique mélangée de considérations et d'anecdotes de qualités assez variables. Ces pages louent généralement les pièces interprétées par la troupe. Elles sont suivies de la liste de celles qui seront jouées les semaines suivantes Les éditeurs accompagnent le texte de notes et de commentaires remarquables.

Deux autres tomes des *Pages casanoviennes* contiennent cent cinquante lettres inédites de Casanova, réparties de 1760 à 1798 et adressées à un grand nombre de personnages illustres dont on retrouve les noms dans les *Mémoires*. Elles éclairent de détails nouveaux de nombreux faits de l'existence du fameux aventurier. Signalons également, dans ces deux tomes, une docte étude de M. Tage Bull, sur le *Vrai texte des Mémoires de Casanova*, et une fort curieuse *Conversation avec Brockhaus* de M. Fernand Fleuret, conversation d'après laquelle trois manuscrits des *Mémoires* auraient existé à l'origine, dont l'un, confié à Wilhelm von Schütz pour sa traduction allemande, et l'autre mis ès mains de Jean Laforgue pour sa publication, auraient disparu, dérobés par ces personnages peu scrupuleux. Voilà une singulière révélation et qui bouleversera l'esprit des casanovistes, car ces trois manuscrits présentaient, paraît-il, trois leçons différentes du texte des *Mémoires*. Heureusement Brockhaus ajouta que la version demeurée dans son coffre-fort était la dernière et, par suite, la plus précieuse. Mais qui le croira? M. Fernand Fleuret a-t-il pour toujours agrandi le mystère planant autour de ces *Mémoires*? Quand donc les Allemands se décideront-ils à prouver qu'ils possèdent réellement cette version tant attendue des casanovistes? Est-il d'ailleurs si nécessaire que nous la connais-

sions ? N'en savons-nous pas assez sur la personnalité morale et sur les avatars du subtil aventurier ? Tout ce que l'on publie de lui contribue à démontrer plus positivement qu'il était un fripon de génie.

Mais ces hommes équivoques, pourvu qu'ils aient usé avec audace ou habileté d'un fusil ou d'une plume, capteront toujours l'attention de la postérité. Un autre aventurier de moindre envergure nous est présenté par M. Albert Cherel dans un petit volume aux solides références, aux pages construites avec méthode et clarté. Il se nomme **André-Michel Ramsay**, Ecossais d'origine. Il n'était guère connu jusqu'à présent que par deux de ses moindres écrits, une *Histoire du vicomte de Turenne* et *les Voyages de Cyrus*. La savante biographie, par endroits très curieuse, de M. André Cherel, tout en l'exaltant médiocrement, servira sa mémoire.

Ramsay prétendait appartenir à une illustre famille. Cependant son enfance s'écoula dans la médiocrité. Intelligent, précoce, il fit de solides études, orientées vers la philosophie et la théologie. Après un séjour en Hollande, il vint en France et, bien que calviniste, entra dans le groupe du Pur Amour que Mme Guyon conduisait encore, à Blois, sous la sauvegarde lointaine de Fénelon. M. Albert Cherel connaît admirablement le milieu où son héros évolue et toutes les sectes d'illuminés protestants et catholiques, et tous les mystiques qui, de loin ou de près, participent au mouvement de destruction de la religion orthodoxe. Il nous en fait une peinture colorée.

Ramsay pénétra dans l'intimité de Fénelon et de son neveu, le marquis. Sans beaucoup de scrupules, l'homme, quand le prélat mourut, s'empara de ses papiers, prétendit désormais répandre sa vraie doctrine, doctrine de tolérance dans tous les domaines, doctrine qui rendit sympathique la physionomie et la pensée féneloniennes au monde nouveau qui marchait d'un pas rapide vers la Révolution.

Ondoyant et peut-être sceptique, Ramsay s'inquiétait surtout d'assurer son propre bien-être. On le voit exercer des fonctions d'éducateur dans de grandes familles, jouer d'obscurs et efficaces rôles politiques, obtenir le collier des ordres royaux, solliciter un fauteuil à l'Académie française, compter parmi les propagateurs les plus actifs de la franc maçonnerie, épouser une noble fille

anglaise, mourir après avoir frayé intimement avec les plus illustres personnages. Son œuvre, fort abondante, est analysée avec soin par M. André Chérel qui la juge néfaste, et pour la mémoire de Fénelon, et pour le public du temps, qu'elle contribua « à faire dévier » dans la mesure de ses moyens.

Ne cherchons pas à établir comment les idées de tolérance, les goûts de science et de progrès répandus à travers le temps par les libertins, les protestants, les francs-maçons, contribuèrent à susciter l'état d'esprit humanitaire de la période révolutionnaire. Cela nous entraînerait trop loin et n'est point de notre ressort. Aussi bien avons-nous à examiner, la Révolution venue, quelques tableaux de cette époque, brossés par M. Dauphin Meunier.

M. Dauphin Meunier compte parmi les rares historiens documentés aux sources originales et sachant retrouver, dans la poussière des archives, les inédits sensationnels, qui excellent, par la vertu de leur style évocateur, à ressusciter, dans son animation et sa couleur, la vie d'autrefois. Il s'est attaché à nous rendre plus nette et plus véridique la psychologie, encore mal connue, de Mirabeau. Son ouvrage récent : **Autour de Mirabeau**, sert admirablement son dessein par l'impartialité que l'on y constate tout d'abord, par la valeur incontestable de ses références, enfin par la conduite remarquable de récits pleins de faits nouveaux.

Tantôt, dans ces récits, Mirabeau joue un rôle épisodique et tantôt un rôle principal. M. Dauphin Meunier nous fait, par exemple, une peinture étonnante de relief de la société qui vécut de 1765 à 1790 au château de Vincennes, de ses locataires installés là sans aucun droit véritable et de ce Rougemont, gouverneur que Mirabeau, en 1777, trouva installé en tyran. Cette société en 1789 devait s'ériger en petit royaume et se donner une constitution dont M. Dauphin Meunier publie les articles.

De la même plume pittoresque, M. Dauphin Meunier prouve que Mirabeau ne se livra point, comme on l'a prétendu, au brigandage en Limousin. Il nous conte ensuite, avec beaucoup de verve, l'histoire de la comtesse douairière de Bussy, de son fils et de sa belle-fille, le comte et la comtesse de Bussy, personnages fantasques, toujours perdus en disputes et en aventures, de la dernière surtout, « la belle Zéneide » que Mirabeau devait rencontrer sur sa route et dont il devait recevoir tendresse d'abord, puis aide et soutien lors de sa séparation d'avec sa femme...

Parmi les autres études de ce livre, citons, entre les plus importantes : *Mirabeau à Londres*, les *Dernières années du marquis de Mirabeau*, *Lettres inédites de Mirabeau à M. de Combs* et surtout le *Premier pas de la Terreur*, chapitre au cours duquel M. Dauphin Meunier publie le procès-verbal inédit des trois séances du Club des Jacobins que les historiens de la Révolution crurent perdu et qui restitue la vraie physionomie de ces séances.

Moins pittoresque que le livre de M. Dauphin Meunier, écrit cependant dans une belle langue sobre et limpide, l'ouvrage de M. Paul Courteault : **La Révolution et les Théâtres à Bordeaux**, nous apporte un nombre non moins important de documents inédits, puisés dans les archives départementales et locales. M. Paul Courteault, parfait historien de Blaise de Montluc et docte éditeur de ses *Commentaires*, est habitué à manier avec aisance la matière enclose dans les vieux dossiers, à en extraire l'essentiel, à retrouver, grâce à elle, l'atmosphère, les images, les figures du passé.

Son étude nous initie, tout d'abord, à l'histoire administrative et économique des deux théâtres bordelais existant à l'époque de la Révolution, le Grand Théâtre, monument magnifique bâti par l'architecte Victor Louis, et les Variétés. Ces deux théâtres paraissent, sous les directions diverses qui présidèrent à leurs destinées, avoir connu des difficultés grandes d'existence, malgré les subventions, l'intérêt que leur portèrent les municipalités ou autres corps élus, le succès de leurs créations, le talent des acteurs.

De ceux-ci, et de leurs démêlés, et de leurs passagers triomphes, M. Courteault nous trace un tableau anecdotique souvent fort attrayant. Les plus célèbres paraissent avoir été, parmi les acteurs attachés au Grand Théâtre, Dauberval et sa femme, et Mlle Clairville, le premier habile faiseur de ballets. Des comédiens étrangers à la ville, les Italiens notamment, des ténors fameux, des danseurs renommés comme Vestris, des tragédiens illustres, comme Talma, vinrent, de temps à autre, animer les représentations de la principale scène bordelaise. Plus tard, d'autres théâtres, le théâtre italien, le théâtre Molière, fondés successivement, présentèrent plusieurs comédiens de valeur, mais, ne pouvant concurrencer avantageusement des établissements anciens, connurent d'éphémères destinées.

M. Courteault, dans son livre, marque, avec netteté et grande abondance de renseignements, les répercussions qu'eurent sur la scène bordelaise les événements de la Révolution, et comment ces événements provoquèrent la naissance d'une littérature dramatique toute d'actualité. Il note aussi les manifestations publiques, les fêtes, les réceptions, les apothéoses, les violences qui eurent pour cadre les théâtres transformés en lieux d'assemblée des partis politiques. Sur ces questions, son travail, que nous ne pouvons analyser en détail, présente un très certain et très nouvel intérêt, qui n'échappera pas aux historiens de ce temps troublé.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Max Jacob : *Les Pénitents en maillots roses*, Simon Kra. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Phosphores mordorés*, Perrin. — Jean Hyacinthe-Loyson : *Le Collier des Songes*, Librairie de France. — Jacques Trève : *Douze Sonnets*, l'Encrier. — Gabrielle Rosenthal : *Avec Amour*, aux dépens de l'Auteur. — Georgette Chaillot-Nikolitch : *Le Rosier merveilleux*, Revue des Poètes. — Laure Ferry de Pigny : *Sincérités*, Revue des Poètes. — Hedwige Louis-Chevrillon : *Les Heures du Berger*, suivies de divers poèmes, Chiron. — Abel Letâlle : *L'Accalmie nuancée*, Jouve. — Gustave Zidler : *La Gloire nuptiale*, Revue des Poètes.

Etrangement, le livre de M. Max Jacob porte en frontispice la liste d'une douzaine de titres qu'on aurait pu aussi bien lui attribuer que celui qui s'étale sur la couverture, **Les Pénitents en maillots roses**. J'y relève la persistance de certains termes en relations de parenté étroite, comme caractéristiques, sans doute, de la pensée ou de la préoccupation de l'auteur : *Acrobate*, *clown*, *foire*, *grimaces*, *maillot* et, d'autre part : *confessionnal*, *autel*, *bure*, *évêque*, *angelus*... La double hantise des jeux du cirque et du rite religieux occupe sans cesse l'esprit du poète. Une effusion de ferveur mystique, sincère et pleine d'élan, alterne avec des dislocations excentriques ou la recherche de brisures au chatoiement prismatique d'un soudain et particulier éclairage. M. Max Jacob accumule un savoir hétéroclite en sa cervelle ; les images en surgissent au hasard, heurtant leurs disparates ; il est trop averti de la vanité des réalités et de toute pensée humaine pour s'évertuer à contrarier des mêlées dont il s'amuse et compte bien amuser ses lecteurs. Le malheur, c'est que les rencontres de fortune ne sont pas toujours heu-

reuses ; les grimaces ne sont pas toujours horribles ou grotesques, parfois ne révèlent même rien de plus qu'un désaccord ne mettant en valeur ni une expression du visage ni une bizarrerie inattendue ou frappante. Et M. Max Jacob ne semble exercer aucun choix. Tout lui est bon indifféremment ; mais, le plus souvent, je m'empresse de l'en louer, il réussit dans ses desseins, et étonne imperturbable par des chocs de mots, de syllabes, d'idées, d'une acrobatie très particulière où rien ne l'arrête :

C'est pour aller au bal, au bal,
au Bal, au Baïkal, allah !
au bal, allah ! Ah ! à la balalaïka...

On peut ne pas goûter, ou sourire à des prodiges de pareille clownerie. Et certaines notes de voyage sont exquises, Antibes, Nice, Roscoff, — non moins que les *Poèmes burlesques.*

Avec plus de discrétion élégante, plus d'égard à de la distinction dans l'attitude, ne pourrait-on voir naître ce genre de poésie burlesque ou allusive en bien des pièces de circonstances, en des épigrammes, en des madrigaux, en des sonnets d'intention marquée que, dans une trentaine de recueils, le prince Charles-Adolphe Cantacuzène a réunis ? On sait en quelle estime l'ont tenu des hommes tels que Remy de Gourmont et Pierre Quillard. Leur sympathie ne se serait pas trouvée déçue à lire la série nouvelle, **Phosphores mordorés**. Une pointe amère, — douce-amère — sereine cependant de philosophie qui accepte et n'attache aux choses qu'une importance fort relative, pénètre et retient, à la lecture de ces prestes et brefs poèmes.

M. Jean Hyacinthe-Loyson égrène, convaincu, fervent, mélancolique, **le Collier des Songes**. On salue avec joie ce jeune poète qui croit à la poésie, aux joies de l'esprit, aux enchantements de l'amour, et à qui la mystique même et ce qu'il a pénétré du savoir le plus profond sert merveilleusement à exprimer le bondissement de ses espoirs, la douleur déçue de ses personnelles expériences. M. Jean Hyacinthe-Loyson n'ignore pas tout ce que l'adoption des fantaisies recherchées de nos jours et qu'on imagine d'un raffinement spécial aurait pu, s'il s'y était adonné, lui apporter de succès immédiat et de prompte notoriété. Il vise plus profond. L'ancien rêve et l'idéal des poètes de la grande tradition, noble et désintéressé de tout succès immédiat, revivent en lui. Il ne risque rien dont il n'ait par la réflexion éprouvé la

valeur durable ; il ne fait pas fi d'un métier dont usèrent pour s'exprimer les maîtres poètes sans abdiquer rien, au contraire ! de leur sensibilité. Une dédaigneuse désinvolture, selon lui, n'en tient pas la place. Non qu'il convienne de maintenir des observances peut-être désuètes, mais on ne doit s'en dégager qu'avec une extrême prudence, car l'appareil lyrique ne constitue pas une gêne, c'est mieux même qu'un appui et une aide, il est l'inséparable substance du chant même et du décor.

J'apprécie beaucoup dans *le Collier des Songes* la franchise simple et l'absence de jactance. Sans doute l'auteur, si jeune soit-il, se doute que son expérience ne diffère pas, au fond, d'expériences nombreuses et immémoriales. Mais il s'y joint un parfum de sensualité qui se fond aux encens d'oraisons pour former un ton étonnamment spécial et personnel. Tous les poèmes de ce volume sont d'une tenue noble, soutenue, belle ; plusieurs vont plus loin, et des images sûres donnent à songer. Il ne faut pas que, dans l'avenir, M. Jean Hyacinthe-Loyson tolère à ses facultés de réflexion une prédominance sur les élans de son tempérament, mais qu'un équilibre s'obtienne qui ne dérobe de son mérite ni à l'un ni à l'autre de ces éléments en plein accord. Et cependant de la hardiesse et un constant élan vers l'au delà ! La tâche est accablante, oui ! mais quel réconfort dans la conquête et la sérénité !

Douze Sonnets de Jacques Trève, tourment de l'infini, inquiétude du suprême mystère, sonnets diligemment œuvrés, et de qualité louable. On y lit la passion inquiète d'une âme déprise des choses humaines et que hante le souci de l'éternel.

Avec Amour Mme Gabrielle Rosenthal s'est offerte et donnée aux effusions de sa sensualité, peut-être plus cérébrale, d'ailleurs, que véritable; comme Jean Dolent, à qui objecte : « Mais c'est irréel », — elle répond : « Il y a du réel, ma joie ». Son rêve est bondissant tour à tour ou prostré, et se satisfait sans doute de la seule illusion. La sollicitude maternelle et un goût d'art très éclairé se mêlent à l'élan vers la volupté. Toujours le mot du grand Meredith s'impose : « Leur sens est de leurs sens encore tout mêlé » ; elles ne distinguent pas ou, du moins, n'en tirent pas le prétexte pur à un essor nouveau ou supérieur. Quand elles ne se confessent ou que leur poème n'est pas un aveu, il semble encore qu'il le soit. De leur sensation elles

demeurent préoccupées à l'instant où il conviendrait de la transposer et d'en faire matière d'art. Souvent comme ici, en maintenant une allure naïvement de convenance avec son objet, la femme poète se livre au désordre de l'invention, et ne domine pas son métier ; elle l'adopte sans doute comme commode à son dessein, mais n'y creuse point sa marque. Il y faut, je pense, trop de temps et de soin. Cela reste honorable, mais improvisé. Pour échapper à la mesure banale alors, il y faudrait apporter le cœur déchiré d'une Desbordes Valmore, le sensuel emportement d'une Anna de Noailles dans ses jours les meilleurs, le sanglot véhément à la fois et contenu d'une Lucie Delarue-Mardrus. Mme Rosenthal ne se laisse point emporter plus loin qu'elle ne l'entend. On ne se sauve, en pareil cas, qu'en raffinant sur le métier. Mais l'art est long.

Deux excellents livres publiés chez Perrin par la *Revue des Poètes*. Quête et enrichissement d'amour, le cœur semblable à un rosier, **le Rosier merveilleux**, une à une s'en ouvrent les roses. Epanouissement, déception, meurtrissure et chagrins, Mme Georgette Chaillot-Nikolitch, avec une réserve de bonne compagnie, suffisamment d'ardeur et un savoir appréciable, chante à son tour la presque unanime aventure. Les **Sincérités** de Mme Laure Ferry de Piguy connaissent et hantent tous les climats, des rivages malouins aux oueds d'Algérie, et de Carthage à Varsovie. Ses douleurs, ses joies s'amplifient par l'amour, se forcent jusqu'à la haine, et toujours et partout elle porte la nostalgie d'une existence froissée et de ses deuils inconsolables.

Les Heures du Berger, où Mme Hedwige Louis-Chevrillon voit se former sa destinée d'amour, elle les chante avec ferveur. Les confidences demeurent discrètes. L'auteur se plaît à essayer des rythmes brisés et difficiles, et réussit selon ses desseins. Un peu de hardiesse serait nécessaire pour que s'accuse la personnalité ; ce qu'on lit dans ces vers ne satisfait pas sans lasser ; il y faudrait l'éclair de ce qu'on n'a pas la sensation ou le souvenir d'avoir lu souvent et ailleurs.

Je ne connais point de M. Abel Letalle les essais critiques qui le révèlent attentif aux merveilles de l'art italien. A lire ce qu'il nous donne comme *poésies*, il y a apparence qu'il soit un prosateur consciencieux et raisonnable. D'un poète il porte en soi l'illusion ; ce qu'il rime est d'un travail appliqué, sérieux, volontaire;

il manque à **l'Accalmie nuancée** le lyrisme, ce jaillissement mystérieux d'enthousiasme qui est une effusion de l'être aux choses par le moyen de la pensée ou des images, et surtout de la musique divine, mais il semble que M. Letalle, asservi à l'emploi impérieux de vocables abstraits propres à la dialectique, en ignore le prestige ailé et qui transfigure.

La Gloire nuptiale « est le livre d'Heures du foyer réhabilité, purifié, sacré, le livre que l'on voudrait voir à la portée de la main, sous la lampe, au cœur de la maison, à cette heure angoissante où la prospérité, l'honneur et l'existence même de la Patrie dépendent de la ferveur des pères et des mères, de la qualité et du nombre des enfants. » M. Gustave Zidler est un apôtre convaincu, de ton décent et modéré ; ses poèmes sont meilleurs que beaucoup d'autres qui s'asservissent à la progagande des opinions ou des nécessités sociales. Ce n'est pas au point de vue du lyrisme que des livres de ce genre peuvent être considérés. Je doute au surplus que même il apporte un appui utile aux décisions et exigences de l'universelle Terreur fiscale qui broie partout, avilit et tend à anéantir l'espèce humaine, tout en feignant de l'encourager à multiplier.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Emile Zavie : *La maison des trois fiancées*, Librairie Gallimard. — André Baillon : *Châlet 1*, F. Rieder et Cie. — H.-R. Lenormand ; *L'armée secrète*, Librairie Gallimard. — François Fosca : *Les dames de Boisbrûlon*, Editions du Sagittaire. — Albert Erlande : *T. W. Fair, sa mort et sa femme*, J. Ferenczi et fils. — Jean de Gourmont : *La Toison d'or*, Editions du Siècle. — Mémento.

La maison des trois fiancées, par Emile Zavie. On a cité le nom de Stendhal à propos de ce roman qui a remporté le prix de « La Renaissance ». Mais il ne me semble pas qu'en l'écrivant M. Emile Zavie se soit proposé pour modèle l'auteur de *La Chartreuse*. *La Maison des trois fiancées* est un récit très agréable, avec élégance écrit, d'un mouvement vif et d'une observation finement teintée d'humour, ce n'est point une œuvre de psychologie en profondeur et d'exaltation des passions. Le goût mesuré, le sens parfait de l'équilibre, au surplus, qui caractérisent M. Zavie, lui ont interdit de s'abandonner dans cette histoire, où il se révèle un de nos meilleurs romanciers d'aventure,

à l'outrance qui le guettait, presque à chaque page. Il n'a point poussé les choses au noir. Comme c'est dans la bouche d'un Français moyen, mieux : d'un de ces Parisiens qui ont l'esprit, et la tournure d'esprit de M. de Voltaire, qu'il a mis sa narration, il semble qu'il se soit plutôt appliqué, au contraire, à atténuer qu'à accentuer le relief des caractères de ses personnages. Si ses jeunes filles slaves, Wanda, Xania et Nathalia ont des réactions très particulières sous l'influence de leur désir d'épouser « Roguère » pour pouvoir échapper à l'enfer de leur pays — le roman de M. Zavie se passe au début de la révolution russe — elles ne nous déconcertent pas. Roguère interprète, ou filtre, en quelque sorte, leurs sentiments en nous les communiquant, et par là-même il nous les rend plus accessibles. Il est plus amusé qu'ému, on dirait, par l'étrange aventure qui lui arrive, et son sens critique, toujours en éveil, l'empêche de perdre jamais la tête, s'il commet des étourderies. J'ai traduit de M. William Gerhardi un roman (*Futilités*) qui, comme celui de M. Zavie, se passe en Russie, à la veille de l'effondrement de cet empire. Rien de plus curieux et de plus instructif que de comparer les impressions de l'auteur anglais et celles de l'auteur français. Mais c'est à leur éloge à tous les deux que de ces impressions, qui résultent de tempéraments très différents, la même vérité se dégage.

Châlet 1, par André Baillon. Il n'était rien qui effrayât plus Napoléon que l'idée de perdre la raison, et l'on comprend qu'un homme, justement fier de l'équilibre de ses facultés mentales, redoute moins de mourir que de voir cet équilibre rompu. On sait comme il tient à peu de chose que notre cerveau se détraque, et à quel point il est difficile, en outre, de délimiter le domaine de la sagesse, tant au delà d'une certaine zone très restreinte, où son évidence s'impose, elle confine à la folie. Jean Martin, le héros de M. Baillon, et qui est son Ménechme, a profité du séjour qu'il lui a fallu faire à La Salpêtrière pour se placer à la limite du petit noyau de raison qui est commun à la plupart des hommes, et pour noter les nuances par lesquelles passe le halo trouble qui l'entoure et qui se confond avec la démence caractérisée. N'étaient la douche, les ponctions lombaires, la camisole de force, la petite voiture, un demi-quarteron d'excentricités, et surtout, hélas ! le spectacle navrant de certaines déchéances, on se croirait chez des gens normaux au milieu des

malades que nous décrit par touches délicates et sûres M. Baillon... Je ne plaisante point. M. Baillon nous montre ses camarades d'hôpital comme il faudrait voir les hommes dans la vie courante, avec, en plus, le grain d'ironie qui relève le goût de l'observation, et l'indulgence ou la charité qui nous interdit de nous croire supérieurs à ceux que nous jugeons. Cet homme désabusé — et qui ne s'abuse même pas sur lui-même — s'attendrit devant la grâce d'une fleur et sourit de la poésie qui se mêle à tout et qu'on peut découvrir partout, à condition de n'être l'esclave d'aucune idée préconçue. J'aime, tout particulièrement, qu'il n'insiste pas sur ces déchéances auxquelles j'ai fait allusion plus haut, et dont il lui eût été facile d'exagérer l'horreur. « Nous ne serons jamais plus cruels que la vie », disait Laforgue. M. Baillon le sait bien, mais il ne le répète pas à satiété dans son livre, et ce livre, si sombre qu'il soit, a le charme d'un florilège sur nos sentiments et nos passions, sur nos vices et nos petites manies, sur nos douleurs et nos joies, enfin, qui semblent tissées d'un fil pareil, mais diversement coloré, selon les heures.

L'armée secrète, par H.-R. Lenormand. M. Lenormand, qui est un de nos écrivains dramatiques les plus originaux, et qui a fait beaucoup pour rendre au théâtre un des éléments essentiels que le cinéma lui a ravis — celui de l'espace — nous transporte, dans les trois nouvelles qui composent son livre, dans trois endroits différents : en Suisse, en Hollande, en Algérie. Faculté rare chez un romancier, plus rare encore chez un dramaturge, l'auteur du *Simoun* parvient chaque fois à évoquer l'ambiance où son action se passe, et à rendre par là-même celle ci vraisemblable. Ses personnages nous semblent inséparables du milieu où il les fait vivre et nous ne nous expliquons leur psychologie que grâce à l'intelligence qu'il sait nous donner de leur entour. C'est fort bien, notamment, que le cas de psychose freudien qu'il analyse dans le deuxième de ses récits — et que je trouve en lui-même d'un symbolisme assez arbitraire — se passe dans un pays protestant... Mais avec quelle force il nous révèle la virulence du foyer parasite que la guerre a engendré, au centre même de l'Europe, dans la nouvelle par laquelle s'ouvre son livre, et comme la terre chaude d'Afrique — où s'est implantée la loi du Talion — convenait à l'éclosion de la fleur fiévreuse qu'on respire dans ses dernières pages ! Observateur,

M. Lenormand est doué d'un pouvoir de suggestion qui exalte et enveloppe de mystère son réalisme. Il sait donner aux caractères un singulier relief, par un jeu de lumières et d'ombres d'un art très savant.

Les dames de Boisbrûlon, par François Fosca. Dans un milieu provincial, où, auprès de trois femmes vieillissantes et d'un homme ayant passé la cinquantaine, un adolescent orphelin, confié aux soins d'un précepteur, achève son éducation, le hasard fait entrer un jour, en qualité de demoiselle de compagnie, une sorte de petite Mme Marneffe, à la fois ambitieuse et sensuelle, rusée et violente. Qu'elle bouleverse l'atmosphère raréfiée de Boisbrûlon, on s'y attendait. Mais, peut-être, les ravages qu'elle y accomplit nous paraissent-ils un peu excessifs.... Après avoir inspiré un amour romanesque ou romantique à l'adolescent orphelin, et être parvenue à se faire épouser par le quinquagénaire du château, elle empoisonne, en effet, son mari dans le délire de la passion qu'elle éprouve à son tour pour son jeune soupirant de la première heure. A demi complice de son crime, le pauvre enfant, il est vrai, l'entraîne avec lui dans la mort, et les Erinnyes sont comblées..... Il y a, et c'est, me semble t-il, le plus grand défaut du roman de M. Fosca, une inharmonie assez sensible entre le ton discret de ce roman, et la brutalité des événements qui en précipitent le dénouement.

Avec des qualités d'observation remarquables, un sens délicat de l'humour et le don précieux de la vie, si M. Fosca n'a pas complètement réussi à faire, cette fois, l'œuvre que l'on peut attendre de lui, c'est qu'il a craint qu'on lui reprochât d'être monotone ou de manquer d'accent. Comme il a eu tort ! Il a contraint son récit — qui cheminait en faisant une fructueuse récolte — à une montée brusque de drame qui l'a essoufflé. Il a écrit une œuvre attachante, mais qui vaut plus par les détails que par le dessin général ou par les parties que par l'ensemble.

T. W. Fair, sa mort et sa femme, par Albert Erlande. M. Erlande, à qui j'avais attribué le mérite de méditer ses romans avant de les écrire, semble avoir pris, ici, un malin plaisir à me donner tort, en s'abandonnant, de toute évidence, à l'improvisation. Cette histoire, en effet, d'un Américain excentrique qui devient éperdument amoureux, sur le tard, d'une jeune et jolie Provençale, et finit par s'ouvrir les veines dans une baignoire

pourpre, comme un prince d'Orient, est moins composée qu'ébauchée, et procure l'impression de je ne sais quoi de vague ou d'amorphe, de disproportionné et de flottant entre ses parties, qui accuse l'insuffisance de maturation. La suggestion de mystère n'opère pas, que visait à réaliser M. Erlande, faute par lui d'avoir concentré son effort ou rassemblé ses moyens, et l'on demeure insatisfait, sinon déçu, à la fin de son livre, encore qu'un courant de vie le traverse et qu'il nous intéresse à cause de l'ingéniosité de ses détails.

La Toison d'or, par de Gourmont. J'ai relu, dans la nouvelle édition qui vient d'en paraître, ce roman, déjà ancien, de M. Jean de Gourmont, et aux sentiments qu'il m'a inspirés, j'ai constaté comme on pouvait changer en quelques années. *La Toison d'or*, qui est une espèce de bréviaire épicurien de l'amour, m'avait un peu irrité, à cause de la philosophie libertine que j'avais cru y découvrir, ou du scepticisme qu'il m'avait semblé qu'il professait à l'égard d'un sentiment divin.... Mais il s'agit de tout autre chose dans ce récit où un homme, qui se regarde vivre, prend un plaisir égal à celui que la volupté lui procure, à dissocier les idées et les sensations. L'esprit est, ici, à la fois le maître et l'esclave de la chair, son animateur et sa dupe, et le jeu se décèle d'une subtilité rare où nous le voyons, sans cesse, intervertir les rôles, et se prendre à ses inventions... *La Toison d'or* : titre symbolique, évidemment. Nouvel argonaute, Raymond, le héros de M. de Gourmont, a mis à la voile pour un pays où la félicité suprême consisterait à réaliser entre l'imagination et l'instinct on ne sait quel équilibre instable. C'est un don précieux que l'intelligence. Mais encore faut-il qu'elle ne soit pas desséchante. A la douce chaleur que répand celle de M. de Gourmont, les fleurs les plus délicates et les plus nuancées s'épanouissent, comme dans une serre....

Mémento. — C'est une forte et belle étude du pays lorrain qu'a faite M. Gabriel Gobron dans *l'Ermonec* (Edition de l'âme gauloise). Le portrait qu'il brosse, en particulier, de son Cocolinjo, meurtrier par jalousie, a de l'accent, l'accent du terroir, comme son style, un peu rude, mais vraiment épique. Je ne lui reprocherai que de vouloir tout dire — donc trop dire — et de s'abandonner à des développements parasites. — M. Gobron dédiait à la mémoire de son père, fils de la forêt celtique d'« Ar Duem », son roman rural ou rustique ; dans *L'Arc-en-ciel sur le Domnonée* (F. Rieder) M. Pierre Guéguen évoque avec pittoresque

la vie d'une autre branche de la grande race qui s'étendit sur l'Europe, la branche bretonne. Hervé Kervor, le héros de son récit, un instituteur, enseigne, en effet, dans un village armoricain, et il prend prétexte de ce bonhomme incroyant pour nous initier aux fêtes et aux deuils du pays de Trecor. C'est très agréable. — L'histoire est simple, mais émouvante dans sa simplicité, de la pauvre fille, *La demi-morte* (Bernard Grasset) que M. François Dubourcau raconte, et à laquelle il donne pour décor les Pyrénées. « L'humble vérité », sans doute. M. Dubourcau a su laisser la poésie s'en dégager d'elle-même.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Pèlerin, un acte de M. Charles Vildrac, à la Comédie-Française. — *Le Martyre de l'Obèse*, trois actes de M. Alfred Savoir, d'après le roman de M. Henri Béraud, au Théâtre des Variétés.

A sept heures du soir, dans mon équipage le plus mondain, dûment brossé, selon son meilleur lustre, tout prêt enfin pour assister à une première représentation des Français avec toute la décence personnelle que la Maison demande, et dont maître Maurice Boissard nous a exemplairement transmis la tradition ; à sept heures du soir, ainsi, dis-je, j'attendais encore les coupons. Le facteur, à son dernier tour, ne les avait point. Tant aurais-je désiré voir **le Pèlerin** de Vildrac, que je faillis me décider de me présenter bonnement au contrôle. Mais la crainte d'être éventuellement placé sans aises me retint. Je me souvins d'une petite leçon que, à ce sujet, Jules Claretie m'avait donnée, voici quelque vingt ans, sur ma doléance : « Au dernier moment on donne ce qu'on a. Vous m'auriez écrit avant le coup de feu, je vous aurais répondu. Et je me souviens d'avoir assisté autrefois à la répétition générale de *Denise* là-haut, près du lustre. Dumas m'aurait mieux placé, sans doute, si je le lui avais demandé. »

Je ne dirai pas : « J'étais là ; telle chose m'advint » : justement j'avais un peu de rhume. Ce fut donc bonnement dans mon lit, le bonnet de coton en tête, que j'ai assisté au *Pelerin*, parmi les pages du livret (1). C'est une bien autre chose — quasi opposée — par rapport au spectacle, que la lecture. Cela est frappant. Le dialogue reste alors exclusivement familier de notre imagination, et les états du texte se confient, sans intermédiaires inévitable-

(1) Charles Vildrac : *Michel Auclair*, pièce en trois actes ; *le Pèlerin*, pièce en un acte ; Gallimard, éditeur.

ment arbitraires, à notre sensibilité morale intime. Ici, plus de ces distractions extérieures, du fait des interprètes ou de la mise en scène. Cela est d'autant plus sensible à qui vient de pérégriner assidûment dans les salles de spectacles. Quelles des pièces que j'ai vues ces mois-ci supporteraient d'être lues, privées des conditions principales du théâtre actuel : qualité des interprètes, ou déshabillages de galantes polissonnes? Avec la pièce de Vildrac, nous sommes à l'opposé de ces dispositifs ; et les coupons en école buissonnière ne nous ont peut-être pas réduits à si mauvais sort en nous laissant, pour recours, la lecture du texte nu.

Je connais depuis très longtemps Charles Vildrac, bien que je ne le voie pour ainsi dire jamais.

Il n'est pas de personnage plus attrayant. C'est l'homme, par extraordinaire, chez qui l'équilibre de la plus gentille sensibilité, du repli, de la délicatesse, s'accorde avec le meilleur bon sens pratique, dans l'exercice le plus sûr et du commerce de la poésie, de l'écriture, de l'art, et du commerce marchand. Vildrac est écrivain, poète, auteur dramatique, et, depuis quelque quinze ans, il vend aussi des tableaux. Son délicat goût personnel découvre et couvre les peintres qu'il aime, de la même manière qu'il se loge, avec sa qualité charmante et propre, dans la matière des créations de son esprit, et, dirai-je encore plus justement, de son cœur. Encore que Vildrac ait publié (avec Georges Duhamel), entre autre choses, certaines *Notes sur la Technique Poétique* (1) où sont de singulières et précises révélations originales, sur les conditions modernes, les renouvellements, les acquisitions du métier poétique, *Notes* où paraît une vive intelligence, toute la force originale, tout le goût de Vildrac, lui viennent presque exclusivement de la qualité, tout à fait rare, très particulière et vigoureusement sympathique, de son sentiment cordial.

Puisque la circonstance s'y prête, il m'est bon d'en esquisser la simple indication. D'ailleurs, que l'on ne s'y trompe point, la complexité personnelle critique du signataire de ces lignes ne trouve pas son total agrément à la considération d'un personnage de telle sorte. Le défaut de mordant, de scepticisme, de cynisme, la permanence d'une bonté constante, mélancolique, émue, philanthropique, utopique, cela est l'aspect propre de Vildrac : il n'en est pas de plus étranger, voire de plus déplaisant à mon

(1) Gallimard, éd.

établissement particulier. On trouvera dans cette opposition la raison de la partie négative de mon opinion sur *le Pèlerin*. Aussi bien je manque parfois de rigueur et je suis faible : un ouvrage comme *le Pèlerin* (si modeste soit-il au point de vue strictement du criterium dramatique, si peu original d'invention, un ouvrage si limité dans son champ, et d'ailleurs de la volonté de l'auteur), un ouvrage comme *le Pèlerin*, où l'esprit est appliqué à la reconnaissance des troubles profonds qui nous viennent des stigmates importants laissés par la vie dans la mémoire, cela, je l'avoue, me plie et m'émeut. L'auteur s'est contenu dans le champ familial. Mais ses considérations, si touchantes soient-elles, et d'ailleurs aussi sa composition personnelle, sont trop simples, trop normales, trop ingénument gentilles, pour qu'elles puissent dépasser de beaucoup, à nos yeux voraces, ce que l'on est convenu d'appeler des bluettes sentimentales. C'est, à mon sens, où Vildrac se tient, pour ce qui est du fond. Heureuse borne, pour le bonheur de Vildrac, et celui que, j'imagine, il doit répandre immédiatement autour de lui, soit par ses gestes quotidiens, soit par ses écrits.

Le Pèlerin est une contre-partie du *Village*, d'Octave Feuillet, qui se jouait autrefois aussi aux Français. Dans l'acte de Feuillet, c'était le voyageur, le chemineau (mondain) qui, après avoir prêché, et même communiqué le goût de l'aventure à un vieil ami rural et casanier, se laissait prendre aux douceurs du foyer, et, finalement, restait au village. L'acte de Vildrac est au contraire tout à fait amer et opposé à cela, mais c'est le même sentiment intime qui anime *le Village* et *le Pèlerin*, sinon que chez Vildrac il est tristement défait. Ce sont deux ruisseaux nés de la même source cordiale ; celui-là va vers un doux lit, celui-ci parmi des rives dévastées.

Dans la bourgade, Mme Dentin, étroitement confite, bigote et vinaigrée, habite, avec ses deux filles, Henriette et Denise la cadette, la maison familiale, que son frère, Desavesnes, a quittée depuis la mort de leurs parents. Séparé au reste de sa sœur par incompatibilité foncière, il a vécu à Paris depuis lors. Desavesnes est un homme de 50 ans, d'esprit vagabond et libre. Nous savons qu'il écrit, et sans ambitions mondaines, qu'il a mené sa vie indépendante. Ayant enfin la velléité de s'expatrier, il a voulu revoir le petit noyau de ce qui lui reste de famille, Mme Dentin sa

sœur, et les deux filles de celle ci, son village et la maison de ses parents, de son enfance. Ainsi paraît il un jour sur le seuil, son émotion est grande aussitôt, à rencontrer sa nièce Denise. Elle a 17 ans; elle en avait 2 lorsqu'il la quitta. Justement elle est seule : la mère et l'aînée, Henriette, très solidaires au même étage spirituel (qui n'est guère élevé), sont à l'Office, et surtout aux bavardages sacristins. Desavesnes est remué par les choses qu'il revoit. Il s'émeut dans la chambre de ses parents. Puis devant cette enfant qui ressemble à sa mère à lui, et dont les répliques et les manières lui montrent une sensibilité, un esprit, certes juvéniles, mais pourtant si près de lui-même... Dans un dialogue substantiel (mais où l'auteur se montre facilement humanitaire, de cet humanitarisme si déplaisant et, disons-le, puéril, qui transporte les manières religieuses dans une interprétation libre-penseuse de la nature...), Desavesnes verse dans l'esprit de cette gentille fille, point faite pour l'atmosphère étouffante où elle vit, la révélation, le goût de s'épanouir selon son naturel. Elle avoue qu'elle rêve de Paris, d'épouser un acteur... Si elle y aborde quelque jour, à ce Paris, qu'elle n'oublie donc pas l'oncle affectueux et protecteur : mais avant, qu'elle réfléchisse aux joies d'un établissement villageois, à la vie saine et naturelle des fermiers, aux qualités fortes et généreuses des paysans... L'aigre et déplaisante Mme Dentin survient avec sa fille aînée, malheureuses négatives, irrévocablement collées dans leur pauvre compartiment intellectuel. L'antagonisme de toujours, entre la sœur et le frère, monte bien vite à la surface du dialogue. Dans la vivacité de la controverse, Desavesnes tonne deux ou trois : Nom de Dieu ! un peu rustres pour un galant homme, puis tout cela s'adoucit pourtant comme le moment du départ de Desavesnes approche. Il part, le cœur mélancolique, mais ayant toutefois greffé, au cœur de Denise, un peu de la bonté, de la générosité de son vieux cœur, d'ailleurs assez ingénu. Et tel est, en ceci, au fait, le noyau positif de la pièce : c'est un peu l'image de l'auteur parmi ses œuvres, qui sont sans grand relief, mais où il greffe son génie de poète, qu'il a charmant, miséricordieux et intimement plaintif.

Le lecteur sait pourquoi je ne puis déposer le laurier habituel aux fronts rougissants des acteurs.

§

Décidément, certains faiseurs de comédies escomptent le dénuement intellectuel présumé du public avec une véritable outrecuidance. Parmi les personnes qui ont quelque précision dans leur jeu spirituel journalier, employé soit aux affaires (qui sont aujourd'hui la grande affaire), soit aux loisirs, soit bonnement à la propre réflexion, en est-il une qui éprouve encore de l'hilarité à la vue d'un gros homme, ou de tel autre long et mince, d'un bossu ou d'un bancal ? C'est toute une soirée que les *Variétés* et un auteur connu voudraient que nous nous esclaffions à propos d'un gros ventre. Déjà le cinéma américain en a produit de tout à fait gras ; et notamment celui d'un certain Fatty-Abrekorn. Naturellement les scénarios où le personnage s'employait étaient taillés à son ampleur : pénibles puérilités, sentiments bovins, illusions angéliques ; puis ses efforts impuissants pour maigrir à la demande des filles moqueuses ; et toujours ses mécomptes et ses élans dupés ; et tout cela que l'on voulait réjouissant... Le gaillard avait bien exploité et usé la farce. Et voilà que la plus « parisienne » des scènes la reprend pour nous ! On se demande pourquoi Béraud a prêté à cette pièce le titre de son livre, **Le martyre de l'Obèse**, qui, grâce à Dieu, n'a rien de commun avec ce que les *Variétés* nous ont fourni ?

L'auteur de ce vaudeville a résolument repris le thème le plus usé, le plus bas, parmi la plus vulgaire et périmée matière à pitreries, thème dont la foire elle-même ne veut plus : le gros homme moqué pour sa bedaine, sentimental, et berné. La malchance pour cette industrie, c'est que les nigauds, aujourd'hui ne courent plus les rues, ni même les salons, ni même les chantiers, ni même les entrepôts de l'alimentation. Il n'y a plus *d'innocents*. Il y a tout, sauf cela. Vouloir que le parterre s'en trouve garni semble chimérique. Voici en tout cas ce que l'on propose ce soir à notre agrément :

Le Marquis et la Marquise ont une fille désirable, et ils sont ruinés... Est-il besoin de dire davantage pour que nous sachions, par définition du truc théâtral, que le cousin de Saint-Prix va leur présenter, en un seul homme, à la fois, le mari et le sauveur ? C'est le riche savetier Lampignac. Mais Lampignac est un gros garçon, et les trois imbéciles (c'est le Marquis, la Mar-

quise et la Marquisette que — sauf leur respect — je veux dire) s'esclaffent à la simple apparition joviale et arrondie du prétendant. Pourtant la fillette se reprend (l'auteur voudrait nous bailler qu'elle est touchée par la sincérité du savetier : A d'autres je vous prie, mon cher monsieur !) elle promet son cœur et sa main en échange de 47 kilogr. de graisse dont le malheureux devra défaire sa personne. Comme cadeau de noce, la tranche est honorable ; et le marché est fort galant. Réconforté, Lampignac procède aux exercices nécessaires à la sudation et à l'amaigrissement, d'un tel bon cœur que cela, enfin... augmente son actif de 12 kilogs. Il apprend au surplus que sa fiancée vient de se marier avec le cousin. C'est le chagrin qui le débarrasse alors de nombreux kilogs. Il maigrit ; « à la cantonade » naturellement, car comment, sinon, tous les soirs, trancher dans le vif de l'acteur ? Non que la chose pût en soi embarrasser aucun directeur ; mais quel prix, alors, demanderait le comédien ! Bref, bientôt il a quelque joie, il retrouve quelque espoir : aussitôt son abdomen rebondit. Et c'est dans son état d'obèse qu'il rejoint Nelly pour la suprême galanterie — car le mari n'a pas été apprécié. Mais voici le mari, le Marquis, la Marquise et le commissaire. La mignonne a caché le gros risible dans la salle de bain. On l'y déniche. Il lui suffit d'apparaître pour que — malgré qu'il en ait — l'extravagance d'aucune supposition d'adultère ne puisse être plausible. On lui laisse l'auréole du bon bougre. Tout cela, on en conviendra, est d'un esprit, d'un goût, d'une originalité, qui font bien de l'honneur à l'auteur.

Sans doute que « l'idée » de la pièce lui est venue de ce qu'il y avait aux *Variétés* un acteur réputé pour sa grossesse — si l'on peut dire : M. Pauley. Cela suffisait, avec la couverture de ce titre célèbre du livre de Béraud... L'erreur de l'auteur a été (comme j'ai indiqué qu'il l'avait déjà commise envers le public) de prendre M. Pauley pour plus *gros* qu'il n'est. Cette circonstance a laissé apercevoir que M. Pauley est un peu au-dessus d'un rôle d'une bien primaire bouffonnerie. Mlle Blanche Montel, la jeune femme, n'est pas gâtée non plus. On l'oblige à se transfigurer en un esprit et en une sensibilité bien pauvres. Elle s'en échappe parfois heureusement. C'est toujours plaisant de voir un oiseau passer au travers des barreaux. Mme Jeanne Loury et M. Saint-Paul sont Marquise et Marquis dans la tradition du

Théâtre : je veux dire pouvant faire très bonne figure aussi à l'office. M. Lefaur est toujours bon à représenter les élégants soliveaux de la comédie parisienne, et qui « s'en foutent », avec l'élégance sceptique qui, depuis quarante ans, dessine uniformément, sur nos scènes, le Parisien.

Beaucoup de gens, à notre époque, principalement chez les personnes du sexe, s'occupent éperdument, comme l'*Obèse*, de se faire réduire. Elles peuvent s'adresser à l'acteur Louvigny, qui montre dans la pièce toutes les qualités du professeur de beauté et de culture physique. Au surplus, il est drôle.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

André Metz : *Les nouvelles théories scientifiques et leurs adversaires*, Préface de Jean Becquerel. Chiron. — Memento.

Si le fantastique engouement du grand public pour les théories d'Einstein s'est peu à peu calmé, il ne faudrait pas croire, pour cela, que ce qui compte dans le monde savant ait suivi cet exemple ; au contraire, la relativité se trouve, dans ses lignes essentielles, définitivement incorporée à la science.

Ainsi que je le rappelais dans le *Journal de Psychologie* (1), on peut considérer comme acquis les divers points suivants :

1° L'espace et le temps forment un tout insécable, appelé *univers*, possédant (3 + 1) dimensions ; l'univers n'est pas un décor où se déroulent les phénomènes : il participe aux objets qu'on étudie (Einstein, Minkowski) ;

2° La vitesse de la lumière est une constante (loin de toute matière), quels que soient les mouvements de la science lumineuse et des observateurs qui mesurent cette vitesse (Einstein) ;

3° La matière et l'énergie ne sont distinctes qu'en apparence (Einstein, Langevin) ; le principe de la conservation de la matière est un cas particulier du principe de la conservation de l'énergie ;

4° La géométrie n'est pas rigoureusement euclidienne pour un système fixé à la terre ; la matière crée l'espace (Einstein). La gravitation est liée à ce fait que l'espace est courbe, c'est-à-dire que le transport parallèle d'une longueur ne redonne pas sa di-

(1) Tome XIX, p. 743.

rection, lorsqu'on revient au point dont on était parti. Les expériences intérieures à un système limité ne fournissent aucun moyen de distinguer une attraction par la matière et un mouvement uniformément accéléré (principe d'équivalence) ;

5° L'électromagnétisme rentre dans la métrique d'univers, grâce au fait que le transport d'une longueur n'en conserve pas tout à fait la valeur, une fois qu'on l'a replacée au point origine (Weyl) ;

6° La mécanique peut se déduire tout entière des deux principes : relativité et conservation de l'énergie (Langevin).

§

Les lecteurs qui sont quelque peu familiarisés avec les éléments de la mécanique classique pourront reprendre, en toute sécurité, la démonstration de la plupart des propositions qui précèdent dans l'ouvrage, récemment paru, d'André Metz, **Les nouvelles théories scientifiques et leurs adversaires** ; les autres agiraient sagement en faisant d'abord leur « examen de conscience », c'est-à-dire en s'assurant qu'ils possèdent bien les notions nécessaires et suffisantes, parmi lesquelles les théories récentes viennent tout naturellement s'insérer. Cet examen de conscience à l'usage des profanes, je l'ai tenté à deux reprises, d'abord dans une petite brochure intitulée *Euclide, Galilée, Newton, Einstein* (1), puis dans un article paru ces jours-ci (2) sous le titre : *Qu'est-ce que l'inertie ? Qu'est-ce que la gravitation? Deux phénomènes dissemblables qui n'en font qu'un.*

Comme l'indique Jean Becquerel en une préface de tous points remarquable, André Metz expose la théorie *à peu près sans formule mathématique* et il insiste sur les questions qui ont été mal comprises ; en particulier, la relativité repose sur l'ensemble de l'électromagnétisme et non sur une expérience « isolée et contestable » (comme l'affirme, en perdant une fois de plus « l'occasion de se taire », Daniel Berthelot) ; en outre, l'application de la relativité aux mouvements qui se passent à l'intérieur même des atomes donnent des particularités, parfaitement vérifiées, dans les spectres lumineux (Sommerfeld).

(1) 32 pages, Éditions d'actualités, 32, avenue de Saint-Mandé.
(2) *La Science et la Vie*, juin 1926.

§

Ainsi préparé, le lecteur abordera, avec profit et joie, la dernière partie de l'ouvrage, intitulée *Les contradicteurs et les vulgarisateurs*, où des hommes réputés éminents (et d'autres) se font convaincre tour à tour d'erreurs, d'incompréhensions, sinon de mauvaise foi. Donnons-en quelques exemples (par ordre alphabétique) :

Alphonse Berget, professeur à l'Institut océanographique. « Quelle que soit l'étendue de sa compétence en d'autres questions, elle ne va pas jusqu'à la relativité. »

Henri Bergson, de l'Académie française, qui n'est pas parvenu à comprendre, malgré de longues polémiques, qu'un système qui subit des accélérations ne doit pas être assimilé à un système en translation uniforme.

Daniel Berthelot, de l'Académie des Sciences et ex-président de la Société française de Physique. Celui-là, les lecteurs du *Mercure* le connaissent bien : il y a quelque vingt ans qu'il ne suit plus le mouvement scientifique contemporain et il s'entête comme un mulet dans ses égarements. Et cependant « plaisanteries à part, il y a là de graves erreurs ».

Henri Bouasse, professeur à l'Université de Toulouse, qui « avoue que, s'il ne veut pas de la relativité, c'est qu'il ne l'a pas comprise ».

Christian Cornelissen, un économiste amateur, dont « le travail ne paraît sérieux ni au point de vue scientifique, ni au point de vue économique, ni à aucun point de vue ».

Marcelin Dubroca, professeur au Lycée de Dijon, qui énonce toute une série d' « erreurs capitales ».

Lucien Fabre, plus connu comme « gendelettre ». L'auteur parle « de choses extérieures à lui, qu'il n'a pas bien assimilées ».

F. Jean-Desthieux, un autre romancier. « Son livre présente une production perlière d'une valeur immense... Il est impossible de citer toutes les perles sans reproduire en entier cet *incroyable* ouvrage. »

Gabriel Joly, ex-commandant. « Avant d'écrire son livre, il aurait bien fait de repasser les notions premières qu'il a dû connaître dans sa jeunesse ».

Raymond Leredu, ancien élève de l'Ecole Centrale, dont les critiques « tombent à faux ».

J. Le Roux, professeur à l'Université de Rennes. « De calculs algébriques exacts, il tire des conclusions fausses ».

Jacques Maritain, professeur à l'Institut catholique, qui persiste encore « malheureusement à maintenir une grande partie de ses objections ».

Charles L. R. E. Menges, un ci-devant inconnu « qui prête trop facilement aux autres ses propres facultés d'esprit ».

Gaston Moch, ex-colonel, professionnel d' « incompréhensions » et de « démonstrations fausses ».

Théobald Moreux, abbé-astronome-graphomane (l'abbé Moreux). « Son livre *Pour comprendre Einstein* est le plus parfait qui puisse exister pour empêcher de comprendre quoi que ce soit aux théories d'Einstein. »

Charles Nordmann, astronome-journaliste, dont Einstein a écrit « qu'il n'a pas saisi le nœud de la question ».

Maurice Sauger (?), dont « les hypothèses sont inutiles, compliquées et, par-dessus le marché, invraisemblables ».

Louis Warnant, Belge, qui « avant de critiquer la relativité, aurait bien fait d'apprendre un peu de quoi il s'agissait ».

P. Worms de Romilly, préfacé par Léon Lecornu, professeur à l'Ecole Polytechnique, qui, moins ignorant, « reviendrait peut-être à des idées plus saines ».

Comme on le voit, les erreurs sur la relativité émanent des personnalités les plus diverses, les unes possédant une forte culture mathématique, d'autres dont la science se limite peut-être à la pratique de la règle de trois. Si j'ai donné quelque développement à ce florilège, c'est pour décourager les incompétences, car, hélas ! la floraison continue.

Mémento. — *La Science et la Vie* (juin 1926). Outre l'étude sur l'inertie et la gravitation à laquelle il est fait allusion ci-dessus, Marcel Tournier, chef de travaux à l'Ecole de Physique et de Chimie, parle du laboratoire du froid de Leyde, dont le directeur, Kammerlingh Onnes (prix Nobel, 1913), vient de mourir.

Larousse mensuel (mai 1926). Deux articles scientifiques, l'un sur les amplificateurs électriques, par Jacques Damien (à signaler que, contrairement à ce que croit l'auteur, ce ne sont pas les électrons qui noircissent intérieurement les ampoules), l'autre sur les sondages sonores et ultrasonores, par Edgar de Geoffroy.

La Science Moderne (mai 1926). Lucien March : *La statistique et ses principes*. — Louis Aubert : *Quelques considérations sur le ciné-*

ma. — En outre, Louis Roule, professeur au Muséum d'histoire naturelle, nous donne une bonne monographie, abondamment illustrée, de cet établissement scientifique.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Probus et autres : *France et Monde : La raison sociale de la France. Pour voir clair dans nos Finances*, Corréard. — X... : *Le Mouvement de la population française en 1925*, Revue de la Plus Grande Famille. — Gilles Normand : *Les lois qui tuent. L'Agonie des Cités*, La Pensée française. — Mémento.

Sous le titre **France et Monde**, le groupe des Rénovateurs qui suit les directions de Probus publie chaque trois mois un volume composé moitié d'articles originaux, moitié d'informations documentaires, et une publication aussi intéressante mérite vraiment d'être connue, retenue et soutenue.

Dans la partie doctrinale, je signale plus particulièrement un travail anonyme intitulé *La Raison sociale de la France*, qui développe cette thèse que le péril financier n'est pas mortel et peut être facilement conjuré, ce qui est exact (il est l'œuvre uniquement de nos politiciens socialistes), mais que beaucoup plus grave est le péril économique venant d'un développement à la fois insuffisant en lui-même et très inférieur à celui de nos grands rivaux, notamment des Etats-Unis. Et ceci est également juste. La méconnaissance des lois économiques est telle en France que nous restons, sur une foule de points, en arrière de nos concurrents ; il faudrait avant tout, l'auteur a raison, établir un programme d'intensification de la production, d'économie dans la consommation (du charbon notamment) et de précision de toutes les comptabilités publiques et privées. Mais le vent souffle en sens contraire, et les programmes dont nous entendons parler sont de pure ignorance, paresse, gaspillage et niaiserie comptable ; avec cela on va, sous le signe de Karl Marx, à la ruine !

L'article de Probus, *Pour voir clair dans les Finances*, mérite aussi une brève appréciation. L'analyse du budget à elle seule est intéressante et sera probablement instructive pour beaucoup, car, est-ce curieux ? l'idée n'est jamais venue à personne, pas plus à l'Etat qu'aux nombreuses Ligues privées, de publier chaque année en un volume portatif à 3 fr. 50 (chiffre d'avant-guerre) les éléments essentiels de notre budget qui, au complet, tient cinq énormes in-quarto que personne ne peut ni se procurer, ni lire,

ni comprendre. Donc, sur 37 milliards, chiffres ronds, de notre budget en cours, 22 milliards représentent le service de la dette publique, et 15 milliards toutes les autres dépenses administratives, celles-ci ainsi ventilées : Dépenses militaires, 6.000 millions. Dépenses civiles, 6.800 millions. Dépenses économiques, 2.200 millions. Pour les insatiables de clarté, je précise que ces dernières comprennent 800 millions pour les manufactures d'Etat et 1.400 millions seulement pour les dépenses vraiment utiles au pays (hygiène, agriculture, natalité, routes, navigation, chemins de fer) et que le gros bloc des dépenses civiles peut, à son tour, être décomposé ainsi : Pouvoirs publics et ministères civils, 1.500 millions. Budgets annexes (exploitations d'Etat), 2.400. Instruction publique, 1.750. Frais de perception des impôts, 1.150. De cette analyse, Probus déduit que l'ensemble de nos dépenses administratives, 15 milliards, n'est pas excessif, et que parler de grosses économies à leur sujet est se bercer d'illusions ; si l'on veut, dit-il, diminuer le faix des dépenses, c'est du côté de la dette publique qu'il faut chercher, et il indique divers procédés qui diminueraient d'environ 5 milliards ce gros poste de 21 milliards. Mais il semble que tout ceci devrait être étudié de très près. Si l'économie qu'il propose sur le service de la dette publique résulte de la réduction forcée de l'intérêt légal à 2 1/2 0/0, n'est-ce pas une forme larvée de la banqueroute ? Et d'autre part, est-il bien exact de dire qu'aucune économie ne peut être faite sur les services d'administration quand le *Journal des Débats* est arrivé, dans une série d'articles très sérieux, à une possibilité de l'ordre de 2.774 millions ? Mais entre gens intelligents, compétents et de bonne foi on s'entend toujours. Peut-être serait-il possible de réaliser à la fois économies administratives et libres conversions financières. Alors, ce serait le salut ! Mais nos excellents députés n'en profiteraient-ils pas pour recommencer la danse de la gabegie ? Le souci de la réélection est là !

§

Dans le dernier numéro de la **Revue de la Plus Grande Famille**, on trouve d'intéressantes remarques sur *Le mouvement de la population française en 1925*. La natalité ressort à 20 0/0 du chiffre de la population, et la mortalité à 18, 2 0/0, ce qui ne laisse qu'un coefficient d'accroissement bien faible de

1, 8 o/o (celui de l'Allemagne est de 8 o/o). Or, comme le dit M. Charles Richet, la question de la repopulation n'est pas seulement la plus importante de toutes, c'est la seule ! Notre taux de mortalité est un des plus élevés d'Europe, ce qui est vraiment déshonorant pour nous ; et la mortalité infantile ayant été normale, c'est à la mortalité adulte qu'il faut attribuer ce résultat, d'où la nécessité de lutter contre les deux grands fléaux mortifères, la syphilis avec ses mille dérivés, tuberculose, diabète, cancer, etc., et l'alcoolisme qui abrège, dit-on, de dix ans au moins la durée normale de la vie ; cette lutte serait autrement utile que la lutte des classes, chère à nos jobards marxistes.

Autre chiffre intéressant, celui des étrangers ; il y en avait en France, au 1er janvier 1925, 2.845.000 ; aucune nation n'en a autant, ce qui prouve que la vie n'est pas si mauvaise que ça dans notre pays capitaliste ! Il serait bien instructif d'avoir en comparaison le chiffre des étrangers qui vont s'établir dans le paradis soviétiques. Les Italiens sont les plus nombreux de ces étrangers, 28, 4 o/o ; ensuite viennent les Espagnols, les Belges et les Polonais, de 16 à 10 o/o, puis les Suisses 5 o/o, les Russes qui ne sont que 3 o/o à peu près (on les aurait cru bien plus nombreux) comme les Anglais ; les Allemands sont encore 2, 3 o/o, preuve que nous ne leur sommes pas inhospitaliers. La proportion des étrangers par rapport aux habitants est donc de 1 sur 14, et de 1 sur 7 seulement si on s'en tient à la population adulte ; c'est énorme, d'autant que ces étrangers sont concentrés dans quelques villes ou cantons industriels ; on peut penser qu'à Paris il y a un étranger sur cinq passants. Ceci n'aurait pas sans doute grands inconvénients, même en supposant que tous ces étrangers restent chez nous, si nous les absorbons et digérons, et un des meilleurs moyens pour cela serait de les naturaliser en leur donnant des noms français aux lieu et place de leur noms nationaux ; dès la seconde génération, ils seraient à peu près francisés, tandis qu'en gardant leurs noms ethniques ils peuvent conserver leur mentalité allemande ou russe, souvent fâcheuse.

§

La dernière loi sur les loyers, qui est, je crois, la 23e de l'espèce, donne un caractère d'actualité au livre de M. Gilles Normand, l'**Agonie de nos Cités**. Ce titre est à première vue

un peu obscur, mais les sous-titres l'expliquent : 1° Vision à la Wells du Paris futur (un voyage en France vers 1937 d'un descendant d'Arthur Young qui trouve une ville en ruines pour cause de séisme et bolchevisme) ; 2° Les crises du logement et de la propriété bâtie au cours de la guerre et de l'après-guerre ; 3° Les problèmes de la propriété bâtie et de ses alentours, avant tout celui de la construction ; 4° Ce que demande la maison : une législation honnête et intelligente des loyers ; des baux et de la propriété commerciale, une politique de la construction, une solution des autres problèmes accessoires ; et par cette simple reproduction on peut deviner l'intérêt du livre.

Ce problème des loyers est un excellent exemple de la façon dont l'esprit politicien compromet et gâte tout. Il est certain qu'il fallait, pendant la période de guerre et même d'après guerre, une législation. On ne pouvait pas laisser un propriétaire jeter à la rue le mobilisé en retard pour ses loyers. Mais cette législation d'exception n'aurait pas dû se prolonger. En voulant protéger les locataires par des interventions coactives, on leur a d'ailleurs nui, comme il arrive souvent en pareil cas, car la construction a été complètement arrêtée ; or, ce qui importe plus encore que d'avoir des loyers gratuits ou presque, c'est d'avoir des logements. M. George Risler a donné ici la formule exacte : « Il faut refaire de la construction d'immeubles un mode de placement aussi avantageux que les autres, en dépit du prix des matériaux et de la cherté des salaires. » Le jour où le propriétaire pourra tirer de ses capitaux, employés à construire, un revenu normal, il construira et on pourra se loger, ce qu'on ne peut pas maintenant quand on n'est pas déjà logé. Ceci dit, que l'Etat favorise cette construction par des exemptions d impôts, des prêts et avances et autres mesures analogues, rien de mieux ! mais qu'il se mette à construire lui-même, c'est déjà téméraire ; tout ce que fait l'Etat dans le domaine de l'exploitation industrielle est mauvais ; et qu'il bouleverse les lois naturelles de l'offre et de la demande par des contraintes et des privilèges, c'est tout à fait fâcheux. L'exemple de la Suède est ici probant ; à partir de 1921, ce pays est revenu par étapes au droit commun, et dès 1923, sur une population de 6 millions d'habitants, on ne comptait plus que 1.500 demandes de logis qui, à cette heure, doivent avoir obtenu satisfaction, car on construit plus de 10.000 logements chaque année,

ce qui fait, au surplus, que maintenant les loyers recommencent à baisser. Mais en France, ce simple mot *droit commun* fait bondir les gens (sommes-nous aristocrates !) et à l'heure où j'écris ces lignes, les murs de Paris sont couverts d'affiches : « Grand meeting ! Tous debout contre le retour au droit commun ! »

Mémento. — *Pour l'Entente des Peuples, voix de France, d'Allemagne et d'Angleterre, réunies et publiées par Mme Edouard Claparède-Spir, avec une préface de M. Ferdinand Buisson* et *une postface du Professeur Th. Rayssen*, les Presses universitaires de France. Ce Recueil, fort intéressant, ne comprend que 76 pages, et il faut savoir gré à la collectrice de sa modération, car si elle y avait mis toutes les « voix » qui se sont élevées en faveur de l'Entente des peuples, le livre aurait dépassé la hauteur de la Tour Eiffel. Et d'autre part on se demande s'il aurait été possible de faire un recueil, même tout petit, de voix pour la Mésentente des peuples. Je n'ai jamais ouï, pour ma part, de paroles telles, sauf chez les bolchevistes qui prêchent carrément la haine des peuples soi disant asservis au capital, et chez les kaiséristes qui soufflent l'esprit de vengeance et de revanche. Dans nos sociétés démocratiques et libérales d'Occident, Mme Claparède-Spir aurait été bien embarrassée de trouver un seul partisan de la haine internationale, car je ne pense pas qu'elle qualifiât ainsi ceux qui, chez nous, demandent à prendre quelques précautions de sécurité contre les Etats de proie. — Laureane Vallenilla Lany : *Césarisme démocratique en Amérique*, traduction et préface de Marius André, Edition de la « Revue de l'Amérique latine », Exprinter, 2, rue Scribe. L'auteur développe cette idée que la guerre de délivrance de l'Amérique espagnole n'a pas été une révolution démocratique comme la nôtre, ni une rébellion contre un pouvoir royal et clérical oppresseur, mais une guerre civile entre créoles partisans et créoles adversaires du pouvoir métropolitain. C'est exact, mais le résultat n'en a pas moins été la naissance d'Etats à constitution républicaine et à esprit démocratique, ceci d'ailleurs beaucoup plus sous l'influence des Etats-Unis que de la France. — Maurice Bouchor : *La Vie profonde*, tome IV, *Moyen âge*, Delagrave. On sait que le grand poète Maurice Bouchor s'est voué depuis longtemps à l'éducation morale de notre jeunesse démocratique, et qu'il a écrit déjà cinq volumes de conférences pour nos écoles primaires supérieures, chacune comprenant quelques beaux poèmes magnifiquement commentés, et de plus enrichie, dans le volume imprimé, de notes fourmillant d'idées. Il manque encore 2 volumes pour que l'ouvrage soit complet. Quand il sera fini, ce sera une des œuvres les plus magnanimes de ce temps. Puisse notre jeunesse des écoles officielles suivre la haute direction du poète ! — Autre et différente édu-

cation du public, celle que poursuit le sage et souriant chroniqueur du *Matin*, Louis Forest, avec le savoureux journal hebdomadaire qu'il a créé, *L'Animateur des temps nouveaux*, 131, boulevard Saint-Michel. Il est difficile de réunir plus de compétence à plus de judiciaire, comme on disait autrefois. Sur toutes les actualités politiques, économiques et sociologiques, M. Louis Forest donne toujours le mot juste, et si le bon peuple de France, qui fut jadis, lui aussi, sage et souriant, le suivait, comme il différerait du peuple d'aujourd'hui, matagrabolisé par la sottise marxiste et la bassesse politicienne !

HENRI MAZEL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Organisation internationale et souverainetés nationales. — Ce qui frappe d'abord dans les réunions de Genève, c'est leur caractère académique et juridique. Des diplomates flanqués d'experts et de techniciens cherchent des formules de commerce équitable, de sécurité, de désarmement. Chinoiseries, disent les uns ; hypocrisie, disent les autres. En réalité cette recherche de formules ne s'expliquerait pas, serait impossible, si elle ne traduisait pas sur le plan international des tendances nationales qui peuvent se résumer dans un besoin grandissant d'organisation et d'uniformité. Les cantons suisses comme les Etats de la grande république américaine renoncent progressivement à leur autonomie. Les communes et l'Etat empiètent chaque jour davantage sur l'initiative privée. Les ouvriers et les « intellectuels » s'embrigadent dans des syndicats qui leur dictent un mot d'ordre. Bien entendu, il se produit des mouvements en sens contraire, des réactions, mais il faut que la tendance soit singulièrement forte et durable pour se manifester sous toutes les latitudes, quel que soit le régime politique. Un peu partout et de plus en plus les hommes d'aujourd'hui tendent à sacrifier à ce besoin d'organisation uniforme la liberté de leurs actes et leur liberté de pensée. Les serfs ont été émancipés, c'est maintenant nos capitaux que l'inquisition fiscale attache à la glèbe. Cet étatisme national qui charge les individus de chaînes toujours plus nombreuses et plus lourdes se prolonge sur le plan international, où se développe une administration tentaculaire qui ambitionne d'organiser le monde et de réduire à l'uniformité la diversité des peuples. Même la Russie soviétique et les Etats-Unis d'Amérique subissent cette attraction magnétique.

S'il en est bien ainsi, il est probable que la perte de liberté individuelle sera compensée pendant un certain temps par un regain de prospérité économique, jusqu'à ce que se fassent sentir les inconvénients de ce que Pareto a appelé la cristallisation.

La réaction contre ce courant de nivellement s'inspire du principe de la souveraineté nationale. Il faut voir dans chaque pays les choses, c'est-à-dire les besoins, les sentiments que représente ce principe. Les diplomates de Genève, flanqués d'experts et de techniciens, cherchent une formule de désarmement général. Au nom du gouvernement britannique, lord Robert Cecil a lancé une première attaque contre le service militaire obligatoire. On voit le chemin parcouru par l'Angleterre depuis l'époque des guerres napoléoniennes où le pouvoir appartenait à la classe des propriétaires fonciers. En moins d'un siècle, l'évolution industrielle a supprimé cette classe de citoyens et donné le pouvoir aux marchands qui, comme les Carthaginois, par exemple, confient la défense du pays à une armée de mercenaires. En France, le principe du service obligatoire a subi de nombreuses atteintes, mais la survivance du citoyen-soldat permet de mesurer la résistance à l'évolution industrielle et la force de sentiments qui, en Angleterre, se manifestent autrement.

La guerre semble déjà loin dans le passé, mais il ne faut pas oublier qu'elle a révélé, en France, l'existence de forces dont on ne soupçonnait pas la puissance et qui n'ont pas pu disparaître du jour au lendemain. Ces forces de sentiment et de vitalité restent disponibles. Qui les mobilisera et pour quelle besogne ?

FLORIAN DELHORBE.

ENSEIGNEMENT

Maurice Caudel : *Pour les Etudiants étrangers en France*, Plon-Nourrit, éditeur. — Jean Piaget : *Le langage et la pensée chez l'enfant* ; *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé, éditeurs, Neuchâtel. — Dorothy Canfield Fisher : *Les enfants et les mères*, adaptation française Mad. Guéritte, Flammarion, éditeur.

Le mouvement croissant qui — malgré les difficultés matérielles de la vie contemporaine — porte les étudiants étrangers vers nos Universités est un des aspects les plus frappants de l'influence française à notre époque.

Comme on s'explique cette attraction de notre pays sur la jeunesse de toutes les nations ! La France n'est-elle pas une vaste

école pleine de leçons précieuses ? Un pays de curiosité complète, d'activité intellectuelle débordante, un carrefour d'idées où toutes les pensées se croisent et s'opposent sans se confondre ? C'est aussi le pays où l'on pense et où l'on parle le plus librement : grand attrait pour la jeunesse, mais aussi grand danger ! Atmosphère grisante, dont il faut se défier comme du bouquet capiteux de nos vins. Penser librement, ce n'est pas penser sans règles. Parler librement, ce n'est pas parler à tort et à travers.

Une œuvre susceptible de mettre cette confiante jeunesse en garde contre les écueils qui l'attendent, de lui donner des conseils qui — sans prétendre suppléer aux leçons des maîtres — lui disent où il faut chercher et comment il convient de travailler, cette œuvre faisait défaut jusqu'ici. Cette lacune vient d'être comblée. M. Maurice Caudel, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, publie **Pour les Etudiants étrangers en France**, un livre qui pourra les préserver — surtout les débutants — de deux grands dangers : la mauvaise orientation initiale des études, capable d'en compromettre le succès final, et la conception trop étroite et trop mesquine d'une tâche qui, « en fermant l'horizon du jeune homme, rétrécit son esprit et fane sa pensée dans sa fleur ».

Avec l'autorité que lui confèrent son savoir et son expérience, M. Caudel donne à ses lecteurs des conseils de nature fort différente : ce sont tantôt des considérations générales, prises de très loin, sinon de très haut, tantôt des avis d'un sens un peu terre à terre, dont la minutie peut étonner de prime abord ; mais en y réfléchissant, on reconnaît là l'image de la vie, « qui mêle constamment l'idéal et le pratique et n'élève aux sommets que par d'étroits sentiers ».

Ce livre qu'il leur dédie tiendra compagnie aux étudiants dans les premiers temps de leur séjour en France ; ils ne le délaisseront pas, même lorsqu'ils se seront fait parmi leurs condisciples français de nombreuses relations et de solides amitiés ; car, en dépit de ces relations et de ces amitiés, ils resteront toujours dans une quasi-solitude. M. Caudel ne veut pas d'ailleurs qu'ils s'effraient de cette solitude, qui est même à rechercher s'ils la sentent se dissiper complètement : « Les âmes qui se diluent dans leur ambiance, affirme-t-il, ne sont pas d'une bonne trempe. Cette solitude du pays étranger vous donnera tout d'un coup,

dès votre jeune âge, au prix de quelque mélancolie, un avantage que l'homme ne recueille que lentement et presque toujours trop tard : le recul qui permet, en considérant les choses de loin, de les juger d'un regard plus élevé et plus calme. »

A grands traits, l'auteur passe en revue la France et les Français, décrivant le sol, la position géographique, les frontières, exposant en un admirable raccourci l'historique de la constitution de l'unité française, de la monarchie absolue, de la Révolution. Il insiste sur la France moderne, l'action qu'elle exerce au dehors, la formation de son empire colonial ; ses chapitres sur l'esprit français, la société française, les institutions et les mœurs publiques, la littérature et les arts sont remarquables par l'élégance de la forme et la finesse des aperçus. Il a soin de donner après chaque chapitre des indications relatives à de nombreuses lectures ; ainsi veut-il faire entrer ses élèves sans tarder dans l'intimité d'une pensée française et répondre au premier élan de la curiosité. Il termine par des conseils sur la manière d'étudier en France, de préparer un examen, sur la méthode de travail à adopter au cours, à la conférence pratique, sur les recherches bibliographiques, etc.

M. Caudel insiste et avec raison sur la nécessité de bien savoir le français. « Savoir le français, dit-il à son disciple, c'est être en mesure de comprendre *tout* ce qui se dit dans un cours, *tout* ce qui est écrit dans un livre, *tout* ce qu'on entend dans une conversation, avec toutes les nuances qu'y a mises l'orateur, l'auteur, le causeur. » C'est aussi « être capable de reproduire soit verbalement, soit par écrit ce *tout*, entendu ou lu, en prouvant qu'on a compris à la fois le fond et les nuances ; enfin, c'est être à même, c'est être capable de rédiger dans une forme grammaticalement correcte et parler avec une prononciation satisfaisante ».

L'auteur plaint l'étudiant possédant insuffisamment le français, parce qu'il demeure dans une demi-obscurité qui le prive du bénéfice de tout le reste de son effort : « Notre langue est précise, souple et riche. Il la transforme, à son usage, en une sorte de « sabir » pauvre, rigide et vague. Je le constate régulièrement tous les ans, un peu tout au long de l'année, et, dans un fâcheux éclat, au moment des examens. Beaucoup d'étudiants étrangers me déçoivent alors, non pas tant par leur savoir de fond que par la faiblesse de leurs moyens d'expression. Peut-être savent-ils

bien. Mais ils s'épuisent en vains efforts pour rendre leur pensée et exposer leurs connaissances en bons termes. Ils n'arrivent qu'à une traduction médiocre, à chaque instant fléchissante, bien inférieure à ce qu'ils ont dans l'esprit. »

§

Si nous ne nous comprenons guère les uns les autres, si nous estimons insociables tant de nos contemporains, c'est que nous ne les connaissons pas, que nous ne sommes pas psychologues. La science humaine par excellence, la psychologie, balbutie encore ; mais elle sera la conquête de notre époque. Elle commence à être singulièrement en vogue et les ouvrages qui en traitent ont de plus en plus de succès.

Un précieux foyer des études psychologiques est l'Institut Jean Jacques Rousseau de Genève, que nous avons eu à diverses reprises l'occasion de signaler. Dans ce Laboratoire vivant et agissant, sont examinés et discutés maints problèmes concernant la pédotechnie et les actualités pédagogiques. L'un des maîtres, le professeur Jean Piaget, vient d'exposer, à la suite de longues et minutieuses expériences faites à la « Maison des petits », annexée à l'Institut, le résultat de ses recherches dans deux volumes d'une indiscutable valeur scientifique : **Le langage et la pensée chez l'enfant** ; **Le jugement et le raisonnement chez l'enfant**. Parfaitement claire et ordonnée, cette œuvre est d'abord un recueil d'observations faites sur des enfants aux différents stades de leur développement ; mais les faits psychologiques notés sont rigoureusement enchaînés par la pensée lumineuse et régulatrice de l'auteur. Du fourmillement des exemples, de l'ingéniosité des aperçus, il se dégage un tableau d'ensemble très instructif, où parents et éducateurs trouveront ample matière à réflexion.

Ici, on ne rencontre point ce parti pris systématique contre l'école qu'on trouve chez tant de théoriciens et de psychologues. L'auteur, au contraire, défend l'école contre les reproches immérités dont on cherche à l'accabler ; au dire de ses contempteurs, elle serait la cause du verbalisme constaté chez la plupart des enfants, elle habituerait les élèves à se payer de mots, elle cultiverait leur paresse d'esprit. Or, M. Piaget établit que le verbalisme sévit chez les très jeunes sujets antérieurement à leur fré-

quentation de toute école ; il décrit d'ailleurs le verbalisme, en analyse les causes et montre qu'elles n'ont rien de commun avec les habitudes scolaires.

L'enfant, explique-t-il, pense pour lui-même sans se soucier de se faire comprendre ni de se placer au point de vue d'autrui ; il est éminemment égocentriste. Comme il n'a ni le souci de convaincre ni le besoin de faire la preuve, son raisonnement est moins déductif et moins rigoureux que le nôtre. Au demeurant, entouré d'adultes qui comprennent à demi-mot tout ce qu'il veut dire, il en arrive à se complaire dans une « magnifique imprécision ». Assurément, l'éducateur ne l'encouragera pas à persister dans cette voie ; il remontera le courant, fera toucher du doigt à l'élève tout ce que sa pensée et sa langue ont d'obscur, lui enseignera la valeur de la logique et de la clarté.

Raisonner logiquement, enchaîner ses propositions de manière que chacune comprenne la raison de celle qui la suit et soit elle-même démontrée par celle qui précède, c'est là une opération de l'esprit à laquelle l'enfant reste étranger jusqu'à environ sept ans. Au sujet de la relativité des notions, l'auteur a fait des constatations dignes de remarque. Par exemple, si vers neuf ou dix ans les enfants savent dire que les étrangers sont des gens des autres pays, ils ignorent qu'ils sont eux-mêmes des étrangers pour ces gens. Des écoliers de La Chaux de Fonds ayant affirmé à leur maître que Berne est au nord « parce que la bise vient de Berne » (ce qui est vrai pour La Chaux-de-Fonds), il leur a demandé où était le nord par rapport à Bâle et d'où venait la bise à Bâle. A l'unanimité, les élèves ont répondu que la bise venait encore de Berne et que Berne était toujours au nord. Il est certain que, pour des écoliers parisiens du même âge, Versailles est tenu pour situé à l'ouest, *absolument parlant*, aussi bien à l'ouest de Bordeaux qu'à l'ouest de Paris. Les petits Genevois n'admettent pas que la Suisse puisse être en même temps au nord de l'Italie et au sud de l'Allemagne ; si elle est au nord, elle n'est pas au sud ! Les points cardinaux sont des absolus.

M. Piaget en arrive à cette conclusion, rigoureusement déduite de ses expériences, que l'éducation est une œuvre de longue haleine, qu'il ne sert de rien « de vouloir devancer les temps et brusquer les choses : il faut savoir attendre. Quand les élèves auront l'âge normal, il est des résultats que le maître obtiendra

sans peine : à vouloir les obtenir prématurément, il perdrait beaucoup de temps et n'atteindrait que partiellement le but.

§

Les relations humaines subissent de grands changements extérieurs, embarrassant à l'extrême ceux qui essaient de s'y adapter les relations entre époux ne sont plus ce qu'elle étaient avant le mouvement féministe ; les relations entre parents et enfants se transforment à vue d'œil depuis le grand mouvement moderne concernant l'étude et la préservation de l'enfance.

Les anciennes solutions appliquées à l'éducation enfantine sont à rejeter, parce qu'elles ne sont plus en harmonie avec l'organisation de la société contemporaine. Pour élever nos enfants le mieux possible, à l'heure où nous sommes, il nous faut donc rechercher, parmi les vérités humaines et sociales de tous les temps, celles qui se sont révélées les plus solides, les plus réconfortantes, et essayer de les appliquer honnêtement et intelligemment à la vie familiale contemporaine.

Ce sont ces vérités, ces principes généreux et généraux qu'un écrivain américain réputé, Mrs Dorothy Canfield Fisher, examine dans **Les Enfants et les Mères**. Elle destine son livre aux familles qu'elle veut aider « dans l'entreprise la plus difficile, la plus compliquée et la plus importante d'une vie humaine » ; mais les instituteurs et les institutrices le liront aussi avec profit.

Mère de deux enfants qu'elle a voulu élever elle même, Mrs Canfield Fisher s'est trouvée un jour stupéfaite de constater qu'elle n'était pas le moins du monde préparée à sa tâche. Trop intelligente pour s'abandonner aux hasards et aux improvisations, elle concentra toute son attention sur la connaissance de ses enfants et sur la connaissance de soi même. Avec humour, de façon aisée et plaisante, elle expose ses recherches et ses expériences et énonce, pour le plus grand intérêt du lecteur, les règles larges et équitables qui peuvent guider l'éducateur et lui aider à résoudre les problèmes qui se posent dans la vie quotidienne.

F. RONDOT.

ETHNOGRAPHIE

Herbert Basedow : *The Australian Aboriginal*, Adelaide, F. W. Preece and Sons, 8°, nombreuses planches et dessins. — D. R. Mackenzie : *The Spi-*

rit-Ridden Konde, Londres, Seeley, Service and C°, 8°, nombreuses planches et carte. — Sir Herbert Murray : *Papua of to-Day or an Australian colony in the Making*, Londres, P. S. King and Son, 8°, nombreuses planches, cartes et plans. — *Mensch en Maatschappij*, directeur H. N. ter Veen, 109 Wesperzijde, Amsterdam, 8°.

Le livre de M. Basedow sur les **Indigènes de l'Australie** apporte tant de faits nouveaux qu'il faut entreprendre la revision de plusieurs théories et d'interprétations qui sont devenues pour ainsi dire classiques. L'auteur a parcouru à peu près toute l'Australie comme médecin, comme chargé de missions sanitaires ou économiques, comme chef d'explorations en territoires peu connus, et a séjourné comme Directeur du Service indigène dans l'Australie du Nord et de l'Ouest ; pendant vingt-cinq ans, il a été en contact avec de très nombreuses tribus ; il parle plusieurs dialectes. Bref, c'est un informateur de premier ordre, à qui d'ailleurs sa qualité de médecin a permis d'assister aux cérémonies médico magiques indigènes, bien qu'il n'ait pas consenti à se laisser initier pleinement à aucun groupe totémique, les vieillards ayant partout exigé qu'il se soumette aux mutilations du pénis (circoncision et subincision) qui sont de règle.

Or les Australiens sont à bon droit classés parmi les tribus les plus primitives connues, au même degré que les Négrito et les Pygmées ; mais comme leur pays est accessible plus que les forêts tropicales, on a pu les étudier de plus près. Les institutions australiennes ont donc acquis dans l'ethnographie une place importante, au point que Durkheim par exemple a fondé sur leur contexture sa théorie générale des origines de la religion et même des formes primitives du clan et de la famille ; que sir James Frazer explique par les croyances australiennes les origines du totémisme... Les observations de M. Basedow remettent tout en question, et ôtent à Durkheim et à Frazer la base même sur laquelle ils avaient édifié leurs constructions générales.

Chaque chapitre apporte du nouveau. Je n'insisterai ici que sur deux séries de faits. La première est celle des croyances des Australiens relativement au mécanisme physiologique de la conception : on avait admis, sur la foi de Spencer et Gillen d'abord, puis du missionnaire Strehlow, que les Australiens ignoraient ce mécanisme et attribuaient la fécondation des femelles et des femmes à une action magique ; M. Basedow publie des légendes et des objets, décrit des cérémonies dont il donne l'interprétation,

qui prouvent que Spencer, Gillen et Strehlow n'avaient eu connaissance que de la partie exotérique des mystères, mais que la partie ésotérique ou secrète est si normalement sexuelle qu'il est permis de parler même d'un culte du phallus chez les Australiens. En tout cas, le séjour des *ratapa*, ou âmes des enfants à naître, est phallique ; et c'est bien l'organe mâle qui, par la vertu d'un symbole, détermine leur naissance : ce qui détruit non seulement une théorie de Frazer, mais quelques-unes des miennes aussi, soit dit en passant.

Un deuxième chapitre tout aussi important est celui qui traite de l'art chez les Australiens. On s'en était fait une idée tout à fait fausse, parce que les explorateurs antérieurs n'avaient pu obtenir l'explication des dessins, gravures sur rochers, etc. M. Basedow y a réussi ; et loin de constituer maintenant une catégorie anormale, l'art australien rentre dans la série évolutive universelle. Un trait vertical et deux traits obliques plus petits représentant un homme, si on joint plusieurs de ces figures par le pied des traits obliques, on a une sorte de frise courante qui représente un groupe d'hommes ; mais la géométrisation est telle qu'il était impossible d'en deviner le sens ; de même, la combinaison d'un ovale avec quatre obliques représentant une tortue, si on joint les obliques on a un dessin géométrique qui donne l'impression d'une vannerie. L'auteur donne plusieurs cas du même ordre ; le tout rentre dans la série si bien étudiée par Haddon dans son *Evolution of Art*.

Les autres chapitres aussi rétablissent la norme : le totémisme, l'exogamie, l'initiation, l'activité des magiciens, la fabrication des instruments de pierre, qui semblaient d'après les observations antérieures ou bien extrêmement primitifs, ou aberrants, cessent de l'être. Or M. Basedow a observé simplement, sans idées préconçues ; il n'a pas eu l'occasion de dépouiller la littérature déjà énorme sur les indigènes australiens ; ce n'est pas une seule tribu qu'il a étudiée, c'est un grand nombre d'entre elles ; il a pu observer non seulement les hommes, mais aussi les femmes et les filles ; sa monographie marque donc une étape importante, à la fois de l'ethnographie australienne et aussi de l'ethnographie comparative. Encore n'a-t-il publié ici qu'une partie de ses matériaux ; on espère que l'occasion lui sera donnée de nous faire connaître le reste.

§

Si M. D. R. Mackenzie a publié cette monographie des **Konde soumis aux esprits**, c'est sur la demande même des vieillards et des chefs de cette tribu Bantou, qui vit autour de l'extrémité septentrionale du lac Nyasa et après vingt-quatre années de séjour parmi eux. Aussi peut on être assuré de la valeur de l'observation. Cette tribu est très peu connue ; l'auteur se défend d'avoir tenté une monographie complète : mais ce qu'il nous donne est déjà si plein de faits nouveaux, bien décrits et bien interprétés, qu'il restera, je crois, peu à faire à ses successeurs, du moins pour ce qui concerne la vie psychique et les institutions. Pour tout ce qui se rapporte à la vie enfantine et féminine, c'est Mme Mackenzie qui a renseigné son mari. Aussi les premiers chapitres de l'ouvrage sont-ils particulièrement précieux. Très important est le chapitre sur les tabous et interdictions, ainsi que ceux sur le culte des ancêtres, la divination, la magie, la médecine : ce sont des sujets toujours difficiles à enquêter ; et si les chapitres consacrés aux arts et métiers sont peu développés, le mal n'est pas grand ; d'autres pourront continuer la recherche.

M. Mackenzie déplore que les coutumes primitives des Konde disparaissent rapidement ; M. Basedow faisait la même remarque pour ses Australiens. Même plainte encore de la part de sir Herbert Murray, qui parle de **la Papouasie actuelle** après avoir été pendant bien des années lieutenant-gouverneur de ce pays, qui est la partie britannique de la Nouvelle-Guinée. C'est plutôt une étude administrative du pays et de ses habitants indigènes qu'une monographie spécialement ethnographique ; mais l'auteur a fait ses preuves comme ethnographe dans des ouvrages antérieurs et l'on trouvera ici une excellente discussion sur la situation anthropologique des Papous et des Mélanésiens voisins, une réfutation en passant des théories d'Elliot Smith et de Perry sur les Chercheurs d'or en Nouvelle-Guinée, un bon chapitre sur la criminalité et la notion de crime chez les Papous et un excellent tableau des explorations de la Nouvelle-Guinée britannique à partir de 1906, date à laquelle l'administration de cette colonie a été assumée par le Commonwealth australien. Le chapitre où sont condensés le plus de renseignements ethnographi-

ques locaux et généraux est celui qui est intitulé : « administration des Indigènes ». Sir Hubert Murray y pose le grand problème du contact des Blancs et des Indigènes, des moyens d'adaptation réciproque, et des risques qu'on court de jeter les Papous dans la misère, ou même de les détruire, si on leur impose brusquement nos conceptions et nos institutions étrangères... sans compter que nous n'avons pas à être si fiers que cela des nôtres, en cet an de grâce 1926. Le grand danger pour les Papous serait, selon l'auteur, le « capitalisme philanthropique » des Australiens Blancs, qui ne voient dans les Papous que de la main-d'œuvre à bon marché et ne les « civilisent » que dans ce but, tout comme on soigne bien une vache ou un cochon. Or, à fréquenter les Papous, sir Hubert Murray est arrivé à cette conviction que c'est une race intelligente, plus intelligente même que les Malais ; s'il en est ainsi, gare aux Blancs dans cent ou deux cents ans !

§

Il paraît en Hollande, depuis le premier mai de l'an dernier, une revue trimestrielle intitulée **Mensch en Maatschappij (l'Homme et la Société)** qui est en fait consacrée non pas seulement à la sociologie, mais à toutes les sciences de l'Homme : anthropologie, psychologie, doctrine de l'hérédité, eugénique, préhistoire, ethnographie, etc. Elle sert aussi d'organe officiel au bureau néerlandais d'anthropologie et d'ethnographie. A citer parmi les articles qui nous intéressent ici directement : J.-P. Kleiweg de Zaan, *L'infanticide dans l'Archipel Indien* (n° 1) ; Jan de Vries, *Les études folkloriques des Finlandais* (n° 2) : A.-E. van Giffen, *Les plus anciens éléments ethniques des Pays-Bas* (n° 3) ; A. van Andel, *l'emploi des cornes et dents de serpent dans la médecine populaire* ; et Kleiweg de Zaan, *Monuments commémoratifs des indigènes de l'Archipel Indien relatifs aux épidémies* (n° 4) ; J.-J. Romein, *La circulation primitive des biens* (n° 1 de 1926) ; H. Bouman, *L'art paléolithique* ; H. Geurtjens, *Le deuil en Nouvelle-Guinée hollandaise ;* C. Lekkerker, *Le système des castes dans l'Inde et à Bali* (n° 2).

Très riche et bien faite est la partie bibliographique, et très utiles sont les comptes rendus détaillés des communications au Bureau

néerlandais d'anthropologie et d'ethnographie. Bref, excellente revue, qui a su grouper de bons collaborateurs et mérite d'être répandue. Le hollandais n'est d'ailleurs pas une langue difficile, du moins le hollandais scientifique, sinon celui des poètes.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Henriette Celarié : *Nos sœurs musulmanes,* Hachette. — Marcel Kurz : *Alpinisme hivernal,* Payot.

Mme Henriette Celarié, dont nous avons eu déjà diverses publications, notamment a l'époque de la guerre, a publié un intéressant récit féministe, une sorte d'enquête sur la situation de la femme musulmane dans nos possessions d'Algérie. Cette situation, on peut le dire de suite, n'apparaît pas si précaire et insoutenable que voudraient en général nous le montrer les féministes à *tous crins*. **Nos sœurs musulmanes**, le volume en question les montre chez elles, dans leur milieu, dans leurs intérieurs, sous la tente ou dans le *patio* qu'elles occupent le plus souvent ; et les plus malheureuses, les répudiées, sont celles qui n'ont pas eu de progéniture, le mariage musulman ayant surtout pour but, — bien mieux encore que le nôtre, — la conservation et la survivance de la race.

Ce sont surtout des « scènes de vie dans le désert », que nous montre Mme Henriette Celarié. Elle connaît le pays depuis longtemps et nous introduit de suite dans les milieux qui l'intéressent. Nous sommes aux confins de l'oasis de Laghouat, et elle pénètre chez un caïd dont l'épouse récente porte une bizarre coiffure, un dôme très haut, enrubanné de tulle blanc, de paillettes argentées et de guirlandes de roses pourpres et de myosotis.; elle est couverte de beaux bijoux anciens et porte une toilette blanche lamée de soie. Mme Henriette Celarié visite plusieurs fois le harem où régente cette bizarre créature, qui finit par lui dire qu'elle « l'aime *besef*, qu'elle est tranquille et a une bonne langue disant des choses justes ». La voyageuse est conduite au « ksar d'El-Hiram ». Incidemment nous apprenons que l'Arabe est assez peu religieux et qu'il faut être au moins douze pour faire la prière dans la mosquée, — chiffre qui n'est pas toujours atteint. Une très vieille femme, que visite Mme Henriette Celarié, finit par lui dire qu'elle a moins de quarante ans, mais elle

devait noter des faits plus curieux encore dans *le M'zab* où elle pénètre bientôt, et où les mœurs, les idées sont restées les mêmes depuis des siècles. La population est d'origine berbère, considérée comme hérétique par les autres musulmans.

Les M'zabites occupent le pays depuis le XIe siècle. Ce sont en quelque sorte les Puritains de l'Islam. A Beni-Isguen, la ville sainte, il est défendu de fumer dans les rues. « Lorsque Satan fut chassé du Paradis, racontent les gens du lieu, il pissa à la porte, et une plante poussa, ce fut le tabac. » Les clefs qui ouvrent les logis sont en bois, mesurant près de 30 centimètres et pèseraient près d'une livre. C'est aussi une arme qui sert fréquemment dans les rixes. L'auteur, qui visite les harems, est bien reçu, mais quand Mme Henriette Celarié retire ses gants, les autres femmes s'exclament : « Qu'est-ce que tu fais; tu enlèves ton henné. Tu peux l'enlever? Comment, laisse-nous voir. Oh ! en dessous, c'est doux, c'est blanc ! » Nouvelles exclamations quand on s'aperçoit qu'elle a une dent en or, dont « elle doit remercier Allah ». Son face-à-main intrigue de même, est examiné longuement.

Mais elle étudie leurs bijoux, les oreilles trop souvent déformées par les lourdes pendeloques qu'on y attache. Les femmes lui parlent de la mère du Christ, Lella Meriem qui « a enfanté lorsque l'ange Gabriel lui a soufflé dans les manches ». Mais rien n'est curieux comme la chambre où habite l'une des femmes et où l'on conduit la narratrice. Il n'y a pas de fenêtres, et naturellement une odeur « aigre », l'odeur de « renfermé » suffoque la visiteuse ; le plafond est tendu de cotonnade et des guirlandes de boules de verres y sont suspendues ; le sol est resté de terre battue, etc. On gagne la petite ville de Melika dont les maisons entassées parmi des rochers étincellent sous la lumière. Mme Henriette Celarié entreprend bientôt la traversée du désert, à dos de chameau, comme il est d'usage — et se transporte de Ghardaia à Ouargla. Il y a depuis le départ de remarquables paysages, entre autres les aspects de Ben-Noura, la cité sainte. Puis c'est l'oasis d'El-Ateuf. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est la verve, le coloris, l'entrain qu'apporte Mme Henriette Celarié dans son récit de la traversée du désert, qui pourra être cité parmi les choses les plus remarquables de la littérature sur l'Orient. Proche d'Ouargla, elle visite un caïd des Mekhadma où elle retrouve d'ailleurs quelques vestiges de la vie moderne, parmi lesquels un

sommier métallique ! qui fit laborieusement le voyage à dos de chameau. Au repas, le caïd ouvre une boîte de sardines et, comme l'huile a dégouliné sur ses mains, il les essuie sur le pain. On a préparé une grande « diffa », rouge « chourba » (soupe arabe) fortement pimentée ; une omelette au beurre rance, etc. A propos d'Ouargla, nous apprenons que la fondation de la ville a été attribuée à Salomon. Mais l'endroit était surtout marécageux par le voisinage de mares stagnantes ; il a dû être bien assaini.

L'auteur, qui poursuit son enquête et ses promenades, passe encore à Touggourt, « reine des palmes et des sables ». On doit prolonger le chemin de fer, et la vieille piste, n'étant plus entretenue, offre des trous à engloutir un cheval. Une dernière course nous conduit dans le Souf, région des hautes dunes, et à El-Oued. Par tout ce pays, dans tous ces endroits, elle poursuit son enquête sur la question féministe ; mais s'il y a de ce côté comme partout quelques dévoyées, quelques détraquées, il faut dire que la plupart ne comprennent rien aux théories de l'émancipation féminine et déclarent trouver tout naturel le sort qui leur a été fait. Les pays d'Islam, décidément, pourraient bien ne pas être si favorables qu'on a voulu nous le faire entendre dans ces derniers temps. Il reste, en attendant, que Mme Henriette Celarié a écrit un très joli volume sur les régions à travers lesquelles elle a poursuivi ses recherches spéciales et que c'est une circonstance dont nous ne pouvons que nous féliciter.

D'un caractère un peu spécial est le fort volume publié par M. Marcel Kurz sur **l'Alpinisme hivernal**, *le skieur dans les Alpes*, qui est surtout à la louange des « grimpeurs » de montagne. C'est d'abord l'historique du développement des courses d'hiver avec l'emploi du *ski* ; l'auteur examine l'état des Alpes pendant l'hiver, le climat, l'effet des vents, les avalanches, la position des neiges, et les transformations qu'elles subissent sous l'action du vent et du soleil, et toutes les circonstances qui donnent un intérêt spécial à ces régions dangereuses. M. Marcel Kurz étudie l'équipement du tourisme dans la saison et la technique du skieur alpin. On arrive à la description de la vaste et si pittoresque région des Alpes, et sont indiqués, à mesure des courses, les gîtes, repas, bivouacs aux endroits les plus favorables. Après avoir parlé des précurseurs et bientôt du triomphe du ski, M. Marcel Kurz nous décrit les courses faites par les

amateurs dans les Alpes pennines, le circuit de la Bernina, l'Oberland Bernois, le Lyskamm, les Alpes Lapontines, etc. Mais l'usage du ski n'a pas été uniquement adopté par les amateurs de courses en montagne. On sait qu'il est en usage dans nos compagnies alpines. C'est le côté pratique et surtout intéressant de l'invention du ski et qui méritait de ne pas être oublié. Le volume de M. Marcel Kurz est illustré d'une série de bonnes reproductions photographiques. C'est un ouvrage précieux et à consulter pour tout ce qui touche la question.

CHARLES MERKI.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Adolphe Retté : *Jusqu'à la fin du monde*, Messein. — G. K. Chesterton : *Saint François d'Assise*, Plon. — Jean Mélia : *Madame Sainte Geneviève*, Perin.

On peut dire de l'œuvre catholique de M. Adolphe Retté qu'elle est, tout entière, une apologie de la contemplation dans la solitude et le silence. En cela, elle est la conséquence même de sa vie, car, depuis bien des années, il fait de longs séjours dans les Trappes et, lorsqu'il stationne dans le monde, c'est pour y mener une existence à peu près cénobitique. De là, chez lui, ce sens profond de la Mystique qui lui a conquis tant de lecteurs fervents. Comme l'a dit un critique distingué, M. René Johannet : « On sait quelle place il occupe dans la littérature religieuse d'aujourd'hui. Elle est grande et *intime*, car on ne rencontre pas l'auteur sur la place publique. » Et un autre critique n'a pas eu moins raison d'écrire : « Avec lui, nous sommes loin d'une dévotion plus ou moins imaginative. Nous nous sentons dans la *réalité.* »

Dans le livre que M. Adolphe Retté vient de publier : **Jusqu'à la fin du monde**, on retrouve cet esprit d'oraison *vécue* qui donne aux âmes capables de recueillement, ou déçues pour avoir trop pris part aux tumultes du siècle, le goût de la retraite « sur une des pentes qui montent au Calvaire ». Tout le volume procède de cette phrase de Pascal, citée et commentée dès le préambule ; « *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.* » Il comprend six parties : *Préambule*, *Dans la forêt de l'oraison*, *Reflets des Evangiles*, *Les deux récits du curé*, *Au jardin de la souffrance*, *Epilo-*

que. Ce ne sont point ici des considérations abstraites, mais des faits de vie exposés avec cette vigueur et cette coloration de style qui caractérisent l'art de M. Retté.

D'un bout à l'autre du livre, cette pensée préside aux développements donnés par l'auteur à la phrase de Pascal : non seulement l'agonie de Jésus au Jardin des Olives se poursuit dans son corps mystique qui est l'Eglise, mais encore elle régit continuellement la vie intérieure de tout homme soucieux de la conformer à l'essence même de la foi catholique. Une conception semblable inspire les trois chapitres qui forment les *Reflets des Evangiles*. L'un donne une application contemporaine de la parabole du Bon Samaritain. Le second étudie chez certains catholiques d'aujourd'hui un état d'âme analogue à celui du Pharisien Nicodème. Le troisième décrit les émotions, pareilles à celles des disciples d'Emmaüs, de deux contemplatifs à Paray-le-Monial. Dans *Les deux récits du Curé* sont narrés des drames de conscience qui eurent réellement lieu dans des villages situés à la lisière de la forêt de Fontainebleau. A les lire, on goûtera à la fois la façon prenante dont l'auteur a évoqué le décor sylvestre autour des personnages, et la clarté avec laquelle il a réussi à nous rendre sensible l'action du remords dans l'âme d'un petit bourgeois corrompu par le désir de la fortune, et dans celle d'un braconnier devenu assassin par vengeance.

Mais le morceau capital du livre, c'est à notre avis, la série de méditations intitulée : *Au jardin de la Souffrance*. Là, plus que partout, l'auteur nous montre, avec des exemples émouvants à l'appui, que, la douleur étant la loi du monde, un malade voué, par volonté persévérante, à vivre avec Jésus les péripéties de la Passion, peut l'utiliser pour le soulagement spirituel et le rachat aussi bien des incroyants que de ses frères en Dieu. Une phrase du chapitre intitulé : *Per viam dolorosam*, indique nettement dans quel sens l'auteur conçoit cette application de l'esprit de sacrifice aux vicissitudes de la vie quotidienne. La voici :

Nous baignons dans le Surnaturel. Chez la plupart de nos contemporains, dont les yeux sont oblitérés par une taie de matérialisme, la notion s'en est perdue. Et, chose plus triste, il ne manque pas de catholiques qui raisonnent et agissent de façon à faire supposer qu'ils partagent cet aveuglement. Mais lorsqu'on met du bon vouloir à souffrir avec Jésus, on acquiert de la lucidité. Car c'est seulement du haut

de la Croix qu'on découvre le monde, non tel que les gens du siècle se le représentent, mais tel qu'il existe au regard de la Sagesse éternelle.

L'Epilogue résume le livre par une prière d'une poésie concentrée et d'autant plus intense. Elle nous transporte, avec celui qui la conçut, aux pieds de l'Enfant-Jésus à Bethléem.

En somme, ce livre profondément médité, *Jusqu'à la fin du monde*, est de nature à plaire aux esprits qui se cherchent une raison de vivre plus élevée que celle qui, comme le dit M. Adolphe Retté, « consiste à régaler leurs cinq sens ». Ils y apprendront à connaître ce sentiment habituel de la présence de Dieu qui, développé par l'ascétisme, constitue l'état d'âme mystique tel que le formule la théologie orthodoxe. Ils l'apprécieront surtout parce que, sans prêches importuns ni exhortations pédantesques, il fait comprendre comment se réalise chaque jour la promesse faite par Jésus aux hommes de bonne volonté : « Si quelqu'un m'aime, je viendrai en lui et je ferai en lui ma demeure. »

§

La conversion assez récente de M. Chesterton au catholicisme donne un intérêt particulier au livre qu'il vient de publier et qui a été traduit de l'anglais, et fort bien traduit, par Mme Isabelle Rivière : **Saint François d'Assise**.

Ce n'est point, à proprement parler, une biographie où tous les événements de la vie du Saint sont rapportés dans le détail. C'est plutôt une série de thèmes empruntés à la doctrine franciscaine et que l'auteur commente selon une Mystique de bon aloi. Pour donner une idée de la méthode suivie par M. Chesterton et du parti qu'il a su en tirer, on citera une page choisie dans l'un des plus beaux chapitres du livre : *le Jongleur de Dieu* — celle-ci :

La transformation de l'homme juste en Saint est une espèce de révolution par laquelle celui pour qui tout ce qui existe illustre et illumine Dieu devient celui pour qui Dieu illustre et illumine tout ce qui existe. Elle est assez semblable au renversement par lequel un amoureux pourrait dire au premier coup d'œil qu'une dame ressemble à une fleur et dire ensuite que toutes les fleurs lui rappellent sa dame. Un saint et un poète auprès de la même fleur pourraient sembler dire la même chose, mais, en fait, bien qu'ils disent tous deux la vérité, il diraient des vérités différentes. Chez l'un, la joie de la vie produit la foi ; chez l'autre, elle est plutôt un produit de la foi. Mais un des résultats de cette

différence, c'est que le sentiment d'une dépendance divine qui, pour l'artiste, est comme la lueur de l'éclair, est, pour le saint, comme la pleine lumière du jour. Placé, en un certain sens mystique, de l'autre côté des choses, il les voit sortir de la divinité comme des enfants qui sortent d'une demeure familière, au lieu de les rencontrer, comme nous le faisons presque tous, telles qu'elles apparaissent sur les routes de ce monde.

Comme on le voit, la phrase de M. Chesterton est chargée de pensée. Cela la rend parfois un peu lourde. Il y a peut-être aussi çà et là excès de métaphores. Mais, en regard, quelle richesse de points de vue et quelle nourriture substantielle pour une intelligence éprise des choses de la religion ! Ce livre ne doit pas être lu rapidement. Il veut qu'on s'attarde à pénétrer la signification profonde de chacun des chapitres qui le constituent. Et en récompense de cet effort, on goûte simultanément l'âme de saint François et la sincérité, fruit d'une forte conviction acquise par la prière, qui est un des grands charmes de l'œuvre où M. Chesterton atteste les bienfaits de la foi catholique.

§

Le grand mérite du livre de M. Jean Mélia : **Madame Sainte Geneviève**, c'est de mettre en évidence la physionomie de la Sainte en tirant parti d'une documentation soigneusement étudiée. Le milieu historique où elle vécut est restitué d'une façon vraisemblable. Des personnages notoires, ses contemporains, sont dessinés en leurs traits essentiels : Julien l'Apostat, Attila, d'autres encore tels que ce héros de l'ascétisme : saint Siméon Stylite. De même, M. Mélia, renseigné aux bonnes sources, indique très suffisamment les dons spirituels qui firent la sainteté de Geneviève ; par exemple, il écrit :

Madame Sainte Geneviève évoque ce qu'elle vénère comme éternel. Vivante, les cieux se sont déjà ouverts pour elle. Cette pureté d'âme et cette mortification de la chair, ces privations volontaires et toute l'abondance de sa foi, ces abstinences rigoureuses et l'ardente sincérité de ses prières la haussent jusqu'aux régions où trônent toutes les vertus. Elle vit dans la solitude profonde de sa cellule étroite, mais elle n'est pas seule. Dans la vie mystique des cœurs croyants, se manifeste un ordre surnaturel. C'est tout un monde particulier et sacré qui se crée avec l'état de grâce et où l'univers spirituel se peuple de formes célestes.

En résumé, cette biographie de la Patronne de Paris constitue un livre consciencieux qu'il y a intérêt à placer dans toute bibliothèque d'hagiographie bien comprise.

ROBERT ABRY.

LES REVUES

Rythme et Synthèse : Hommage à René Ghil ; quelques opinions ; un poème inédit pour des écoliers de 8 à 9 ans ; Ghil contre les néologismes et les mots trop rares ; les contes de René Gilbert. — *Europe* : « Mort de l'armateur », un très beau poème de M. Louis Brauquier. — *La grande Revue* : M. Guy Crouzet, critique des « jeunes lettres ». — Mémento.

Rythme et Synthèse publie sans date un « hommage à René Ghil », qui paraît sous les auspices d'un beau poème de M. Francis Vielé-Griffin dédié au mort.

Le plus cher disciple de Ghil, M. Paul Jamati, s'exprime en ces termes sur l'œuvre du disparu et la portée de ses travaux :

Son *Œuvre* qui demeure, pour des lecteurs de plus en plus nombreux, pour des lettrés, pour des poètes, pour des peintres, une sorte de livre sacré où l'on trouve, comme dans la Bible, la réponse aux questions posées aux heures de trouble et d'incertitude, son *Œuvre*, la plus vaste architecture conçue et réalisée depuis Dante, est aussi fertile en fraîches images, en notations naïves, en évocations directes, en richesses primesautières, que celle d'un Ronsard ou d'un La Fontaine. Ainsi chaque fragment de cette *Œuvre* possède une valeur double : celle que lui confère l'ordonnance générale et la sienne propre.

Bien plus, chaque poème, chaque chapitre du grand ensemble contient le tout et le suggère en son unité. Aussi, malgré nos amers regrets de savoir qu'au plan initial il manquera deux livres, avons-nous l'inébranlable conviction que cette *Œuvre*, inachevée comme toutes les cathédrales magnifiques, est achevée cependant au sens vrai du mot, au sens intérieur et profond, achevée, parfaite et complète : un cycle entièrement révolu.

Nous remarquons que nombre de ceux qui rendent hommage à René Ghil s'accordent à en citer ce vers orgueilleux :

> Ma pensée est le monde en émoi de soi-même.

Mme Lucie Delarue-Mardrus — ce clair poète — déclare :

Dans mon esprit, le nom de René Ghil fait renaître quelque chose comme le souvenir d'un trésor enfoui dans d'adorables ténèbres.

M. Sébastien-Charles Leconte — poète de grande valeur et fort intelligible — plaide aussi pour le droit de l'artiste à l'obscurité:

René Ghil, pour l'équitable avenir, sera le constructeur d'un temp colossal, où les conceptions les plus hautes de l'Esprit humain app raîtront, harmonieusement unies, en un chœur de voix chantantes.

Qu'importe, que nous importent devant de telles architectures l railleries faciles et le haussement d'épaules de la tourbe des *je ne com prends pas* ?

Les cimes s'enveloppent de nuées. Le faîte des acropoles peut êt voilé de brumes. C'est le droit des Anges de se couvrir d'un tourb lon d'ailes tournoyantes. C'est le droit de la Poésie suprême d'êt obscure, et de s'environner de foudres...

M. Pierre Mille, qui est un conteur sans mystère, de la bonn souche voltairienne, admire René Ghil :

René Ghil ! Nous avions sans doute le même âge : il fut pourta l'un de mes initiateurs, voici près de quarante ans, en même temps q Stuart Merrill, à ce que l'abbé Brémond appelle aujourd'hui la « po sie pure »... Et c'est le premier homme de lettres qui me reçut, m'e couragea. J'en fus fier, car il avait toute mon admiration.

Lui aussi, comme bien d'autres, il avait subi l'influence de Mallarm son « instrumentisme » était issu de l'exemple du Maître. Mais il avait en lui une richesse de création, une abondance, une généros originales, personnelles ; son *Dire du Mieux* est une des plus bell œuvres de la poésie française.

Il eut le mérite, qui fut un tort au point de vue de sa réputati auprès du public, de ne jamais transiger avec les principes qu'il s'ét à lui-même imposés. Aussi resta-t-il un isolé, alors que, autour de l les Moréas, les Régnier évoluaient. Mais qu'on y fasse bien attentior c'est cela qui plus tard lui assurera une place qui n'est pas petite.

M. Henri de Régnier apporte ce témoignage au poète :

Je tiens à vous dire toute mon estime pour ce poète, d'esprit à m sens trop systématique, mais dont l'œuvre mérite, pour ses idées et conviction, l'intérêt et le respect.

M. Paul-Napoléon Roinard confond un peu Sarcey et Lemaît qui furent si différents, pour rappeler l'hostilité de la critiq aux débutants de naguère. Il reconnaît que Ghil « exigeait ses lecteurs une grande somme d'efforts », mais ils étaie « récompensés par la substance riche qu'on découvrait dans s livres ». Il voit en René Ghil « un des plus sains penseurs » sa génération, qui « survivra, de plus en plus apprécié par l générations survenantes ».

Notre cher et très grand Rosny aîné, dont la culture est

vaste et qui a tant découvert, romancier, conteur et philosophe, maître en ces trois domaines — apprécie en ces termes Ghil et son œuvre :

Je le tiens pour un esprit original, un très honnête homme ; j'estime que son œuvre contient de très beaux vers et aussi des jaillissements de haute poésie. Pas toujours ! Il y a beaucoup de passages pénibles, inutilement chantournés et qui, interprétés, ne semblaient pas exiger une forme sibylline.

Dans l'ensemble, l'œuvre mérite d'être aimée et admirée pour ce qu'elle apporte de beauté personnelle, de large pensée et de lyrisme émouvant.

Voici la conclusion de M. Saint-Pol-Roux à son hommage :

L'œuvre ghilienne vivra donc, nonobstant même son rébarbatisme. Certes, cette œuvre habite un épineux buisson, mais ce buisson, nos descendants le connaîtront ardent avec, en guise de rayons, des paroles saintes que notre temps n'a pas su voir de toutes ses oreilles.

M. André Fontainas, qui fut le condisciple de Ghil au lycée Fontanes, est plus enthousiaste :

Dans bien longtemps, lorsqu'on aura perdu le souvenir des productions que la rumeur de la vogue ou de la publicité soutient, exhausse et encense momentanément, on s'apercevra qu'entre les œuvres d'à présent les plus résistantes et les plus solides, l'Œuvre de Ghil demeure intacte dans sa beauté savante, incorruptible et décisive.

Et la figure de mon ami rayonnera parmi les plus belles et les plus originales du lyrisme français.

C'est aussi l'opinion de M. Marcel Batilliat :

La mort du Poète a pu plonger dans l'affliction ceux qui le connaissaient et l'aimaient : sa mémoire grandira aux yeux des hommes. Avec le recul nécessaire, hors des déformations trompeuses de l'actualité, l'*Œuvre* se dévoilera dans sa prestigieuse ampleur. Elle livrera son opulent trésor de rythmes nouveaux. *La Loi* n'y sera pas inscrite; mais son seul nom, avec sa signification hautaine, gardera la valeur d'un suprême et définitif symbole.

M. Florian-Parmentier traite judicieusement de l'influence de Ghil sur la poésie étrangère, en Belgique, en Russie, en Grèce, en Serbie. « Et l'on pourrait, écrit-il, trouver des traces du ghilisme en Arménie, en Egypte, au Japon et chez les Américains. »

M. Armand Got, instituteur, avait demandé à René Ghil, pour des « petits de 8 à 9 ans » « quelque poème inédit accessible aux

enfants et s'inspirant de la chanson populaire ». Ghil écrivit quatre poèmes pour les écoliers. Nous publions celui-ci, avec le commentaire dont l'accompagna l'auteur :

LE CHANT DU PÊCHEUR DE SARDINES

Le mât, la voile, et l'vent dedans !
(mon oiseau roug', mon oiseau noir)
il m'en souvient, des matins grands —
grands autant qu' l'ail' des goélands !
        où sur la mer taquine
        qu'on ne peut pas savoir
nous en allions à la sardine —
mon oiseau roug', mon oiseau noir !

Le mât, la voile, et tout l'grément
(mon oiseau roug', mon oiseau noir)
le mât, la voile et tout l'grément
qui m'donnaient tant mon agrément !
        la mer qu'a pas d' pitié
        m' les démontait un soir :
qui n'a plus d'ail', qui n'a plus d' pied —
mon oiseau roug', mon oiseau noir !...

Commentaire :

Le Pêcheur chante son Bateau — tout son avoir et toute sa joie — perdu un soir de tempête.

Il se le rappelle : comme il était beau ! le vent gonflant la voile, quand le Pêcheur prenait la mer surtout par les grands matins ; à l'aube blanchissante, où il lui semblait que la courbe encore indécise du ciel s'ouvrait comme s'élargissant du vol élevé et puissant des grands goélands à plumage blanc et gris. — Il s'en allait sur la mer « taquine », qui est calme et quelques heures après devient agitée, inquiétante, menaçante, et dont l'on n'est jamais sûr ! Et il est vrai, cette mer « sans pitié », un soir, a fait chavirer, a détruit le Bateau.

Il était lui-même ainsi qu'un grand oiseau étrange : avec ses voiles rougeâtres qui étaient ses ailes, sa coque rouge et noire qui était son corps. Et il allait comme un oiseau sans pieds qui raserait la vague, comme le font les oiseaux de mer.

Le Poème est écrit selon le mode des vieilles chansons, en la forme populaire qui opère souvent des contractions grammaticales (exemple : « qu'a pas d'pitié », pour : « qui n'a pas de pitié ») et qui supprime souvent aussi les *e* muets. Avec un refrain... il est rythmé pour expri-

mer la rapidité légère du Bateau emporté par sa voile, et, en même temps, son balancement souple et fort sur la mer remuante.

L' « isolement de René Ghil », M. L. Charles-Baudoin l'estime une grâce désirée par le poète. Et il proclame, avec une éloquence de sibylle :

Je la vois, cette *Œuvre*, se haussant face au désert, en forme de quelque monument d'Egypte, très haut et tragiquement seul, hermétique et hiératique, ardu d'hiéroglyphes, évocateur nostalgique et dur de lointains empires grandioses et de sourdes puissances cosmiques.

Cela est unique et ne se laisse point classer. Quelqu'un demandait l'autre jour si l'avenir classerait Ghil parmi les grands écrivains français : la question est mal posée. Ou alors il faudrait répondre : ni écrivain, ni français ; grand, sûrement.

Mme Alexandra de Holstein, collaboratrice de Ghil pour la traduction française de poèmes russes, nous donne ce renseignement curieux :

Il interdisait les néologismes et les mots trop rares ; il disait que dans son œuvre il dirait ceci ou cela, mais que dans la traduction il fallait s'en tenir au français classique.

Mentionnons ici, pour mémoire, la longue collaboration de René Ghil au supplément littéraire du *Petit Journal*, au cours des derniers dix ans du siècle passé. Il y donnait des contes qu'il signait : René Gilbert. Nous en avons lu quelques-uns en leur nouveauté, Paul Fort et moi. Que valaient-ils ? Ghil ne pouvait rien écrire de médiocre. Voilà une indication pour les chercheurs.

§

Europe (15 mai) publie « Mort de l'armateur », un poème de M. Louis Brauquier, fort remarquable.

Si l'on admet que la poésie puisse n'être que musique et perdre toute pureté dès qu'elle exprime une idée, une sensation ou un décor intelligibles à la lecture ou à l'audition, ne peut-on tolérer aussi qu'un poème ait un sens clair en même temps qu'une authentique valeur d'art ? Si l'obscurité peut avoir sa beauté, que l'on nous concède la beauté d'une ordonnance harmonieuse et logique des mots au profit d'une satisfaction de l'entendement. Le nôtre sait gré à M. Brauquier de montrer l'armateur près de

sa fin et, comme le laboureur de La Fontaine, appelant ses enfants.

Quatre fils attendaient, fermés dans ce dimanche,
Songeant aux habits noirs qu'ils porteraient l'été.
L'après-midi dormait comme un bloc de silence
Sur le corps de la ville et le Port arrêté.

Le mourant parle en homme d'affaires d'abord ; puis, sa pensée s'épure, s'éprend de la poésie de la mer, du trafic, et revient aux conseils utiles à ses fils. Cela atteint à la véritable grandeur, par la netteté, la concision du trait, la richesse du sens, ces qualités mêmes qui font Baudelaire si nouveau encore à l'heure actuelle. Au fond, peut-être est-il plus facile d'être obscur que d'exprimer si peu que ce soit ?

Voici donc que meurt le père, lucide à l'heure suprême. Et M. Louis Brauquier d'écrire, en fils authentique des Corbière, des Rimbaud, des Jean Richepin — eh ! oui, parbleu ! ce Jean Richepin de *La Mer*, qui est un incontestable et haut poète :

Soudain, les fils se sentirent
Comme des vaisseaux démâtés
Jetés au plein sur un rivage
Dont nul ne reconnaît les bords.

Dehors, la rue chantait. Vénus
S'allumait au ciel des ruelles.
Une rude fête charnelle
Se couchait sur les quartiers drus.

Cependant un trois-mâts au large,
Qui depuis deux jours attendait,
Sans débarquer son équipage
Sans demander sa place à quai,
Hissa au ciel six voiles noires
Et disparut dans le couchant.

★

Des navires, dans l'Atlantique,
Sans faiblir ni se dérouter,
Toute la nuit et les jours d'après,
Prirent des lignes nostalgiques,
Pour obéir aux volontés
De cet homme mort un soir de Dimanche
Qui ne devait pas les voir retourner.

Le poète de *Mort de l'armateur* avait quelque chose à dire et il le fait au moyen d'une langue forte, claire, colorée, dans un rythme sûr. Voilà une œuvre que l'on ne saurait oublier sans injustice, le jour que l'on publiera une anthologie française des poèmes marins.

§

Nous signalons avec joie « le carnet des Jeunes Lettres », que M. Guy Crouzet inaugure dans le numéro d'avril de **la Grande Revue**. Ce vrai jeune entreprend, avec un joli courage, de juger ceux de sa génération. Il se propose de tenir leur « carnet de route ». Son début a de la générosité et de la fraîcheur. Il approuve les casseurs de vitres qui seront les conservateurs de demain. Il explique fort pertinemment et dans un style fort alerte :

Une route c'est, pour quiconque a vingt-cinq ans aujourd'hui et ne se tient pas volontairement ou involontairement à l'écart de la civilisation, le cent-à-l'heure, le sol blanchissant sous les phares, et les arbres s'abattant comme des gifles des deux côtés du champ visuel. Cette déformation du sens immédiat que les mots présentent en images à la conscience ne peut avoir, au point de vue littéraire, que des conséquences considérables et qui ne pourront aller qu'en s'accentuant. Pareillement, le cinéma, en nous habituant à de brèves successions et superpositions visuelles, nous a préparés à en concevoir d'analogues dans le plan mental. Tout cela, joint au détraquement général de la vie individuelle et sociale causé par les guerres et les diverses inflations, doit, croyons-nous, donner à la littérature de demain, actuellement perceptible par les mille antennes des jeunes tentatives, un visage beaucoup plus étranger à celle d'hier que celle-ci ne l'était à celle d'avant-hier.

M. Crouzet, qui a le sens de l'ironie et un bon sens très fin, sait distinguer les débutants sincèrement épris de découvertes, de tel groupe tapageur qui veut épater à tout prix et produit des textes comparables aux discours écrits ou oraux des aliénés caractérisés.

Mémento. — *Le Crapouillot* (mai) : « Le salon de l'araignée » et le « Salon de 1926 ». — Un extrait du journal inédit de Tolstoï.

La ligne de cœur (10 mai) publie, de M. André de la Perrine, « La confession ambulatoire », poème synoptique, et « Cri de défense de *la génération menacée* », celle de l'auteur qui est né en 1904.

La Revue Européenne (1er mai) : « Isidore Ducasse », par M. Philippe Soupault. — « Le trop doux ami », par M. André Germain.

L'Ane d'or (février-mars) : Numéro consacré à Walt Whitman, avec des inédits dont des extraits de son carnet intime.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : « Pages de gloire au Maroc », par Mme H. Celarié.

Revue Mondiale (1er mai) : « L'Italie et la Méditerranée », par Un Témoin. — « M. de Talleyrand par lui-même », par M. Paul de Cassagnac.

Le navire d'argent (1er mai) est un numéro de poésie.

La Revue de France (15 mai) donne des lettres inédites de Victor Hugo et de Louise Colet, avec des explications de M. Gustave Simon. — « La main d'or au premier juin », nouvelle de M. A. t'Serstevens.

La Muse française (10 mai) : « Epître », de M. T. Derême. — « Jean Lebrau », par M. H. Duclos. — Choix de poèmes.

Revue franco-belge (1er mai) : « Le duc de Brabant au Congo », entretien de M. Pierre Melèse avec le prince héritier de Belgique. — « Révélations inédites sur le cardinal Mercier », par M. Berger-Crepalt.

La Grande Revue (avril) : *** : « La révolution mondiale ». — « Chanson noire » et « Cires », poèmes de Mme Laurence Algan.

Les Lettres (mai) : « Le cas de Marie Lenéru », par Mme M. d'Escola.

La Revue Universelle (15 mai) : « Joseph d'Arbaud », par M. Charles Maurras. — « Mater Dollarosa », par M. Grosclaude.

L'Europe nouvelle (15 mai) insère, dans ses informations littéraires, ce « dizain en losange, daté du 8 décembre 1828, 11 heures du soir » et qui est un inédit d'Aloysius Bertrand :

du
pendu
le squelette,
le soir, reflète
les feux du couchant
là-bas, au penchant
morne et sévère
du calvaire
des trois
croix.

Revue Hebdomadaire (1er mai) : Souvenirs de M. Robert de Flers sur Sardou, Meilhac et Labiche. — (15 mai) : « Le mystère de la peur », par M. André de Lorde.

Le Divan (mai) : « Arrière-pensées », de M. Paul Valéry. — « Louis Codet », par M. Pierre Lièvre. — « Souvenirs de guerre », par M. Francis Eon.

La Vie (15 mai) : « L'atelier de S. Guerzoni », par M. J.-H. Rosny jeune. — « Mario Meunier », par M. R. de la Vaissière. — « La

réaction contre Marcel Proust », par MM. Marius-Ary Leblond. — « Jean de Gourmont », par Mme Rachilde.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un curieux fragment inédit du « Journal intime » de George Sand, ayant trait à ses amours avec Alfred de Musset (*Le Temps*, 11 mai). — Le patron du *Bel-Ami* vient de mourir (*Le Journal*, 25 mai). — Singulier sacre de **Mgr Crépin** (***L'Intransigeant*, 26 mai**).

Dans le **Temps**, **M.** Emile Henriot nous donne les prémisses du *Journal intime* de George Sand, avant qu'il ne paraisse en volume. Ce journal contient un curieux fragment et qui fera sans doute quelque bruit, écrit M. Henriot, ayant trait aux amours de G. Sand et d'A. de Musset. Le manuscrit, communiqué à Mme Aurore Sand par Spoelberch de Lovenjoul, n'est pas de la main de G. Sand, mais une copie de l'original détruit ou perdu, prise par la petite Berrichonne Ursule, l'amie d'enfance de G. Sand.

Ce fragment est de novembre 1834, de cette période douloureuse qui précéda de peu la rupture définitive, mars 1835.

Tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimes plus; c'est bien aisé à voir. J'étais bien malade hier soir quand tu es parti. Tu le voyais bien ; tu es parti cependant. Tu as bien fait, tu étais fatigué. Mais aujourd'hui, pas un mot. Tu n'as pas seulement envoyé savoir de mes nouvelles. Je t'ai espéré et attendu minute par minute depuis 11 heures du matin jusqu'à minuit. Quelle journée ! Chaque coup de sonnette me faisait bondir. Grâce à Dieu mon cœur est physiquement bien malade. Oh ! si je pouvais mourir. Tu m'aimes encore avec tes sens et plus que jamais ainsi moi aussi ; je n'ai jamais aimé personne et je ne t'ai jamais aimé de la sorte... Mais je t'aime aussi avec toute mon âme, et toi tu n'as pas même d'amitié pour moi. Je t'ai écrit ce soir, tu n'as pas répondu à mon billet... Où étais-tu, mon ami ? Hélas ! c'est bien fini, tu ne m'aimes plus du tout. Je te deviendrais abjecte et odieuse si je restais ici... D'ailleurs, tu désires que je parte. Tu m'as dit l'autre nuit d'un air incrédule : Bah ! tu ne partiras pas ! Ah ! tu es donc bien pressé ! Sois tranquille, je pars dans 4 jours et nous ne nous reverrons plus. Pardonne-moi de t'avoir fait souffrir, et sois bien vengé ; personne au monde n'est plus malheureux que moi...

Ah ! que tu es las de moi et que tu t'es vite guéri, aussi, toi ! Hélas ! *j'ai de plus grands torts, certainement, que tu n'en as eus à Venise quand je me consolai. Mais tu ne m'aimais pas, et la raison*

égoïste et méchante me disait : Tu fais bien. A présent, je suis bien coupable à tes yeux ; mais je la suis dans le passé ; le présent est beau et bon encore. Je t'aime, je me soumettrai à tous les supplices pour être aimée de toi, et tu me quittes... Ah ! pauvre homme, vous êtes fou... C'est votre orgueil qui vous conseille, vous devez en avoir. Le vôtre est beau parce que votre âme est belle... Ah ! il a tort, n'est-ce pas, mon Dieu, il a tort de me quitter à présent que mon âme est purifiée... *Ah ! mais on ne peut pas aimer deux hommes à la fois. Cela m'est arrivé.* Quelque chose qui m'est arrivé ne m'arrivera plus. Ah ! insensé, quand tu dis elle le fera demain parce qu'elle l'a fait hier ! C'est le contraire qu'il faudrait dire... Est-ce que je ne souffre pas des folies ou des fautes que je fais ? Est-ce que les leçons ne profitent pas aux femmes comme moi ? Est-ce que je n'ai pas trente ans, est-ce que je ne suis pas dans toute ma force ?... Je le sens bien, je peux encore faire la joie et l'orgueil d'un homme, si cet homme veut franchement m'aider... Et toi, poète, belle fleur, j'ai voulu boire ta rosée. Elle m'a enivrée, elle m'a empoisonnée, et *dans un jour de colère, j'ai cherché un autre poison qui m'a achevée... C'est le retour de votre amour, à Venise, qui a fait mon désespoir et mon crime.* Pouvais-je parler ? Vous n'auriez pas voulu de mes soins..., qu'auriez-vous fait sans moi, pauvre colombe mourante ?... *Je vous trompais et j'étais là entre deux hommes, l'un qui me disait : Reviens à moi, je réparerai mes torts, je t'aimerai, je mourrais sans toi !... Et l'autre qui disait tout bas dans mon oreille : faites attention, vous êtes à moi, il n'y a plus à revenir. Mentez, Dieu le veut, Dieu vous absoudra...* Ah ! pauvre femme, pauvre femme, c'est alors qu'il fallait mourir...

L'intérêt des passages (soulignés par M. Henriot) consiste surtout en ceci que, faisant allusion à son aventure avec Pagello, George Sand plaide ici coupable, alors que plus tard, dans son retentissant *Elle et lui*, constate le critique du *Temps*, ayant changé d'avis sur sa propre conduite, elle mettra tous les torts sur le dos de Musset et se posera en victime d'un fou, dont elle n'hésitera plus à dénoncer publiquement la maladie, « une sorte d'épilepsie intellectuelle ».

Et M. Henriot, qui a sous les yeux le texte entier de ces confidences, ajoute :

On préférera certainement à ce livre impie la sincérité désordonnée et déchirante du *Journal intime*, plus près de la réalité des choses, et tout éclairé aux feux de la passion vivace encore. Il est certain que les griefs respectifs des deux amants étaient fondés ; mais il est aussi

bien certain qu'ils ont souffert, l'un et l'autre, également. Plusieurs passages du pitoyable journal que nous avons sous les yeux attestent l'attitude désemparée de Lélia, dans cette triste fin de 1834. Elle rapporte qu'elle se confie à tout le monde, qu'elle cherche un appui auprès de tous ceux chez qui elle pense, en son désarroi, trouver un peu de sympathie : Delacroix, Heine, Sainte-Beuve, Liszt. Delacroix lui donne le conseil de ne pas avoir de courage. « Laissez-vous aller, disait-il. Quand je suis ainsi, je ne fais pas le fier. *Je ne suis pas né romain.* Je m'abandonne à mon désespoir. Il me ronge, il m'abat, il me tue. Quand il en a assez, il se lasse à son tour, et il me quitte. » Henri Heine, pour sa part, l'assure qu'on aime qu'avec la tête et les sens, et sans doute qu'il ne faut pas sortir de là ; Hortense Allart l'invite à ruser. Sainte-Beuve est le seul « qui ne m'ait pas fait de mal et qui ne m'ait pas dit de sottise ». Il est, comme Napoléon, partisan de la seule victoire qu'il y ait en amour, et qui est la fuite : il s'efforce d'empêcher Alfred et George de se revoir, dès l'instant qu'ils ne peuvent plus s'entendre. Quant à Liszt, il nageait en plein mysticisme. Et George Sand rapporte assez drôlement (peut-être sans le faire exprès) la médication proposée par le sensible abbé : « Liszt me disait ce soir qu'il n'y avait que Dieu qui méritât d'être aimé. C'est possible, mais quand on a aimé un homme, il est bien difficile d'aimer Dieu. » Et, afin que nul n'en ignore, elle dit pourquoi : « C'est si différent ! » Et puis, un peu plus bas : « Il est vrai que Liszt ajoutait qu'il n'a eu de vive sympathie, dans sa vie, que pour M. de Lamennais, et que jamais un amour terrestre ne s'emparerait de lui. Il est bien heureux, ce petit chrétien-là ! » — Qu'en aurait dit Mme d'Agoult ?

J'aime cet aveu, d'une sincérité si naïve et si féminine : «...Quand on a aimé un homme, c'est bien difficile d'aimer Dieu. » L'autre aveu qui jaillit de ces pages pourrait se formuler ainsi : « Quand on a aimé un Musset, il est bien difficile de l'oublier. C'était lui le vrai Dieu fait chair et esprit. »

§

Le patron du *Bel-Ami* vient de mourir, à Antibes. Durant plusieurs années, Bernard, « un rude marin », partagea l'existence vagabonde de Maupassant, qu'il ne quitta qu'à son départ pour la maison de santé du docteur Blanche.

Je l'avais rencontré, il n'y a pas bien longtemps encore, sur le quai du petit port, tout doré de lumière, où longtemps vint mouiller le *Bel-Ami*, écrit M. Pierre Borel dans *le Journal*.

Le visage énergique, tanné par les embruns, grand, sec, Bernard ne se confiait pas facilement, mais si on venait à parler de Guy de Mau-

passant, soudain son œil bleu s'animait : il fallait l'entendre parler de l'écrivain pour lequel il a gardé, toute sa vie, un véritable culte.

Le patron du *Bel-Ami* se souvenait des croisières de Maupassant comme si elles dataient d'hier. Il revoyait l'élégant petit yacht fendant de son étrave la soie bleue du large, le pont miroitant comme une glace, les cuivres polis et la grande voile blanche gonflée de vent.

Ce sont d'abord de simples escapades sur la côte provençale, les îles de Lérins, Agay, Hyères, Toulon, puis de véritables voyages en Italie, Bordighera, San-Remo, Porto-Fino.

Cette croisière sur la côte italienne, Guy de Maupassant devait en garder un souvenir ému.

A cette époque,les excursionnistes qui se rendaient de l'autre côté des Alpes avaient souvent des démêlés avec la population. Un ami de Maupassant, M. Maurice Muterse, officier de marine en congé, avait cru bon de prévenir l'écrivain à ce sujet. Maupassant avait alors catégoriquement répondu :

« Je ne crains rien. J'aime trop l'Italie où je compte tant d'amis... »

Arrivé à la frontière italienne, un douanier vient visiter le *Bel-Ami* et, dès qu'il apprend que ce bateau appartient à Guy de Maupassant, il demande instamment à le voir.

Un peu surpris par cette insistance, Bernard descend prévenir le « patron », assoupi sur le canapé du salon.

Curieux lui aussi de cette aventure, Maupassant monte sur le pont et apprend de la bouche même du douanier la raison de son insistance :

« Ma joie n'a pas de bornes, dit le représentant de la douane italienne à Guy de Maupassant. Depuis longtemps je vous admire et la lecture de vos livres enchante mes loisirs !... »

A partir de ce moment, l'Italie parut à Guy de Maupassant un véritable pays de rêves et le voyage se déroula dans d'excellentes conditions.

Bernard m'a également raconté les prouesses maritimes de l'auteur de *Sur l'eau*, son amour de la mer, sa bonté et son extraordinaire faculté de travail.

Le patron du *Bel-Ami* m'a donné des détails sur la dernière œuvre du romancier, cet *Angelus* qui ne fut jamais terminé.

Enfin, je n'oublierai jamais le récit qu'a fait Bernard du drame du Chalet de l'Isère, à Cannes :

« Il était à peu près onze heures du soir, nous étions couchés, Raymond et moi, dans une pièce du rez-de-chaussée. Tout d'un coup, nous entendons un bruit formidable. Je me dis que quelque chose d'extraordinaire vient d'arriver à M. de Maupassant. Il faut vous dire que la veille M. de Maupassant m'avait paru très drôle : il ne parlait que par monosyllabes et avait refusé de manger.

« Précipitamment, Raymond et moi nous montons dans la chambre

de l'écrivain ; nous nous trouvons en face d'un spectacle navrant. M. de Maupassant, dont la force était herculéenne, frappait les volets de sa chambre contre le mur et cela produisait dans le silence de la nuit un vacarme effroyable.

« Nous eûmes toutes les peines du monde à coucher l'écrivain. Celui-ci, après s'être longtemps débattu, finit par se calmer et nous fit presque des excuses, étant persuadé qu'il nous avait brutalisés.

« Le lendemain, ajoutait Bernard, M. de Maupassant quittait Cannes, pour ne jamais plus y revenir. Je l'accompagnai jusqu'à la gare et au moment où il monta dans le train je crus m'apercevoir que ses yeux étaient pleins de tristesse...

« Lorsque j'appris, quelques mois plus tard, la mort de l'écrivain, j'en éprouvai une peine infinie... »

En me racontant ces détails, Bernard était lui-même attristé. Maintenant il se taisait. Ses yeux, fixés sur l'eau peinte d'invraisemblables couleurs par le crépuscule, semblaient s'attacher à la place même où, quelques années auparavant venait mouiller le *Bel-Ami*, disparu depuis.

Il ne restait plus de l'équipage du joli yacht que le patron Bernard. Celui-ci vient de partir à son tour.

C'est un peu de l'existence si attachante du grand romancier qui s'en est allé.

Mais pourquoi M. Pierre Borel ne nous donne-t-il pas ici ces « détails sur la dernière œuvre du romancier, cet *Angelus* qui ne fut jamais terminé ».

§

L'Intransigeant nous donne un bien étonnant compte rendu du sacre de Mgr Crépin, « coadjuteur de l'archevèque de Paris ». Coadjuteur ! c'est un bien gros morceau pour un évêque tout frais oint ; non, évêque auxiliaire seulement, c'est-à-dire chargé des besognes ennuyeuses comme les confirmations, les présidences de séances de patronage, etc... Mais voici ce que les yeux du journaliste ont vu :

On ne saurait résumer pareille solennité ; c'est toute l'Eglise catholique qui s'évoque ici, tous ses principes et toute son histoire. C'est la hiérarchie dans l'ordre apostolique et romain (! !)

Voici que l'on met au cou de Mgr Crépin une bande de toile qui lui servira comme écharpe pour soutenir ses mains lorsqu'elles auront été ointes ; voici qu'on lui met entre les mains la crosse bénite avec de l'eau et qu'on lui glisse l'anneau au quatrième doigt de la main droite ; voici que le consécrateur donne le baiser de paix au consacré et pré-

sente à ce dernier pour offrande deux flambeaux allumés, deux pains dont l'un est doré et l'autre argenté, avec deux barils. Enfin ils communient tous deux à la même hostie, boivent au même calice et le consacré reçoit la mitre, et le consécrateur lui met les gants aux mains. Et c'est le défilé par toute l'église.

Pauvre Mgr Crépin ! vous le voyez d'ici, les mains huileuses passées en écharpe dans des bandes de toile. Et, dans ces pauvres mains entravées, voici qu'on fourre une crosse « bénite avec de l'eau », deux flambeaux allumés, deux pains et deux barils. Enfin, on lui met des gants violets, après lui avoir, je l'espère, essuyé les mains.

Et voilà comment on fabrique un évêque : « C'est toute la hiérarchie dans l'ordre apostolique et romain. »

R. DE BURY.

ART

Le Salon des Tuileries possède, comme on sait, parmi ses exposants, une droite et une gauche, laquelle n'est point démunie d'une extrême-gauche. Ces termes politiques déterminent assez exactement la modération des uns, le tranchant des autres et l'anarchie de la petite fraction des extrémistes. Mais l'analogie n'est pas complète, si, en pensant à l'idée de progrès, vous croyez l'extrême-gauche à une période d'évolution plus avancée que la droite. Le vent, dans cette atmosphère de peinture, n'est point à la liberté, et c'est à qui se forgera des règles, pour leur obéir quelquefois. J'entends, par liberté, la fidélité de l'artiste sûr de son métier, à la vérité de la nature aperçue à travers sa nuance de pensée, le tempérament ayant là sa part évidente, considérable et, pour quelques-uns, déterminante. Or, jamais les jeunes peintres hardis n'ont songé si sérieusement au Musée. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Comme dans toutes choses humaines, il y a des deux. Il est bon de consulter le passé. Il n'est point désagréable de voir revenir avec Girieud, Florot ou Bagarry, de ces *compositions* chères aux vieux peintres où l'on groupe, dans une belle nature, tous les éléments possibles de vision agréable : le vérisme constant des époques qui, après la peinture romantique, obéirent au réalisme, et même chez les plus idéalistes, eut besoin de plausibilité. Mais cette nouveauté est une retrouvaille.

En contraste, chez les meilleurs de nos nouveaux peintres, vous ne trouverez pas grand souci de peindre la vie moderne. Le bon paysagiste s'en va au paysage et, si le temps est mauvais, dispose devant lui une nature-morte ou un bouquet. Il y a des exceptions, Valtat, Flandrin, Mme Marval, mais en général, tous les bons peintres de cette gauche du Salon, malgré leur souci de restaurer l'idée du *tableau*, qu'ils prétendent avoir été abandonnée par les impressionnistes, n'ont pas grand souci de trouver un sujet de tableau, et les derniers se contentent du plus simple, de sorte que c'est du côté d'un Besnard ou d'un Aman-Jean que vous trouvez le souci d'un sujet de composition, où un peu de littérature enrichisse la magie de la couleur et du dessin par un peu d'évocation.

D'un autre côté, un jeune vous expliquera qu'en peinture la plastique n'est pas tout, qu'il y a la cérébralité. Cette cérébralité, il la manifeste en groupant les objets qu'il représente, mettons : dans une nature-morte, d'après une certaine volonté, une certaine arabesque voulue par lui, parfois arbitrairement, mais suivie avec volonté ; strictement, l'arabesque tient ; cette cérébralité consisterait à s'éloigner de la nature. Depuis que Marquet a résumé en quelques dominantes les variétés de tons d'un paysage de Seine ou du Midi, il a été très suivi. Mais il ne peignait pas sombre. Maintenant on peint sombre et cela donne à la jeune peinture le charme archaïque de l'ancienne peinture, ce qui ne va pas sans un petit air académique.

Question d'époque, coloration ou décoloration. Les mots changent de sens à des périodes diverses, Courbet s'indispose des bouquets de tons clairs des impressionnistes, « cela sent la couleur du jeu de cartes ». Il trouve donc leur coloration excessive et préfère sa sage moyenne. Depuis, on a traité cette puissance de coloration de décoloration, en opposant à une couleur irisée ou variée un ton riche et sombre, comme celui d'un pan de robe rouge ou d'un coin de meuble en acajou. Evidemment l'art a besoin de mouvements et de mutabilité.

Si ce n'est pas mieux, c'est autre chose. Si le nouveau est vivant, il a droit d'exister, et nous trouvons au Salon des Tuileries mainte occasion de nous y plaire.

§

Rencontrons-nous à ce Salon des Tuileries quelques-unes de ces toiles qu'on peut se promettre de revoir durablement au Musée? Il se pourrait bien que la *Fille aux roses*, d'Aman Jean, avec son mouvement si harmonieux et décidé, en soit une, et aussi les *Midinettes* de Flandrin ou le *Werther* de Guérin et le *Port de Toulon* de Friesz. D'autres toiles marquent chez leurs auteurs une maturité certaine, une pleine progression de leurs moyens d'art, l'aboutissement d'un progrès continu. Parmi ces réussites, le panneau de Barat-Levraux, avec sa vision du midi, ce décor léger autour de femmes heureuses de leur communion avec la nature, ou le *Permissionnaire* de Thévenet, font prendre rang à leurs auteurs.

Ce *Permissionnaire* de Thévenet est une bonne toile d'une séduisante nouveauté. Ce peintre nous avait déjà fort intéressé par des séries très fines et très variées de paysages. Il aborde la transcription de la vie moderne, de la vie des humbles, sans aucun parti pris. Si le silence du fond et la présentation très simple des personnages évoquent Cézanne, la ligne des figures et la recherche d'une extrême fidélité dans le rendu de leur expression physionomique sont bien à lui. Il est arrivé avec bonheur à dessiner des humbles très vivants et illuminés doucement de sentiments vrais.

§

Parmi les rétrospectives, celle de Dorignac est assez peu fournie ; ce peintre a laissé quelques bons tableaux, mais se manifestait surtout par des dessins très poussés, très étudiés, ramassés en silhouettes massives, ocre ou noir, qui ont leur valeur. Doué d'un tempérament de décorateur, il personnalisait, dans de grands cartons de tapisserie ou de tapis, une science profonde de tous les arts décoratifs populaires, et cela ne manquait point de savour.

Zak, mort vers la quarantaine, tout récemment, était exceptionnellement doué, sans être devenu encore tout à fait le maître de la technique dont il se servait. Une imagination assez riche et une sensibilité très tendre le dirigeaient vers les sujets d'imagination qu'il craignait d'ailleurs de réduire en vignettes. Il semble qu'il fut passionné de Watteau que son tempérament avoisine, dans des parallélismes délicats et parfois un peu bizarres. Nous avons

pu voir dans l'art de M. Benois de pareilles transpositions, un peu à la russe, de Versailles de fête et de Trianons galants. Chez Zak, il y a, de plus, une sorte de large pitié humaine, un amour de la nature qui pousse le peintre à la rendre jolie. Il la pare de tons frais et fins, d'accords rares, et place ses figurants émus dans les plus charmants décors, des décors que, souvent, personne n'avait vus, avant lui, dans cette gamme d'avril un peu mélancolique et d'aube irisée.

Parmi les anciens, ceux qui viennent de la Société Nationale, Albert Besnard avec un beau tableau de *Prière à Bénarès*, d'une jolie couleur fraîche avant les grands feux du soleil, et un *danseur hindou*, très mouvementé. Nous avons dit la beauté de cette fille aux roses d'Aman-Jean, qui évoque irrésistiblement dans l'esprit cet alerte poème d'Hugo sur la belle fille souriante et hardie. Un autre figure de femme, assise dans un jardin, dont l'architecture d'une balustrade relève le luxe verdoyant, rêveuse, un chien à ses pieds, qui est d'un bel art d'animalier, n'a pas moins de charme. La sûreté du dessin et le lyrisme de la conception s'appuient chez Aman-Jean sur une technique colorée très personnelle, souple et profonde. Il a créé une atmosphère.

André Suréda donne des coins d'oasis d'une clarté pure et tempérée. Des gazelles d'un mouvement preste et ramassé broutent les branches de petits orangers. A cette belle heure de fin d'après-midi, des Mauresques, aux beaux costumes, jasent et surtout paressent. Suréda nous a montré, d'autres années, des Moghrebs douloureux, divins, religieux, profonds. Cette année, c'est du Moghreb élégant et, avec mesure, somptueux.

Maurice Chabas évoque tout l'ensoleillement de l'été breton dans les lignes sévères du paysage de Belou. Il évoque, autour de deux femmes méditatives, un luxe de fleurs, joyeuses comme leurs pensées. Un beau dessin en essaim d'anges rappelle la personnalité de son art religieux.

Maurice Denis est particulièrement heureux cette année avec ses belles figures d'émotion dans une nature attendrie, et surtout dans une *Ascension*, où le vol joyeux des anges, leurs ailes multicolores, la force de leur élan extatique donnent une image très vive de rêve mystique.

Karbousky construit un tryptique à la musique de façon toute personnelle; au panneau central, un beau paysage à lignes

pures dessine le pays d'harmonie ; à droite et à gauche apparaissent les musiciennes, cantatrices et violonistes. Elles sont très modernes d'allure et traitées dans ses discrètes colorations.

Jules Adler a des paysages très frais où parfois il place une paysanne, sobrement esquissée ; passantes bien placées dans un coin de tableau et qui y semblent nécessaires.

De beaux paysages fermes et larges de Gaston Balande, des portraits pénétrants de Mme de Bosnanska, des natures mortes d'un joli charme de Jaulmes, dont l'œuvre importante est à ce salon, une belle vision d'Arcadie, hantée de nymphes sveltes et majestueuses. Adrienne Jouclard montre les deux esquisses d'un tableau de labours et d'un décor de scierie, solides et éclatants.

Tristan Klingsor marque un pas avec son portrait de Louis Payen. La vérité d'allure est complète; l'étude de la physionomie à la fois patiente et intuitive. Il montre aussi quelques paysages clairs, notés à des sourires des saisons tempérées. Des ciels très doux passent sur les maisons et les verdures : impressions de poète.

Gaudissard expose une grande harmonie florale, massif plus que bouquet, d'une séduisante ordonnance colorée. Jeanès nous montre Sapho sautant aux gouffres lumineux, et, dans un tableautin décoratif, joue du contraste d'un nu de femme blanche et des costumes somptueux et des faces sombres de roitelets nègres. Ladureau assombrit sa palette, mais gagne en puissance et en solidité.

Jacques-Emile Blanche a trois portraits curieux ; Strawinski, en promeneur à la plage, une image de Florent Fels, un masque énergiquement peint et le portrait de Francis Vielé-Griffin, où il a voulu traduire un instant de méditation du poète.

Cauvy, Buzon nous donnent des aspects d'Orient ; P.-E. Dubois aussi, des murs de Marrakesch, rosés par la lumière du matin, des passants ; Charmaison, des jardins sombres ; Henri Duhem, des paysages du lac Léman, intéressants d'émotion et toujours d'une mise en page ingénieusement habile, en même temps que subordonnée à l'émotion. Il a le sens du motif intéressant. Migonney expose un bon portrait de femme. Notons la recherche de vérité ethnique et de réalité de costume de la famille juive algérienne d'Assus, les bons paysages de Marcel Bach, l'habileté légère de Brianchon à noter le décor moderne d'un café et sa

lumière diffuse, l'éclat et la variété d'une fête en Provence de Lecaron. Sur le littoral surplombé de rochers, couronné de petites villas, auprès de hauts palmiers, tirailleurs, soldats, fillettes, nervis, tournent d'un mouvement spontané et imagé.

Legueult a exécuté pour la série des provinces (cartons de tapisserie des Gobelins) un grand panneau bien peint, d'une jolie ordonnance, sans rien de bien caractéristique de la Franche-Comté, son sujet. Martin-Ferrières a des paysages d'Italie, un petit port avec les barques à longues voiles blanches, un soir de neige sur des toits parisiens, un bon portrait de femme serti de jolies couleurs de violettes, œuvre précise et sérieuse.

André Barbier montre des paysages calmes, d'une remarquable tenue ; Raymond Kœnig, une nature-morte d'une belle exécution. Mme Lucie Caradek qui, parallèlement au Salon, a donné, galerie Drouant, une très intéressante série de bretonnes, de paysages très étudiés et de nus d'une excellente facture, nous montre ici de simples et larges paysages de l'Ile de Ré ; note toute personnelle.

André Chapuy expose des ports frileux et, en contraste, des nus relevés d'harmonies décoratives très diaprées ; Louis Charlot baigne d'un large horizon de montagnes, et d'une clarté dure et froide, une silhouette de bergère gardant ses moutons. Prinet alterne des paysages et ces figures de vie provinciale qu'il empreint toujours de grave simplicité. Angèle Delasalle a un nu curieux, d'une grâce spontanée, et une jolie vision des Tuileries et du Carrousel dans une brume matinale ; Peské, des jardins bien ordonnés et un clair dessin de paysage breton ; Emile Arnold, de bons tableaux de fleurs ; Gabrielle Faure, des paysages d'Italie ; René Karbowsky, des beaux arbres en fleurs ; Morisset, un grand portrait de Vincent d'Indy au pupitre.

Carrera donne une vision de carnaval de Nice, d'une bonne mise en page nécessairement un peu serrée, puisque c'est le passage du cortège. Le fond bigarré de frontons de chars, de serpentins, de petits ballons, est agréable. Quelques belles filles se détachent, leur joliesse soigneusement mise en valeur, du désordre de cette foule ; d'Andrée Joubert, des paysages de Vence, agréables.

§

Parmi les artistes qui représentent des mouvements plus récents et des techniqnes plus hardies, Friesz, avec un solide port

de Toulon, si puissamment équilibré autour de ses eaux lourdes et vivantes ; Flandrin et son beau tableau des midinettes un soir de Sainte-Catherine, d'un si vif accent moderniste ; Guérin avec son Werther très décoratif et qui traduit la distraction féminine devant la contemplation de l'homme, avec aussi de belles études d'intimités d'atelier, fondées sur le jeu de détails de couleurs, ingénieusement orchestrés ; Mme Marval avec un joli portrait de jeune fille que relève un étonnant bouquet, ingénieusement mis en valeur, en corollaire de l'élégance féminine ; Henri Matisse, avec l'amusement d'un fond floral, d'un papier peint suprêmement original, si prestement enlevé autour d'une statuette de ton sombre ; Laprade, avec des pantins d'un joli goût et une belle vision de Beauce aux blés frissonnants ; Albert André, avec une terrasse provençale où des jeunes femmes goûtent la tiédeur de l'après-midi et la fraîcheur de la brise marine ; Urbain, avec des coins d'Antibes, surgissement de murs fauves ou rosâtres sous la plaque bleue du ciel, d'une rare intensité de lumière lourde ; Warocquier, avec une bonne figure de femme ; Ottmann, avec un bon café-concert et sa divette toute nimbée de lumière factice avec de justes reflets sur le maquillage ; Asselin, avec des études de femme de son style large ; Widhopff, avec une très belle nature-morte, triomphant de difficultés picturales dues à l'amoncellement des thèmes, à leurs caractéristiques variées et à la présence de blancs crus et brillants ; Foujita, avec un spirituel portrait de lui-même.

Il peint ou dessine de son pinceau japonais. Un chat a grimpé sur ses épaules et tient l'équilibre. Au mur, des études de mouvements cherchés dans des allures capricieuses. A terre, nombre d'accessoires, cartons, papiers, feuille de buvard, peints avec cette méticuleuse précision qui dépasse celle des Hollandais les plus patients, et avec un sens si complet de la densité ou de la légèreté des objets. Puis des études de femmes, très travaillées, qui gardent toute la saveur de l'esquisse. Les harmonies sont restreintes ; la qualité de leur jeu fait qu'elles suffisent au plaisir des yeux.

Mainssieux montre un sentiment très juste du paysage tunisien, ville et campagne, et les silhouettes de jeunes femmes qu'il y peint sont véridiques et captivantes.

André Favory, de son faire abondant et plein, figure le repos

du modèle à l'atelier. Une belle fille nue en bouquet de chair, la palette en bouquets de couleur, une grande draperie bleue en tenture autour de ces dominantes. C'est large et aisé.

Verhoeven, tout en restant fidèle à ses transcriptions de Javanaises, dont la collection donnerait toute une gamme d'accords rares et divers, modulée contre des cuivres légèrement ou durement dorés à la face et aux bras, expose un beau tableau de fleurs et un paysage d'une délicatesse de tons que relève la sévérité de synthèse des lignes.

Capou a un très beau nu, vériste, bien cambré, d'une belle exactitude de lignes, notée par un coloriste à la fois résolu et discret, qui fait de la lumière avec du gris.

Georges Darel a de solides portraits et des natures mortes; Andrée Fontainas, d'ingénieux tableaux de figures.

Barat-Levraux a d'excellents paysages de Saint-Tropez, rehaussés d'ombrelles japonaises fulgurantes dans la lumière, sabrés de grandes fleurs violettes, et surtout la présentation de deux figures féminines, l'une assise, l'autre debout, dans une belle lumière et, dans leur calme, très vivantes. Une belle page.

De Picard le Doux, deux nus, dont l'un très remarquable, d'Ekegardh, un bon portrait de Ghy Lemm, un nu très joliment diapré et voilé d'ombres claires, un paysage très concentré, mais étoilé de vivantes luminosités.

Marcel Roche, en très belle voie, a un nu savoureux, une brillante nature-morte qu'il dénomme la *desserte à la brioche*, et le fait est que son gâteau entamé est un beau morceau de peinture, plus des paysages parisiens, peints avec émotion.

Zingg a de beaux paysages des Vosges en notations d'hiver. Paul Véra, une petite Arcadie peuplée de nymphes charmantes. C'est d'une parfaite élégance de style. Dreyfus Stern, deux nus: femmes damnées; faire vériste sur l'idée baudelairienne présentée très picturalement.

Bagarry a le sens de la composition, du luxe pictural, de l'ordonnance, qualités qu'il met en œuvre dans son étude pour l'*Atelier en plein air*, où il peut grouper, dans un paysage radieux de lumière, peintre, amis du peintre et modèle à l'éblouissante carnation.

Ramey a d'excellentes natures-mortes. Voici, de Le Wino, des paysages qui, pour être de faire classique, n'en ont point moindre

valeur. Eberl a des études de femmes, d'un équilibre et d'une vérité remarquables. C'est un grand talent qui se dessine. Grunsweigh peint avec amour la banlieue de Paris et donne tout le caractère des petites rues à jardinet. Il expose aussi un portrait d'enfant, tout à fait hors pair. Toledo-Piza se reporte à des paysages de son Brésil natal, terres rouges, arbres énormes, verdures sombres, maisons peintes, tout cela d'un accent très vif. Mme Crissay montre un nu d'une coquetterie très moderniste ; un nu de Mondzain, de curieuse observation ; des natures-mortes de Conrad-Kickert à large jeu de vieux cuivres, en bel ordre parmi les poteries populaires ; Mme Martinie, qui dessine avec une belle vivacité, a d'excellents détails dans sa *Cardeuse de Matelas*.

André Mare nous dépeint un piqueur tenant en main un cheval. L'homme, de silhouette très juste, va sonner du cor, mais l'intérêt du tableau est dans la vérité d'allure du cheval, dans la sobriété du décor, dans l'évocation si nette de la lumière du sous-bois.

Kars a d'excellents nus, très sûrs de lignes et pittoresques de physionomie.

Jacob Hians marque un progrès avec ses trois baigneuses d'un faire très libre, en bon décor, et sa marine est traversée d'air et de lumière. D'Hélène Marre, une belle nature morte. Jean Saint-Paul dépasse ses précédents envois avec quelques nus, dont l'un surtout, encadré d assez violentes oppositions de tons, se montre d'une ligne flexible et d'une belle vérité de tons. Clergé a un remarquable paysage exotique, peint avec un soin curieux du détail et une étonnante variété dans son bouquet de tons. Signalons Alix, un peu caricatural, Pierre Charbonnier, du Marboré qui peint robustement de délicates masses florales, Mme Appia, Barth, Briaudeau, Cheval, qui dessine très juste ; Emmanuel Delesselle, qui a le don du style et dont les baigneuses, d'intention vériste, apparaissent, par la tranquillité de la forme, des nymphes évoquées du fond du bois sacré ; Marc Chagall avec son *acrobate* d'une si harmonieuse légèreté ; Hélène Perdriat, avec des coquettes apparitions de déesses et de fillettes ; Geneviève Gallibert, avec de bons paysages d'Attique ; Tanaka, d'une belle certitude de dessin et d'harmonie colorée ; Manè-Katz, avec des portraits d'une exactitude ethnique pénétrante et un souci de peindre la beauté mélancolique du regard ; Ghy-Lemm avec un bon paysage, Tavernier avec de remarquables

études des environs d'Avignon, Feder qui fait en à-plats le portrait de M. de Monzie, Kvapil qui a un bon portrait de Mme Darel, puis Hebuterne, Piramowiez, Reno, Gueroult, les paysages émus de Tzanck, le bon portrait de Simon-Lévy, la fillette de jolie tonalité de Fernande Barrey, le Tolstoï à son lit de mort, de Raphaël Schwartz, les paysages du Dauphiné et les cavaliers d'Henri Franck.

§

Quelques cubistes.

André Lhote, d'une souple maîtrise malgré les théories; Gleizes, Tobeen, avec de petits ports du Midi où sur les bateaux de fer foisonnent, comme des papillons, des jeux de pavillons, Ozenfant, avec de grandes représentations d'objets, très stylisés, d'une sécheresse qui n'est point dépourvue d'élégance.

§

Un bel ensemble de sculpture. L'éclectisme du Salon admet quelques-unes de ces fantaisies sur les formes où s'obstinent depuis quelques années des sculpteurs qui demandent à la plastique plus qu'elle ne peut donner sans se décider pleinement à l'arabesque pure; aussi on trouverait quelques recherches de caractères aboutissant à une manière de caricature prétentieuse. C'est l'infime minorité. Aussi, il y a quelques statuettes de lourdeur ambitieuse, dont les jeux de biceps et de rotules conviendraient à des monuments et surprennent à la maquette. Mais l'ensemble est bon, et de belles œuvres se détachent,

La grande figure dorée de Bourdelle, le torse de Dejean, d'une grâce très pure, grandeur nature, si curieusement, méthodiquement et savamment poussé, avec une belle science du détail; un très vivant et remarquable buste de femme de James Vibert, de la plus expressive modernité; le bas-relief de Léon Drivier est l'œuvre maîtresse de ce jeune sculpteur, déjà notoire par de beaux bustes polychromes et des figures d'une grande souplesse de mouvement.

Ce bas-relief du Chevrier s'empreint de grâce grecque et de sérénité classique. Un buste du professeur Raymond Cahen, et un admirable torse saisi en un rythme de danse, composent l'exposition d'Anna Bass; une belle statuette de Coutesse, un beau buste de Wlerick, une élégante silhouette d'Arnold, une bai-

gneuse de lignes élancées de Guénot, une maquette puissante de Malfray, une belle statue de Niclausse, des bustes de Sockolniecki et les belles études : chef maure et fille maure, notées par Mlle Anna Quinquaud.

§

A la gravure, de belles pages calmes de Beltrand, un émouvant Verhaeren de Perrichon, des études de clochers d'un beau métier de Sophie Griset, les modernismes de Laboureur, et encore Galanis, Lebedeff, Gobo, Drouart.

Asselin donne de très belles lithographies de mouvements féminins, Galanis de curieux paysages.

Aux arts décoratifs, Brindeau de Jarny, Linossier, Massoul, de belles œuvres en petit nombre.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition du Livre italien à la Bibliothèque Nationale et au Musée des Arts décoratifs. — L'Exposition des Femmes peintres du XVIIIe siècle. — Mémento bibliographique.

A la **Bibliothèque Nationale** et au **Musée des Arts décoratifs**, une exposition du Livre italien du XIe au XVIIIe siècle, organisée par l'érudit bibliophile italien, M. T. de Marinis, avec le concours de M. Amédée Boinet, qui eut la lourde tâche de rechercher dans les bibliothèques de Paris et de province les plus belles pièces qu'elles possèdent, et de M. Seymour de Ricci, qui remplit le même office près d'amateurs français et étrangers au premier rang desquels il faut citer et remercier M. Pierpont-Morgan, groupe en ce moment (1) un choix incomparable de manuscrits à peintures, de livres imprimés, de gravures et dessins et de reliures qui, en ses 1024 numéros, présente le tableau le plus complet qui ait sans doute jamais été offert de l'évolution de cet art du livre chez nos voisins d'outre-monts et réjouira le cœur de tous les historiens et des bibliophiles.

La Bibliothèque Nationale, qui a prêté au Musée des Arts décoratifs près de deux cents vélins et reliures, s'est réservé de montrer chez elle, dans la salle où eut lieu il y a trois mois l'inoubliable Exposition du Moyen âge, ses plus beaux manus-

(1) Pour durer jusqu'au 4 juillet.

crits, auxquels elle a adjoint d'autres œuvres italiennes marquantes de ses divers départements. Dans un cadre formé par une tapisserie des Gobelins de l'*Histoire de Coriolan*, d'une autre de l'école de Fontainebleau et d'une *Bacchanale* des ateliers des Médicis, prêtée par le Musée des Offices de Florence, on a disposé dans des vitrines soixante manuscrits provenant pour la plupart de la librairie des rois aragonais de Naples, de celles du roi de Hongrie Mathias Corvin ou bien des Sforza de Milan, des Médicis de Florence et autres grandes familles de l'Italie, magnifiques exemplaires de dédicace ornés de frontispices et d'encadrements dont on admirera la richesse décorative, le somptueux coloris, la perfection technique, mais qui, malgré leur splendeur, ne sauraient faire oublier la grâce charmante, la fantaisie délicieuse, la fraîcheur d'inspiration et le goût délicat des manuscrits français de la même époque qui nous émerveillèrent ici même l'hiver dernier. — On notera particulièrement, dans cet ensemble, deux chansons de geste en français : *Roman de Giron le courtois* (n° 19) et *Roman de Lancelot* (n° 26), ornées de naïves et savoureuses enluminures, les *Heures* du duc Louis de Savoie (n° 22), le *Psautier* de Ferdinand Ier d'Aragon (n° 46), et surtout des *Méditations sur la vie de Jésus-Christ* (n° 31), illustrées de dessins à la plume, aquarellés par un artiste toscan anonyme et qui, par la fraîcheur de l'inspiration, la fécondité d'imagination (qui a poussé l'auteur à revenir plusieurs fois sur le même sujet en y apportant de nouvelles et charmantes trouvailles), par la liberté toute « moderne » de la facture et la délicatesse du coloris, sont sans contredit la plus originale et la plus séduisante de toutes ces productions ; puis les magnifiques *Missels* du pape Clément VII (n° 34) et du pape Léon X (n° 33), ce dernier attribué au célèbre miniaturiste florentin Attavante ; deux manuscrits enluminés de l'*Enfer* de Dante (nos 14 et 15), un précieux manuscrit autographe de Pétrarque interrompu par la mort : *Vie de César* (n° 37), avec d'autres ouvrages lui ayant appartenu et parfois annotés par lui, tel un Homère (n° 21), auxquels il faut ajouter ce *De viris illustribus* de sa composition, copié par son ami Lombardo della Seta et contenant son portrait à la plume, qu'on nous montra déjà à l'exposition précédente ; enfin, ces *Statuts de l'ordre du Saint-Esprit* (n° 53), admirés aussi à cette exposition, enluminés,

semble-t-il, par un artiste siennois, et qui furent offerts à Henri III, roi de France, par la République de Venise.

En Italie, plus qu'ailleurs, la transition du manuscrit au livre imprimé fut lente et insensible : on verra de nombreux spécimens de « codices » sur vélin et d'incunables encore enrichis d'encadrements enluminés. Dans la section des imprimés, on s'arrêtera avec vénération devant les éditions princeps de Virgile (Rome, 1469, n° 61 ; un autre exemplaire, ayant appartenu au pape Pie VI, est exposé aux Arts décoratifs sous le n° 312) et des *Sonetti e canzoni* de Pétrarque (Venise, 1470, n° 63), devant le premier livre imprimé par les Alde de Venise en 1494 (*Héro et Léandre* de Musæus, n° 75) et plusieurs autres ouvrages sortis de ces presses illustres, auxquels s'ajoutent des livres à figures sur bois ou sur cuivre ; enfin des cartes manuscrites ou gravées : portulans sur vélin du XVIIe siècle où sont figurés, dans l'un les princes chrétiens et musulmans et les animaux des pays méditerranéens, dans d'autres les grands ports de la Méditerranée : Marseille, Gênes, Venise ; une *Géographie versifiée* du Florentin Fr. Berlinghieri qui renferme les plus anciennes cartes gravées sur cuivre (1481) ; des vues cavalières de Rome au XVIe siècle montrant la coupole de Saint-Pierre en pleine construction, etc.

La contribution du Cabinet des médailles n'est pas moins remarquable (1) : elle comprend le beau médaillon de jeune fille en haut-relief signé de Mino de Fiesole, le charmant buste d'enfant en marbre attribué à Donatello, de nerveuses statuettes de Riccio et d'autres petits bronzes de l'école de Padoue, puis, dans quatre vitrines plates, un choix des plus belles médailles, plaquettes et pierres gravées de la Renaissance italienne, parmi lesquelles on admirera surtout les inoubliables effigies dues à Pisanello : la sienne propre, celles de *Lionel d'Este*, de *Jean VIII Paléologue*, de *Filippo Maria Visconti*, de *Ludovic Gonzague*, puis cet autre chef-d'œuvre qu'est le *Filippo Strozzi* de Benedetto da Majano, le *Sigismond Malatesta* de Matteo da Pasti, le *François II Gonzague* de Sperandio, le *Mahomet II* de Costanzo, l'*Isabelle d'Este* de Gian Cristoforo

(1) Mais, étant en dehors du programme de l'exposition, elle ne figure pas au catalogue, pas plus que celle du département des estampes. On pourra remédier partiellement à cette lacune en se munissant de l'excellent guide au *Cabinet des médailles et antiques* du regretté Ernest Babelon (Leroux, éd.).

Romano, les grandes médailles de *Philippe II, roi d'Espagne*, par Jacopo da Trezzo et Leone Leoni; puis, parmi les plaquettes, celle qui nous offre les traits du grand théoricien de la Renaissance, l'architecte Leo Battista Alberti, l'*Adoration de l'Enfant Jésus* par Moderno, la *Flagellation* de Sperandio; parmi les intailles, la célèbre *Bacchanale* sur cornaline, dite « cachet de Michel-Ange » (1), la bague de Sixte-Quint à son effigie, etc.

Enfin le Cabinet des estampes expose avec le concours généreux du Musée du Louvre et de l'École des Beaux-Arts une série de magnifiques dessins italiens où notamment Pisanello, Mantegna, Lorenzo di Credi, Botticelli, Andrea del Sarto, le Corrège, Raphaël, Léonard, Michel-Ange, Titien sont représentés par des pièces de premier ordre.

Au pavillon de Marsan, l'exposition, composée seulement de manuscrits, de livres et de reliures, est beaucoup plus copieuse et offre une vue d'ensemble plus vaste et plus complète des productions de l'art italien dans ces trois domaines. Toutes nos grandes bibliothèques parisiennes et plusieurs de province, toutes celles d'Italie et quantité de collectionneurs français et étrangers, au premier rang desquels s'est placé le roi Victor-Emmanuel III, y ont contribué par l'envoi de leurs plus belles pièces. La série des manuscrits à peintures s'ouvre par une dizaine d'ouvrages du Moyen âge qui vont du XIe au XIVe siècle et dont le plus ancien (n° 135, à M. Pierpont-Morgan) est un exemplaire des *Evangiles* copié pour la comtesse Mathilde de Toscane et illustré de compositions à la plume dans le style romano-byzantin. Un *Office* du Mont-Cassin, de la fin du même XIe siècle, mérite aussi l'attention pour les splendides initiales dorées, particulières à l'école de ce célèbre monastère, dont il est orné. Mais c'est surtout le XIVe siècle, avec les productions de l'école de Bologne, et le XVe, avec les somptueux volumes exécutés, pour les grandes familles italiennes : les Sforza, les Este, les Médicis, et pour le roi de Hongrie Mathias Corvin, qui ont fourni la plus riche moisson. Ici, contrairement à ce qui se passait en France à la même époque, beaucoup d'artistes ont pris soin de signer leurs œuvres, tels, au XIVe siècle, Niccoló da Bologna, à qui l'on doit notamment les illustrations des manuscrits portant les numéros 158 (celui-ci orné d'une noble re-

(1) En lire la curieuse histoire dans le guide d'Ernest Babelon que nous venons de citer.

présentation de la « Vierge de Miséricorde ») et 164. Mais on admirera également beaucoup d'ouvrages anonymes, comme le *Speculum humanae salvationis* de l'école vénitienne (nº 151) et le magnifique *Antiphonaire* (nº 167) que M. Berenson attribue à l'artiste siennois Lippo Vanni. Au xvᵉ siècle abondent des œuvres de plus en plus brillantes, parmi lesquelles il faut citer surtout le *Pontifical* enluminé pour le futur pape Jules II par Francesco dai Libri et son fils Girolamo, chef-d'œuvre de l'école de Vérone ; le *Missel*, chef-d'œuvre de l'école florentine, dû à Gherardo et Monte di Giovanni (nº 255) ; le somptueux exemplaire de la *Géographie* de Ptolémée (nº 231) écrit pour le cardinal Bessarion ; le beau *Diurnus dominicalis* (nº 270) enluminé par Lorenzo Monaco; un *Bréviaire* franciscain de l'école florentine (nº 261) ; les *Triomphes* de Pétrarque ornés de miniatures de l'école napolitaine (nº 303) ; enfin, et surtout, le magnifique groupe des manuscrits provenant des Médicis, la plupart dans leurs reliures à chaîne : le Plutarque, le Pline l'Ancien et la *Cité de Dieu* de saint Augustin ayant appartenu à Pierre de Médicis (nºˢ 259, 268 et 269), le Flavius Josèphe écrit pour Cosme de Médicis (nº 271) ; puis les magnifiques volumes (nº 281, 283, 285) exécutés pour Mathias Corvin et dont le dernier est dû au plus célèbre des enlumineurs italiens, Attavante. Celui-ci, avec ses élèves, a enrichi également de ses plus belles compositions un *Missel* de 1483 (nº 272) destiné à l'évêque de Dol Thomas James et qui appartient aujourd'hui à la ville de Lyon ; une page, malheureusement détachée de ce splendide ouvrage (nº 273), appartenant à là Bibliothèque du Havre, figurant la Crucifixion dans un encadrement où se voient d'autres scènes religieuses d'une finesse d'exécution extraordinaire, parmi lesquelles la copie textuelle du *Baptême du Christ* de Verrocchio, est, par la richesse et la fraîcheur du coloris et la merveilleuse virtuosité de la facture, comparable aux créations de notre Jean Foucquet et la perle de l'exposition.

Parmi les livres imprimés (dont les plus beaux sont, pour la plupart, placés dans le grand hall) on remarquera surtout : le premier livre imprimé en Italie (1465), *De oratore* de Cicéron (nº 305), ayant appartenu, comme beaucoup d'autres livres précieux de ce genre (parmi lesquels un rarissime Térence, nº 320) au pape Pie VI ; puis le plus ancien en date des livres italiens illustrés : les *Méditations* de J. de Turrecremata (nº 326), les

inestimables éditions princeps de Virgile (1469, nº 312), de Tite-Live (1469, nº 313), de Pline l'Ancien (1469, nº 348), de Pétrarque (1470, nº 351), de Tacite (1470, nº 353), de Boccace (1471, nº 379), d'Ammien Marcellin (1474, nº 337), de Vitruve (1486, nº 341), etc.

Et puis, à partir de 1494, date de l'*Héro et Léandre* de Musæus, premier livre imprimé par les Alde de Venise, déjà rencontré à la Bibliothèque Nationale, c'est la glorieuse série des ouvrages sortis des presses de cette célèbre officine ; le plus rare est cet exemplaire de la *Galeomyomachia* en grec (nº 440) qui appartient à notre Bibliothèque Mazarine et qui figura parmi les larcins du fameux Libri, et le plus célèbre, l'*Hypnerotomachia de Poliphile* par Fr. Columna (nºs 447 et 448) ; des Alde encore est l'édition princeps d'Aristote (nº 442), d'Aristophane (nº 446), tandis que celle de la *Divine Comédie* de Dante a vu le jour à Foligno chez J. Numeister et E. de Orfinis en 1472 (nº 457). Un autre Dante, imprimé à Florence en 1481 (nº 501), est orné de gravures sur cuivre et de quatorze curieux dessins contemporains et, avant d'appartenir à la Bibliothèque Nationale, a fait partie de la bibliothèque du cardinal de Brienne. Il faut citer également la série des admirables livres illustrés vénitiens et florentins, la curieuse collection des premières impressions hébraïques et des premiers exemplaires en caractères grecs. Plus tard, voici les éditions originales de l'Arioste, du Tasse, de Galilée, la suite des ouvrages sur l'art de la dentelle, et la calligraphie, les livres illustrés par Piazzetta et les Tiepolo ; etc. Une nombreuse et magnifique série de reliures, depuis les reliures estampées du xvᵉ siècle jusqu'aux maroquins à dentelles du xviiiᵉ siècle, complète ce régal de bibliophiles.

§

L'Exposition des femmes peintres du XVIIIᵉ siècle, ouverte trop peu de temps (1) 18, rue de la Ville-l'Évêque, au profit de l'œuvre « l'Appui maternel », sera malheureusement fermée quand paraîtront ces lignes, mais mérite néanmoins d'être mentionnée : il y avait là, entre quantité d'œuvres gracieuses et fines, comme celles d'une Vigée-Lebrun, d'une Marguerite Gérard, d'une Constance Mayer (dont la meilleure œuvre était non pas le grand tableau assez froid où elle s'est représentée près de

(1) Du 14 mai au 6 juin.

son maître Prud'hon, mais de charmantes esquisses comme *Phrosine et Mélidor*), d'une Jeanne Ledoux, élève trop servile de Greuze, d'une Angelica Kaufmann, d'une Rosalba Carriera et autres, plusieurs morceaux exceptionnels, dont quelques-uns peu connus, au premier rang desquels se plaçaient les deux admirables toiles de Françoise Duparc du Musée de Marseille : la *Vieille femme* et la *Tricoteuse*; puis la *Négresse* de la comtesse Benoist et le *Portrait de Germain Drouais*, par Catherine Lusurier, appartenant au Louvre; une *Jeune fille tenant des fleurs* et un portrait de *Vestris II* par Mme de Romance Romany, le portrait d'*Alexandre Lenoir* par Mme Boulliard appartenant au Musée Carnavalet, les effigies du *Duc de Choiseul*, de *Mme Poisson* (au pastel) et de *Mme Victoire*, par Mme Labille-Guiard, de *Roettiers* par Mme Vallayer-Coster, et un *Portrait de femme* par Mlle Duvivier ; puis, en sculpture, les bustes remarquables (appartenant au Louvre) du *Prince Galitzine* et de *Falconet*, dus à cette Marie-Anne Collot qui fut l'élève puis la bru de Falconet, qu'elle avait accompagné à Saint-Pétersbourg ; enfin, parmi les estampes, figuraient des épreuves de plusieurs planches gravées par Mme de Pompadour.

Mémento. — Nous tenons à signaler à tous les fervents de l'art du Moyen âge et, en particulier, à ceux qui s'intéressent à l'histoire du vitrail, une charmante conférence faite à la Bibliothèque de Châlons-sur-Marne par Mlle Germaine Maillet, diplômée d'études supérieures d'histoire, sur *Les Vitraux de Châlons* (Châlons-sur Marne, imprimerie du « Journal de la Marne » ; in-8, 50 p. avec 3 planches), c'est-à-dire les vitraux de la cathédrale et des églises Notre-Dame et Saint-Alpin. Alliant à une érudition solide, qui n'ignore rien des travaux sur la matière, la plus fine sensibilité, l'auteur de cette causerie, après avoir exposé la technique du vitrail au Moyen âge, décrit en les groupant par thèmes (vies du Christ, de la Vierge et des saints) les sujets traités dans les verrières de ces trois églises et met en lumière les sources de leur inspiration : Nouveau Testament, Evangiles apocryphes, *Meditations sur la Vie du Christ*, faisant ressortir les qualités propres à ces artistes champenois, chez qui le mysticisme n'exclut pas l'amour de la nature et de la vie et la bonhomie, soulignant enfin, çà et là, tel détail savoureux évoquant les mœurs d'alors. On a là, en quelques pages, tout un résumé de l'iconographie chère au Moyen âge et un tableau singulièrement attrayant de l'art du vitrail du XIIIe au XIVe siècle dans ce coin de la France.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La Censure littéraire aux Etats-Unis. — L'œuvre de H. L. Mencken, le célèbre critique et polémiste américain, a été présentée au public français par son compatriote, l'écrivain bien connu, Vincent O'Sullivan, dans un article sur la littérature américaine contemporaine, paru tout de suite après la guerre dans le *Mercure de France*. Depuis, le nom de M. Mencken s'est répandu en France et dans beaucoup d'autres pays de l'Europe. De tous les écrivains américains vivants, il est aujourd'hui un des mieux connus chez ses compatriotes et à l'étranger. Son esprit critique ne s'exerce pas seulement au dépens des livres ; il a pour objet toute l'activité sociale des Etats-Unis. On pourrait le définir comme un critique de gauche, mais, aux Etats-Unis, la culture s'est développée d'une manière assez curieuse. On s'attend à ce qu'un critique de gauche y fasse la guerre aux extravagances, aux tentatives aventureuses, aux excès. Mencken est l'adversaire le plus acharné du Volstead Act (prohibition) et de la loi Mann, qui interdit aux personnes de sexes différents de franchir ensemble les frontières de l'Etat où elles habitent, et qui, en fait, favorise le chantage. Seul, dans toute l'Amérique, Mencken a déraciné et combattu la tyrannie mesquine des sectes religieuses, si nombreuses aux Etats-Unis, particulièrement dans le Sud.

Ses campagnes de presse sont conduites avec un style vigoureux et clair, dont la force et l'art de présentation, exactement adaptés au goût américain, compensent le manque d'éléments supérieurs. Certes, Mencken n'est pas un juge infaillible. Des régions entières, des régions admirables de la littérature et de l'art, sont lettre morte pour lui. C'est un pur matérialiste. Il demeure très terre-à-terre. Ses opinions religieuses n'ont pas de poids, incapable qu'il est de prendre en considération les besoins spirituels de l'humanité. Il a fait plus que tout autre pour élargir le champ de la littérature américaine, pour conquérir au profit de l'écrivain la liberté d'écrire, pour développer dans le public l'esprit de tolérance. Mais ses jugements sont souvent baroques. C'est ainsi qu'il met sur le même plan un romancier populaire comme Sinclair Lewis, et un dramaturge de génie comme Eugène O'Neill.

Somme toute, c'est un homme extraordinaire, dont les cam-

pagnes littéraires et sociales exigeaient un courage que ne peuvent apprécier à leur juste valeur que ceux qui suivent de près le mouvement des idées en Amérique. Les campagnes de Mirbeau et d'Anatole France, par exemple, ne suscitaient pas les mêmes difficultés. Ils avaient derrière eux un parti puissant, tandis que Mencken est demeuré isolé pendant plusieurs années. Un Mirbeau ou un France n'avaient pas non plus devant eux la masse, lourde, inerte, contre laquelle Mencken eut à lutter.

L'écrivain français avec lequel Mencken présente le plus d'analogie est Léon Daudet. Chose curieuse chez un Américain, il partage la méfiance de Daudet pour la démocratie et pour tout ce que la démocratie entreprend. Mais le domaine spirituel de Daudet a beaucoup plus d'étendue que celui de Mencken.

Il y a quelques années, Mencken fonda une revue, intitulée *The American Mercury*. C'est une publication extrêmement personnelle, marquée à chaque page des qualités et des défauts de son directeur. Cette revue a fait éclater récemment une tempête sur la tête de Mencken. Il vient, à ce propos, d'adresser un petit pamphlet à ses amis d'Amérique et d'Europe, où il raconte l'affaire. Nous en donnons un résumé, comme exemple des chicanes auxquelles est exposé un écrivain indépendant au Pays de la Liberté.

Mencken explique qu'il avait publié dans l'*American Mercury* de septembre 1925 un article intitulé : *Pour conserver aux Puritains leur pureté*. Cet article dénonçait la méthode employée pour censurer livres et périodiques par une société de l'Etat de Massachusetts, qui opère sous le nom de *Watch and Ward* (Attention ! Prenez garde !) Cette société est dirigée par un clergyman, J. Frank Chase. Le procédé du révérend Chase consistait — et consiste sans doute encore — à envoyer des menaces aux libraires et aux marchands de journaux, au lieu de s'en prendre à l'éditeur, de citer celui-ci en justice et de lui fournir l'occasion de se défendre. De sorte qu'un éditeur pouvait être accusé, sans avoir la possibilité de se défendre ou même sans savoir quelle partie de sa publication était jugée répréhensible. Quand un libraire ou un marchand de journaux refusait de se laisser intimider par Chase, on l'arrêtait et on l'accusait d'avoir favorisé la vente de littérature pornographique. S'il refusait de s'avouer coupable, il courait le risque d'être emprisonné. Le marchand ou le libraire payait généralement une amende légère,

plutôt que d'encourir l'ennui d'un procès et l'inconvénient d'être mis en prison pour une affaire qui ne le concernait pas directement. Résultat : l'éditeur, qu'il habitât New-York, ou Chicago, ou n'importe où loin de Boston et du Massachusetts, se voyait privé d'un marché pour son livre ou pour sa revue, et stigmatisé comme un criminel.

Tout cela ne surprendra aucun de ceux qui connaissent les obstacles auxquels sont asservis les éditeurs aux États-Unis. Ce qui suit est même assez dramatique.

Après la publication de l'article de l'*American Mercury*, les journaux annonçaient que Chase avait averti les vendeurs de périodiques qu'ils devaient retirer de la circulation ce numéro de la revue. Le lendemain, un marchand de journaux qui avait négligé d'obéir à cet ordre fut arrêté. Bien que directeur de la revue, Mencken n'apprit l'incident que par les journaux. Quelques jours plus tard, tous les libraires et tous les marchands de journaux de Boston, obtempérant à la menace de Chase, retiraient la revue de la circulation et annonçaient au directeur et à l'éditeur (M. Alfred Knopf) que tous les exemplaires allaient leur être retournés.

Là-dessus, Mencken partit pour Boston et somma Chase de venir le trouver dans le Common, vaste parc au centre de la ville. Chase chercha à éviter la rencontre, mais, avec l'aide de son avocat, Mencken le força à venir. Lorsqu'il fut là, Mencken l'obligea à acheter un exemplaire de sa revue et mit l'argent dans sa poche. Chase fit arrêter Mencken comme vendeur de littérature pornographique. Mencken fut cité en justice et acquitté, mais le marchand de journaux dont il est question plus haut fut reconnu coupable.

M. Mencken déclare qu'il a l'intention d'aller en appel, pour ce commerçant. Sans doute a-t-il en perspective plus d'une bataille, car le pasteur n'est pas un isolé. La société qu'il dirige est forte, et probablement riche en fonds, et, si étrange que cela puisse paraître, elle a pour elle une partie de la presse.

M. Mencken termine ainsi sa lettre circulaire :

Nous défierons et nous combattrons tout effort pour nous ruiner. Nous croyons que de semblables efforts sont inspirés par des personnes irresponsables et manifestement vindicatives, qui blâment la politique générale de l'*American Mercury*, et particulièrement l'opposition

active et vigoureuse que cette revue ne cesse de faire à la tyrannie officielle et ecclésiastique.

ADRIENNE LAUTÈRE.

LETTRES PORTUGAISES

Affonso Lopes-Vieira : *O Romance de Amadis*, édition définitive, Portugal-Brasil, Lisbonne. — Olga de Moraes Sarmento : *Theophilo Braga* (Notes et Commentaires), Lisbonne — Fidelino de Figueiredo : *Sob a Cinza do Tedio* ; Emprêsa literaria fluminense, Lisbonne. — A. de Castro Osorio : *O Direito da Mãe*, Livr. Civilisação, Porto. — Régionalisme et Théâtre. — Antonio Ferro : *Mar Alto*, pièce en 3 actes ; Liv. Portugalia, Lisbonne. — Mémento.

Nul autant que le grand artiste et poète Affonso Lopes-Vieira n'aura travaillé à dégager, d'entre les éléments étrangers accumulés, le pur *éthos* lusitanien pour en former la pierre d'assise d'une culture indépendante, qui serait commune au Portugal et au Brésil, sans toutefois rompre les liens qui doivent normalement la rattacher à toute l'Ibérie. D'autres avant lui ou contemporainement avaient œuvré dans le même sens, et nous eûmes ici maintes fois l'occasion de citer leurs noms ; mais ils se laissèrent guider par l'intuition pure. Affonso Lopes-Vieira y joint une méthode rigoureuse, une critique patiente et documentée, une érudition attentive. C'est ainsi qu'il a pu réaliser ce tour de force que fut la reconstitution de l'**Amadis de Gaule** des deux Lobeiras.

Reconstitution et restitution ; car il est venu, par son génie divinateur, administrer la preuve décisive de l'origine purement lusitanienne du fameux Roman, si copieusement élargi et développé en langue castillane par Ordoñez de Montalvo. Tout ce qui ne correspondait pas aux mouvements naturels d'une sensibilité spécifiquement portugaise a été éliminé par le poète, qui nous donne aujourd'hui de son œuvre une édition définitive admirablement présentée. En dépit de quelques blessures d'amour-propre, l'Espagne savante et lettrée fit excellent accueil à la restauration portugaise d'*Amadis*, en la personne de MM. Menendez y Pelayo, Bonilla y San-Martin, D. Ramiro de Maeztu, D. José Maria de Cossio. Ce dernier, dans un sensationnel article de la *Revista de Ocidente* (n° XXVI) de Madrid, reproduit par *Lusitania*, salue avec transport le retour vers son berceau de cette conception chevaleresque de l'Amour, qui a fait le tour du monde : l'*amour-adoration*. Cette plante curieuse ne pouvait se développer que dans

une atmosphère imprégnée des effluves de la vie militaire et de la vie pastorale, ensemble stylisées. Telle est l'opinion judicieuse de D. J. Maria de Cossio.

Mais il y fallut peut-être autre chose de plus secret. Ce code d'idéalisme amoureux et chevaleresque, que fut dès sa première rédaction l'*Amadis de Gaule*, nous reporte aux influences hermétiques et initiatiques, dont l'expansion en Occident se lie à l'histoire des Croisades et aux échanges intellectuels qui s'opérèrent entre l'Orient et l'Europe, à la faveur des Ordres de chevalerie. Or, on sait l'importance du rôle joué par l'Ordre du Temple en Portugal. Mais qui dira si l'hermétisme templier provient du contact des membres de l'Ordre avec l'Islam, ou si plutôt la fondation des ordres de chevalerie ne repose pas, comme l'héraldique elle-même, sur une tradition initiatique proprement occidentale? L'étude des vestiges de la civilisation celtique, tout autant que l'analyse minutieuse des poèmes de Dante, de l'œuvre imparfaitement comprise encore de Miguel Cervantès, nous incline à partager cette dernière opinion.

Quoi qu'il en soit, le Portugal garde le mérite d'avoir donné sa forme la plus vivace à une doctrine inédite de vie basée sur l'amour pur. Cette doctrine devait fomenter l'esprit des Grandes Découvertes, et il est possible qu'elle enferme encore des virtualités non complètement épuisées. Ces virtualités, le regretté polémiste et essayiste Antonio Sardinha, l'un des fondateurs de *Lusitania*, qui écrivit, peu de temps avant sa mort prématurée, une si pénétrante étude sur l'*Amadis*, publiée par la *Naçâo portuguêsa*, eût été capable de les dégager. Déplorons ici cette immense perte, qu'est venue aggraver la disparition de Mme Carolina Michaelis de Vasconcellos, directrice de *Lusitania*, maîtresse incontestée de l'érudition portugaise, initiatrice de la critique documentaire et scientifique en Portugal, Allemande d'origine, et dont Affonso Lopes-Vieira lui-même se considérait comme l'humble disciple. Saluons avec respect cette grande et vénérée mémoire.

Regrettons seulement que l'on ait trop souvent cherché, ces derniers temps, à diminuer à son profit, pour des raisons sans doute extra littéraires et scientifiques, le labeur monumental de cet étonnant précurseur que fut **Théophilo Braga**. A ce titre, les pieux commentaires que consacre à sa noble mémoire Mme Olga de Moraes Sarmento sont particulièrement opportuns. Ce faisant,

elle se montre femme de cœur autant que critique habile à interpréter bien des points obscurs de psychologie, de litterature et d'histoire. S'élevant à bon droit contre d'injustes reproches, elle dégage la haute figure du Poète, du Penseur, de l'Historien, du Patriote, que la politique est venue rapetisser, mais qu'il faut replacer à son rang. L'homme que l'on accuse volontiers d'avoir manqué de sensibilité artistique fut un passionné de musique et, au surplus, son existence de rudes épreuves et de labeur désintéressé illustra les qualités du Cœur autant que celles de l'Intelligence. Mme de Sarmento confronte la vie à l'œuvre L'esprit portugais fut le suprême amour de Theophilo Braga, dit-elle. De sa claire vision du Passé, de sa philosophie essentiellement *constructive* est dérivé un infini patriotisme intellectuel, qui a rendu au Portugal le sens de ses destinées. Tout le mouvement contemporain de restauration nationale est parti de Theophilo Braga, en réaction absolue contre les idées d'Herculano et d'Oliveira Martins, qui représentaient le Portugal comme issu d'un pur accident dynastique.

Poète, Theophilo Braga le fut essentiellement, quoi qu'on dise — et il laisse une œuvre grandiose, originale ; — mais il apprit de bonne heure à discipliner par le raisonnement son émotivité naturelle ; le *sentiment de l'Histoire*, héritage du Romantisme, lui dicta sa vocation... Et s'il commit des erreurs, que d'ailleurs on exagéra,

> ces erreurs, dit encore Mme de Sarmento, sont une conséquence de son titanique effort ; du grandiose monument qu'il édifia, il ne pouvait minutieusement ciseler chaque arête. Que beaucoup d'ouvriers pareils à lui surgissent avec la même foi et les mêmes vertus, et la grandeur lusitanienne éblouira le monde.

Aussi bien est-il curieux de voir comment la graine épandue de ses mains rudes d'honnête homme a germé aux quatre coins de l'horizon politique. Je suis tenté de dire que ce sont les *Intégralistes* qui doivent le plus à ce grand Républicain, tout en adorant ce qu'il voulut détruire. Et c'est bien le prolongement majestueux de cette grande voix que j'entends retentir dans le verbe ardent d'un João de Castro, annonciateur de gloires futures.

Le *Correio litterario* du journal *A Tarde* m'en est témoignage. J'y cueille des vues étonnamment profondes sur l'évolution du monde moderne, où l'éminent essayiste dénonce la gestation de

cinq ou six cultures rivales. La fonction de l'humaniste de la Renaissance fut d'assurer la liaison entre la civilisation catholique du moyen âge et l'héritage enfin redécouvert de la Grèce et de Rome. Cette fonction dura jusqu'aujourd'hui. Dorénavant cet érudit doit céder la place à l'universaliste, qui fera converger vers un point central supérieur les diverses cultures actuellement en devenir. Théophilo Braga n'a-t-il pas pressenti cet universalisme nécessaire ? Nous le croyons.

Il serait trop long d'envisager ici quelles sont les bases possibles de cet universalisme à créer. Je les imagine assez bien dans l'ordre esthétique, mais pour mieux générer ainsi une architecture morale. Voilà qui donne pour moi un prix particulier aux démarches intellectuelles de M. Fidelino de Figueiredo, et surtout à son dernier livre, **Sous la cendre de l Ennui**, qu'il sous-intitule *Roman d'une conscience*, et qui n'est autre, en vérité, qu'une biographie spirituelle, prétexte à analyser finement certains aspects de l'inquiétude moderne.

La pensée de M. Fidelino de Figueirido, qui est d'abord un critique et un historien, se rythme aux pulsations du cœur, hors de tout vain dillettantisme et, place le *caractère* au-dessus de tous les dons humains. En Luis Cotter, M. Fidelino de Figueiredo a modelé une figure idéale, et son livre est œuvre d'apôtre en faveur d'idées que l'on n'est pas obligé de partager entièrement, mais qui émeuvent. Il reste que la foi est seule vraiment créatrice.

Cette belle flamme d'idéal à la fois individuel et social, nous la retrouvons dans **Le Droit de la Mère**, où sont abordés de troublants problèmes, et où Mme Ana de Castro Osorio a dépensé des trésors de la plus fine et vibrante sensibilité. Une phrase seulement en dira long :

Vous savez ce qu'est souffrir ; mais vous ne savez pas ce qu'est taire sa douleur.

Le Portugal n'a jamais manqué de grands hommes, ni de vrais chefs ; ce qui paraît lui faire défaut, à cause de ses mouvements d'âme portés aux extrêmes, c'est le sens inné de la discipline sociale.

Je découvre, à ce point de vue, des aperçus très pénétrants et très justes, sous la signature de M. Hippolyto Raposo, par ailleurs conteur de grand talent, dans une étude publiée à *Portugalia* (revue de culture, tradition et rénovation nationale, dirigée

par M. de Figueiredo) et qu'il intitule **Régionalisme et Théâtre** M. Raposo pense que l'impulsivité sentimentale du tempérament portugais, naturellement porté au lyrisme, reste une cause permanente d'infériorité dans l'art dramatique. Le propre créateur du théâtre ibérique, Gil Vicente lui-même, ne lui semble pas être parvenu à donner à ses compositions un tour vraiment dramatique. Ses *autos* sont pour ainsi dire de style *manuelin* et décèlent surtout un grand poète lyrique et satirique. Par contre, le *Frei Luiz de Souza* de Garrett, impérieux chef-d'œuvre, satisfait à toutes les exigences de la scène, en même temps qu'il pose les bases d'un théâtre purement national. Œuvre sans lendemain direct. Et il faut venir jusqu'à D. Joâo da Camara, auteur des *Vieux*, de la *Triste petite Veuve*, pour voir évoluer dans leur atmosphère d'idylle les figures authentiques de la terre portugaise. M. Raposo prend acte de ces tentatives pour indiquer dans quel sens devraient être orientés les efforts de création d'un théâtre régional, allant jusqu'à utiliser les modalités dialectales de chaque coin de province.

Nous ne saurions le suivre aujourd'hui sur ce terrain; mais nous nous trouvons d'accord avec lui pour préconiser le retour, sinon exclusif, mais d'abord consciencieux, vers les choses authentiquement nationales. Dès 1917, M. Carlos Selvagem, avec son poignant drame rural *Parmi les genêts*, MM. F. Lage et J. Corréa d'Oliveira, avec *Les Loups* (1920), ne rouvraient-ils pas la voie féconde? De même M. Americo Duraào avec *Oiseau de proie.*

Mais un théâtre spécifiquement portugais a-t-il besoin de se cantonner dans l'épisode rustique? Nous ne le pensons pas. *Amanhà* de Manuel Laranjeira et *M'a Sina* furent des manifestations scéniques éminemment significatives, et le scandale provoqué par la vigoureuse pièce de M. Antonio Ferro, **Haute Mer**, n'en diminue point à nos yeux les mérites dramatiques. Applaudie d'abord au Brésil, la pièce ne put se faire accepter à Lisbonne et fut interdite. Elle n'est pas exempte d'influences françaises; mais elle *vit* intensément et, somme toute, elle est de grande portée morale. Madalena aime son mari, mais son mari, faible rêveur, ne l'aime que richement vêtue. Force est donc à l'épouse de choisir un amant qui paie, Henrique, cependant que Luis, la croyant pure, se fait voleur pour la mieux parer. Confes-

sion mutuelle, au bout de quoi Madalena ira vivre avec Henrique, pendant que le mari acceptera le rôle de l'amant. Henrique exige bientôt la rupture définitive et le divorce. Madalena refuse et revient habiter avec Luis. Mais tous deux se méprisent, s'injurient. Ils se préparent à mourir, quand la voix de l'enfant leur rappelle qu'ils n'ont pas le droit de disparaître. Il est impossible que cette œuvre hardie ne soit pas reprise un jour avec succès, même à l'étranger. Le dialogue est une merveille.

Mémento. — Notre retard est grand vis-à-vis de certains ouvrages hautement significatifs, dont nous avons plus ou moins explicitement mentionné les titres. Nous essaierons de nous racheter. Nous reviendrons sur Eça de Queiroz et parlerons du travail de M. José Agostinho sur ses *Œuvres posthumes*. Nous ne saurions oublier la thèse magistrale de Mlle Irène de Vasconcellos, la première doctoresse portugaise, sur *L'Inspiration dantesque dans l'Art romantique français*. Nous analyserons le contenu des revues *Lusitania*, *Seara Nova*, *Portugalia*, *Aguia*, etc. Marquons en Galice l'activité de *Nos*, d'*A Nosa Terra*, de *Lar*, l'apparition d'une nouvelle œuvre en vers du grand Cabanillas : *No Desterro*, et la parution prochaine si impatiemment attendue d'un Dictionnaire manuel gallego-espagnol.

PH. LEBESGUE.

LETTRES BULGARES

La poésie bulgare. — Malgré sa perfection de forme et de fond, atteinte pendant les premières vingt-cinq années du xxe siècle, la poésie individuelle bulgare a le caractère d'une poésie qui n'a pas une longue tradition poétique. Un parallèle entre le développement poétique de la France, de l'Allemagne, de l'Italie et de la Russie avec celui de la Bulgarie, — à partir de ses premiers poètes individuels, Petko R. Slaveikoff V., Dobri Tchintouloff et Boter (deuxième moitié du xixe siècle) jusqu'aux grands poètes individualistes de nos jours — Vazov, Yavorov, Trayanov, D. Debelianov et N. Liliev — fait ressortir de la manière la plus nette que la transition poétique, qui, dans les autres pays, s'est s'opérée pendant des siècles, n'est l'œuvre en Bulgarie que de quelque 50 à 60 années, laps de temps de tout le parcours de son développement poétique. A la fin du xixe siècle (commencement de la poésie bulgare) et le début du vingtième, là poésie bulgare prend tout d'un coup un essor spontané à la suite d'une oppression séculaire des sentiments natio-

naux, essor provoqué par des influences intérieures et extérieures, notamment celle de la Russie, et de la France et de l'Allemagne par l'intermédiaire de traductions russes.

Il ne s'agit aucunement en l'espèce d'un manque d'éléments poétiques chez le peuple bulgare. Les chansons nationales bulgares sont là pour nous montrer que, même à l'époque la plus sombre de son histoire, les sentiments les plus frais ont fleuri dans l'âme du peuple, sentiments ayant trouvé leur expression dans une forme variée et parfaite. On y trouve les thèmes les plus divers. Des chanteurs anonymes se faisaient l'écho de ces œuvres poétiques composées par la collectivité et ils les colportaient de bouche à bouche, d'époque à époque.

Contentons-nous de dire des chansons nationales bulgares, qui feront l'objet d'un autre article, qu'elles renferment les éléments d'une poésie parfaite et que par leur profondeur, leur spontanéité, leur originalité, leur rythme et leur forme, elles occupent une place choisie entre toutes et qu'elles ne cèdent le pas qu'aux *doumi* de la Petite-Russie. C'est là qu'il faut chercher l'explication de cet élan de la nouvelle poésie bulgare qui, en une si brève période, a trouvé son plein épanouissement.

Il a suffi qu'un joug détestable, ayant mis obstacle à tout développement culturel pendant cinq siècles, ait été abattu pour qu'en un clin d'œil, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le génie créateur individuel se réveillât d'un sommeil si long et si oppressant, génie créateur qui trouve sa manifestation dans tous les domaines et tout spécialement dans la poésie. Cette poésie, n'ayant pas derrière elle une tradition poétique individuelle, puise à la source intarissable des chansons nationales. Tout essai d'examen de la poésie bulgare ne doit pas omettre de prendre en considération ce fait d'importance capitale.

Jetons sur ce passé un coup d'œil rétrospectif.

Du IXe au XVIIIe siècle, les causes les plus variées arrêtent le développement culturel bulgare. Notons en passant que la Bulgarie se trouve au carrefour de cultures anciennes séculaires qui ont empêché la réalisation de l'individualité nationale, condition indispensable au développement d'une culture nationale. D'autre part, sous le joug turc, auquel la Bulgarie fut asservie au XIVe siècle et qui n'a pris fin que dans la deuxième moitié du XIXe siècle, il ne peut pas être question d'un développement culturel.

Le barbarisme des Turcs et le rêve félin et perfide de Byzance d'helléniser le peuple bulgare comprimaient à cette époque tout élan national. C'est à peine vers le milieu du XVIII[e] siècle, après que le père Païssii eut écrit la première histoire bulgare (1762), que commence la renaissance qui amène la libération du joug politique, aussi bien que du joug spirituel. Nombreuses sont les causes de cette renaissance, et nous ne nous proposons point d'en faire l'examen dans le présent article. Il importe seulement de retenir que c'est à peine dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle que commence à s'éveiller dans l'âme bulgare un sentiment révolutionnaire et national. Il ne peut pas être question de poésie et de littérature à cette époque. Toutes les œuvres écrites se résument en quelques sermons, des méditations de caractère religieux, des visions et des prières.

A la fin du XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e], alors que dans les pays occidentaux commence à briller une nouvelle étoile et une nouvelle culture, des ténèbres impénétrables planent au-dessus du ciel bulgare.

Dans la poésie, rien que des tâtonnements. La langue est rude, il lui manque absolument les qualités nécessitées pour la poésie. Cependant, les premiers essais sont déjà faits dans la voie de la création individuelle, quoique très imparfaitement. Tels sont les vers des deux moines Nikiphore et Ierotey (1820), de K. Peitchinov (1835), *Les Sanglots pour U. I. Vénéline*, de Georges Péchakov (1844), tels aussi ceux de Néophite Rilski (*Ode*, 1839) et de Néophite Bozveli (*Pleurs*, 1839).

Malgré le caractère naïf de ces premières œuvres individuelles, elles revêtent une importance autrement grande si on les considère comme une manifestation de l'éveil national qui cherche des voies et une forme d'expression. Le premier essai réussi est le poème *Stoïan et Rada*, écrit par Naiden Guérov et publié à Odessa (1845).

Mais le vrai début de la poésie individuelle bulgare commence avec les poètes Petko Ratcho Slaveikov, Dobri Tchintoulov, Raiko (Xenophon) Jinzifov et Georges Parlitchev (ces deux derniers de moindre importance), qui sont considérés comme les premiers poètes modernes.

Petko Ratcho Slaveïkov (1827 1895) est la première personnalité formée de l'époque de la renaissance littéraire et nationale

bulgare. Pour lui, la poésie est une arme. Le poète est en même temps un homme politique, un combattant pour la justice et un dénonciateur décidé des infirmités de son peuple. Quoique sans précurseur, il trouve, à la faveur d'une intuition surprenante, une forme parfaite qui lui sert d'expression des sentiments les plus variés. Il est sous l'influence de plusieurs poètes russes, dont Pouchkine et Lermontov, il connaît en traductions Gœthe et Heine, mais lorsqu'il s'agit de choisir une forme, ce n'est point aux œuvres de ces poètes qu'il puise. Il cherche son inspiration dans les chansons nationales bulgares ; c'est là une preuve de son génie national. Les trésors étrangers l'ont seulement poussé à rechercher la perfection dans le domaine national. Et cette perfection, il l'atteint. Il a su mettre à profit toutes les possibilités des richesses poétiques bulgares : musique, plastique, rythme, richesse des images. Ainsi il a pu léguer aux générations à venir, non seulement une poésie individuelle, mais aussi un vocabulaire recherché et choisi, lequel offre déjà toutes les qualités nécessaires qui serviront d'expression à une âme géniale, animée d'une tempête de sentiments, — Christo Botev.

Un des poètes contemporains de Petko Slaveïkov est Dobri Tchintoulov (1822-1890).

D'un tempérament méditatif, d'une âme poétique et recueillie, spontané et plein de chaleur juvénile, Dobri Tchintoulov est le premier parmi les poètes bulgares qui a pu s'emparer de l'âme de la jeunesse bulgare. Sans être révolutionnaire convaincu, ses chansons évoquent des sentiments de rébellion. Ce poète, dont certains vers sont parfaits de forme et de fond, est encore apprécié aujourd'hui. Aussi, les intellectuels bulgares sont-ils accourus pleins d'admiration à la matinée donnée en sa mémoire le 11 avril dernier.

Les poètes Raïko Jinzifov et Grigori Parlitchev appartiennent à la même époque. Le premier (1839-1877) a doté la poésie nationale de vers où vibre un sentiment plein de pitié sincère et vive pour la souffrance de ses compatriotes sous le joug turc. Cependant Jinzifov, ainsi que Grigori Parlitchev, n'ont pas la portée d'un Slavoïkov ou bien d'un Tchintoulov. De même, le grand révolutionnaire Luben Karavelov n'a pas une importance considérable pour la poésie. Il a joué de préférence un rôle comme publiciste et homme de lettres (1837-1879).

Cet élan national vers la poésie est un signe de la résurrection du peuple. Christo Botev est notamment le porte-parole de cette soif de justice et de liberté qui anime le peuple à cette époque (1847-1876). Cet idéologue romantique de la lutte révolutionnaire eut à peine le temps de se réaliser à la veille de la libération. Influencé par la pensée révolutionnaire russe de la deuxième moitié du XIXe siècle, il nourrit avec un enthousiasme qui ne connaît ni bornes, ni compromis, le rêve chéri et nettement précis de se donner tout entier à la libération de son peuple, voire même à celle de l'humanité oppressée. Son génie est si vaste et universel, son âme est si sensible à toute souffrance que, sous l'impression de l'étouffement de l'insurrection de la Pologne (1863) et de Mickievicz et Slovacki, Botev franchit les limites d'un patriotisme étroit et banal, et œuvre au nom d'un idéal humain. Sous ce rapport, il surpasse son rival, le poète révolutionnaire hongrois Sandor Petoefi.

Le poète Botev n'a laissé que 22 poésies, mais les sentiments les plus intimes d'une individualité y sont reflétés avec les aspirations, les souffrances et les sentiments de tout un peuple, de toute une époque. Cette vingtaine de pièces débordent, cependant, d'une richesse inépuisable de sentiments nouveaux, d'images et de formes, où Christo Botev réalise parfaitement son individualité poétique dans le cadre du rythme des chansons nationales bulgares Son génie a su saisir la perfection dans cette forme pour y donner l'expression à des sentiments personnels et sociaux. *C'est le premier poète bulgare qui lègue aux générations un testament spirituel à réaliser, si riche d'idéals qu'il constitue tout un trésor dans lequel les descendants cherchent l'inspiration sans jamais l'épuiser. On peut dire que Christo Botev est le créateur de la vraie poésie individuelle bulgare, qui n'a pu être dépassée encore aujourd'hui, cinquante ans après sa mort.* Aussi, ce cinquantième anniversaire, que le peuple fêtera bientôt, constituera-t-il une date historique des plus claires dans le développement du génie poétique bulgare.

Ivan Vazov (1850-1921) appartient à deux époques : celle d'avant la libération et celle d'après la libération, dont il s'est employé à être le porte-parole. Il nous a légué toute une littérature, où sont représentés tous les genres : poésie, drame, roman, nouvelle. Dans son œuvre poétique, il a exprimé tous les senti-

ments qui agitent le peuple bulgare depuis la libération. Il lui manque cependant le don d'entraîner comme un élément, qualité que Botev possède éminemment. Cela ne l'empêche pas d'atteindre à la perfection dans certains de ses vers. Il est le créateur de la tradition poétique bulgare, qui a été l'école des nouvelles générations d'après guerre. Sa poésie est un hymne à l'héroïsme du passé de la Bulgarie, à ses luttes, à ses souffrances, d'où il jette déjà un regard vers les horizons de l'avenir. Son ardeur patriotique l'empêche cependant d'élargir ses idées sociales. Il a tenté de styliser la versification bulgare, mais le sens supérieur de l'esthétique lui faisant défaut, il a pu seulement tracer le chemin de celui qui a été le véritable initiateur de cette esthétique, Pentcho Slaveïkov, fils du poète Petko R. Slaveïkov.

Nombre de poètes bulgares remplissent l'histoire poétique bulgare de Vazov à Pentcho Slaveïkov, dont les plus éminents sont St. Mikaïlovski (1856), K. Velitchkov (1856-1907), Kiril Christov (1875), celui-ci cherchant une source d'inspiration dans l'érotisme.

Ici finit le cycle des poètes bulgares qui ont fermé le cadre dans lequel aura à se développer librement la nouvelle poésie, qui avec Pentcho Slaveïkov et Yavorov, du cercle groupé autour de la revue *Misal*, rédigée par le Dr Krastev, marque un nouveau progrès vers cette réalisation d'une esthétique de plus en plus raffinée qui met la nouvelle poésie bulgare au niveau de celle des peuples occidentaux.

THÉODOR GUÉNOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Edouard Deverin : *Dessins de littérateurs* (*d'Euripide et de Dante à Max Jacob*). Avec 60 reprod. dont 36 h. t.; Jouve. « »

Esotérisme et Sciences psychiques

C. Jinarajadasa : *Lettres des maîtres de la sagesse* ; Edit. Adyar. 15 »

Charles Lancelin : *L'occultisme et la science* ; Edit. Jean Meyer. 30 »

Henri Regnault : *Tu revivras*. Préface d'Edouard Schuré ; Edit. Georges Anquetil. 15 »

Paul Vulliaud : *Joseph de Maistre franc-maçon*, suivi de pièces inédites ; Emile Nourry. 18 »

Finance

Herbert N. Casson : *Pour gagner en Bourse*, douze tuyaux de saine finance. Préface de G. Augoulvant. Traduit de l'anglais par Léo Lejeune et J. Géo Evrard ; Monde Moderne. 10 »

Divers : *La situation financière de la France*; Edit. France-Amérique. « »

Gabriel Faure : *Bilans et comptes en francs-or* ; Nouv. librairie nationale. 6 »

Achille Mestre et Emile James : *La clause-or en droit français* ; Nouv. Librairie nat. 12 »

Histoire

Baron Beyens : *Le second empire vu par un diplomate belge*, tome II ; Plon. « »

Amédée Britsch : *La jeunesse de Philippe Egalité*, 1747-1785, d'après des documents inédits ; Payot. 30 »

L. Guignard : *Les Ibéro-Mastiènes en Gaule et Tartessos en Aquitaine*, 1er fascicule; Guignard-Nourry, Autun. Ouvrage complet en 3 fascicules. Prix de la souscription jusqu'au 1er juillet : 20 »

J. Lucas-Dubreton : *L'évasion de Lavallette*. (Coll. Récits d'autrefois); Hachette. 5 »

Lysimaque Œconomos : *Essai sur la vie du Comte Capodistrias depuis son départ de Russie en août* 1822 *jusqu'à son arrivée en Grèce en janvier* 1828 ; Guitard. 12 »

Mis de Roux : *Louis XVII et la légende des faux dauphins* ; Le Divan. « »

Littérature

Pierre de Bourdeille, Seigneur de Brantôme : *Recueil des dames*, publié d'après les manuscrits originaux, avec des notes par Roger Gaucheron ; Payot. « »

J. Calvet : *Les types universels dans la littérature française*. Illustrat. de M. de Lajarrige ; Lanore. 7 50

Bakary Diallo : *Force-Bonté* ; Rieder. 9 »

Divers : *De l'art pour tous à l'art pour l'art : Valéry ou Boileau? Les écrivains, les artistes et le public*, recueil d'opinions. Illust. de André Lhote, P.-J. Poitevin, André Thérive ; Les Beaux-Arts. 6 »

Aimée Dostoiewsky : *Vie de Dostoiewsky par sa fille*. Préface d'André Suarès ; Emile-Paul. 12 »

Georges Duhamel : *Lettres au Patagon;* Mercure de France. 9 »

Henri Duvernois : *L'Homme*. (Coll. Les âges de la vie) ; Hachette. 5 »

Pierre d'Hugues : *Louis le Cardonnel, poète mystique* ; Edit. Spes. 3 »

Cecil Marfred : *Des fenêtres d'Orange* ; Pensée latine. « »

Marie Meunier : *La légende de Socrate* ; Piazza. « »

Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français*, études des *Lundis* et des *Portraits* classés selon un ordre nouveau et annotés par Maurice Allens. XIXe *siècle. Les Poètes*. I : *Lamartine. Vigny*. II : *Victor Hugo. Musset. Théophile Gautier* ; Garnier. Chaque vol. 10 »

Adolphe Retté : *Jusqu'à la fin du monde* ; Messein. 9 »

George Sand : *Journal intime* (posthume) publié par Aurore Sand ; Calmann-Lévy. 7 50

Ernest Seillière : *Une académie à l'époque romantique* ; Leroux. 20 »

Arthur Szyk : *Le juif qui rit*, légendes anciennes et nouvelles arrangées par Curnonsky et J. W. Bienstock. Préface de M. Anatole de Monzie ; Albin Michel. 9 »

Philosophie

B. Bourdon : *L'Intelligence* ; Alcan. 30 »

Federigo Enriquès : *L'évolution de la logique*, traduit de l'italien par G. S. Monod-Herzen ; Chiron. 15 »

Augustin Renaudet : *Erasme, sa pensée religieuse et son action d'après sa correspondance*, 1518-1521 ; Alcan. 10 »

Poésie

François-Paul Alibert : *Le chemin sur la mer* ; Cahiers libres. « »

Anonyme : *Notre-Dame de Saint Adultère* ; Messein. « »

Mme Pierre de Bouchaud : *Nuits*; Blaizot. « »

Denise Cools : *La palette*, 1920-1923 ; Messein. 9 »

Charles-Théophile Féret : *Le livret des Ballades* ; Libr. Eugène Rey. Tirage à 250 ex. « »

Gello : *Harmonies et poèmes*, MCMXXXVI ; Messein. 8 »

Mme de Lobit de Monval : *La procession des heures*. Préface de Francis Jammes ; Messein. 6 »

Robert de La Villehervé : *Poésie*, III. 1899-1919. *Le dit d'Antoine et de Cléopâtre. Petite ville. Pages d'album. Le dernier livre* ; Ollendorff. 20 »

Vicomte du Noday : *Sous mes vieux chênes* ; Les Gémeaux. 4 »

Jules Romains : *La vie unanime*, 1904-1907 ; Nouv. Revue franç. « »

Politique

Jacques Kayser, Paul Franck et Camille Lemercier : *Les Etats-Unis d'Europe. De Versailles à Locarno* ; Monde moderne. 10 »

Ferdinand Valentin : *L'avènement d'une république. Luttes intérieures de la Chine de 1911 à 1923* ; Perrin. 9 »

Alexandre Zévaès : *Histoire de la Troisième République, 1870 à 1925* ; Edit. Georges Anquetil. 15 »

Questions coloniales

Paul Odinot : *Le monde marocain* ; Marcel Rivière. 15 »

Questions juridiques

Pierre Bouchardon : *Crimes d'autrefois*. (Coll. Enigmes et drames judiciaires d'autrefois) ; Perrin. 9 »

Marcel Cabirol : *Les loyers*, droits respectifs des locataires et des propriétaires à partir du 2 avril 1926. Préface de M. Georges Guillaumin, avocat à la Cour ; Hachette. 5 »

Questions médicales

Dr Serge Mikhaïloff : *Les névroses dans l'alcoolisme et l'alcoolisme comme maladie « sui generis »* ; Alcan. 10 »

Questions religieuses

Jean Izoulet : *Paris capitale des religions ou la Mission d'Israël* ; Albin Michel. 10 »

Roman

Octave Aubry : *Le lit du roi. (Casanova, Louis XV et Mlle de Romans)* ; Fayard. 9 »

Georges Barbarin : *De la rose à l'artichaut*. Œuvres publiées sous le patronage de Colette ; Flammarion. Hors commerce

Georges Batault : *Le colloque avec Pan*; Flammarion. 10 »

André Beaunier : *Le cruel amour* ; Flammarion. 10 »

Paul Bourget : *Le danseur mondain* ; Plon. 9 »

S. Boutet Lagrée : *La Saga de la Princesse Yerdis* ; Figuière. 10 »

Charles de Bussy : *Cavalleria rusticana*, mœurs siciliennes d'après Giovanni Verga ; Paris-Editions. « »

J. M. Carretero : *La réponse du destin* ; Flammarion. 10 »

André Dahl : *Mon curé chez Vautel* ; Baudinière. « »
Jacques d'Entrammes : *Automne tragique* ; Figuière. 9 »
Albert Erlande : *Les Mandié* ; Férenczi. 9 »
Ellen Forest : *Yuki-San* ; Plon. 9 »
Jeanne Galzy : *Le retour dans la vie* ; Rieder. 9 »
Marcel Jouhandeau : *Monsieur Godeau intime* ; Nouv. Revue française. 13 50
James Joyce : *Gens de Dublin*, traduit de l'anglais par Yva Fernandez, Hélène du Pasquier, Jacques Paul Reynaud. Préface de Valéry Larbaud ; Plon. 12 »
Jean Larnac : *Inceste* ; Figuière. 3 50
Pierre Nothomb : *Le lion ailé* ; Plon. 9 »
Henri de Régnier : *L'Escapade* ; Mercure de France. 10 »
Marcel Rouff : *Guinoiseau ou le moyen de ne pas parvenir* ; Stock. 9 »
Pierre Valmigère : *Otani* ; Edit. Gabelle. 12 »
Jean Violis : *L'oiseau bleu s'est endormi* ; Plon. « »

Sciences

A. Chaplet : *La chimie* ; Hachette. 7 50
Louis Roule : *Cuvier et la science de la nature* ; Flammarion. 9 »

Sociologie

Bertrand Austin et W. Francis Lloyd : *Le secret des hauts salaires*. Préface de J.-L. Duplan. Traduit de l'anglais par Paul Le Bailly ; Payot. 10 »
Paul de Rousiers : *Les grandes industries modernes*. IV : *Les transports maritimes* ; Colin. 12 »

Théâtre

Edouard Romilly : *Théâtre d'amour et d'ésotérisme* ; Figuière. 8 »

Varia

Ferdinand Giraldon : *Le relieur pratique*, avec de nombreuses figures ; Hachette. 7 50

Voyages

Pierre Loti : *Vers Ispahan* ; Nelson. 7 »
Louis Rambert : *Notes et impressions de Turquie. L'empire ottoman sous Abdul Hamid II, 1895-1905* ; Edit. Atar. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Un monument à Jean Revel. — Pierre Loti vu par Louis Rambert. — Une lettre de « Scientia ». — L'Italien de Balzac. — Les premiers tirages de Hugo jusqu'en 1830. — En marge de Joachim du Bellay. — A propos d'une sottise. — Le sottisier universel. — Le « Mercure de France » moitié moins cher qu'avant la guerre. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix de l'aide aux femmes de professions libérales a été décerné à Mme Marguerite Membré-Merssemau pour son roman *Le Creuset*. Une mention a été accordée au manuscrit de Mme Renée Mathieu intitulé : *Dans l'ombre portée*.

La Bourse Nationale de voyage (prix de poésie cette année) a été donnée à M. Jacques Noir pour son manuscrit : *Les heures profondes*.

Le grand prix annuel (10.000 francs) des Lettres flamandes a été décerné à M. Firmin Van Hecke, pour son livre de vers : *Gedichten.*

Le prix Catulle-Mendès (3.000 francs) a été attribué à MM. Wilfrid Lucas, auteur de *la Futaie bleue* et Noël Garnier, auteur de *Le Mort mis en croix*, poèmes.

§

Un monument à Jean Revel. — Un Comité vient de se constituer pour ériger à Rouen, selon les désirs de l'écrivain normand Jean Revel, un monument en l'honneur de ce dernier. Mme L. Delarue-Mardrus a de bonne grâce assumé la présidence. MM. Rosny aîné, président de l'Académie Goncourt, et Maurice Sourian, professeur à la Faculté des Lettres de Caen, la vice-présidence. M. Ed. Spalikowski, le secrétariat, M. Gruel, la trésorerie.

D'autres personnalités du monde des lettres y figurent. MM. G. Hanotaux, Henri de Régnier, de l'Académie française, André Maurois, André Lebey, Camille Cé, Jean Gaument, Georges Dubosc, le doyen de la critique normande, le poète Francis Yard, l'éditeur Fasquelle.

Sait-on que Jean Revel, type du paysan lettré, qui professait une répulsion profonde pour la capitale, se hasarda quand même à solliciter les suffrages des Quarante? Il est vrai qu'à cette époque, il était le favori de Francisque Sarcey qui demandait à tous les échos qui pouvait être ce Jean Revel dont il admirait bruyamment les œuvres.

On l'eût bien étonné en lui apprenant que Revel n'était autre que Paul Toutain, le notaire de la préfecture de la Seine-Inférieure! Le préfet, M. E. Hendle, ignorait d'ailleurs lui-même que, sous le chapeau haut-de-forme du tabellion officiel, s'abritait le cerveau du fécond romancier de *Rustres*, de *Contes normands*, de *Terriens*, des *Hôtes de l'Estuaire* et de vingt autres recueils édités par Fasquelle.

En tout cas, notre Normand n'obtint que trois voix, celles d'Emile Faguet, d'Etienne Lamy, de Gabriel Hanotaux. On lui avait préféré le marquis de Ségur. — ED. SPALIKOWSKI.

§

Pierre Loti vu par Louis Rambert. — Dans les *Notes et Impressions de Turquie*, récemment publiées à Genève, de Louis Rambert, de son vivant directeur-général de la Régie des Tabacs à Constantinople, nous trouvons ce croquis de Pierre Loti, pris sur le vif, au dîner de gala que M. Constans, ambassadeur de France, offrit le 12 juin 1904 à l'état-major du vice-amiral Gourdon, commandant l'escadre française de la Méditerranée :

...là-bas, à l'autre partie de la table, le capitaine Viaud, Pierre Loti. Je l'ai déjà rencontré quelquefois chez des amis ou à l'ambassade. Il me fait l'effet

d'un homme indéchiffrable, énigmatique. On s'attend à voir un intérieur d'artiste, à entendre une parole élégante et colorée, riche en rapprochements ingénieux, en images gracieuses. On voudrait faire cercle autour de lui, le suivre en pensée vers Téhéran ou dans le pays des mousmés. Mais non. Il ne sort de sa bouche que des paroles banales ou indifférentes. Son attitude est celle d'un homme préoccupé de l'effet qu'il produit. Sa poitrine est couverte de décorations ; il la porte en avant et relève la tête comme s'il souffrait d'être de petite taille. Il promène autour de lui ses grands yeux ouverts, comme pour dire : « Mais oui ! c'est bien moi ! » Si l'on hasarde un compliment ou une question, il répond par un monosyllabe, sur un ton qui supprime toute tentative de con versation. Rien, dans son extérieur, sa tenue ou son expression ne révèle l'écrivain de talent. Il n'a ni l'abandon de l'homme dont l'imagination déborde, ni la modestie dont se pare souvent le vrai mérite, ni même l'attitude de l'observateur sagace. Son expression ne trahit ni esprit, ni bienveillance, ni finesse. Rien que l'homme quelconque, un peu vaniteux, froid, indifférent...

§

Une lettre de « Scientia ».

29 mai 1926.

Monsieur le Directeur,

Scientia a publié, dans sa livraison de janvier 1926, un article du grand physicien allemand Arnold Sommerfeld sur *Les derniers progrès de la physique de l'atome.* L'article a paru dans notre Revue aussi bien dans son texte original allemand que dans la traduction française due à M. Marcel Thiers. Or, nous avons lu avec surprise, dans le *Mercure de France* du 15 mars, page 682, la prose agressive de de M. Marcel Boll qui attaquait la traduction de M. Marcel Thiers au point d'écrire qu'on pouvait dire « péremptoirement » que l'article de M. Sommerfeld a été « massacré » par M. Thiers. Or, nous vous prions de publier que M. le Prof. Sommerfeld, interrogé expressément par nous au sujet de cette traduction, bien que déclarant de n'être pas très compétent relativement à la *forme littéraire française* de la traduction de M. Thiers, nous écrit :

Mein Eindruck von der Uebersetzung des Herrn Thiers war durchaus befriedigend. Der Sinn meines Aufsatzes schien mir überall richtig *wiedergegeben zu sein, bis auf wenige Stellen, die ich in der Korrektur angegeben habe.*

Ce qui, pour qui ne connaît pas l'allemand, veut dire :

Mon impression sur la traduction de M. Thiers fut tout à fait satisfaisante. Le sens de mon article m'a paru avoir été rendu exactement partout, à l'exception d'un petit nombre de points que j'ai indiqués dans ma revision.

Nous ne désirons pas du tout soulever des polémiques, mais nous vous prions de publier intégralement cette lettre, car nous pensons que rien ne peut éclaircir et clore la question, mieux que le jugement même de l'éminent physicien, auteur de l'article « massacré ».

Recevez, Monsieur, l'expression de nos sentiments les plus distinguées et les plus cordiaux.

P. *Scientia*
Le Secrétaire Général,
Dott. PAOLO BONETTI.

§

L'italien de Balzac. — On sait que Balzac aimait à faire montre, de temps à autre, de ses connaissances en italien en émaillant ses romans de quelque locution en cet idiome: v. le *Balzac* de Laure Surville (Paris, 1878), p. 143. Mais qu'il n'ait guère été capable d'aller fort loin dans cette voie — du moins avant 1837, — c'est ce que prouverait le texte du billet suivant, par lui adressé, en 1836 vraisemblablement (1), à la comtesse Fanny Porcia, femme du comte Vimercatianseverino Tadini, son amie, et qui le présenta à Clara Maffei quand, en 1837, le romancier alla en Italie : v. R. Barbiera : *Il Salotto della contessa Maffei* (Milano, 1895), ch. II, *passim*. A l'époque où Balzac lui adresse ces lignes, dont l'original a été trouvé dans les archives Porro Lambertenghi par notre ami Sanvisenti, elle habitait Paris, 333, rue Saint-Honoré. En voici le texte :

Chiarissima Contessina San Severino (*sic*) : Puisque vous savez compatir aux souffrances des artistes, madame la Comtesse, seriez-vous assez bonne pour me donner en vieil italien du XVIe siècle ces phrases ou des phrases équivalentes :

I. *L'avons-nous bien entortillé, trompé, rossé, battu...*

II. *Qu'il s'en dépêtre...*

Vous me rendrez un grand service, mais il faut ces phrases pour demain; elles terminent *Le secret des Ruggieri*, que je dois donner dimanche. Jetez-les à la poste, écrites par le Comte sans rien y ajouter pour ne pas vous donner de peine et adressez à Mme veuve Duran, rue des Batailles, 13, vous me rendrez bien heureux, car je n'ai personne à qui demander cela. Excusez l'inélégance de ce billet ; je l'écris à la hâte en partant pour aller rendre les derniers devoirs au grand peintre, à l'aimable et bon vieillard que nous avons perdu, c'est une grande perte, vous ne l'avez pas connu assez pour le regretter, mais c'était un homme plein d'exquises qualités et qui était sincèrement aimé par ses amis, ce qui est bien rare dans ce monde d'or et de fer nommé Paris où l'acier poli ressemble à de la gaze et les faux sentimens à des sentimens. Excusez-moi je vous prie de cette Babylone, car nul n'est plus sincère en ses amitiés, comme en ses admirations : deux sentimens que vous excitez chez beaucoup de monde ; mais que vous me permettrez de vous dire vrais chez v. tr. *o. s.* H. de Balzac.

Quelque petit juron italien de bon goût ne ferait pas mal dans chaque phrase, mais des jurons du tems. *Corpo di bacco* était-il inventé au XVIe siècle ?

Si l'on se reporte au roman, où l'influence de Walter Scott est con-

(1) Sur la vraisemblance de la date 1836, voir l'aveu de Balzac dans sa lettre à sa maîtresse, *apud* Geneviève Ruxton : *La dilecta de Balzac* (Paris, s. *a.*), p. 242.

nue : *Sur Catherine de Médicis* — dont *Le secret des Ruggieri* forme la *seconde partie* — on y retrouve les deux phrases en italien et dans l'italien de la belle patricienne lombarde, évidemment : *Affè d'Iddio ! come lo abbiamo infinocchiato !* (Pardieu, nous l'avons joliment entortillé) et : *Gran mercès* (sic) *a lui sta di spastojarsi* (Grand bien lui fasse ! c'est à lui de s'en dépêtrer ! dit Cosme).

Pour dater plus exactement ce billet, il faudrait savoir quel était ce vieux et grand peintre, aux obsèques duquel Balzac allait se rendre. Ne serait-ce point, par hasard, Jean-François Mérimée, mort, précisément, en 1836, à 79 ans ? — C. P.

§

Les premiers tirages de Hugo, jusqu'en 1850. — Comment se vendait Hugo aussi longtemps qu'il resta lui-même, nous voulons dire avant son évolution de 1850 et l'exil ? On sait que ce fut là le commencement de ses belles affaires en librairie... Voici des indications absolument authentiques, empruntées à une source de l'époque. L'édition originale des *Rayons et des Ombres* fut tirée à 1.500 exemplaires, pas un de plus, pas un de moins. Or elle mit 2 années, exactement, à s'écouler. Nous voilà loin des 10.000 exemplaires des *Chansons des Rues et des Bois* enlevés en 24 heures et à Paris seulement — car il y eut une édition de Bruxelles. Le prix d'achat du volume était tel, aussi bien, que Hugo — admirable commerçant, et déjà le pauvre Fontaney le notait : voir son *Journal intime* — gagnait, pour chaque vers des *Chansons*, 7 fr. et 50 centimes, soit près de 70 francs en monnaie actuelle. Ceci est encore peu de chose, si l'on songe aux 300.000 francs payés par Hetzel pour les *Misérables*... Mais, en 1840, à la veille d'entrer à l'Académie — et alors que Hugo avait derrière lui le meilleur de sa production littéraire, — il est avéré qu'on tirait un livre de lui à 1.500 ! *Notre-Dame de Paris*, à neuf ans de là, avait été tirée à 1.100 exemplaires — par Gosselin, — qui fourniront 4 éditions, écoulées dans l'année à grand renfort de couvertures et de titres nouveaux. Et l'éditeur supposait si peu qu'il dût procéder, de longtemps, à un nouveau tirage que la dernière de ces « éditions » fictives est annoncée, sur la couverture de notre édition de *La Maréchale d'Ancre*, de Vigny, publiée par Gosselin à la fin de 1831, comme « très rare » et cotée à 25 francs ! Ainsi se produisait avec Hugo un phénomène courant aujourd'hui encore, malgré l'immense bluff du prétendu chiffre des tirages et la nouvelle réclame éditoriale à l'américaine : à savoir qu'un nom éclatant peut fort bien ne pas être commercial. Nous avons sous les yeux un document où Hugo se vante d'avoir « participé à 22 faillites » en librairie bien avant 1865, et il aimait à raconter qu'il rencontrait, aux alentours de 1848, fréquemment, ses œuvres in-8, sur les

quais, à 1 franc le volume. Mais qu'est-ce, pour un écrivain, que « participer » à une faillite d'éditeur, sinon y contribuer ? Le génie de Hugo faisait alors illusion aux marchands de livres, qui décoraient de son nom leurs catalogues, pour se convaincre, un peu tard, que le débit de ses ouvrages n'était pas en proportion avec sa renommée. — C. P.

§

En marge de Joachim du Bellay. — Nous avons sous les yeux un exemplaire des « Œuvres françaises de Joachim du Bellay, gentilhomme angevin et poète excellent de ce temps, revues et augmentées de plusieurs poésies non encore auparavant imprimées. A Rouen, pour George l'Oyselet, 1592 ».

Page 435, dans le *Premier livre des antiquités de Rome*, en marge de la pièce :

> Espérez-vous que la postérité
> Doive, mes vers, pour tout jamais vous lire,
> Espérez-vous que l'œuvre d'une lyre
> Puisse acquérir telle immortalité...

Quelqu'un a écrit :

Lu par moi C. J. H., 4 de mars 1820, 228 ans après que ce fut écrit.

§

A propos d'une sottise.

Croydon, le 31 mai 1926.

Monsieur,

En lisant l'extrait de la préface de *Sainte Jeanne* cité au Sottisier du *Mercure* du 1er mai, on pourrait croire à une bévue de la part de M. Bernard Shaw. Il n'en est rien, heureusement pour lui. Je cite la phrase telle qu'elle figure dans l'original :

She was the pioneer of rational dressing for women, and, like Queen Christina of Sweden two centuries later, to say nothing of Catalina de Erauso and inumerable obscure heroines who have disguised themselves as men to serve as soldiers and sailors, she refused to accept the specific woman's lot, and dressed and fought and lived as men did.

Evidemment, il y a eu substitution, par les traducteurs, du nom du chevalier d'Eon pour celui de Catalina de Erauso : pourquoi ? Tout le monde sait que le chevalier fut un homme qui s'habillait en femme, tandis qu'ici il n'est question que des femmes qui s'habillaient en homme. Tout le monde peut-être ne sait pas que Catalina de Erauso fut une nonne espagnole, née en 1592, qui vers 1607 commença à s'habiller en homme. Elle alla en Amérique, se fit soldat et se distingua assez pour être promue enseigne.

On ne peut disculper M. Bernard Shaw qu'en inculpant ses traduc-

teurs, mais ce n'est que justice. *Traduttore, traditore*, dit-on, et c'est ici le cas de le dire aussi.

Agréez, etc. — E. LATHAM.

§

Le Sottisier universel.

Il gagna à six kilomètres la jeune courbe sur laquelle la Seine répète presqu'à sa source la courbe de la Concorde... Tout ce qui avait pu rester du parfum de Renée s'écoulait déjà sur Paris, remplacé par l'odeur prise au cœur du Mont Gerbier-des-Jones. — JEAN GIRAUDOUX, *Première disparition de Jérôme Bardini, Les Nouvelles Littéraires*, 22 mai.

Je sais bien qu'il y a la question du moment et que les plus résolus sont toujours enclins à demander des délais, fût-ce les « Encore cinq minutes, Monsieur le bourreau » de Marie-Antoinette. — *Le Journal*, 30 mai.

... L'un des précurseurs des grands physiologistes du XIXe siècle, de Cabanis et de Bichat. — EDOUARD HERRIOT, *la Forêt normande*, p. 286.

L'emplacement supposé du tombeau d'Hamlet, marqué par une modeste pyramide de pierre sans aucune inscription, se trouve d'ailleurs à Lappen, petit bourg curieusement fortifié, qui s'étend à un demi-mille d'Helsingœr. Mais c'est en vain que l'on cherche à échapper à la civilisation européenne : les habitants même de Lappen déchiffrent avec rage des « mots croisés ». — J. F. — *Voyage d'hiver dans les pays scandinaves, Journal des Débats*, 4 avril.

Ces colosses de la création [les baleines] sont des animaux à mamelles comme nous ; ils sont amphibies, c'est-à-dire qu'ils peuvent vivre simultanément dans l'eau et dans l'air. — *Le Petit Marseillais*, 30 mai.

Mme Manzoni, la fille du célèbre marquis de Beccaria, auteur des lettres sur *les Délits et les Peines*... se propose d'aller bientôt en Angleterre pour y faire traduire un écrit de son père. Elle m'a donné la photographie de celui-ci. — HENRI RADHEAD YORKE : *Paris et la France sous le Consulat*, trad. de l'anglais d'après l'édition originale de 1804, par GUILLAUME LEROLLE, p. 370.

Personnage et action me semblent subtils et justes ; je ne sais ce qu'en penserait M. le Maréchal de Castelnau. — EDMOND JALOUX, *Les Nouvelles Littéraires*, 1er mai.

George Sand a laissé... une fille, Solange, veuve du célèbre sculpteur Clésinger. Mme Solange... a, il y a quelques jours, organisé à Carnavalet une manifestation pour l'inauguration de deux salles consacrées à George Sand. — JEAN-BERNARD, *L'Avenir*, 19 mai.

§

Le « Mercure de France » moitié moins cher qu'avant la guerre. — Nous avons reçu d'un de nos abonnés anglais la lettre suivante :

Je m'empresse de vous remettre en un chèque de fr. 100 sur Paris ci-joint le montant de mon réabonnement.

Cent francs, cela représente tout juste seize francs-or, et je me demande comment vous pouvez, pour un prix aussi minime, nous donner 24 numéros aussi fournis, et payer le port... Sans doute savez-vous mieux que moi quelles résistances vous soulèveriez si vous vouliez relever vos prix. Je tiens en tous cas à vous dire qu'un de vos lecteurs considère que vous lui faites deux fois par mois un véritable cadeau, et qu'il serait heureux de pouvoir mettre ses relations avec vous sur une base plus équitable.

Le prix auquel ressort actuellement le *Mercure de France* est, en effet, de moitié moindre qu'avant la guerre. Ce même abonnement que notre abonné anglais paye aujourd'hui cent francs-papier, soit seize francs-or, lui coûtait autrefois trente francs. Il y a lieu en outre de faire remarquer que cet abonné, appartenant à un pays qui n'accorde pas le tarif postal réduit, paye le plus haut prix de l'abonnement, tandis qu'une partie de nos abonnés habitant l'étranger, ainsi que tous nos abonnés de France et des colonies payent un prix d'abonnement qui est moindre que la moitié du prix d'avant-guerre, prix qui est resté non modifié jusqu'en 1917.

§

Publications du « Mercure de France ».

LETTRES AU PATAGON, par Georges Duhamel. Vol. in-16, 9 francs. La première édition a été tirée à 1.650 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, savoir : 1.625 ex. numérotés de 683 à 2.307, à 30 francs ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). Il a été imposé en in 8 raisin et tiré : 66 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 66, à 175 francs ; 396 ex. sur vélin de Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 462, à 90 francs ; 55 ex. sur Roma Véronèse (vert clair), 55 ex. sur Roma Del Sarto (bistre), 55 ex. sur Roma Raffaello (paille), 55 ex. sur Roma Tiziano (gris clair), numérotés à la presse de 463 à 682, à 80 francs.

L'ESCAPADE, roman, par Henri de Régnier. Volume in-16, 10 francs. La première édition a été tirée à 1.650 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, savoir : 1.625 ex. numérotés de 672 à 2.296, à 30 francs ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). Il a été imposé en in-8 raisin et tiré : 66 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 66, à 175 francs ; 385 ex. sur vergé de Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 451, à 90 francs ; 227 ex. sur Madagascar, numérotés à la presse de 452 à 671, à 90 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXXVIII

CLXXXVIII N° 670. — 15 MAI

CLXXXVIII N° 671. — 1er JUIN

ÉDITIONS DV MERCVRE DE F[...]

Registre d[...]

BIBLIOTHÈ[...]

Collection sur beau papier ([...]

OEU[...]

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs .... 1 vol.
II. *Civilisation .... 1 vol.
III. *La Possession du Monde .... 1 vol.

REMY DE GOURMONT

*Une Nuit au Luxembourg. Couleurs.... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir Souvenirs d'enfance La Naissance du Poete. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue Le Poète et l'Oiseau etc. ...... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Église habillee de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis.... .... 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses Contes Notes sur des oasis et sur Alger Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses.............................. 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs L'Auberge sur la route L Auberge des Poètes Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles La Brebis egarée.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle.................... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle........... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune.. 1 vol.
II. *Poésies Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique Derniers vers. Appendice (Notes et Variantes)........................ 1 vol.
III. *Moralités Légendaires.................. 1 vol.

IV. *Lettres I (1881-[...]
AUBRY........[...]
V. *Lettres II (1883[...]

MAUR[...]

I. *Le Trésor des[...]
II. *La Sagesse et[...]

I. *Les Syrtes L[...] sionné [...] phile et Sylv[...]
II. *Les Stances. [...]

HEN[...]
de[...]

I. Les Médailles [...]
II. La Sandale ail[...]
III. *Les Jeux rusti[...]
IV. *Les Lendemai[...] Sonnets.....[...]
V. *Poésies diverse[...] ques. Tel qu[...]

A[...]

*Vers et Proses. Te[...] et les premières édit[...] BERRICHON. Po[...] CLAUDEL ....[...]

GEO[...]

I. *La Jeunesse [...] ce............[...]
II. *Les Vies enclo[...] sieurs poèmes.[...]

A[...]

I. *Au Jardin de [...] mes.. ....[...]
II. *Le Chariot d'o[...] Flancs du Vase[...]

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérique des exemplaires sur papier [...]
des exemplaires sur Japon anc[...]
Il est en outre signalé que les trois volumes d'Alb[...]

Les volumes de cette collection [...]

GENRE DE RELIURE

Janséniste (dos sans dorure), quatre nerfs, tête dorée........[...]
Le même, avec coins ....[...]
Dos quatre nerfs ou long, orné, tête dorée........[...]
Le même, avec coins........[...]

PARCHEMIN : 1/2 Parchemin janséniste, 28 fr.[...]
Ces prix s'entendent de la rel[...]

E CHOISIE

,5), à 18 Francs le volume

DE :

on et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

ICK
.... 1 vol.
.... 1 vol.

Le Pèlerin pas-
ge. Sylves. Ery-
.... 1 vol.
.... 1 vol.

R

é des eaux. 1 vol.
es heures.. 1 vol.
.... 1 vol.
t. Sites. Episode.
.... 1 vol.
iens et romanes-
.... 1 vol.

D
manuscrits originaux
et annotés par Paterne
s. Preface de Paul
.... 1 vol.

CH
Règne du silen-
.... 1 vol.
du Ciel natal Plu-
.... 1 vol.

nté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
ie héroïque. Aux
.... 1 vol.

III. *Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège.............................. 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria.............................. 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques.............................. 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques.............................. vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir ? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*.............................. 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.............................. 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. *Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie.............................. 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route.............................. 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes.............................. 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis.............................. 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future.............................. 1 vol.
II. *Contes cruels.............................. 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels.............................. 1 vol.
IV. *Axel.............................. 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril.............................. 1 vol.
VI. *Histoires insolites.............................. 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.

spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
5 fr. et sur Arches à 50 fr.
pon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

is reliés, aux prix suivants :

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN.
....	24 fr. »	28 fr. »	38 fr. 50	41 fr. »
....	28 fr. 50	36 fr. 50	48 fr. 50	51 fr. »
....	26 fr. »	30 fr. »	44 fr. »	45 fr. »
....	30 fr. »	38 fr. 50	55 fr. »	58 fr. 50

cons, 30 fr. — Plein parchemin janséniste, 60 fr.
ut y ajouter le prix du volume.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 30 juin 1926, à 2 heures, en 4 lots : 1°

PROPRIÉTÉ sise à VERSAILLES

(Seine-et-Oise), **1 et 3, rue Georges-Clemenceau.** Rev. brut 36.000 fr. env. **Mise à Prix : 200.000 fr.**

2° PROPRIÉTÉ sise à PONTOISE

(Seine-et-Oise), 55, rue de Rouen, cont. 3.000 m² env. **Libre de location ; Mise à prix : 160.000 fr.**

3° TERRAIN sis à PONTOISE

(Seine-et-Oise), dépendant de la propriété ci dessus, contenant 7.000 m² environ. **Libre de location ; Mise à prix : 70.000 francs.**

4° **Immeuble, sis à Neuilly-sur-Seine** (Seine), 11, rue Charcot, revenu brut 48.400 francs environ. **Mise à prix : 450.000 fr.** S'adres. Me Roger Bertin, avoué, 7, rue de Penthièvre ; MMes Grolous, Delinon, avoués ; Me Couturier, notaire, à Paris, 20, boulevard Malesherbes.

Vente au Palais de Justice, Paris, le 24 juin 1926, deux heures, d'une

PROPRIÉTÉ de RAPPORT à PARIS
RUE DE PICPUS, N° 142

Contenance 486 mètres 85 centimètres. Revenu brut 112.136 francs. **MISE A PRIX : 1.166.667 francs.** S'adresser à Paris, aux avoués, Mes NOUEL, 46, rue de Londres, Mes Labat, Joly ; et Haquin, et à Me *Laforge*, syndic.

Vente Palais, Paris, 2 heures, 16 juin 1926

IMMEUBLE DE RAPPORT
A PARIS, RUE VAUGELAS, N° 21.

(15e arrt),
Contenance 280 m² environ. Revenu brut : 33.350 fr. environ. **Mise à prix : 250.000 francs.** S'adresser à Mes PLAIGNAUD, avoué à Paris, rue des Pyramides, 14, Me Bourgeois, avoué, et Me *David*, administrateur judiciaire, 4, rue du Pré-aux-Clercs, à Paris.

Vente Palais Paris, jeudi 1er Juillet 1926, à deux heures

VASTE IMMEUBLE
TERRAINS et CONSTRUCTIONS à **SAINT-DENIS**

route de Gonesse, n° 35 *et par extension, commune de* **PIERREFITTE. Contenance 13.900 mètres env.** Mise à prix 91.000 francs. S'adresser Deloison, avoué, 1, rue Bourdaloue, Joly et Gautier, avoués.

VILLE DE PARIS
LOTISSEMENT DU CHAMP DE MARS

Adjon sr 1 ench., Ch. Not., **mardi 6 Juillet, 18h.30**

4 Lots de Terrain

AVENUE DE LA BOURDONNAIS
RUE SAVORGNAN DE BRAZZA
VOIE NOUVELLE
ET ALLÉE ADRIENNE-LECOUVREUR

(1er lot, Ilot 12) Sce 468m.95 M. à p. **1.200f. le mètre**
(9e lot, Ilot 12) Sce 400m M. à p. **1.100f. le mètre**
(10e lot, Ilot 12) Sce 400m. M. à p. **1.000f. le mètre**
(2e lot, Ilot 11) Sce 540m. M. à p. **1.000f. le mètre**
S'ad Not. : Mes **BONNEL** et **BEZIN** 14, rue des Pyramides

---

VILLE de PARIS. Adj. s. 1 ench. Ch. Not. 20 juil
TERRAIN (anciennement Enceinte fortifiée *5e lot, ilôt 12 b.* Voie Nouvelle près **Porte Courcelles.** 580 m. M. à p. **464.000 fr** S'ad. not. Mes *Bonnel* et Bezin, 14, r. Pyramides.

VILLE DE PARIS
LOTISSEMENT DU CHAMP DE MARS

ADJon sr 1 ench., Ch. des Not. mardi **29 Juin 13h 30**

3 Terrains 2 d'angles et 1 sur 2 voies

AVENUE DE LA BOURDONNAIS
AVENUE ÉMILE DESCHANEL
RUE SAVORGNAN DE BRAZZA
VOIE NOUVELLE
ET ALLÉE ADRIENNE-LECOUVREUR

(1er lot, ilot 9) Sce 431m87. M. à p. **1.200f. le mètre**
(12e lot, ilot 9) Sce 434m47. M. à p. **1.100f. le mètre**
(4e lot, ilot 11) Sce 540m. M. à p. **1.000f. le mètre**
S'ad. Not. : Mes **BEZIN** et **BONNEL, 11, rue Auber.**

VILLE DE PARIS
LOTISSEMENT DU CHAMP DE MARS

ADJon sr 1 ench., Ch. des Not., mardi **22 Juin, 13h 30**

3 Terrains d'angle

AVENUE EMILE DESCHANEL
RUE SAVORGNAN DE BRAZZA
ALLÉE ADRIENNE-LECOUVREUR
VOIE NOUVELLE
ET AVENUE DE LA BOURDONNAIS

(1er lot, ilot 10) Sce 647m50. M. à p. **1.100f. le mètre**
(1er lot, ilot 11) Sce 771m10. M. à p. **1.100f. le mètre**
(11e lot, ilot 12) Sce 400m. M. à p. **1.400f. le mètre**
S'ad. Not. : Mes BONNEL et BEZIN, 14, r. des Pyramides

BULLETIN FINANCIER

...n escompte, semble-t-il avec raison, une atténuation prochaine des mesures fiscales ...furent prises si inconsidérément, et qui, parmi bien d'autres fâcheux résultats, ont ...ur actif l'exode des capitaux à l'Etranger.

...ce facteur de première importance, sont venues se joindre l'heureuse issue maro...ne et l'espérance de voir à l'avenir fonctionner le plan Dawes avec régularité. ...ouragé par cet ensemble prometteur, notre marché s'est montré ragaillardi, et les ...urs françaises ont retrouvé une clientèle qui ne demande qu'à leur rester fidèle pour ... que soit close l'ère des tracasseries socialistes.

...es rentes françaises, dont plusieurs ont détaché des coupons, les ont déjà regagnés ...partie, manifestant de la sorte une meilleure orientation. Les rentes russes se sont ...ermies, on parle d'un règlement des emprunts d'avant-guerre sur la base de 15 o/o ...nominal or. Reprise vigoureuse de nos grandes banques : Comptoir d'Escompte, 893; ...dit Lyonnais, 1660 ; Société Générale, 837. Signalons, parmi les valeurs de char...nages, Courrières, Lens et les Houillères de Sarre et Moselle, qui progressent de ...00 à 1.270.

...ux valeurs diverses, les grands Travaux de Marseille ont de nombreuses transac...s sur l'annonce de la décision du conseil de distribuer 40 francs pour l'exercice ...lé, alors que des bruits pessimistes donnaient à entendre qu'il n'y aurait cette année ...une distribution de dividende ; échanges suivis en Agence Havas, Didot-Bottin, ...ons et parts Poliet et Chausson. Malgré l'attraction exercée par les valeurs françaises, ...titres étrangers, qui n'avaient pas progressé dans les mêmes proportions que les ...ises, n'ont pas pour ce motif été trop malmenés. Reprise énergique du groupe des ...utchoutières, l'application rigoureuse du plan Stevenson barrant la route à une ...sse profonde de la matière : Caoutchoucs de l'Indo-Chine, 2.010 ; Terres Rouges, ...2.

...u marché en Banque, accentuation des bonnes dispositions d'Andavakoera, des ...oles et des mines sud-africaines.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Grèce, République d'Haïti, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages apprécia
Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la
de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

